

A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns in a dark brown color, framing the central text.

**4. Les
DRAGONS de
DORCASTEL 01
Les piliers de la**

Campbell, Jack

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

JACK
CAMPBELL



**LES DRAGONS
DE DORCASTEL**

L'ATALANTE

Jack Campbell

LES DRAGONS DE DORCASTEL

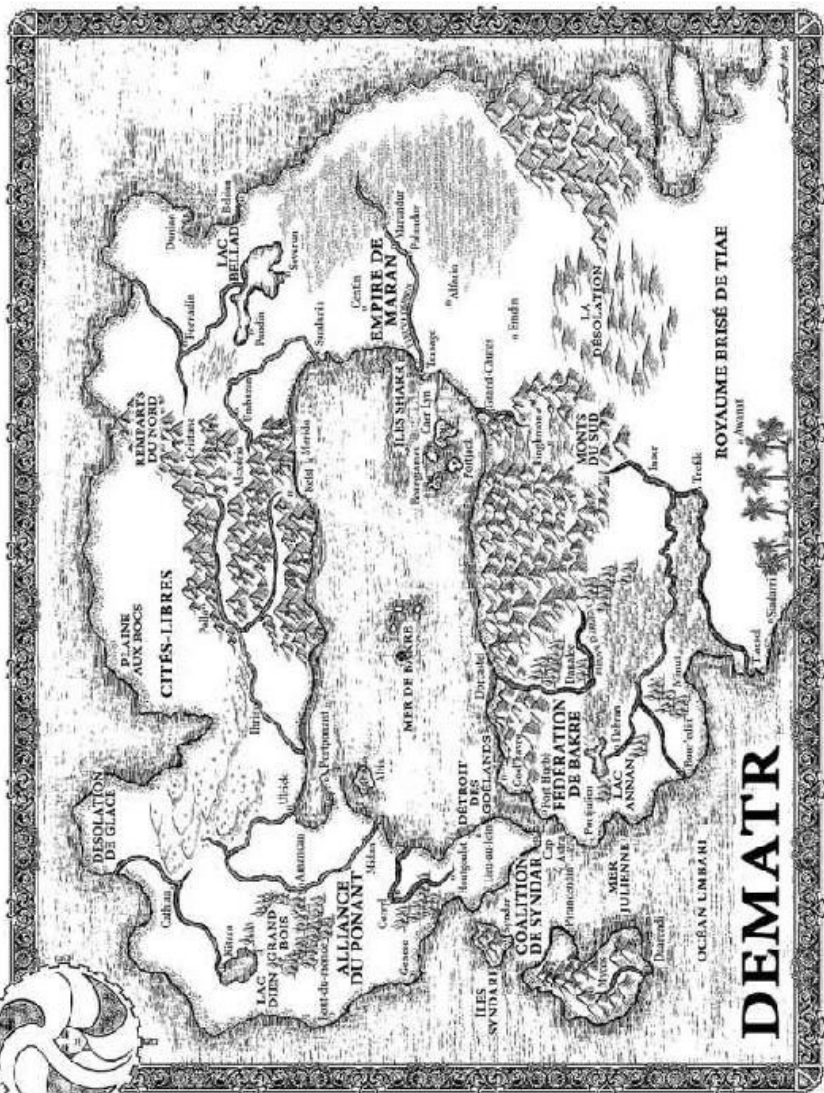
TRADUIT DE L'ANGLAIS
PAR DENIS E. SAVINE



L'ATALANTE
Nantes

À mon fils, Jack.

Pour S., comme toujours.



DEMATR

CHAPITRE PREMIER

LA CHALEUR, LA POUSSIÈRE, les montagnes qui s'élevaient devant eux, tout n'était qu'illusion, comme ces mirages qui agitaient leurs fallacieuses promesses d'eau.

Le mage Alain d'Ihris se concentra et dénia le vent sec brûlant qui venait de soulever un nuage de sable fin sur la crête d'une dune pour en saupoudrer la caravane, il dénia la poussière qui lui irritait les yeux. Rien de tout cela n'était réel.

La garde montée de la caravane progressait sur les flancs de la carriole ouverte où Alain était assis, les chevaux adoptant la même démarche lasse que les bœufs qui tiraient la longue file de wagons. Ces gardes étaient là pour la même raison que lui : protéger le convoi des bandits qui sévissaient dans la Désolation, mais cela ne faisait pas d'eux ses égaux.

Alain était un mage. À dix-sept ans, il était le plus jeune mage de toute l'histoire de la guilde, mais pour les gens du commun et les escortes de la caravane, son âge n'avait aucune importance.

Eux non plus n'avaient aucune importance, se rappela Alain. Tous ces gens, comme le désert qui l'entourait ou le chariot qui le transportait, n'étaient que des illusions ; des ombres créées par son esprit. Lui seul était réel. Dix années d'une éducation sévère à la guilde lui avaient appris qu'il était toujours seul, quel que fût le nombre d'ombres que ses sens croyaient percevoir.

Seul.

Un souvenir se fraya un chemin dans son esprit malgré ses efforts pour l'en chasser : deux tombes près d'Ihris, où reposaient côte à côte les restes d'un homme et d'une femme. Ses parents n'avaient jamais été réels et n'avaient jamais eu la moindre importance, lui avait-on enseigné. Qu'ils fussent morts sous les coups de pillards venus de la mer Scintillante, peu après qu'Alain leur eut été enlevé et enfermé dans un hôtel de la guilde, qu'il ne l'eût appris que quelques mois plus tôt – quand il avait atteint le statut de mage et fut enfin autorisé à quitter les murs de l'enclave – n'avait, là encore, aucune importance.

« Cela n'a aucune importance », se répéta Alain, dans une tentative destinée à museler ses sentiments ainsi qu'on le lui avait inculqué. Mais la douleur aiguë provoquée par le souvenir raviva ce qu'Alain avait su si bien dissimuler à ses professeurs au sein de la guilde.

Malgré tous ses efforts pour nier ses émotions, pour ne voir les autres que comme des ombres sans réelle valeur, tout au fond de lui elles le tourmentaient toujours. Ni les leçons de la guilde ni la discipline impitoyable des doyens n'avaient pu effacer de sa mémoire les derniers mots prononcés par sa mère alors que les mages l'emportaient : « Ne nous oublie pas. »

Au moins, il n'y avait pas dans cette caravane d'autres mages pour constater la faillite d'Alain, pour guetter chez lui le moindre signe de faiblesse.

Pourtant, il aurait dû y en avoir.

C'était sa toute première mission depuis qu'il avait acquis le statut de mage, et il ne comprenait toujours pas pourquoi il avait été envoyé seul défendre cette caravane. Normalement, deux d'entre eux auraient dû être assignés à cette tâche, afin d'éliminer tout risque d'échec. Et bien que la guilde des mages considérât le monde et tout ce qui le peuplait comme une illusion, les doyens avaient toujours fait preuve d'appétit pour l'or, qu'il fût réel ou non. La protection de deux mages coûtait aux gens du commun deux fois plus que celle d'un seul.

Alain regarda devant lui, là où la piste qu'ils suivaient depuis des jours quittait la Désolation et obliquait vers un défilé encadré de collines au relief accidenté. Malgré son déni de la poussière et de la lumière aveuglante, une faiblesse passagère lui fit souhaiter posséder l'étrange pièce d'équipement que portaient sur la tête certains gardes de la caravane, une sorte de foulard incrusté de deux disques de verre sombre qui protégeait les yeux. Mais ces « lunettes » étaient fabriquées par les mécaniciens, et chacun savait que ces mécaniciens qui prétendaient altérer l'illusion du monde à leur guise n'étaient que des charlatans. Les doyens avaient toujours été fermes à ce sujet. Les mécaniciens étaient capables de duper les gens du commun, de leur faire débourser des fortunes pour acquérir ces curieux artefacts, mais aucun mage ne se laissait abuser par leurs supercheries. Il était impossible que ces lunettes fussent fonctionnelles et, de toute manière, en sa qualité de mage, Alain n'avait pas le droit de les toucher.

Peut-être le défilé allait-il enfin leur permettre de quitter ce désert torride ; à défaut, il offrirait un répit temporaire aux rudesses du voyage alors qu'ils avanceraient à l'ombre des collines. Entre les rayons impitoyables du soleil au zénith et la chaleur dégagée par le sol, Alain se faisait l'impression d'une miche de pain cuisant dans un four. Ce n'était peut-être qu'une illusion, mais elle était brûlante. Néanmoins, il devait agir comme s'il y était insensible. En toutes circonstances, il avait pour obligation de montrer l'indifférence stoïque des mages aux désagréments physiques, quelle que fût leur origine.

Le défilé, en revanche, était un élément naturel auquel il ne devait

pas rester indifférent. Un passage étroit entre deux murs de roche abrupts. Si des bandits rôdaient dans les parages, c'était l'endroit qu'ils choisiraient pour tendre une embuscade.

Alain dénia l'inquiétude que ses pensées venaient de faire naître. Il dénia aussi toute trace de nervosité liée à l'idée qu'il serait bientôt confronté à son premier test en dehors d'un hôtel de la guilde des mages.

Le commandant de la garde chevauchait non loin du chariot d'Alain. Le jeune homme souleva légèrement la main et tourna la tête juste assez pour avoir le militaire dans son champ de vision.

Les gens du commun évitaient de regarder les mages, mais ils réagissaient au moindre signe de leur part. Le commandant tira sur les rênes pour amener son cheval à la hauteur d'Alain et avancer à la même vitesse que son équipage. Il fit ensuite descendre le foulard qui protégeait son nez et sa bouche, remonta ses lunettes sur le front afin que sa figure fût parfaitement visible et s'inclina aussi bas que le lui permettait sa posture sur la selle.

« Oui, sire mage. »

Alain le fixa, conscient que son propre visage ne laissait paraître aucune émotion. Un entraînement implacable inculquait cette aptitude à tous les acolytes de la guilde. Et, en même temps que ce talent de dissimulation, s'était développée la capacité de percevoir les émotions chez autrui, quels que fussent les efforts déployés pour les cacher. Au cours des quelques rares discussions qu'il avait eues avec le commandant, Alain avait décelé sous ses airs impassibles et ses inflexions de voix respectueuses la peur communément inspirée par les mages. Pourtant, à cet instant, le regard et le ton de son interlocuteur étaient empreints d'une appréhension bien plus grande.

Après une enfance passée à obéir au doigt et à l'œil aux doyens de la guilde, il était étrange de s'entendre parler avec autant de respect et de crainte par un homme de l'âge du commandant. Alain aurait même pu en concevoir de la gêne, si la gêne n'avait pas été un sentiment de plus à dénier.

Pointant la route devant eux, il s'exprima d'une voix impassible.

« Nous approchons du défilé.

— Oui, sire mage. » Le timbre du commandant était éraillé. Il essuya d'un revers de main ses lèvres couvertes de sable et y porta une gourde de cuir, dont il but pour s'éclaircir la gorge. « Nous pénétrons dans une zone périlleuse.

— Plus périlleuse que ce désert que nous traversons depuis si longtemps ? »

Le commandant hésita, l'inquiétude parcourut son regard tandis qu'il s'échinait à comprendre le sens de la remarque d'Alain.

« Oui, sire mage. Le défilé est plus dangereux que la chaleur, la soif

et la poussière. » Il désigna de la main les sommets rocheux qui s'élevaient de part et d'autre de l'étroit passage. « Les bandits s'aventurent rarement loin dans le désert, et derrière ces collines les patrouilles de Ringhmon veillent à préserver l'ordre. Aussi, si nous devons essuyer une attaque, si des brigands rôdent dans les parages, c'est dans ce défilé qu'ils tenteront leur chance. Ce n'est pas pour rien que ce lieu est surnommé le défilé Tranche-Gorge. »

Il hésita de nouveau, esquivant le regard d'Alain.

« Sire mage, avez-vous quelque... »

— Non », laissa tomber Alain sans prononcer un mot de plus. Chez certains mages le don d'augure s'exprimait par de brefs flashes avertissant d'événements à venir, mais jamais de manière fiable. Pour sa part, il ne l'avait jamais ressenti. Les doyens affirmaient que le danger ou le stress pouvaient activer cette capacité, cependant Alain n'avait absolument pas l'intention d'expliquer tout cela à un homme du peuple.

« Pourquoi Ringhmon n'installe-t-elle pas une garnison au défilé ? »

Le commandant passa nerveusement la langue sur ses lèvres avant de répondre. « Du point de vue de Ringhmon, entretenir une garnison ici serait à la fois trop complexe et trop dispendieux, sire mage. Approvisionner des troupes fournies dans cette région aurait un coût exorbitant ; et un détachement trop réduit risquerait de tomber sous l'assaut des bandits. » Il pointa son doigt devant lui. « Voyez-vous cette colonne, sire mage ? Ringhmon prétend qu'elle marque la frontière de son territoire, mais c'est du vent. Les autorités locales peinent à contrôler la moitié des terres qu'elles s'attribuent.

— Ringhmon est bien trop orgueilleuse. » Alain énonça sa phase sur le ton de l'affirmation et non de la question.

« C'est parfaitement exact, sire mage », acquiesça avec franchise le commandant, qui parut néanmoins surpris qu'un mage s'intéresse à ces choses-là. « J'ai dû assister, sans piper mot, à leurs fanfaronnades sur la puissance de Ringhmon qui à elle seule empêcherait l'extension de l'Empire vers le sud. »

Alain garda une figure et une voix impassibles, tout en masquant l'amusement qu'il ressentait soudain.

« C'est le grand désert de la Désolation qui a arrêté les armées impériales.

— C'est tout à fait vrai, sire mage. » Le commandant désigna de la main l'espace derrière eux. « Vous avez vu les débris que nous avons dépassés sur la route il y a quelques jours. Ce sont des vestiges d'une expédition impériale. La chaleur, la soif et les tempêtes de poussière, voilà ce qui a mis un frein à la marche de l'Empire vers le sud. Ça et la volonté des grandes guildes. » La peur brûla subitement dans les yeux du commandant. « Je veux dire... votre guilda, bien sûr, sire mage. La

seule véritable grande guilde. »

Alain ne réagit ni aux paroles de l'homme ni à ses excuses. Depuis son départ d'Ihris, il avait plusieurs fois entendu faire référence aux « grandes guildes » et avait fini par comprendre que les gens du commun parlaient ainsi de la guilde des mages et de celle des mécaniciens. Fait étrange que le peuple pût croire que les mécaniciens eussent quelque pouvoir ; néanmoins, tout comme les mages, ces derniers avaient des hôtels de guilde dans toutes les villes. Les doyens avaient enseigné à Alain que, tout comme les mages, les mécaniciens louaient leurs services à ceux qui avaient les moyens de se les offrir. Et si à cet instant Alain était lié par contrat à cette caravane marchande qui circulait dans l'étroite zone neutre séparant l'Empire et Ringhmon, son prochain engagement pouvait parfaitement l'associer aux armées impériales, et le suivant à leurs ennemis. Il n'avait de loyauté qu'envers sa guilde, et seule la solvabilité du client importait à la guilde des mages, tant que nul n'osait lever la main sur elle ni contrevenir à ses volontés en quelque domaine que ce fût. Si d'aventure une organisation ou un État prenaient le risque de s'attaquer aux mages – que ce fussent les villes mineures des îles Syndari à l'extrême ouest, les cités vaguement alliées de la Fédération de Bakre qui jouxtait Ringhmon à l'ouest, celles cernées de forêts de l'Alliance du Ponant au nord-ouest, les Cités-Libres qui tenaient les grandes chaînes de montagnes loin au nord, ou les vieilles cités du puissant Empire à l'est –, ceux-ci se verraient aussitôt refuser les services de la guilde alors que ses membres rejoindraient gracieusement les rangs de leurs ennemis. Aussi puissant que parût l'Empire aux yeux des gens du commun, l'Empereur n'avait pas d'autre choix que de se plier aux désirs de la guilde.

Seuls les mécaniciens défiaient ouvertement les mages, mais ils étaient quantité négligeable. C'était, du moins, ce que l'on avait inculqué à Alain. Les mécaniciens pensaient eux aussi diriger le monde. L'idée aurait été amusante, si les mages s'étaient autorisé l'amusement.

« Quelle sorte de bandits risquons-nous de croiser et quel en serait le nombre ? » Alain était satisfait d'entendre l'absence continue d'émotion dans sa voix. C'était la première fois qu'il était confronté à ce type de danger, mais nul ne serait en mesure de s'en apercevoir.

La nécessité de donner une réponse précise et circonspecte chassa la peur de l'esprit du commandant. L'air pensif, il se gratta le menton mangé par une barbe naissante, les yeux perdus au loin.

« Ni trop nombreux ni trop bien armés, je dirais. Toute bande qui dépasserait la douzaine aurait bien du mal à survivre par ici. De plus, il n'y a pas grand-chose à piller. Les caravanes comme la nôtre passent trop rarement. Je doute que les bandits du coin possèdent un fus... des

armes plus imposantes que des épées et des arbalètes. »

Alain posa un regard imperturbable sur le commandant qui semblait suer plus profusément maintenant qu'il avait failli prononcer le nom des armes que les mécaniciens prétendaient si supérieures.

« Je fais mon affaire de n'importe quelle arme. »

Le commandant déglutit bruyamment alors, en essayant ostensiblement de trouver une formule diplomatique.

« Oui, sire mage, bien entendu. Nous n'en doutons pas un seul instant. Je vais passer mes hommes en revue, sire mage, si ma présence à vos côtés n'est plus requise.

— Vaquez », dit Alain, en reportant son attention sur la route qui s'étirait devant eux.

« Avec votre permission, sire mage. » Une vague de soulagement déferlant sur sa figure, le commandant s'inclina une dernière fois avant de talonner sa monture pour mettre rapidement autant de distance que possible entre Alain et lui. « Préparez... armes ! », cria-t-il de sa voix puissante qui roula sur le paysage désolé.

Les gardes vêtus de cottes de mailles défirent les sangles qui maintenaient leurs arbalètes et les armèrent afin d'y placer des carreaux. Sitôt cette tâche terminée, et l'arbalète calée sur l'avant de la selle, ils libérèrent les sabres dans leurs fourreaux.

Alain s'installa confortablement ; le regard porté vers l'avant, il sonda les alentours pour sentir le pouvoir qui en émanait. Un mage ne savait jamais par avance la quantité d'énergie qui imprégnait une région, mais on avait prévenu Alain que sur toute l'étendue de la Désolation il trouverait peu de réserves dans lesquelles puiser. Il se demanda si les bandits étaient au courant de ce fait et si cela pesait dans le choix de ce lieu pour tendre leurs embuscades. Les gens du commun n'étaient pas censés posséder un tel savoir, mais on avait appris à Alain que les mages sombres n'hésitaient pas à monnayer toutes leurs connaissances ou presque.

Le pas traînant des bœufs ralentit davantage quand la caravane atteignit le pied des collines et en commença l'ascension. Alain regarda autour de lui en tentant de préserver une apparente indifférence tandis que l'excitation d'une possible confrontation à venir bouillait en lui, un frisson qu'il ne put occulter à l'idée d'utiliser enfin ses talents dans un combat à mort. La peur était là, elle aussi, même s'il était incapable de déterminer si c'était la peur d'échouer à cet ultime test ou celle d'être blessé. Bien qu'il ne vît aucun signe de menace, Alain nota que les gardes surveillaient les rochers, arbalète en main, prêts à tirer.

Le jeune homme les scruta à son tour, mais, à mesure que le temps passait et que la caravane gravissait lentement la pente vers le défilé, il se rendit compte que la réflexion de la lumière du soleil sur la pierre

nue le faisait pleurer. Il baissa les yeux et battit des paupières pour les reposer, avant de relever la tête.

Quelque chose scintilla brièvement tout en haut de la muraille. Une armure ou une arme, comme le comprit aussitôt Alain grâce à ses cours sur les arts militaires des communs, mais avant qu'il pût réagir, la terre jaillit de sous les premiers wagons du convoi dans une gerbe gigantesque de poussière et de rochers. Alain en resta bouché bée, son flegme de mage sérieusement entamé. Une pluie rocailleuse se déversa sur les chariots et le tonnerre de l'explosion résonna dans le défilé. À peine eut-il réalisé que les premières voitures s'étaient volatilisées avec les gardes qui les escortaient, que les montagnes retentirent de crépitements répétés, bien moins puissants que la première déflagration, mais suffisamment forts pour donner l'impression qu'une tempête s'était abattue sur la caravane. Alain cligna des yeux tandis que de brefs éclairs naissaient entre les rochers pour disparaître immédiatement.

Le conducteur du chariot d'Alain fixait, éberlué, le cratère au milieu de la route où se trouvait quelques instants plus tôt le véhicule de tête, tout en tentant de maîtriser la panique qui s'était emparée des bêtes de trait. Soudain, il se raidit comme s'il avait été frappé par un carreau d'arbalète, puis bascula en avant. Tout autour de lui, Alain entendait les hommes crier des instructions et s'époumoner d'effroi sous cet étrange orage ; il voyait de la poussière et des éclats de bois jaillir sous les impacts de sortes de projectiles. Les animaux hurlaient de terreur et de douleur avant de s'affaïsser sur le sol et de mourir. Le commandant aboyait des ordres, son visage masqué par ses lunettes était impossible à déchiffrer, mais sa voix trahissait son inquiétude. Des gerbes poudreuses giclèrent subitement de ses vêtements et il chut pour ne plus se relever alors que son cheval s'enfuyait au galop.

Alain s'arracha à la contemplation du sang qui s'écoulait du torse du conducteur et formait une flaque autour de lui. Il devait faire quelque chose. La colère et la peur grandissantes déferlèrent en lui pour alimenter en énergie le sort qu'il préparait et s'ajouter à celle qu'il puisait dans les minces réserves des environs. Il leva sa main droite et sentit la chaleur s'accumuler juste au-dessus de sa paume pendant qu'il invoquait son existence. *Cette chaleur n'est qu'une illusion. Je peux la rendre plus puissante. Je peux en accumuler assez au creux de ma main pour faire fondre la roche. Ce n'est qu'une altération temporaire de l'illusion du monde, mais c'est tout ce dont j'ai besoin.*

La chaleur s'embrasa et devint visible. Alain tourna alors sa paume, désigna un point où étaient rassemblées plusieurs sources des mystérieuses lumières clignotantes et sa volonté y transféra les flammes.

La boule de feu ne traversa pas l'espace qui la séparait de sa cible,

même si c'était toujours ce que pensaient avoir vu les gens du commun. Il avait créé l'illusion de chaleur à côté de lui et pouvait par un simple effort de volonté la transférer ailleurs. En un instant, elle s'évanouit et se matérialisa à l'emplacement qu'il avait désigné. La boule d'air surchauffé apparut à côté de sa cible et des fragments de roche fusèrent dans toutes les directions tandis qu'un tonnerre différent résonnait dans le défilé.

Les attaquants suspendirent leur assaut, comme sonnés, puis le relancèrent de plus belle. Ne voyant pas d'offensive venir depuis l'endroit où il avait projeté sa première boule de feu, Alain attira à nouveau la chaleur à lui. Un bref moment plus tard, une seconde explosion d'envergure marqua la destruction d'un autre nid de bandits.

Alain fut soudain cerné par une nuée d'éclats de bois. Il lui fallut quelques instants pour comprendre qu'il était devenu la cible principale des brigands. La peur naissante ne dura qu'une fraction de seconde, annihilée par son entraînement. Il sauta au pied du chariot et conjura un autre sortilège, qui courbait les rayons de lumière et les forçait à le contourner. Il baissa les yeux pour voir son image vaciller et disparaître.

Une fois dissimulé, Alain prit le temps de chercher de nouvelles cibles. Un garde poussa un cri et tomba près de lui, faisant fléchir sa concentration. Alain fixa l'homme mort, puis balaya du regard les environs. Il ne vit plus aucun garde défendre le convoi ; il n'était plus entouré que de cadavres qui gisaient dans la poussière. Plusieurs wagons avaient été renversés dans le mouvement de panique qui s'était emparé des caravaniers. Alain aperçut un des conducteurs qui s'enfuyait à toutes jambes, puis son corps fut parcouru d'un spasme et il s'écroula.

Suis-je le dernier ? Des gerbes sablonneuses s'élevaient autour d'Alain, lui rappelant que les assaillants tiraient au jugé sur son emplacement présumé. L'estomac noué par l'angoisse, il s'obligea à se concentrer à nouveau sur ses sorts. *Si je veux survivre, si je veux sauver d'éventuels rescapés, je dois continuer à me battre.*

Il en appela à ses pouvoirs pour créer une boule de feu après l'autre et les envoyer sur les rochers qui surplombaient la caravane. Une série d'explosions fit pleuvoir une cascade de gravats sur les agresseurs. Ce tir de barrage brisa enfin l'assaut. Des nuages de poussière roulèrent depuis les sommets du défilé, engloutissant ce qui subsistait du convoi et masquant aux yeux d'Alain la dévastation qui l'entourait ainsi que les positions des bandits.

Il cessa les hostilités, le souffle lourd, ruisselant de sueur. Il considéra ses mains tremblantes d'épuisement et prit conscience qu'il avait tant puisé dans ses forces que son sort de dissimulation s'était

dissipé. Une erreur stupide digne d'un acolyte. Il ne serait plus en mesure de se défendre ni de protéger la caravane avant d'avoir pris du repos. Et même dans cette éventualité, il ne restait presque plus d'énergie à proximité. Sous ses robes, il portait un de ces longs couteaux qu'arboraient les mages, mais celui-ci ne serait d'aucun secours contre les armes dont disposaient les brigands.

Non que défendre la caravane eût encore quelque utilité. Les attaques frontales et latérales se poursuivaient, les malfrats répandaient la mort à l'aveuglette dans le brouillard poussiéreux. De plus en plus de carreaux d'arbalète se plantaient dans le sol ou les montants en bois des chariots, comme si les assaillants étaient à court de projectiles invisibles, bien plus meurtriers. Pourtant, Alain n'entendait nul mouvement proche, nul garde qui retournât le tir.

Il tituba vers la queue du convoi ; exténué par l'usage de la magie, il était néanmoins décidé à rejoindre les derniers wagons. Peut-être y avait-il là-bas des gardes survivants. Il espérait que le déchaînement de ses attaques dissuaderait les bandits d'avancer pendant quelques minutes encore, et laisserait ainsi le temps aux défenseurs de se regrouper.

Il se fraya maladroitement un chemin dans la brume sablonneuse et dépassa plusieurs wagons, abandonnés ou chargés des cadavres de leurs occupants. À bout de forces et effrayé, Alain entendait dans sa tête les voix des doyens de la guilde lui répéter qu'un mage ne devait jamais faire montre de faiblesse ni de fragilité, par trop humaine. Alain récitait mentalement ces leçons alors qu'il essayait de chasser de son esprit le fracas des armes et prenait de longues inspirations apaisantes pour s'aider à dénier la peur.

Cependant, outre cette peur qu'il ne parvenait pas à occulter complètement, une question lui revenait sans cesse : de quel arsenal disposaient leurs adversaires ? Les armes tonnantes qui avaient décimé les gardes n'étaient pas des arbalètes. Elles étaient bien plus mortelles.

Il rallia l'un des derniers wagons aux dimensions imposantes et aux fenêtres grillagées dont la porte avait été maintenue verrouillée depuis leur départ. Bien entendu, Alain ne s'était pas mêlé aux autres membres de leur expédition puisqu'ils étaient tous d'extraction populaire, mais il avait surpris des conversations où les spéculations allaient bon train à propos du passager de cette voiture. La rumeur voulait qu'il s'agît d'une enfant gâtée de la famille impériale qui était restée cloîtrée durant tout le voyage. Si c'était bien le cas et que cette personne avait survécu, Alain pourrait sans doute rendre encore service à quelqu'un.

Le mage contourna le véhicule et vit la porte grande ouverte pendre sur ses gonds. Comment les bandits avaient-ils pu arriver ici avant lui ? Oubliant sa fatigue et au mépris de toute prudence, il se précipita

pour regarder à l'intérieur.

Une silhouette se dressa devant lui. L'objet qu'elle tenait entre ses doigts renvoyait de ternes reflets à la lumière du soleil qui filtrait à travers la poussière. Alain jeta un rapide coup d'œil vers la main levée et les deux protagonistes se dévisagèrent pendant un long moment. Une mécanicienne ?

Il n'y avait pas de doute possible. Même par la chaleur accablante qui régnait dans la Désolation, la femme qui lui faisait face portait la veste noire qui identifiait les membres de la guilde des mécaniciens aussi sûrement que les robes d'Alain marquaient sa propre appartenance. Mais, contrairement aux vêtements de la guilde des mages couvertes de symboles et d'ornements qui représentaient le rang de leur porteur ainsi que ses talents particuliers – d'une manière que seul un autre mage était capable d'interpréter –, les vestes des mécaniciens étaient ostensiblement quelconques : du cuir brut teinté en noir. Ces habits dénués de fioritures annonçaient clairement que les mécaniciens se pensaient si importants qu'ils n'éprouvaient pas le besoin d'impressionner par leurs atours ni d'y afficher un signe distinctif de leur rang. Son pantalon était simple, lui aussi, bien que cousu dans une toile résistante de qualité, et ses bottes étaient du même cuir noir que sa veste.

Il fallut quelques instants à Alain pour se remettre de sa surprise. Regardant au-delà des cheveux d'un noir de jais qui tombaient sur les épaules de la mécanicienne et encadraient des traits empreints de peur mêlée de colère, il se rendit compte qu'elle devait avoir le même âge que lui. Cette jeunesse l'étonna, mais enseigner à leurs acolytes quelques tours de passe-passe, même les plus élaborés, ne devait pas prendre bien longtemps aux mécaniciens.

« Que fais-tu ici, mage ? » demanda la jeune femme, en pointant vers le visage d'Alain l'objet qu'elle tenait en main. Dépourvu de lame et de carreau apparent comme l'aurait eu une arbalète, c'était un morceau de métal avec une forme étrange ; la partie dirigée vers lui était percée d'un trou. Cependant, à la façon dont la mécanicienne tenait cette chose, il était évident que c'était une sorte d'arme. « Je t'ai aperçu à plusieurs reprises durant notre voyage, je sais donc que tu n'es pas un des assaillants. Sinon, tu serais déjà mort ! »

Alain sentait la peur dans sa voix, une peur que peinait à masquer sa bravade.

« J'ai été engagé pour protéger cette caravane ! » cria Alain, par-dessus le crépitement des armes des bandits.

« Ils se sont reposés sur un mage pour ça ? Où donc le maître caravanier avait-il la tête ? Qui nous attaque ? »

Dans des circonstances ordinaires, Alain lui aurait tourné le dos et manifesté le désintérêt propre aux mages vis-à-vis des choses et des

gens de ce monde. Dans des circonstances ordinaires, il n'aurait jamais adressé la parole à un mécanicien. Mais les circonstances l'avaient déjà suffisamment ébranlé pour qu'il répondît : « Des bandits, d'après le commandant de la garde. Ils devaient, selon lui, être peu nombreux et mal armés.

— Des bandits ? » Les yeux exorbités, la mécanicienne secoua la tête. « Impossible. Nous sommes sous le feu de dizaines de fusils. Aucune bande de brigands ne pourrait en avoir autant.

— Des fusils ? » *Des armes de mécaniciens ?*

« Oui. » Elle lui montra l'objet dans sa main. « C'est comme ce pistolet, mais plus grand et avec une portée plus longue. Où sont les gardes de la caravane ?

— Morts ou en fuite. Je pense que la plupart sont morts. Tu es la première rescapée que je croise. » Des années durant on lui avait enseigné la nature perverse des mécaniciens et, pendant une fraction de seconde, Alain se demanda s'ils n'étaient pas derrière cette attaque. Toutefois, la peur qui hantait le regard de cette jeune femme était réelle.

Alain se rendit brusquement compte que le fracas des armes mécaniques avait considérablement baissé tout comme les impacts des carreaux d'arbalète. Il tourna les yeux vers la tête du convoi. « Les bandits sont en train d'avancer. »

Il scruta les environs sans savoir quoi faire. L'entraînement qu'il avait reçu avait envisagé pareille configuration, mais y être confronté dans la réalité – à bout de forces, entouré de cadavres, alors que des armes dont il ne saisissait pas la nature semaient la mort par-delà de longues distances – le paralysait. L'espace d'un instant, la conscience de sa jeunesse et de son inexpérience le submergea au point de l'empêcher de penser.

La mécanicienne reprit la parole, d'un ton tranchant. « Nous devons nous sortir d'ici. » Elle eut soudain l'air interloquée. « Je veux dire... »

Alain comprenait parfaitement son hésitation. Il se sentait, lui aussi, réticent à la perspective de demeurer plus longtemps en sa compagnie, même dans cette situation exceptionnelle. « Je vais essayer de les retenir pendant que tu t'enfuis. J'ai été engagé pour veiller sur cette caravane. Cela signifie que j'ai l'obligation de te protéger.

— Toi, me protéger ? Un mage, me protéger ? » L'explosion d'indignation de la mécanicienne éloigna momentanément sa peur. « C'est... »

Des exclamations rauques résonnèrent non loin. Alain se passa la langue sur ses lèvres sèches couvertes de poussière. « Ils sont au niveau des wagons de tête. » Il avait recouvré le contrôle de lui-même et chassé toute émotion de sa voix.

« N'es-tu pas effrayé, mage ? On dirait que tu es blasé. Que penses-

tu faire ? »

Alain regarda ses mains et fut parcouru d'un frisson tant il se sentait dépassé par les événements.

« Je dois rester ici et me battre. Il n'y a rien d'autre à faire.

— Bien sûr que si ! Nous pouvons fuir.

— Nous ? » Ainsi prononcé, ce mot n'avait aucun sens.

« Toi et moi. Je ne laisserai personne mourir, pas même un mage, si je peux l'éviter ! Je n'abandonne personne ! Pas même toi ! »

Alain, décontenancé par ces paroles et sentant la peur regagner du terrain à l'idée de mourir, se rabattit sur l'enseignement qu'il avait reçu.

« Ce monde n'est pas réel. Mourir n'est qu'un passage d'un rêve à un autre. »

La mécanicienne le dévisagea comme s'il avait formulé des propos incompréhensibles.

« Tu as l'intention de mourir ici parce que tu penses que cela n'a aucune importance ?

— Je sais que cela n'a aucune importance », dit Alain de la voix la plus calme et la plus dénuée d'émotion qu'il put.

La mécanicienne plissa les yeux.

« Très bien, dit-elle. Ta guilde a signé un contrat pour que tu protèges cette caravane, c'est bien ça ? Et, par extension, que tu me protèges également. Pour ce faire, il va falloir que tu ne me quittes pas d'une semelle. Nous sommes les deux seuls survivants, et si tu restes ici alors que je m'en vais, cela voudra dire que tu romps le contrat. Allez, suis-moi ! Que ça te plaise ou non. »

La mécanicienne commença à s'éloigner. Alain hésita encore quelques secondes, puis il lui emboîta le pas. Après des années d'obéissance à l'autorité, il avait toutes les peines du monde à passer outre les ordres de la jeune femme, d'autant plus que ses arguments semblaient cohérents.

Sitôt assurée qu'Alain la suivait, la mécanicienne s'élança vers l'une des parois du défilé. Maintenant qu'il était derrière elle, Alain vit qu'elle portait un grand paquetage sur le dos. Il se demanda ce qu'il pouvait contenir de si précieux que la mécanicienne rechignât à l'abandonner pour se déplacer plus rapidement. Un trésor ? Les doyens avaient souvent répété que les mécaniciens étaient avides et prompts à la tromperie.

Ils escaladèrent des roches et gravirent une pente escarpée protégée des regards des brigands par le nuage de poussière. *Pourquoi a-t-elle insisté pour que je l'accompagne ? Pourquoi ai-je obtempéré ?* Malgré ces pensées, Alain ne quitta pas la mécanicienne durant l'ascension.

Les cris se rapprochaient peu à peu ; les bandits poursuivaient leur progression, mais avec précaution, sans doute en raison du manque de

visibilité causé par la poussière. Les armes mécaniques ne tonnaient plus que très rarement désormais.

Ayant atteint une longue saillie, la mécanicienne venait de sauter par-dessus un amas pierreux lorsque trois silhouettes surgirent. Deux tenaient des arbalètes et la troisième une arme étrange à l'extrémité perforée, comme celle de la jeune femme. Les trois armes étaient braquées sur elle.

Consciente qu'elle était prise au piège, la mécanicienne s'immobilisa, les yeux rivés sur les bandits, tandis que sa main dardait vers son arme de poing. Le trio n'avait pas encore remarqué le mage qui peinait à la rattraper.

CHAPITRE 2

UNE FOIS DE PLUS, Alain invoqua la chaleur au-dessus de sa main, mobilisant ce qui lui restait de force ainsi que l'énergie résiduelle des lieux drainés par ses sorts précédents. Il prit conscience qu'il aurait pu fuir pendant que les bandits étaient occupés par la capture de la mécanicienne, mais il rejeta l'idée avant qu'elle ne prît corps.

Durant le laps de temps nécessaire à la création du sort, le doigt d'un des malfrats se contracta sur la détente de son arbalète. La mécanicienne aurait pu mourir, mais le bandit à l'arme étrange donna un coup sec dans l'arbalète et le carreau vola au loin sans causer de dommages.

« Imbécile ! S'il devait lui arriver quelque chose... »

La chaleur sur sa paume grimpa en flèche et Alain la déplaça sur un bloc rocheux situé dans le voisinage immédiat de l'homme au milieu du trio. Un battement de cils plus tard, la pierre explosait dans un fracas abominable.

L'individu le plus proche de la boule de feu poussa un cri strident tandis qu'il était propulsé de côté, puis on ne l'entendit plus. Criblés d'éclats acérés, ses compagnons furent projetés en arrière comme des poupées de chiffon.

Alain se plia en deux, tomba à genoux et s'affaissa contre un rocher. Il chercha à reprendre sa respiration en espérant qu'il n'y eût pas d'autres adversaires dans les parages. Alors qu'il s'efforçait de ne pas perdre connaissance, il leva les yeux à l'affût d'un danger potentiel et aperçut les bandits morts. Ses précédentes attaques avaient été portées à distance et il n'en avait pas contemplé le résultat. Cette fois, il vit distinctement le flanc carbonisé du brigand qui s'était trouvé au plus près du point d'impact de la boule de feu. Il vit des ruisseaux de sang s'écouler des dépouilles des deux autres malfrats. Alain détourna le regard des cadavres, se sentant envahi par une impression de vide à la vue des hommes qu'il venait de tuer. *Ce ne sont que des ombres*, se répétait-il inlassablement, mais ces mots ne lui apportèrent aucun réconfort. Il fut pris de nausées et se félicita de n'avoir rien mangé depuis un certain temps.

La mécanicienne le fixait avec des yeux exorbités. Elle fit quelques pas dans sa direction, posa un genou à terre et tendit la main vers lui, n'arrêtant son geste qu'au dernier instant avant de le toucher.

Manifestement, même les mécaniciens savaient qu'on ne touchait jamais un mage sans sa permission.

« Est-ce que tu vas bien ? »

Il hocha la tête, incapable de parler.

« Qu'est-ce que tu as... » La mécanicienne se releva ; évitant les cadavres, elle courut vers le rocher qu'Alain avait embrasé, et effleura des doigts le cratère qui en ornait désormais le sommet. « C'est chaud. Bien trop chaud pour résulter uniquement de l'exposition au soleil. De la vapeur surchauffée pourrait provoquer cela, mais je ne vois pas comment tu pourrais cacher une chaudière à vapeur sous tes robes. Et puis, il n'y a pas de résidu apparent non plus. » La jeune femme revint rapidement vers lui, d'un air décidé. Cette fois, elle attrapa Alain par le bras et l'aida à se remettre sur pied. « C'est impossible à faire sans brûler quelque chose, ou utiliser un accélérateur. Qu'est-ce que c'est ? »

Surpris d'être empoigné par ses vêtements, Alain ne prêta pas immédiatement attention à ce que lui disait la jeune femme. Il ne parvenait pas à se concentrer, l'esprit embrumé par la fatigue et la peur ; aussi secoua-t-il la tête.

« Je ne comprends pas le sens de tes paroles.

— Tu n'as aucune idée de ce dont je parle ?

— Pas la moindre. » Des cris s'élevèrent en contrebas, aux abords de la caravane. « Nous ferions mieux de filer. Ils ont peut-être entendu le rocher exploser sous l'effet de mon sort.

— Un instant. Est-ce que tu tiens sur tes jambes ? »

Alain acquiesça et la mécanicienne le lâcha. Elle fit ensuite volte-face et ramassa l'étrange objet en métal dont la longueur dépassait celle de son bras. Alors qu'il l'observait de loin, Alain nota qu'il ressemblait vaguement à une arbalète, sauf que l'arbrier était plus long et ne comportait pas d'arc. Le métal de l'arme luisait sous la couche de poussière qui la recouvrait. Une odeur intense en émanait, âcre, presque piquante, mais avec en arrière-plan une note huileuse, profonde. Il éprouva le désir de l'examiner plus avant, mais l'objet étant de toute évidence l'œuvre des mécaniciens, il savait que ce ne serait pas avisé. Ses professeurs l'avaient averti des pièges dont les mécaniciens bardaient ce qu'ils avaient coutume d'appeler leurs appareils.

La mécanicienne tournait et retournait l'arme entre ses doigts en la soumettant à une brève inspection.

« Un modèle standard de fusil à répétition. Fabriqué dans les ateliers de la guilde à Danalee, dans la Fédération de Bakre. Celui-ci est tout neuf, il n'a été utilisé qu'une ou deux fois. » Elle leva les yeux vers Alain, puis abandonna l'arme par terre. « Mais le mécanisme de levier a été cassé, il ne nous sera donc d'aucun secours. » Elle jeta un coup

d'œil rapide en direction des arbalètes que serraient dans leurs mains les deux autres bandits avant de s'en détourner avec un frisson. « Et je ne veux pas d'arbalètes d'aussi piètre qualité. »

Des cris montèrent de nouveau depuis la caravane ; les intonations révélaient cette fois une déception clairement audible, puis des ordres furent lancés. D'après la propagation du son, Alain supposa que les voix provenaient des environs de la voiture qu'avait occupée la mécanicienne.

« Les bandits viennent de découvrir que tu t'es enfuie.

— Par les étoiles ! Nous devons filer d'ici au plus vite. Est-ce que tu peux grimper sans aide ?

— Oui », dit Alain. Il ne comprenait pas la raison de cette question, mais ne souhaitait pas reconnaître son état de faiblesse.

« Bien. Allons-y. » Son regard s'attarda avec regret sur l'arme gisant au sol, puis elle se retourna et entreprit d'escalader la paroi rocheuse du défilé. « Merci de nous avoir sauvés de ces brutes, mage », laissa-t-elle tomber par-dessus son épaule d'une voix basse.

Alain l'observa pendant quelques instants. Très manifestement, elle voulait qu'il reste à ses côtés. Il n'arrivait plus à se rappeler la manière de réagir à ses dernières paroles. Merci. Ce mot avait eu un sens pour lui, jadis. Il l'avait dit... à Asha. Une seule fois, la nuit où ils avaient tous deux été amenés dans l'hôtel de la guilde des mages avec les autres novices. Il avait été puni pour cela. Cela remontait à... douze ans ? Quel avait été le sens de ce mot ?

Il se hissa à la suite de la mécanicienne qui gravissait péniblement la pente. Il se focalisait sur chacun de ses pas, sur chacune de ses tractions, pour ne pas perdre connaissance. Le nuage de poussière se dissipait peu à peu, mais demeurait suffisamment dense au fond du défilé pour masquer aux yeux du mage les actions des brigands et, pareillement masquer, du moins l'espérait-il, les deux fuyards aux yeux de leurs poursuivants. L'ascension de l'escarpement était difficile, et Alain sentait les quelques forces qui lui restaient se consumer rapidement au fil de leur progression.

La mécanicienne se retourna vers lui, stoppa son avancée et s'accroupit derrière une saillie rocheuse qui la soustrayait aux regards des bandits en contrebas.

« Comment tu t'en sors ? »

Alain dut s'arrêter pour reprendre son souffle avant de parler.

« Pourquoi demandes-tu ça ? Pourquoi me poses-tu sans cesse des questions ? »

Elle eut l'air exaspérée par sa réponse.

« Tu trouves étrange de s'inquiéter pour autrui ? »

Il ne sut quoi rétorquer.

« Par les étoiles ! Qu'est-ce qui ne va pas chez toi ? Nous sommes

ensemble dans ce pétrin, que ça te plaise ou non. Et, pour ta gouverne, ça ne me plaît pas plus qu'à toi, mais nous n'avons pas le choix, mage. »

Alain la rejoignit en se hissant derrière la même saillie rocheuse. Il aurait aimé ne pas être aussi fatigué par l'effort qu'exigeait de lui le lancer de sorts.

« Cela ne me plaît ni ne me déplaît. Cela est. En revanche, tu es idiot de risquer ta vie pour un autre, de t'inquiéter. L'autre n'a pas d'importance. »

La colère empourpra les joues de la mécanicienne.

« Tout le monde a de l'importance, mage. Ne me mens pas. Tu éprouves nécessairement des sentiments, même si tu les caches sous tes robes et derrière des traits impassibles.

— Tu sembles ne pas très bien connaître les mages. » Alain détourna le regard. Après des années passées avec des mages imperturbables, puis en compagnie de la populace qui cherchait à dissimuler ses réactions aux yeux des membres de sa guilde, les émotions qui animaient le visage de la mécanicienne étaient si fortes et si explicites qu'il avait l'impression qu'elle les lui hurlait à la figure ; leur intensité lui était insupportable. Profitant de l'occasion pour se reposer, Alain scruta la pente au-dessous d'eux en se demandant si les bandits avaient déduit la direction dans laquelle fuyaient leurs proies.

« Tu es le premier mage que je rencontre. Penses-tu que c'est un tort que d'aider les autres ?

— Aider ? » Ce mot aussi avait eu un sens jadis et lui avait valu une punition telle que, même à présent, Alain refusait de se rappeler sa signification.

« Oui. » La mécanicienne le regardait fixement, empreinte d'une émotion qu'il était incapable d'identifier. « Ignorest-tu ce qu'aider signifie ? Ou crois-tu que les autres ne le méritent pas ? »

À cette question, il avait une réponse toute prête.

« Les autres n'existent pas. Et ce n'est pas une question de spéculation. Je le sais, voilà tout. Les mages ne croient en rien. »

La franchise de ses paroles parut désarçonner la mécanicienne. « En rien ? Et cela te rend heureux ? »

Une autre réponse facile qui, mille fois martelée, lui avait été rentrée dans le crâne durant ses années de noviciat :

« Le bonheur est une illusion.

— Je ne le crois pas et je n'en reviens pas que tu puisses le penser. » Des cris montèrent de nouveau du fond du défilé. Assourdis par la distance, ils n'en étaient pas moins menaçants. La mécanicienne inspira profondément. « Nous ne pouvons pas nous éterniser ici. Tu es prêt ? »

Alain prit enfin conscience qu'elle était restée à discuter pour lui

donner l'opportunité de reprendre des forces malgré le danger accru que cela représentait pour elle. Il mit un moment à répondre, son esprit essayant de comprendre le comportement de sa comparse, bien plus déroutant que ses propos.

« Oui. »

La mécanicienne reprit l'ascension vers la crête qui semblait désormais si proche.

Alain s'attendait à tout instant à entendre la foudre des armes mécaniques cracher leurs projectiles sur lui, mais les fugitifs atteignirent le sommet et se laissèrent glisser de l'autre côté sans que rien n'indiquât qu'ils eussent été repérés. La mécanicienne était assise à couvert, quelques pas en contrebas, sur une pente plongeant sur une courte distance avant de remonter vers des collines qui s'étendaient devant eux. Elle l'attendait une fois de plus.

« Est-ce qu'ils t'ont vu ?

— Non, je ne pense pas.

— Je ne sais pas comment tu peux rester calme et détaché au milieu de tout ça.

— Un mage ne porte aucun intérêt au monde qui l'entoure, expliqua Alain.

— Même pas quand celui-ci essaie de le tuer ? Au moins, tu es cohérent. » Elle se passa la main sur le visage, étalant la poussière et la sueur en un masque de crasse humide. « Tu as dit que tous ceux de la caravane sont morts, n'est-ce pas ?

— C'est ce que je crois. Je n'ai vu que des cadavres. Aucun combattant, aucune tentative de reddition.

— Par les étoiles ! » Elle cligna des yeux pour en chasser les larmes. « Nous avons eu de la chance d'en réchapper.

— Ils ne veulent pas te tuer. Ils veulent te capturer, déclara Alain, en offrant l'explication la plus évidente.

— Quoi ? Moi ? » Elle coula un regard surpris dans sa direction. « Qu'est-ce qui te fait dire ça ?

— L'attaque a détruit l'avant de la caravane. La voiture que tu occupais se trouvait à l'arrière. Aucun tir n'a visé ce périmètre. Les trois malfrats ne t'ont pas tuée dès qu'ils t'ont vue, contrairement à tous les autres membres du convoi, et, avant que je ne les abatte, leur chef a empêché que l'un d'eux ne te blesse. J'ai entendu les cris des bandits dans le défilé quand ils ont atteint ta carriole. Ils étaient mécontents.

— Non, c'est... » Sa voix s'étrangla et elle déglutit. « Des bandits. Ils voulaient piller la caravane. C'est ce qu'ils font tous.

— Ils ont anéanti les wagons de tête. Pourquoi auraient-ils causé tant de dégâts, s'ils voulaient se livrer à un simple pillage ? »

La mécanicienne glissa les doigts dans ses cheveux, ses yeux hantés

par l'effroi balayaient les rochers à proximité.

« Ouais, mais... ils n'auraient même pas dû être au courant de ma présence dans ce convoi. Ma guilde a insisté pour que je reste enfermée dans cette voiture afin que personne ne sache que j'étais en route pour Ringhmon. » Son expression s'assombrit de colère. « Ils m'y ont claquemurée. Si je n'avais pas trouvé un moyen de déverrouiller la porte, j'aurais toujours été coincée entre ces quatre murs à l'arrivée des bandits.

— Je t'en aurais fait sortir avant », nuança Alain d'une voix monocorde.

Le regard de la jeune femme se posa à nouveau sur lui.

« C'est pour cela que tu rejoignais les wagons de queue, n'est-ce pas ?

— Oui. » Il n'avait aucune raison de le nier. « J'ai reçu un contrat pour protéger la caravane et j'ai pensé que, quel que soit l'occupant mystérieux de ce véhicule, il pourrait avoir besoin de ma protection.

— Je n'aurais jamais imaginé un mage capable de faire cela. Les mécaniciens émérites ont toujours dit... tu as toi-même dit que les mages n'ont que faire des gens.

— Je n'ai pas agi par intérêt pour toi. Tu n'es rien », commenta Alain d'un ton impassible.

Nul besoin d'être mage pour voir le ressentiment que cette dernière remarque suscita chez la mécanicienne.

« Merci !

— Je ne comprends pas.

— C'est un sarcasme, mage. Comment t'appelles-tu ? »

Alain l'observa longuement pour essayer de saisir ce qui la motivait à demander cette information.

« Si nous devons nous reposer l'un sur l'autre pour survivre, je mérite au moins de le savoir, insista-t-elle. Je veux simplement pouvoir t'appeler autrement que mage. »

Les doyens seraient courroucés s'ils venaient à apprendre qu'il avait adressé la parole à une mécanicienne. Leur ire serait plus grande encore s'ils apprenaient qu'il l'avait accompagnée dans sa fuite. Car même si les doyens, à l'instar de n'importe quel mage, n'étaient pas censés ressentir des émotions, tous les acolytes avaient appris à redouter les fureurs que leurs doyens réfuteraient avoir éprouvées.

Nombre de ces doyens avaient clairement exprimé leur désaccord à la perspective que quelqu'un d'aussi jeune que lui soit déclaré mage, malgré sa capacité à réussir tous les tests.

Et ces mêmes doyens l'avaient envoyé dans ce désert, seul, comme s'ils souhaitaient que sa mission fût un échec.

La révolte qu'il avait pris soin de museler des années durant remonta suffisamment à la surface pour lui faire desserrer les dents.

« Je suis le mage Alain d'Ihris.

— Mage Alain d'Ihris. » Elle le regarda pendant un long moment, sa nervosité s'amenuisant au fur et à mesure de son examen. Maintenant qu'ils étaient installés à proximité l'un de l'autre, Alain eut la confirmation que la mécanicienne était jeune. « Ihris est très au nord d'ici. Je suis la maîtresse mécanicienne Mari de Caer Lyn.

— Caer Lyn. » *Des îles, à l'ouest de l'Empire.* « C'est également au nord d'ici.

— Certainement pas aussi loin qu'Ihris. » Mari ferma les yeux et respira profondément. « Nous devons continuer à avancer, mais je pense qu'un peu de repos supplémentaire ne nous fera pas de mal. L'escalade par cette chaleur est éreintante, nous allons nous tuer à la tâche si nous n'y prenons garde. » Sans réponse d'Alain, elle ouvrit les yeux et le dévisagea. « Alors ?

— Quoi ? » Tous les mécaniciens se comportaient-ils aussi bizarrement ?

« J'ai donné mon point de vue. Quel est le tien ?

— Cela n'a aucune importance. »

L'expression de la jeune femme passa si vite de l'incrédulité à la colère puis à la résignation qu'il eut à peine le temps d'identifier chaque émotion.

« Très bien, c'est moi qui dirige les opérations, alors. Pourquoi tout le monde veut-il toujours que ce soit moi qui dirige ? As-tu déjà été confronté à une situation pareille ?

— Non, c'est mon premier contrat.

— Moi aussi, dit-elle en fronçant les sourcils. Qu'est-ce qu'un mage aussi jeune et inexpérimenté fait tout seul hors des enclaves de sa guilde ? »

Alain savait qu'aucun mécanicien ne percevrait l'amertume qui perlait dans sa voix par ailleurs impavide.

« Ma guilde m'a conféré le statut de mage à part entière. Mais mon manque d'expérience dévalue mon prix par rapport à celui de mages plus âgés. La caravane ne pouvait se permettre de payer davantage.

— Puisque tu es si inexpérimenté, on n'aurait jamais dû t'envoyer seul pour affronter un tel danger ! » Étrangement, la colère de la mécanicienne semblait focalisée sur les doyens de sa guilde.

« Il est interdit de remettre en cause les ordres des doyens. »

Que pouvait signifier l'expression sur le visage de son interlocutrice ? Une chose était sûre : l'éclat de rire qu'elle laissa échapper ne véhiculait aucune joie.

« Je n'aurais jamais cru entendre un détail concernant ta guilde qui me fasse autant penser à la mienne. »

La conversation prenait une tournure périlleuse. Les secrets de guildes. Si un autre mage s'était trouvé avec eux...

Si un autre mage s'était trouvé avec eux, Alain n'aurait jamais échangé un mot avec la mécanicienne. Il ne l'aurait pas accompagnée. Il n'aurait jamais rien su à son sujet ou au sujet de quelque mécanicien que ce fût.

Si les mécaniciens étaient des ennemis comme on le lui avait toujours rabâché, il était de son devoir d'en apprendre davantage sur leur compte. Peut-être découvrirait-il que cette mécanicienne, au moins, n'était pas une ennemie. Elle ne se comportait pas comme telle. Mais elle n'était pas une mage. Qu'était-elle donc ?

« Pourquoi es-tu ici toute seule, jeune mécanicienne inexpérimentée ? »

Elle s'empourpra.

« J'aimerais bien connaître toutes les réponses à cette question. J'ai bien essayé de demander, mais les mécaniciens émérites n'ont pas l'habitude d'explicitier leurs ordres. La réponse la plus simple est que j'ai des compétences uniques dont Ringhmon a besoin. » La dernière phrase avait été prononcée avec une fierté non dissimulée.

Alain faillit froncer les sourcils, ne se reprenant qu'au dernier instant. Si tout ce que faisaient les mécaniciens n'était que des tours de passe-passe, pourquoi missionner cette fille alors qu'il y avait assurément à Ringhmon des truqueurs plus chevronnés ? Comment était-il possible qu'elle possédât des compétences uniques ? Alain était certain désormais que ce qu'on lui avait inculqué à propos des mécaniciens, ou du moins à propos de leurs armes, était au mieux parcellaire.

« Est-ce à cause de ces compétences que les bandits te recherchent ? »

— Non. C'est impossible. Mes compétences n'auraient aucune utilité pour eux, à moins qu'ils ne souhaitent réclamer une rançon. Mais de là à kidnapper un mécanicien ? La guilde ne le tolérerait jamais.

— Les assaillants avaient de nombreuses armes fabriquées par ta guilde, souligna Alain.

— C'est vrai. » Elle fit une moue qui rendit la lecture de ses émotions de nouveau plus difficile. « Une bande de pillards avec autant de puissance de feu qu'une armée tout entière. »

Douze années d'enseignement dans la guilde des mages n'étaient pas venues à bout de la curiosité d'Alain.

« Pourquoi les doyens de ta guilde cautionneraient-ils une telle chose ? »

— Je te l'ai dit, mes... doyens... n'ont pas pour habitude de justifier leurs agissements. Ils n'écoutent pas et ils n'expliquent pas. » Ses émotions avaient glissé de l'emportement vers la frustration. « J'aimerais... » La mécanicienne le regarda avec une intensité qui l'étonna. « Je suis désolée. Je ne devrais pas évoquer tout cela avec un...

— Je suis un mage », dit Alain. Ce n'était pas son problème que cet état de fait fût source de quiétude ou de malaise pour les autres – dont les sentiments n'avaient aucune importance, de toute manière –, mais cette fois il comprenait la mécanicienne. Certains sujets ne pouvaient être débattus avec un étranger, et surtout pas avec un mécanicien. Néanmoins, peut-être pourrait-elle l'éclairer sur d'autres points.

« J'ai reçu un enseignement en stratégie militaire, attendu que je serai amené à collaborer avec des troupes de communs. C'est peut-être la raison pour laquelle on m'a jugé apte à mener à bien seul cette mission. Explique-moi ton mouvement tactique. Pourquoi as-tu choisi d'escalader la paroi du défilé au lieu de rebrousser chemin sur la route que nous avons suivie ? Pourquoi avoir opté pour la voie la plus ardue ? »

La mécanicienne s'affaissa, puis se mit à rire doucement, à la surprise d'Alain.

« J'imagine que c'est mon caractère qui veut ça. Quand je travaille sur quelque chose, une locomotive ou un parle-au-loin, je donne le meilleur de moi-même. Je ne cherche pas la simplicité. C'est vrai quoi que je fasse. Je n'aime pas la simplicité. Les mécaniciens émérites n'ont pas toujours apprécié cette façon de procéder. » Elle soupira, les yeux perdus dans le vague. « De ce que j'ai vu de la route que nous avons empruntée, elle était complètement dégagée. Nous aurions été repérés et rattrapés en un rien de temps. Escalader les murs du défilé semblait plus difficile, mais c'était la bonne voie.

— Tu as eu raison, dit Alain, avant de se demander pourquoi il avait éprouvé le besoin de formuler cette remarque à voix haute. Dès que j'ai eu le temps d'examiner les options qui s'offraient à nous, je me suis rendu compte que tu avais eu raison. »

Le regard de la mécanicienne se focalisa sur lui, perplexe. « Pourquoi un mage dit-il à une mécanicienne qu'elle a eu raison ?

— Je... » *ne sais pas*. « Parce que nous avons survécu et que nous avons une chance désormais d'arriver jusqu'à Ringhmon.

— Ouais. Une chance. » La mécanicienne referma les yeux. « As-tu des vivres ou de l'eau ? Parce que, moi, je n'en ai pas.

— Moi non plus.

— Combien de temps survivrons-nous sans eau dans la Désolation ? »

Alain mit quelques secondes à comprendre que la réponse attendue n'était pas un décompte précis de jours.

« Sur la carte du maître caravanier, j'ai vu des puits indiqués plus loin sur notre route, une fois ce défilé traversé. »

Elle rouvrit les yeux, le regard plein d'espoir.

« En es-tu sûr ? À quelle distance ?

— Je suis sûr, mais je ne sais pas à quelle distance. »

La mécanicienne Mari hochait la tête d'un air las et Alain souhaita pouvoir lui insuffler plus d'espoir. *Elle n'est qu'une ombre. Ne l'oublie pas. Tout comme celles que tu as combattues aujourd'hui.*

Un vide glacial sembla s'ouvrir en lui. Il n'avait jamais véritablement combattu jusqu'à ce jour, jamais tué. Tous les gens qu'il avait aperçus ou croisés dans le convoi gisaient morts au fond du défilé ; ces gens qui avaient compté sur lui pour les protéger. Ils n'étaient que des ombres, rien de tout cela n'aurait dû avoir d'importance, pourtant cela en avait.

Une autre sensation succéda au vide, et Alain se retourna vers la crête. Un voile noir, de ceux qui envahissent le champ de vision quand on manque de perdre connaissance à cause d'un effort physique trop intense, flottait juste au-dessus du gouffre. Il ne connaissait que trop bien ce phénomène après des années d'entraînement éreintant visant à ignorer ce que les non-mages appelaient réalité. Cependant, ce voile-là était différent. Il ne vacillait pas. Soudain, Alain comprit ce qu'il représentait. Le don d'augure, l'avertissement du danger. Ainsi ce don se manifestait-il enfin, dans une situation de tension extrême, comme l'avaient enseigné les doyens. Ces mêmes doyens l'avaient également mis en garde contre son manque de fiabilité. Alain rampa précautionneusement vers la crête jusqu'à apercevoir la pente qu'ils venaient de gravir. Des silhouettes l'escaladaient, visibles à présent qu'elles avaient surmonté le nuage de poussière, leurs armes mécaniques étincelant sous les rayons du soleil.

Alain se hâta de rebrousser chemin.

« Ils sont en train de grimper pour venir par ici », dit-il d'une voix ne laissant aucune place aux émotions traîtresses.

CHAPITRE 3

MARI SENTIT SON CŒUR s'affoler en entendant les paroles du mage. Sa main droite fusa vers le pistolet qu'elle avait glissé dans son holster. Puis elle inspira profondément pour se calmer. Il était temps de partir. Par où ?

« Là-bas, dit-elle au mage en pointant une direction du doigt. Nous allons poursuivre l'ascension. »

Elle avait cessé de s'interroger sur la pertinence de leur alliance qui serait aussi courte que possible. Le mage l'agaçait avec sa voix neutre, sa figure impassible et ses agissements étranges. Néanmoins, qu'ils fussent toujours pourchassés par les prétendus bandits l'obligeait à faire équipe avec lui pour une simple question de survie, même si elle ne s'estimait nullement responsable de son sort.

Le mage la gratifia d'un de ses regards placides.

« Vers l'ouest ? Le terrain y est moins praticable. Par ailleurs, c'est de là que nous venons.

— Exactement ! Ils vont penser que nous fuyons sans réfléchir et que nous empruntons le chemin le plus aisé qui est dans la direction opposée.

— Sans compter que tu recherches toujours la difficulté.

— Eh bien... oui. » Elle ne s'était pas attendue à ce que le mage retienne ce détail. « Parce que, cette fois, c'est parfaitement logique. En plus, ce sera plus facile de rester cachés là-haut. » Mari se tut quelques instants en se remémorant le malaise du mage Alain après quoi-qu'il-ait-fait aux bandits sur le promontoire. « Est-ce que tu peux y arriver ? »

Et que ferait-elle s'il ne le pouvait pas ? Le laisserait-elle ? *Non. Personne ne sera abandonné. Pas par moi. Pas même l'un d'entre eux.* L'avoir touché pour l'aider à se remettre sur ses jambes avait été... bizarre, après tout ce qu'elle avait entendu au sujet des mages. Mais s'il avait de nouveau besoin d'assistance, elle serrerait les dents et ferait le nécessaire.

Malgré sa capacité à dissimuler ses émotions, le mage Alain lui lança un regard d'où émanait un fond d'amour-propre blessé. Pendant une fraction de seconde, il eut l'air plus humain : un garçon du même âge qu'elle.

« Bien sûr que je peux y arriver. »

Mari se leva en titubant, regrettant que ses outils ne fussent pas plus légers. S'en séparer était toutefois exclu. Son rang de maîtresse mécanicienne lui avait permis de se voir attribuer un des rares parle-au-loin portatifs. Il était rangé dans ses affaires, mais sa portée était si limitée qu'elle avait calculé qu'il leur faudrait être à moins d'une journée de marche de Ringhmon pour pouvoir demander de l'aide à sa guilde par ce biais. Jusque-là, ce ne serait qu'un objet lourd dans son sac.

« Pourquoi n'abandonnes-tu pas ton trésor ? » Le ton lisse du mage donnait l'impression que la réponse à cette question ne l'intéressait absolument pas.

« Mon trésor ? » Elle le dévisagea, surprise, avant de s'apercevoir qu'il fixait son paquetage. « Ce n'est pas un trésor. Ce sont mes outils.

— Outils ?

— Les mécaniciens utilisent des outils. Personne ne t'a appris ça ?

— Non.

— Je n'ai pas le temps de développer, lâcha Mari, en se demandant si c'était une bonne idée d'expliquer ce concept à un mage. Sache simplement qu'un mécanicien ne doit jamais perdre ni abandonner ses outils. Jamais. C'est une des règles les plus importantes de ma guilde. »

Après une profonde inspiration, Mari se mit en route, gravissant péniblement une pente escarpée jusqu'à une paroi qu'elle escalada. La mécanicienne ne comprenait pas pourquoi le jeune mage était aussi épuisé. Il avait l'air en bonne santé et bien bâti, plutôt robuste même, pourtant il avait failli perdre connaissance après le... quoi-qu'il-ait-fait pour mettre les bandits hors d'état de nuire. Il devait donc y avoir un lien de cause à effet. Mais quel était-il ? L'ingénieur en elle n'avait cessé de s'interroger sur ce point, une distraction bienvenue à la peur qui lui nouait le ventre.

Malgré sa fatigue évidente, le mage restait dans son sillage, faisant preuve d'une détermination sans faille qui forçait l'admiration.

Ils dépassèrent une autre crête qui dissimula le chemin qu'ils venaient de parcourir. Mari essaya de déglutir et eut une quinte de toux qu'elle tenta d'étouffer en se couvrant la bouche des deux mains. Sur quelle distance les brigands allaient-ils les poursuivre ? Avaient-ils gagné du terrain ?

« Les as-tu aperçus, mage Alain ? »

Il secoua la tête.

« Non. Je n'ai entendu que quelques cris qui semblaient lointains. »

Peut-être avait-elle fait les bons choix. *Je n'ai que dix-huit ans, et dix ans d'étude en ingénierie ne sont pas le meilleur des entraînements pour échapper à des bandits et survivre dans le désert. Savoir réparer une machine à vapeur ne va pas m'être d'une grande utilité dans le coin.*

Le mage avait approuvé son premier choix et lui avait laissé la responsabilité des autres, croyant sans doute qu'elle savait ce qu'elle faisait. Elle aurait aimé se faire confiance à ce point. Pourquoi avait-elle été missionnée à Ringhmon de cette façon ? Dépêchée seule pour son premier contrat, en dépit de toutes les procédures standard, au prétexte que l'urgence de la situation ne permettait pas d'attendre le changement des vents pour qu'elle puisse prendre un bateau dans un port de l'Empire afin de rejoindre celui, minuscule, que Ringhmon entretenait sur la côte. Avec la paix qui régnait en ce moment entre ces deux nations, ce moyen de transport aurait pourtant été le plus sûr. Si ce satané contrat avait une telle importance et si la vitesse du voyage était aussi cruciale, pourquoi l'exposait-on à de pareils dangers ?

Et pourquoi le professeur S'san, qui s'était toujours intéressée à Mari à l'académie de la guilde à Palandur, avait-elle insisté pour lui offrir un pistolet semi-automatique quand cette dernière avait obtenu son diplôme ? C'était un objet hors de prix et difficile à trouver. Toutes les armes et toutes les machines étaient fabriquées à la main, et les quantités de production strictement limitées par la guilde. Un pistolet semblable à celui de Mari n'était produit qu'à quelques exemplaires par an. Qu'est-ce qui avait inquiété S'san au point de lui offrir un tel cadeau ?

Bien qu'ayant toujours rejeté l'autorité, Mari se surprit à regretter l'absence d'un mécanicien plus expérimenté à ses côtés. Quelqu'un qui aurait su quoi faire pour survivre.

Évidemment, si un autre mécanicien avait été avec elle, elle n'aurait jamais adressé la parole à un mage. Et on aurait sûrement invalidé la proposition qu'elle avait faite à celui-ci de l'accompagner.

Le mage Alain serait mort et elle aurait été capturée par les bandits sur le promontoire.

Une issue guère plus enviable.

Au moins, pour l'heure, ils semblaient dans une relative sécurité. Mari tenta d'inspirer profondément, mais fut prise d'une nouvelle quinte de toux douloureuse. La sécheresse de sa gorge n'avait rien à envier au désert environnant.

« Nous allons avoir besoin d'eau », croassa-t-elle.

Le mage acquiesça. « Même ceux qui viennent des étoiles ont besoin d'eau, alors ? » Sa voix était aussi dénuée d'émotion que d'ordinaire.

Mari le fusilla du regard, incapable de dire s'il plaisantait ou non.

« Les mécaniciens maîtrisent des compétences particulières, mais nous sommes des êtres humains comme les autres quand il s'agit de boire ou de se nourrir. Les mages n'ont-ils pas besoin d'eau ?

— Si, bien sûr. Nous avons les mêmes besoins. » Le mage s'absorba dans ses pensées pendant quelques instants, comme s'il cherchait à se

rappeler quelque chose. « Peut-être que tout le monde est venu des étoiles.

— Très drôle.

— Drôle ? » demanda le mage comme s'il ne connaissait pas ce mot.

Était-il possible qu'il fût à ce point coupé des émotions ? Mari voulut grogner en guise de réponse, mais seul un nouveau crachotement quitta son gosier déshydraté.

Le mage la jaugea, puis parla lentement.

« Il y a un endroit pas loin où l'on peut trouver de l'eau. »

Mari sentit l'espoir l'envahir et elle releva la tête.

« Où ?

— La caravane. »

L'espoir disparut aussi vite qu'une bulle de savon qui éclate. « As-tu perdu la raison, mage ? Nous ne pouvons pas y retourner.

— Pas pour le moment, non. Mais tu as dit toi-même que les bandits s'imaginent que nous fuyons sans réfléchir. Ils ne s'attendent donc pas à ce que nous restions à proximité du convoi et que nous nous y fauflions à la première occasion pour chercher de l'eau. »

Haletante, la bouche desséchée, Mari jongla avec l'idée. Le plan était insensé, mais la manière dépassionnée dont le mage l'avait énoncé le rendait presque envisageable.

« C'est notre seule chance de survie, n'est-ce pas ?

— Je n'en vois pas d'autre. »

Mari était parfois trop impulsive. Ses professeurs l'avaient fréquemment mise en garde contre ce trait de caractère, pourtant toutes les décisions qu'elle avait spontanément prises aujourd'hui leur avaient permis de rester en vie.

« Escaladons encore un peu ces rochers avant de repiquer vers le défilé. Nous attendrons que la nuit tombe. Peut-être que les bandits auront achevé le pillage de la caravane.

— Ils n'avaient pas l'air enclins au pillage », insista le mage une nouvelle fois.

Mari hocha la tête d'un air las.

« C'est vrai. Ils ont pulvérisé les premières voitures. Pourquoi détruire le butin, hein ? Même s'ils voulaient me mettre la main dessus, pourquoi rechigner au gain ? Et toutes ces armes, ces explosifs... Aucune caravane ne pourrait transporter assez de richesses pour couvrir les dépenses. Mage Alain, je ne pense pas que tu aies une idée du prix des fusils et des balles, mais dis-toi que même l'Empire n'envisagerait pas une telle débauche de moyens à moins d'avoir une excellente raison. Le coût des seuls fusils permettrait d'entretenir une petite armée, quant aux munitions il y en a au moins pour un coffre rempli d'or.

— C'est ce que tu as dit. Donc ta capture valait ce prix. »

Le rire de Mari se transforma en toux douloureuse.

« Moi ? Je suis douée dans ce que je fais, mais je ne suis pas aussi prétentieuse. »

Le mage la regardait intensément.

« Peut-être que tu vauds bien plus que tu ne le penses, bien plus que tous les trésors du monde. »

Toutes les filles rêvaient d'entendre ce genre de phrase de la part d'un garçon ; elle devait, elle, l'entendre de la bouche d'un mage aux traits impassibles et à la voix égale.

« Je n'ai rien de si particulier. Mes talents sont rares et le contrat de Ringhmon rapportera beaucoup d'argent à ma guilde, mais... » Mari se rendit compte que le mage la fixait sans ciller. « Quoi ?

— Connais-tu le don d'augure ?

— Le don d'augure ? Comme ceux qui racontent la bonne aventure ? » lâcha Mari, sur un ton méprisant.

« Non », répondit le mage sans donner l'impression d'être blessé. Ce qui ne voulait pas dire grand-chose vu qu'il avait tendance à ne jamais montrer ce qu'il ressentait. « Le véritable don d'augure dit ce qui va se passer et on ne peut y faire appel de manière fiable. De plus, il n'est pas aisé de comprendre ce qui a été vu ou entendu. » Le mage la regardait droit dans les yeux, son expression était empreinte de sérieux malgré l'absence d'émotion sur son visage. « J'ai développé un modeste don de ce type. Un nouveau danger t'attend à Ringhmon. »

Mari se raidit et effleura son torse du bras gauche pour sentir le pistolet dissimulé dans le holster sous sa veste.

« Ne me dis pas que tu me menaces. » Toutes les mises en garde qu'elle avait reçues à l'encontre des mages revinrent en force.

Il la considéra pendant un long moment avant de répondre.

« Non, je ne suis pas la source de ce danger. »

Bien sûr, pensa Mari. *C'est un attrape-nigaud*. Le mage voulait qu'elle lui offrît quelque chose en échange d'informations. La plus vieille arnaque du monde. Quel culot il avait de la lui sortir alors qu'ils étaient poursuivis par des bandits !

« Qu'est-ce que tu veux ? Combien m'en coûterait-il pour en savoir plus sur ce danger qui, selon toi, m'attend ? »

L'expression du mage ne varia pas d'un iota.

« Aucune somme d'argent, aucune faveur d'aucune sorte n'y changerait rien. Ce que j'ai appris par mon don n'a aucune valeur pour moi. Je vais te dire le peu que je sais. »

Il voulait assurément une rétribution. Ses supérieurs au sein de la guilde avaient tous décrit les mages de la même manière : des bonimenteurs avides d'argent, des imposteurs, des menteurs à qui il ne fallait jamais faire confiance ni même adresser la parole. Sans parler de les toucher. Combien de règles avait-elle enfreintes aujourd'hui ?

« Tu n'exiges aucun paiement ? »

Il secoua la tête.

« Tu n'as pas souscrit d'accord pour recourir à mes services. T'avertir peut être considéré comme afférent au contrat passé avec les propriétaires de la caravane. En tout état de cause, tu ne me dois rien et l'argent ne m'intéresse pas.

— Comment peux-tu être aussi froid à propos de tout ? »

Elle aurait juré avoir vu la pointe des lèvres du mage s'incurver fugacement vers le haut tandis qu'il désignait le soleil qui dardait ses rayons sur eux.

« Pour tout t'avouer, j'ai plutôt chaud en ce moment. »

Même si la phrase avait été énoncée d'une voix dénuée d'émotion, ce signe d'humanité ou, à tout le moins, cette preuve d'un sens de l'humour dissipa la colère de Mari. Un garçon se cachait derrière le visage que le mage Alain utilisait comme masque. Il semblait sincère et son refus de rémunération battait en brèche tout ce qu'on avait enseigné à Mari sur la guilde des mages. Alain était un mage étrange, mais il n'était pas malveillant.

« Donc tout ce que tu sais, c'est qu'un danger m'attend à Ringhmon.

— J'ai entendu des paroles qui n'ont aucun sens pour moi. À Ringhmon, prends garde à ce qui pense, mais ne vit pas. »

Mari retint sa respiration, certaine qu'elle venait de trahir le choc qu'elle ressentait. Elle inspira lentement pour redevenir maîtresse d'elle-même, tout en spéculant sur la manière dont un mage avait pu avoir vent du contrat secret pour lequel elle devait se rendre à Ringhmon.

« Pourquoi dis-tu cela ?

— C'est ce que j'ai entendu. Je n'en comprends pas le sens. Je ne connais rien qui pense, mais qui ne vit pas.

— Pas même un appareil des mécaniciens ?

— Je ne sais rien des appareils des mécaniciens, quels qu'ils soient. » Le mage s'interrompit et posa son regard sur elle ; ses yeux étaient le seul élément vivant de sa figure figée. « Je n'ai pas quitté les hôtels de la guilde des mages depuis l'âge de cinq ans. On m'y a appris que tous les appareils des mécaniciens étaient des attrape-nigauds. »

Mentait-il ? Il ne pouvait que mentir. Mais pourquoi ? Et pourquoi prétendait-il ne rien savoir de plus s'il voulait lui extorquer quelque chose ?

« C'est exactement ce que l'on m'a inculqué au sujet des mages ; tout ce que vous faites se résume à de vulgaires tours de passe-passe. »

Le mage Alain considéra ce qu'elle venait de dire avant de reprendre la parole.

« Eh bien, il semble que nos informations soient erronées. »

Cette fois, il ne plaisantait pas. Ou si ? Mari était incapable de

trancher. Elle n'avait jamais été très douée pour comprendre les garçons, qui étaient bien plus compliqués à décrypter qu'une panne de locomotive à vapeur ou une équation de dynamique des fluides. Et ce mage paraissait encore plus difficile à appréhender que tous les apprentis et les mécaniciens confirmés qu'elle avait côtoyés en grandissant.

« Je ne te suis pas, lança-t-elle. Que veux-tu ?

— Ce que je veux n'a aucune importance. »

Il avait prononcé ces paroles mécaniquement, si tant est que la description pût s'appliquer à un mage, comme si chacun des sons lui avait été chevillé au corps.

Se souvenant des pires brimades qu'elle avait endurées pendant son apprentissage, Mari se demanda quel avait été son parcours. Que lui avait-on infligé pour qu'il ait l'air si inhumain ?

« Pourquoi ne peux-tu pas te comporter comme n'importe qui ?

— Je ne suis pas n'importe qui », lui répondit-il avec un regard insondable.

Sans qu'elle puisse s'en expliquer la raison, ses mots éveillèrent en elle un sentiment de tristesse.

« Je te demande pardon, mage. » L'excuse formelle faillit rester coincée dans sa gorge parcheminée, mais Mari la força à sortir et vit une surprise sincère traverser les yeux d'Alain. « Je suis une mécanicienne, mais je ne suis pas étroite d'esprit. » *Ce qui m'a déjà mise dans le pétrin un nombre incalculable de fois.* « Merci pour ton avertissement. »

Le mage pencha la tête.

« Mer...ci », répéta-t-il. Les syllabes franchirent ses lèvres dans un grincement rouillé, son regard se fit plus intense.

« Merci, dit-il de nouveau dans un souffle, pour lui-même, la compréhension se frayant un chemin dans sa voix. Je... me souviens. Asha.

— Asha ?

— Il y a longtemps. Je ne me rappelle plus ce qu'il faut répondre. » Le regard qu'il posa sur elle ne laissait filtrer aucune émotion. « Qu'est-ce que je réponds ?

— Eh bien... tu réponds... je t'en prie. »

Les réactions du mage induisaient chez Mari une peine singulière.

« Oui. » Il inclina la tête dans sa direction. « Je... t'en... prie, maîtresse mécanicienne Mari. »

Détournant les yeux afin de dissimuler ses sentiments, Mari se demanda qui ce garçon avait pu être avant que les mages ne lui mettent la main dessus. Cependant, lui aussi était un mage désormais, et elle ne pouvait rien y changer.

« Euh... allons-y, juste au cas où les bandits seraient toujours à nos

trousses. Nous nous sommes reposés aussi longtemps que possible. »

Les cailloux ne cessaient de glisser sous ses pieds. Les rayons du soleil fondant impitoyablement sur eux, ils progressèrent laborieusement, tantôt grimpant une pente escarpée, tantôt dévalant une déclivité encore plus raide. Le paquetage de Mari semblait s'alourdir à chaque pas.

La sécheresse de sa gorge était devenue une source de souffrance permanente. Pourtant, elle continuait à avancer en choisissant un chemin qui leur permettait de rester hors de la vue des bandits qui auraient poursuivi l'ascension. Un petit canyon s'ouvrit devant eux ; il s'incurvait pour rejoindre le défilé où la caravane avait été attaquée. Mari descendit prudemment au fond et le longea jusqu'à arriver dans un cul-de-sac face à un mur. Marmonnant des jurons, elle entreprit de l'escalader, son paquetage, comme animé d'intentions malveillantes, menaçant à chaque instant de la faire basculer dans le vide.

Elle était sur le point de réussir lorsqu'une prise s'effrita. Mari glissa le long de la paroi, dégringolant vers Alain qui la regardait sans rien faire. « Aide-moi ! » cria-t-elle en parvenant à sa hauteur. Le mage la fixa pendant un temps interminable, puis son bras fusa pour la saisir *in extremis* par le poignet.

Mari aurait juré avoir vu le remords se dessiner sur son visage avant que ses traits ne se figent à nouveau en un masque. Il attendit qu'elle ait une prise ferme et relâcha précipitamment son poignet comme si son contact le brûlait.

Mari ne savait que penser de ce garçon. Une part d'elle le plaignait, une autre lui était reconnaissante pour son secours, mais l'inquiétude et la suspicion demeuraient bien présentes. *Pourquoi ne peut-il pas montrer ce qu'il ressent ? Ressent-il seulement quelque chose ? Pourquoi ne m'a-t-il pas aidée immédiatement ? Comment a-t-il appris la teneur de mon contrat à Ringhmon ?*

« Merci.

— Je... t'en prie, dit le mage, les yeux dans le vague. Aider », souffla-t-il pour lui-même, comme s'il cherchait à se remémorer le sens de ce mot.

L'après-midi s'étira alors qu'ils progressaient avec difficulté dans les hauteurs vers l'endroit où s'étaient trouvées les voitures de tête du convoi. Le soleil plongeait lentement dans le voile carmin né de la poussière soulevée par la bataille et qui mettrait encore des heures à retomber. Mari opta pour un chemin qui courait le long d'une faille étroite et ils débouchèrent sur une corniche hérissée de rochers, à l'abri des regards.

De là, ils avaient une vue dégagée sur le défilé et la caravane éventrée qui gisait en contrebas. Mari se demanda si des bandits avaient occupé cette position plus tôt dans la journée pour en faire un

point de tir. Si tel était le cas, ils n'avaient laissé derrière eux aucune douille témoignant de leur présence ; brigands ou pas, ils ne devaient pas cracher sur les munitions offertes par la guilde des mécaniciens en échange du métal récupéré. Le soleil était bas et tout le défilé était noyé dans l'ombre, maigre réconfort après les tourments causés par la fournaise. Des silhouettes allaient et venaient par petits groupes, rassemblant épées et arbalètes, fouillant les voitures sans emporter grand-chose.

« Que font-ils ? » souffla Mari.

Le mage étudia la scène pendant un certain temps.

« Ils cherchent à créer l'illusion que la caravane a été pillée, sans le faire pour autant. Regarde, ils mettent le feu à la carriole, là-bas, après l'avoir vidée de son contenu, mais le tas de marchandises est si proche qu'il brûlera avec le reste. »

Mari se laissa glisser derrière un rocher et tenta de ne pas penser à l'eau. La chemise sous sa veste était imbibée de sueur, mais il était hors de question qu'elle enlevât son habit de cuir. Cette veste symbolisait qui elle était, tout ce qu'elle avait accompli et enduré pour mériter son statut, et elle lui donnait l'impression d'être une protection, quoique d'une efficacité discutable. Une protection contre les bandits et contre ce garçon étrange, même s'il ne semblait pas représenter une menace.

« Nous devons attendre l'obscurité si nous voulons avoir une chance de descendre sans être vus.

— Peux-tu te dissimuler ?

— Quoi ?

— Peux-tu te dissimuler ? répéta le mage. Utiliser un sort pour qu'il soit difficile de te voir.

— Tu plaisantes ? lança Mari, mais le mage paraissait parfaitement sérieux. Non, j'ai des vêtements noirs. C'est tout ce que j'ai à proposer.

— Dans ce cas, je ferais mieux d'y aller seul. Je peux dissimuler ma présence, bien qu'il m'en coûte. Mes chances de succès seront meilleures. »

Mari le fixa. Être vue l'inquiétait moins que de chuter pendant la descente. Cela ferait un tel raffut que les bandits ne manqueraient pas de l'entendre.

Cependant, si elle restait sur la corniche, le mage aurait les mains libres une fois dans le défilé.

« Comment puis-je te faire confiance, mage Alain ?

— Je doute que tu acceptes la parole d'un mage. »

La parole d'un mage. Elle avait souvent entendu cette expression. Les mécaniciens et les gens du commun l'employaient fréquemment pour désigner une chose dénuée de valeur.

« Je ne vois aucune garantie que je pourrais t'offrir et que tu

jugerais satisfaisante, ajouta-t-il.

— Tu veux dire qu'il n'y a rien qui puisse me convaincre de te faire confiance ?

— Non, je dis qu'aucune de mes paroles ne peut te convaincre de le faire. »

Elle comprit alors ce qu'il entendait par là. Il lui demandait de le juger à l'aune de ses actes. Mais, même ses actes pouvaient être guidés par l'instinct de survie et non par bienveillance à son égard, ce qui rendrait la trahison du mage encore plus facile.

« Je dois quand même entendre certains mots. Donne-moi une seule raison de te faire confiance. »

Le mage la regarda dans les yeux, impassible.

« Je veux... aider. »

Une fois encore, il prononça le terme comme s'il ne lui était pas familier – elle se remémora son hésitation lors de sa chute –, comme s'il n'était pas certain de son sens.

Mari acquiesça en s'efforçant de ne pas montrer la vague de pitié qui la submergeait.

« Très bien, je comprends qu'on veuille aider. Mais pourquoi veux-tu m'aider, moi ? Nos guildes ont été ennemies depuis aussi longtemps qu'elles existent, pour ce que j'en sais.

— J'ai du mal à le comprendre moi-même, répondit le mage en baissant les yeux. Tu m'as sauvé la vie. Alors que j'étais prêt à rester à côté de la caravane et à y mourir, car je ne voyais pas d'autre solution, tu m'as entraîné avec toi. Si tu ne nous avais pas fait escalader les parois du défilé, j'aurais déjà quitté ce rêve pour le suivant. »

Les souvenirs que conservait Mari de ces instants étaient obscurcis par le voile de la peur, mais elle se rappelait que le mage avait paru perdu et indécis, et qu'il avait fallu qu'elle lui donne un ordre pour qu'il la suive.

« Il me semble que tu avais dit alors que la mort importait peu, que tout n'était qu'illusion. Pourquoi tiens-tu tant à la vie désormais ? »

Elle aurait juré que le mage avait quasiment froncé les sourcils en réfléchissant à la question. Elle en était sûre, même si son expression n'avait presque pas changé. Puis il la regarda droit dans les yeux.

« Il y a beaucoup d'illusions que je n'ai pas encore vues. »

Même prononcée sans une once d'émotion, cette phrase était empreinte d'une telle humanité qu'elle balaya tous ses doutes.

« Très bien. Je vais te faire confiance. » *Ça ferait une parfaite épitaphe à graver sur ma pierre tombale : elle a fait confiance à un mage. Mais c'est soit ça, soit renoncer tout de suite.*

Ils attendirent que la nuit tombe et que cessent les va-et-vient des bandits. Mari oscillait entre conscience et état second à cause de la chaleur rémanente, de la soif et de la fatigue. Elle vit sa meilleure

amie Alli assise non loin de là, occupée à bricoler le fusil abîmé que Mari avait laissé sur le promontoire à côté des trois bandits morts. Elle n'avait pas changé au cours des deux années qui s'étaient écoulées depuis qu'elles s'étaient vues pour la dernière fois, à ceci près qu'elle portait désormais, comme Mari, la veste noire des mécaniciens.

Que fais-tu ici ? demanda silencieusement Mari.

Je répare ce fusil. Tu en as besoin, pas vrai ?

Ouais. S'il y a bien une personne qui peut réparer ce fusil, c'est toi. Tu as toujours aimé les armes, Alli.

Les armes sont moins dangereuses que les garçons, Mari. Que fabriques-tu avec l'un d'entre eux ?

Ce n'est pas un garçon. C'est un mage.

C'est un mage garçon, Mari. Pourquoi est-ce que tu traînes avec lui ?

Je n'en sais rien. Il doit forcément y avoir une raison. Pourquoi ne m'as-tu écrit que deux ou trois lettres après que j'ai quitté l'hôtel de la guilde à Caer Lyn ? Pourquoi n'as-tu jamais répondu aux miennes ?

Alli demeura muette et quand Mari s'ébroua pour recouvrer ses esprits, elle avait disparu.

La plupart des bandits levèrent le camp juste avant le crépuscule. Ils furent nombreux à s'éloigner vers l'est en suivant la piste empruntée par la caravane, mais certains partirent vers l'ouest, vers Ringhmon. Le défilé, déjà plongé dans l'ombre, s'obscurcit rapidement lorsque le soleil se coucha derrière l'horizon.

« Je vais y aller. » La voix du mage Alain était cassée par la sécheresse et n'avait rien à envier à celle qui tourmentait Mari, mais c'est d'un mouvement assuré qu'il rampa vers le rebord du promontoire, bascula par-dessus l'arête rocheuse et amorça la descente.

Mari se hissa sur les coudes pour observer sa progression. Elle avait eu raison de penser que le mage était physiquement résistant. Même après une journée d'efforts et de privation d'eau, Alain ne donnait aucune impression de faiblesse.

Il n'était pas non plus très difficile à repérer dans ses robes de mage, même dans les ténèbres grandissantes, mais, sitôt le pied posé au fond du défilé, il se volatilisa. Mari cligna des yeux en se demandant si la fatigue n'affectait pas sa vue, puis elle se laissa retomber au sol en proie au délire dû à la soif qui la tenaillait. Elle s'interrogea : avait-elle été sage de faire confiance à un mage ?

Peut-être la vendait-il à cet instant précis, indiquant aux bandits sa cachette en échange de sa vie et d'une réserve suffisante d'eau et de vivres pour rejoindre Ringhmon par ses propres moyens. Qui serait assez fou pour faire confiance à un mage ? *Toi, Mari. Remarque, tu n'avais pas vraiment le choix. Et s'il est bien en train de me vendre, ces ordures ne m'auront pas facilement. Je suis incapable de fuir, mais je peux*

me battre.

La jeune femme s'adossa contre les rochers afin de voir la pente en contrebas, puis elle sortit son pistolet. Elle resta tapie ainsi, s'arrachant de temps en temps à sa léthargie pour guetter d'éventuelles tentatives d'escalade, mais tout était calme.

L'arme qu'elle serrait dans sa main était un instrument létal, pourtant complètement inutile face au nombre et à la puissance de feu des bandits. Si elle s'en servait ne fût-ce qu'une seule fois, tous les malfrats convergeraient sur sa position.

Les paroles que le professeur S'san avait prononcées au moment de lui confier l'objet demeuraient gravées dans la mémoire de Mari. *« L'arme que je te donne n'est qu'un outil, un outil à utiliser dans des circonstances exceptionnelles. Tu ne dois pas y recourir en premier ressort, ni en deuxième, ni même en troisième. Tes meilleurs atouts seront toujours ta tête et ta capacité à agir en prenant les bonnes décisions. Si tu ne les emploies pas à bon escient, même ton arme ne pourra pas te sauver. N'oublie jamais ça, Mari. »*

Super conseil, professeur. Comment suis-je censée l'appliquer aux circonstances présentes ?

Mari observa son arme sous tous les angles. Si elle avait tiré quand le mage était apparu de nulle part, elle l'aurait probablement tué. Puis, au cours de sa fuite, les bandits l'auraient rattrapée ou abattue. Avoir réfléchi au lieu de faire feu les avait sauvés tous les deux, au moins jusqu'à cet instant. Le pistolet était un outil des plus étranges : normalement, les outils étaient faits pour être utilisés. Cependant, celui-ci semblait plus utile si l'on ne s'en servait pas, à moins que de ne plus avoir d'autre option. *J'imagine que c'est cela le sens des paroles du professeur S'san. Mais si elle me l'a donné, c'est qu'elle devait craindre que je sois confrontée à ce type de situation. Je souhaite de tout cœur ne jamais en arriver là.*

Elle n'avait aucune idée du temps qu'elle avait passé seule lorsqu'une voix dépourvue d'émotion souffla : *« Maîtresse mécanicienne Mari. »*

Mari cligna des yeux. Le mage venait d'apparaître près du rebord de la corniche. Elle ne l'avait pas vu approcher, ce qui était plutôt curieux compte tenu de la vue dégagée qu'elle avait sur la pente. Pourtant, il était bien là, sans escorte ennemie. Mari soupira de soulagement et rangea son arme. Même avec l'esprit embrumé, elle remarqua que le mage avait moins de mal à se rappeler son rang de maîtresse mécanicienne que les mécaniciens émérites.

Le mage Alain se laissa glisser sur les rochers, les bras chargés de paquets.

« Les plus grands tonneaux d'eau ont été brisés, mais plusieurs voitures n'ont pas encore été mises à sac. J'ai ainsi pu y récupérer

quelques vivres. » Il ouvrit un des ballots, en sortit des bouteilles en argile et en déboucha une. « Tiens, de l'eau. »

Mari but, les mains tremblantes. Elle dut faire preuve d'une grande maîtrise d'elle-même pour ne pas goulûment ingurgiter d'un trait le contenu du flacon. Elle le reposa en haletant, envahie d'une intense sensation d'apaisement.

« Comment puis-je te revaloir ça ?

— Revaloir ?

— Tu sais... », commença Mari, mais le regard que lui retourna le mage semblait dire qu'il n'en savait absolument rien. « Je suis ton obligée, reprit-elle, pour l'eau. Alors, je te demande comment je peux te payer de retour.

— Payer... dit Alain en hochant la tête. C'est aux doyens qu'il incombe de gérer ce genre de considérations.

— Je ne parlais pas de te donner de l'argent. »

Il posa sur elle un regard impossible à déchiffrer.

« Je n'ai que faire de l'argent. »

Mari sentit la peur la gagner ; son expression se durcit et elle fixa Alain.

« J'espère que tu ne t'imagines pas obtenir autre chose de moi. »

Était-ce la surprise qu'elle lisait à nouveau dans les yeux du mage ?

« Je ne veux rien de toi. Pourquoi te prépares-tu à te battre ? »

Mari se rendit compte qu'elle brandissait son pistolet. Elle rangea son arme et se força à se détendre.

« Je... Désolée. » Ces nouvelles paroles lui valurent un autre regard vide. « Tu ne sais pas ce que "désolé" signifie ? »

L'ombre d'une ride stria le front du mage comme s'il luttait avec sa mémoire.

« C'est interdit, finit-il par déclarer.

— Interdit ? répéta-t-elle, incrédule. Pourquoi ?

— Ce sont les enseignements de ma guilde.

— Des secrets de guilde ? » À peine quelques heures plus tôt, elle aurait ri en pensant que le seul secret que devait préserver la guilde des mages était que tous ses membres n'étaient que des imposteurs. Cependant, elle avait été témoin de phénomènes inexplicables depuis leur rencontre. « Est-ce que ça a quelque chose à voir avec la chaleur que tu as créée ? »

Il la dévisageait sans piper mot, sans laisser transparaître aucune émotion.

« Des secrets de guilde, se répondit Mari à elle-même. Très bien. Je comprends que tu ne puisses pas en parler. Quelles que soient tes raisons. Je ne voulais ni t'insulter ni te blesser. "Comment puis-je te revaloir ça ?", c'est juste une expression, une autre manière de dire merci.

— Oh », lâcha le mage en vacillant avant de prendre appui sur un rocher. L'expédition semblait l'avoir épuisé, comme si sa mystérieuse manœuvre de dissimulation lui avait coûté un effort supplémentaire. « Je ne suis pas coutumier des différentes manières de... de dire merci.

— Je l'ai bien remarqué. Comment est-ce, en bas ?

— Il reste encore des bandits. J'ai réussi à m'approcher suffisamment pour capter des bribes de conversation.

— Je ne suis pas sûre que j'aurais eu le courage de faire ça », commenta Mari dans un élan de franchise. Elle vit l'étonnement déformer rapidement les traits du mage, puis une trace d'embarras. *Quand le mage est fatigué, son masque se fissure. Tant mieux. Je préfère la compagnie de quelqu'un qui se comporte comme un être humain, ne serait-ce qu'à minima. Dommage qu'être fatigués et s'en sortir vivants s'excluent mutuellement.*

Le mage Alain désigna du doigt la route par laquelle ils étaient arrivés le matin même.

« Ils sont persuadés que tu as volé le cheval d'un garde et que tu t'es enfuie en rebroussant chemin. La majorité d'entre eux se sont lancés à ta poursuite sur leurs montures, certains qu'ils t'auront rattrapée avant le lever du soleil. »

Un frisson parcourut Mari et elle inspira profondément.

« Ils en ont donc après moi. As-tu entendu pourquoi ?

— Non.

— Ne nous ont-ils pas pourchassés en escaladant les parois du défilé ? N'ont-ils pas trouvé l'endroit où tu as tué les trois bandits ?

— Si, ils l'ont bien trouvé, acquiesça le mage. Néanmoins, vu qu'il s'agissait clairement de magie et qu'aucune arme n'a été emportée, leurs chefs pensent que c'est le chemin que j'ai, moi, emprunté pour fuir. D'après eux, je vais bientôt mourir seul dans la Désolation et ils partent du principe que, me voyant m'engager dans cette voie, aucun mécanicien ne m'aurait emboîté le pas de son plein gré. »

Mari sourit en songeant au destin qui avait mis ses poursuivants sur une fausse piste.

« Ce n'était certes pas complètement de mon plein gré. Nous étions sous pression à ce moment-là.

— Je ne comprends pas pourquoi tu utilises le mot “nous” quand tu parles de toi et de moi, dit le mage Alain. Nous sommes ensemble, il est vrai, mais nous pouvons difficilement nous considérer comme compagnons. »

Mari inclina la tête pour la laisser reposer, le front appuyé contre une main. Elle ressentait pleinement la fatigue, maintenant que sa soif était étanchée.

« Je ne recherche que l'efficacité. “Nous” est bien plus court que “toi et moi”.

— Je vois.

— Je n'ai pas dit ça sérieusement. J'ai fait preuve de sarcasme.

— Comment puis-je savoir quand tu es sérieuse ? »

Mari se redressa pour regarder le mage. « Je m'exprime par des phrases brèves, je parle plus fort, et mon visage s'assombrit.

— Je saurai m'en souvenir », répondit le mage Alain impassible, mais parfaitement sincère.

L'épuisement, la tension, le soulagement d'avoir de l'eau, le retour du mage sain et sauf, et l'absurdité totale de leur situation eurent raison d'elle. Mari se mit à rire, la main collée sur la bouche pour étouffer le bruit, mais incapable de s'arrêter. Le mage l'observait, patientant en silence.

« Désolée, fit Mari. Je... Qu'est-ce qu'on fait maintenant ? Penses-tu que la route vers Ringhmon sera sûre avec tous les bandits partis à ma recherche dans l'autre direction ? »

Après quelques instants de réflexion, il secoua la tête.

« Je doute qu'elle le soit. D'après ce que nous savons », il fit une pause et la gratifia d'un long regard imperturbable avant de continuer, « ils sont assez nombreux pour écumer la piste dans les deux sens.

— Que faire alors ? Couper droit devant ? » Elle agita la main vers le terrain accidenté qui s'étendait face à eux. « Nous mettrions des semaines à nous frayer un chemin et, à moins que je ne me trompe, nos réserves d'eau ne dureront que quelques jours. » Mari tambourina sur la bouteille à côté d'elle. « Tu as dit avoir vu la carte du maître caravanier. Quelle distance devons-nous parcourir avant de trouver quelqu'un susceptible de nous aider ? »

Le mage fronça imperceptiblement les sourcils, pas assez pour révéler ses émotions, mais suffisamment pour montrer sa concentration.

« Il y a des puits le long de la route qu'empruntent les caravanes, mais je suis incapable de me rappeler leurs emplacements exacts. Je dirais que le premier se situe à mi-chemin entre ici et Ringhmon.

— Nous devons atteindre Ringhmon dans six jours. Donc cela fait au moins trois ou quatre jours de marche avant d'arriver au premier puits, c'est bien ça ?

— Au bas mot, oui. En vérité, je dirais même cinq jours si nous suivons la route.

— Et nous devons l'éviter. Des idées ? »

Le mage Alain secoua de nouveau la tête.

« Pas pour le moment. Pourquoi me demandes-tu mon opinion ? Tu es une mécanicienne. Je sais que les mécaniciens n'ont aucun respect pour les mages.

— Tu sembles savoir des choses sur tout ça, la survie, le combat. Tu as dit qu'on te les avait enseignées. Aucun de ces sujets n'a fait partie

de ma formation. De plus... j'aime savoir ce que pensent les autres. Même s'ils s'en remettent à moi pour prendre les décisions, je veux connaître leur avis. Je déteste qu'on fasse des choix qui me concernent sans me consulter au préalable, alors je ne vais certainement pas infliger ça aux autres.

— Pourquoi pas ? »

Comment cette question pouvait-elle être sincère ?

« Parce que je veux les traiter correctement.

— Est-ce que tu parles de la manière de se comporter envers les ombres ? Elles ne sont rien. » Elle aussi n'était qu'une ombre, selon les enseignements de la guilde des mages. Elle non plus n'était rien. Pourtant, il se sentait réticent à le lui dire une fois de plus. « Que signifie "correctement" ? »

Elle inspira profondément.

« Écoute... je n'aime pas qu'on me maltraite et je ne prends aucun plaisir à maltraiter autrui. Quand j'étais apprentie, à plusieurs reprises, j'ai essayé de me montrer dure avec ceux qui étaient plus jeunes que moi, car c'était ce qu'on attendait de tous ceux qui montaient en grade. Je n'ai pas aimé le faire et ne l'ai plus refait depuis. C'est ce que j'entends par "traiter les autres correctement". »

Le mage Alain réfléchit quelques minutes à ce qu'elle venait de dire.

« Pourquoi en faire pareil cas ?

— Parce que c'est important. Pour moi. » Mari se demanda pourquoi elle ne ressentait pas de colère vis-à-vis du mage et réalisa que c'était parce qu'il semblait éprouver un étonnement authentique.

« Tous les mécaniciens pensent-ils de cette façon ? »

Mari baissa les yeux et se mordit la lèvre. Elle ne voulait pas admettre la vérité, pas devant un mage, une vérité que tout le monde connaissait sur Dematr.

« Non, pas tous. Beaucoup de mécaniciens se comportent très mal avec les gens du commun, parce que... parce que la guilde enseigne qu'ils ne comptent pas.

— Je ne croyais pas trouver une telle sagesse dans les enseignements de la guilde des mécaniciens.

— Ce n'est pas de la sagesse ! Pas de mon point de vue. »

Le mage Alain l'observa et eut un hochement de tête.

« Tu ne mens pas. Tu ne m'as pas maltraité, même si tu es une mécanicienne.

— Oui... eh bien... » Mari détourna le regard, gênée. « Mes professeurs se plaignaient souvent que je n'écoutais pas tous leurs enseignements.

— Même quand ils te punissaient ? »

Cette fois, Mari ne répondit pas aussitôt. En dépit de ses robes de mage qui le couvraient presque entièrement, elle avait remarqué des

marques de cicatrices sur le visage et les mains d'Alain.

« Je ne sais pas ce que tu entends par punition et je ne suis pas certaine de vouloir le savoir. La vie d'apprentie mécanicienne peut être dure parfois, mais j'ai l'impression que tu as traversé bien pire.

— C'était nécessaire.

— Si tu le dis, lâcha Mari, peu encline à engager le débat. Mais pour en revenir à ta question, je sollicite ton opinion parce que c'est ma manière de faire et que tu sembles avoir la tête sur les épaules, même si tu crois en des choses complètement folles.

— C'est un... compliment. » Le regard du mage Alain se fit plus intense. « De la part d'une mécanicienne. Dois-je te demander comment je peux te revaloir cela ? »

Mari laissa un large sourire s'épanouir sur son visage, malgré la douleur occasionnée par ses lèvres gercées. « C'est toi qui décides. Écoute, nous sommes tous les deux exténués. Je te propose qu'on dorme et qu'on avise de la suite demain matin.

— Penses-tu qu'il soit sûr de dormir ici ?

— Je ne me sentirai pas en sécurité avant de voir l'hôtel de ma guilde à Ringhmon. Mais pour cette nuit, j'espère que c'est le dernier endroit où ces bandits iront nous chercher. »

Elle avait déjà fermé les yeux quand une pensée lui traversa l'esprit : et si le véritable sens de la question du mage avait été de savoir si elle se sentait en sécurité en dormant non loin de lui ?

Avait-il été franc avec elle ? Ceux de sa guilde étaient connus pour leurs mensonges. Et sa façon de suggérer que la dissimulation de ses sentiments était liée d'une manière ou d'une autre à la manipulation de la chaleur semblait ridicule. Elle était capable de construire une machine calorifère, et peu importait qu'elle sourît ou fit des grimaces pendant qu'elle procédait à l'assemblage. Malgré les blagues récurrentes sur les appareils qui refusaient de fonctionner au moment où l'on en avait besoin, l'ingénierie n'avait aucun lien avec les émotions.

Pourtant, et quelle qu'en fût la raison, ce mage était singulier. Il avait réalisé quelque chose qu'elle ne pouvait expliquer.

Et la voilà qui reposait à ses côtés, trop fatiguée pour rester éveillée et sur le qui-vive au cas où il tenterait quelque chose. La présence des bandits en contrebas l'empêcherait de se défendre ou de crier si jamais il l'agressait. Difficile d'imaginer pire situation.

Alors que Mari, épuisée, somnait dans l'inconscience, elle se dit que si elle avait mal jugé le mage Alain et s'était fourvoyée en décidant de lui faire confiance, cette nuit pourrait être plus cauchemardesque encore.

CHAPITRE 4

LE RÊVE VINT LA HANTER, comme toujours après une journée éprouvante.

Une Mari âgée de huit ans se tenait dans l'embrasure de la porte de la maison de ses parents, les yeux écarquillés sur les mécaniciens venus la chercher. Elle revit son père s'emporter et sa mère pleurer tandis qu'on l'emmenait. « *Tu as très bien réussi les tests. Tu deviendras mécanicienne.* »

Changement de décor. Mari regardait les rues de Caer Lyn défiler autour d'elle, comme si elle flottait dans les airs. Les gardes de la ville en cottes de mailles, armés d'épées courtes, les gens du commun observant, impuissants, les mécaniciens qui entraînaient Mari et un autre enfant qu'ils avaient récupéré. Les bateaux à voile emplissaient le port, leurs mats et les caissons de voilure formaient une forêt hérissée tanguant au rythme lent des ondulations qui gonflaient les flots. Un navire à vapeur de la guilde des mécaniciens prenait la mer, laissant dans son sillage un long panache de fumée. Puis se dressa devant elle l'hôtel de la guilde des mécaniciens ; leur petit groupe franchit les portes, elle-même fixant, bouché bée, les lampes électriques qu'elle voyait pour la première fois et les armes étranges arborées par les mécaniciens.

Autre scène : une Mari jeune, debout devant le bureau de distribution du courrier. Elle avait grandi et portait un uniforme d'apprenti avec l'aisance de ceux qui sont habitués aux harnachements de la guilde. Sur sa manche, l'insigne des apprentis de deuxième année.

Le mécanicien à la retraite assis face à elle secoua la tête avec tristesse, comme il le faisait d'ordinaire.

« Il n'y a rien pour vous, apprentie Mari. C'est souvent comme ça avec les gens du commun, vous savez : vous devenez mécanicien et ils n'acceptent pas que vous soyez meilleur qu'eux. Ils ont sans doute oublié jusqu'au jour de votre naissance. Ils vous abandonnent. À l'inverse de la guilde. Nous sommes votre famille désormais.

— D'accord, qu'il en soit ainsi, dit la jeune Mari en ravalant ses larmes. Mais moi, je n'oublierai jamais personne. Je n'abandonnerai jamais personne. »

Une lettre apparut sur le bureau. Cependant, à l'instant même où

elle s'en empara pour en connaître le destinataire, elle savait que le courrier ne lui était pas adressé.

Mari ouvrit les yeux sur un ciel matinal d'azur aux reflets cuivrés. Le cauchemar familial né de ses souvenirs se mua en cauchemar éveillé du présent. Alors que son esprit s'extirpait des voiles du sommeil, Mari se rappela les dernières pensées qui avaient précédé son endormissement et se raidit. Elle baissa le regard vers son buste et ses jambes. Ses vêtements n'avaient pas été dérangés.

Tournant la tête avec précaution, elle vit le mage couché à l'autre extrémité du promontoire, aussi loin d'elle que possible, la tête dissimulée sous la capuche de ses robes. Tout comme il dissimulait ses émotions, se dit-elle. Peut-être avait-il été aussi épuisé qu'elle la veille au soir, trop fatigué pour agir selon ses instincts mâles. Ou peut-être le mage Alain était-il tout simplement différent de tous les mages dont elle avait entendu parler.

Elle resta allongée sans bouger pendant encore quelque temps, s'efforçant de chasser les dernières bribes du rêve trop familier et tendant l'oreille à l'affût du moindre son en provenance de la caravane en contrebas. Puis elle s'empara maladroitement d'une des bouteilles d'eau, en retira précautionneusement le bouchon et but bien moins qu'elle ne l'aurait voulu avant de la refermer.

Son remue-ménage réveilla le mage qui se redressa doucement et plissa les yeux pour les protéger de la morsure du soleil levant. Il ne dit rien, saisit une bouteille et se désaltéra avec parcimonie. Il ouvrit un autre paquetage et en sortit des rations de voyage qu'il avait récupérées dans le convoi. Il en tendit une portion à Mari avant de se servir.

La jeune femme mangea lentement, l'appétit coupé par le problème qui occupait ses pensées. La veille, elle n'avait eu ni le temps ni l'énergie pour réfléchir, mais dans la lumière crue du matin sa situation lui sautait à la figure : elle était coincée dans le désert seule avec un mage, sans la moindre idée de la façon de rejoindre un lieu sûr. Comme le lui avait aimablement rappelé Alli lors de son hallucination, les mages mâles étaient tristement célèbres pour leur comportement de prédateurs envers les femmes sur lesquelles ils jetaient leur dévolu. Alain était un mage mâle et elle était une femme.

Néanmoins, la nuit venait de se dérouler sans incident. La veille, il n'avait jamais posé la main sur elle, l'instabilité du terrain offrant pourtant la meilleure des excuses. De ce qu'on lui avait dit, les mages ne cherchaient même pas à justifier cette attitude. Mais rien dans le comportement du mage Alain, la bizarrerie mise à part, ne lui avait donné matière à s'inquiéter. Un homme étrange et dangereux était une

chose, un homme étrange et prévenant en était une autre. *Je me demande s'il me trouve étrange.* Il y aurait eu beaucoup de mécaniciens émérites et d'instructeurs de l'académie pour l'approuver. Ces mêmes mécaniciens et mécaniciens émérites qui estimaient que tous les membres de la guilde auraient dû se vêtir, agir et réfléchir à l'identique.

Oh, lâche-lui un peu les basques, Mari. Nous ne pouvons pas être amis... Ouah, c'est curieux que cette pensée me soit seulement venue à l'esprit... Même si tous les autres mages sont des ordures, tant qu'il ne me donnera pas de raison de changer d'avis, tant que nous n'aurons pas trouvé d'aide, je considérerai le mage Alain comme un allié. Insolite, certes, mais allié.

Avec des mouvements très lents, elle se hissa jusqu'au bord du promontoire et regarda en contrebas. Des silhouettes allaient et venaient autour des restes de la caravane, une demi-douzaine à vue de nez. Il n'y avait aucun moyen de savoir combien étaient dissimulés par le terrain ou combien s'étaient suffisamment éloignés et n'étaient plus à portée d'oreille d'un coup de feu. Elle se laissa retomber et secoua négativement la tête en direction d'Alain.

« Ils sont toujours là.

— J'ai une idée », acquiesça-t-il. Après le long silence qui avait suivi leur réveil, l'absence d'émotions dans sa voix sonnait de nouveau de manière inquiétante.

Pourtant, Mari lui adressa un bref sourire.

« Bien. Ça en fait une de plus que moi. »

Le mage la regarda attentivement, comme si, une fois encore, il cherchait à comprendre ses paroles.

« Je propose que nous passions ici le reste de la journée et prenions autant de repos que possible. À la nuit tombée, nous redescendrons dans le défilé et suivrons la piste vers Ringhmon. Nous devrions être à l'abri dans l'obscurité, tant que nous ferons preuve de vigilance.

— Hier, tu jugeais que la route ne serait pas sûre. Et si les bandits nous tendaient une embuscade quelque part en chemin ?

— Nous aurons plus de chances de nous en sortir dans le noir, que ce soit pour fuir ou nous battre. Tu as ton arme de mécanicien, j'ai mes sortilèges ; nous ne sommes pas sans défense. La route recèle des dangers, mais je pense que nos probabilités de survie sont nulles si nous décidons de couper par ces monts et ces collines. »

Mari contempla le paysage désolé de rochers brisés sous un soleil de plomb et se rappela la lenteur de leur progression, la veille.

« Je déteste l'admettre, mais tu as raison. La route représente notre seule chance. À moins que ceux de ta guilde n'envoient quelqu'un te chercher. Crois-tu qu'ils le feront ?

— Non. »

Elle aurait dû s'en douter. Les mages semblaient peu enclins à

perdre du temps sur des concepts comme l'optimisme. Une guilde qui déployait autant d'efforts pour inculquer à ses membres que rien n'avait d'importance ne s'inquiéterait pas pour un mage dont la caravane était en retard.

« Et les tiens ? demanda le mage Alain.

— La guilde de Ringhmon finirait bien par dépêcher quelqu'un pour découvrir ce qui m'est arrivé, mais le temps que la décision soit prise, nous serons morts », lâcha Mari. Attendre le terme de la période réglementaire préalable à toute déclaration de disparition, remplir les documents adéquats, les faire approuver, obtenir l'autorisation de dépense de fonds dans une mission de recherche, etc., etc. Une vieille blague prétendait qu'un mécanicien pouvait mourir de vieillesse avant que la guilde ne valide officiellement sa naissance.

Mari leva les yeux vers le ciel, rassemblant son courage pour faire ce qu'elle savait être son devoir.

« Très bien, mage Alain. Ces bandits en ont après moi. Peut-être devrions-nous nous séparer, pour augmenter tes chances de survie. »

Alain garda longuement le silence. Mari le dévisagea et le vit plongé dans une intense introspection, le regard dans le vague.

« Hé ! Je te parle. »

Le mage prit une profonde inspiration avant de secouer la tête.

« Je choisis de ne pas procéder ainsi. »

C'était la dernière chose à laquelle elle s'attendait. Pourquoi un mage déciderait-il de demeurer aux côtés d'un mécanicien alors que ses chances de survie seraient bien meilleures dans le cas contraire ?

« Pourquoi ?

— Si tout n'est qu'illusion », dit-il lentement comme s'il pesait chacun de ses mots, « peu importe le chemin que je choisis de suivre. Je resterai donc avec toi.

— Ouah ! Merci d'être aussi enthousiaste, lança Mari en le fusillant du regard pour cacher la peur qui la rongeait de se retrouver seule dans le désert avec des bandits à ses trousses. Écoute, on est dans le monde réel, là.

— Rien n'est réel.

— Par les étoiles ! J'essaie d'augmenter tes chances de survie, imbécile de mage ! Profites-en ! Hier, tu m'as suivie pour survivre. Aujourd'hui, tu dois me quitter dans le même but. Alors, fais-le ! »

Alain la gratifia d'un regard dépourvu d'émotion.

« Es-tu en train de me donner des ordres, maîtresse mécanicienne Mari ?

— Ça ne servirait pas à grand-chose, pas vrai ?

— Non, en effet. Était-ce une fois de plus un sarcasme ?

— Tu es aussi têtu que moi, on dirait, lâcha-t-elle en soufflant d'exaspération. Quel âge as-tu, mage Alain ? »

Elle le vit se raidir.

« Je suis un mage.

— Bien sûr. Je n'en ai jamais douté. Quel âge as-tu, mage Alain ? »

Elle crut sincèrement qu'il n'allait pas répondre, mais il se résolut à affronter son regard.

« J'ai dix-sept ans.

— Vraiment ? N'est-ce pas inhabituel pour un mage ? »

Il la considéra intensément pendant quelques instants, comme s'il cherchait à découvrir la raison de cette question, puis il hocha la tête.

« Je dois faire mes preuves.

— Oh. » Mari laissa échapper un soupir. Sa colère face à l'entêtement du mage se mua en un soulagement terni par la culpabilité qu'il eût décliné sa proposition. « Je sais ce que c'est. J'ai dix-huit ans. Le plus jeune maître mécanicien de tous les temps. J'ai atteint le rang de mécanicien à seize ans. Du jamais vu. » Elle détestait se vanter, mais elle en avait assez de ne pas pouvoir dire tout ce qu'elle avait accompli sans passer pour quelqu'un de prétentieux. Au moins, en parlant avec un mage, elle pouvait évoquer son parcours sans que personne ne la soupçonne de vouloir impressionner son auditoire. « J'ai réussi chacun des tests. Je connais mon boulot. Mais tous les mécaniciens émérites que je rencontre pensent que j'ai été promue trop rapidement.

— Beaucoup de mes doyens pensent la même chose à mon sujet. Sans doute ont-ils raison. » Il fit un geste en direction de la caravane détruite. « Après tout, n'ai-je pas échoué ici, à mon premier test ?

— Crois-tu qu'un autre mage, que n'importe qui, aurait pu sauver ce convoi ? Ceux qui nous ont attaqués disposaient d'une puissance de frappe incommensurable. Cette caravane n'avait aucune chance.

— Mais il était de ma responsabilité de la protéger. Tel était le contrat.

— Ne m'as-tu pas dit que les mages considéraient que rien n'avait d'importance ? Ne viens-tu pas de décider de rester à mes côtés plutôt que de partir seul, malgré de meilleures chances de survie, au motif que ton propre chemin ne comptait pas ?

— Si.

— Dans ce cas, pourquoi le sort de la caravane t'importe-t-il ? »

Une fois encore, le mage Alain faillit froncer les sourcils, comme l'indiqua l'ombre d'une ride venue lui barrer le front. Mais il ne dit rien.

« En vérité, reprit Mari, je pense que tout ça a de l'importance. Mais je pense aussi que tu as fait le maximum de ce que quiconque aurait fait. Je le pense sincèrement. Tu étais prêt à rester sur place et à mourir. Que demander de plus ? »

Le mage réfléchit à ces paroles et regarda à nouveau Mari dans les

yeux.

« L'important, c'est que le commun doit toujours vivre dans la peur des mages ; qu'un mage échoue, et cette peur risque de s'amoinrir. Quant à ta dernière question, on peut toujours en demander plus. »

Mari sentit un sourire lui étirer les lèvres devant l'ironie de cette ultime remarque.

« On dirait que celui qui dirige la guilde des mages a des points communs avec les gens à la tête de la guilde des mécaniciens. »

Les deux guildes étaient ennemies. La haine n'était pas un terme trop fort pour désigner la manière dont on apprenait aux mécaniciens à considérer les mages. Pourtant, de nombreux préceptes énoncés par ce mage lui étaient familiers.

Avant qu'elle ait pu ajouter quoi que ce fût, Mari perçut un cri en contrebas et l'angoisse l'envahit.

Le mage jeta un coup d'œil furtif par-dessus les rochers.

« Je dirais qu'ils se préparent à partir. Ils ne nous ont pas entendus.

— Dorénavant, ce serait quand même mieux de nous faire discrets. »

Il hocha la tête, s'installa confortablement et ferma les yeux. Il avait l'air si paisible qu'elle ne pouvait douter de la sincérité de ses paroles quand il lui avait soutenu que rien n'avait d'importance. Mari l'observa quelques instants et se demanda pourquoi c'était justement à un mage qu'elle avait ressenti le besoin de se confier. Cela faisait bien longtemps qu'elle n'avait pas eu d'amis avec qui discuter librement. Peut-être était-ce le soleil qui lui déliait la langue. Après tout, quelles compétences étaient requises pour devenir un mage ? On lui avait enseigné qu'il suffisait d'apprendre une série de tours de passe-passe voués à abuser les gens du commun. Mais cela était faux. Le mage Alain avait traversé des épreuves physiques bien pires que celles qu'elle-même avait endurées. Et il y avait toujours ce truc de surchauffe qu'il avait fait.

Nombre de mécaniciens émérites prétendaient que les mages n'étaient que des bons à rien. Jamais personne ne les avait contredits.

Mari braqua ses yeux vers le ciel, pensive. *Depuis l'âge de huit ans, je n'ai jamais quitté les hôtels de la guilde ni l'académie à Palandur. Je n'ai jamais croisé de mages durant tout ce temps, sauf ceux que j'ai aperçus de loin quand nous sortions dans les rues de Palandur avec d'autres apprentis ou mécaniciens. Mais si le mage Alain est capable de faire quelque chose comme son truc de chaleur, il y a sûrement des gens qui ont vu d'autres mages réaliser des tours similaires. Des mécaniciens plus âgés qui ont voyagé de par le monde.*

Pourquoi tous les mécaniciens soutiennent-ils que les mages ne sont que des imposteurs ?

Néanmoins, quelle que fût la réponse à cette question, le mage Alain n'était pas ce qu'on pouvait appeler un collaborateur de confiance.

Des embûches très violentes avaient à l'évidence jalonné son parcours, mais elle ne pouvait lui rendre son humanité ni son enfance. Elle devait désormais garder ses pensées pour elle-même, à moins qu'elles ne concernent le moyen d'atteindre un endroit où ils pourraient trouver de l'aide.

Quand le soleil toucha au zénith, transformant la cachette des fugitifs en fournaise, le dernier groupe de bandits avait quitté le défilé en suivant la route vers l'ouest, vers Ringhmon. Ils avaient mis le feu aux dernières voitures encore intactes et, marquant leur départ, de fines colonnes de fumée s'étaient élevées dans les airs. Mari et le mage avaient attendu quelque temps malgré l'inconfort croissant, puis la mécanicienne avait décidé que, quitte à mourir, elle préférait être tuée par les malfrats sur la route que grillée vive sur le promontoire.

La descente s'avéra difficile, même en pleine journée. Une fois en bas, Mari inspecta les restes de la caravane, examinant gardes et conducteurs en quête du moindre objet susceptible de leur être d'un quelconque secours. Elle s'y employa aussi longtemps que son estomac put le supporter. Mais depuis l'incursion du mage au cours de la nuit, les bandits avaient consciencieusement détruit ou mis hors d'usage tout ce qui subsistait.

Elle retrouva le mage Alain au bord du cratère creusé par la première explosion qui avait anéanti l'avant du convoi. On avait utilisé beaucoup d'explosifs pour créer une détonation d'une telle puissance, et la guilde des mécaniciens les vendait au prix fort. Cette bande avait à sa disposition des ressources colossales.

Si le mage Alain avait raison à propos des objectifs poursuivis par les brigands – et l'absence d'impacts de balles sur sa voiture tendait à confirmer cette hypothèse –, on avait dépensé tout cet argent et tué tous ces gens dans le seul but de l'enlever. Pourquoi ?

Le mage Alain observait le cratère en secouant la tête.

« Le maître caravanier n'a pas survécu. Je pense qu'une poignée de gardes a pu quitter le défilé en fuyant vers l'est, mais ils n'auront pas échappé aux bandits.

— Je suis désolée de l'apprendre. » *Ce n'étaient que des gens du commun*, lui souffla son entraînement de mécanicienne. *Des êtres inférieurs destinés à servir la guilde. Ils ne comptent pas.*

Pourtant, ils comptaient.

Le mage Alain plissait les yeux en regardant au loin et se massait la nuque.

« Cela ne devrait pas avoir d'importance... ils ne comptent pas », dit-il, comme pour se convaincre lui-même, en employant sans le savoir la même phrase qui était venue à l'esprit de Mari, un écho de son éducation.

« Peux-tu me donner une seule bonne raison de ne pas nous mettre

en route dès maintenant, sans patienter jusqu'à la tombée de la nuit ? demanda Mari en grimaçant.

— Non. Nous ne rattraperons pas les bandits, à moins qu'ils ne s'arrêtent pour nous attendre. Et s'ils ont décidé de nous tendre une embuscade, je pourrai au moins venger ceux qui sont tombés ici. » L'absence d'émotion dans sa voix reflétait parfaitement l'impassibilité de son visage.

Cependant, Mari aurait juré voir la colère bouillonner au tréfonds de ses yeux. Elle aurait pu lui faire remarquer que son désir de vengeance signifiait que ce qui s'était passé dans le défilé ne lui était pas indifférent. Elle se contenta d'acquiescer en silence, rassurée de savoir que pour ce mage, au moins, le sort des autres comptait.

Ils marchèrent vers l'ouest jusqu'au crépuscule, profitant au mieux de chaque ombre ménagée par les hauteurs entourant le défilé. Juste avant le coucher du soleil, ils quittèrent la route qui amorçait une descente en lacets sur une pente assez raide, avant de s'incurver vers le nord-ouest en un long arc de cercle fendant l'étendue plate du désert qui s'étirait à perte de vue. Regrettant de ne pas disposer d'un voit-au-loin, Mari étudia le panorama qui s'offrait à elle à la recherche de la moindre trace des bandits, mais, à part un petit nuage de poussière au loin sur la piste, elle ne vit rien.

Après avoir dîné modestement d'une ration de voyage et bu aussi peu d'eau que possible, ils attaquèrent la descente en coupant en ligne droite les lacets destinés au passage des caravanes. Ils gagnèrent ainsi beaucoup de temps et arrivèrent au pied des monts avant le lever de la lune.

La clarté de cette dernière les aida à suivre la route. Mari s'efforça de marcher à une vitesse constante tandis qu'ils progressaient à travers la plaine désertique, dans un silence rompu uniquement par le crissement de leurs pas sur le sable, le souffle de leur respiration, et les soupirs occasionnels d'une brise aussi fatiguée que les fugitifs évoluant sur cette piste qui paraissait ne jamais devoir finir. Elle ne vit aucun mouvement aux alentours, aucun être vivant, hormis son compagnon, mais elle entendit les bruissements de petites créatures à proximité.

Jamais Mari n'avait vu d'étoiles aussi brillantes ; elle n'osait cependant pas lever les yeux vers le ciel de peur de trébucher et de tomber. Les mécaniciens n'observaient pas beaucoup les astres et leur étude était fortement découragée, même si, selon l'histoire officielle, les mécaniciens constituaient un groupe d'êtres supérieurs qui en étaient venus. Malgré ces origines – et la majorité des membres de sa guilde que Mari connaissait considéraient cette histoire comme un

mythe grandiose –, on apprenait aux mécaniciens à garder les yeux rivés au sol et leurs esprits concentrés sur le seul monde qui existât : Dematr.

Mari titubait d'épuisement lorsqu'elle vit les cieux pâlir en direction de l'est.

Le mage Alain parla d'une voix rendue encore plus atone par la fatigue.

« Nous devrions passer la journée à nous reposer. Nous ne pourrions pas avancer à cette vitesse sous la chaleur du soleil.

— Je suis incapable de faire un pas de plus, même en me forçant. Est-ce que tu vois un endroit qui pourrait nous offrir ombre et protection ? »

Le mage secoua la tête. Ils continuèrent quelques centaines de mètres, jusqu'à ce que le soleil se montrât au-dessus de l'horizon. Alors que leurs ombres s'étiraient perpendiculairement à la piste, Mari repéra un léger renforcement dans le sol ; un peu à l'écart de la route, c'était le seul abri à des lieues à la ronde. D'un geste, la jeune femme enjoignit au mage Alain de la suivre.

« Je prendrai le premier tour de garde », dit-il tandis qu'ils se désaltéraient.

Mari opina du chef, l'air sombre. Elle se délesta de son paquetage avec un immense soulagement et roula sur le côté pour ne plus bouger.

« Tu devrais enlever ta veste et te couvrir la tête. »

Elle ne voulait pas se défaire de son unique signe d'autorité, de sa seule armure, même si, à cet instant précis, l'habit ne procurait ni l'un ni l'autre.

« Je suis une mécanicienne.

— Je le sais. Y a-t-il quelqu'un dans le coin que tu veuilles impressionner ? »

Fichu mage ! Était-elle en train de lui apprendre l'usage du sarcasme ? Pour toute réponse elle roula sur l'autre côté et lui tourna le dos. La veste lui faisait l'effet d'un carcan surchauffé et l'empêchait de respirer. Mari compta lentement jusqu'à dix, puis sans souffler mot la retira maladroitement et s'en protégea le crâne, en laissant involontairement échapper un soupir d'aise.

Le mage Alain se garda sagement de tout commentaire et elle sombra rapidement dans le sommeil, vaincue par la fatigue.

Mari se réveilla avec une sensation de désorientation et des vertiges provoqués par la chaleur. Elle repoussa sa veste et parvint à s'asseoir en clignant des yeux dans la lumière intense du soleil. Le mage s'était endormi à l'autre extrémité de leur cavité, la tête cachée dans le capuchon de ses robes. Mari tira sur sa chemise qui, imbibée de sueur, lui collait à la peau. *Il faudra que je remette ma veste quand le mage*

Alain se réveillera. Je ne veux pas qu'il me voie ainsi, avec le chemisier trempé. Me faire reluquer par un mage... ça me répugne rien que d'y penser.

C'est injuste. Ce mage s'est toujours comporté respectueusement avec moi.

Mais, je suis désolée, mage Alain. Même toi, tu n'auras pas droit au spectacle du corsage mouillé.

Mari but une petite gorgée, se rallongea en tournant le dos au mage et étala sa veste de manière à couvrir son buste et sa tête.

Le mage Alain la réveilla au crépuscule. Elle le fixa, les yeux écarquillés, songeant qu'elle aurait dû être prise de panique en voyant un mage pareillement dressé au-dessus de sa couche. Mais elle était incapable de focaliser son esprit sur quelque pensée que ce fût, tout à son étonnement de voir le visage de son compagnon se brouiller continuellement pour redevenir net quelques instants après.

« Bois », lui ordonna-t-il. Elle avala une gorgée. « Encore. Termine la bouteille. »

La petite quantité qu'elle venait d'ingurgiter lui raviva suffisamment l'esprit pour penser à nouveau. « Nous devons garder des réserves.

— Nous ne survivrons pas à la nuit si nous ne nous hydratons pas davantage. »

Elle voulut répliquer, mais sa faiblesse physique lui fit prendre conscience du bien-fondé de cette affirmation. Elle avala à contrecœur tout le contenu. Le mage jeta le flacon vide avant d'inspecter leur stock de vivres d'un air préoccupé.

« Est-ce que tu peux marcher ? »

— Laisse-moi un peu de temps. » En prononçant ces mots, Mari se demanda s'il allait l'attendre ou tenter sa chance seul.

Le mage Alain s'assit à deux mètres d'elle.

« Tu as attendu que je reprenne des forces quand nous avons échappé à l'embuscade, ajouta-t-il comme s'il avait lu dans ses pensées.

— On ne m'avait jamais dit que les mages remboursaient leurs dettes.

— Les mages ne croient pas en ce genre de choses. Les mages croient...

— En rien. Je sais. Merci quand même. » Après s'être reposée encore quelques minutes, Mari se leva précautionneusement. « Bien. Je peux marcher.

— Il nous reste trois bouteilles. »

La peur n'était plus qu'un sentiment diffus, amoindri par la douleur, la fatigue et la soif que l'eau qu'elle avait bue n'était pas parvenue à

étancher.

« Combien de temps pouvons-nous les faire durer ?

— Je pense que nous devrions en boire chacun une cette nuit et partager la dernière demain. »

Au moins le mage avait-il cessé de lui demander pourquoi elle voulait connaître son avis.

« Et si nous ne trouvons pas de puits ni d'aide avant la nuit prochaine ? »

Fixé au sol, le regard du mage demeura impassible. « Nous devons accepter de courir ce risque. Je ne vois pas d'autre solution. »

Mari se frotta les yeux, ils étaient secs et irrités. « Je ne me serais jamais attendue à être d'accord avec un mage sur quoi que ce soit, mais ça arrive très souvent ces derniers temps. J'approuve ta suggestion. » Vacillant sur ses jambes, elle eut toutes les peines du monde à hisser le paquetage sur ses épaules. Le mage l'observa d'un air détaché jusqu'à ce qu'elle fût prête.

Ils se remirent en marche sans souffler mot. Mari se demanda si leur silence avait pour seul but d'économiser leurs forces ou si leur alliance temporaire face à l'adversité touchait à sa fin inéluctable. Les mages et les mécaniciens ne se mélangeaient pas plus que l'huile et l'eau. Tout le monde le disait. Et pourtant, elle savait si peu de choses à propos des mages, de leurs origines.

« Mage Alain.

— Oui, maîtresse mécanicienne Mari.

— As-tu toujours été mage ? »

Il prit son temps pour répondre.

« J'ai servi comme acolyte avant de le devenir.

— En fait, ce que j'aimerais savoir, c'est si tu es né dans un hôtel de la guilde des mages. Est-ce que tes parents étaient mages ?

— Non. »

Ce mot unique, qui résonna comme une porte qu'on claque, contenait plus de violence émotionnelle que toutes les paroles que Mari l'avait entendu prononcer jusqu'à cet instant. « Désolée. » De toute évidence, il ne voulait pas évoquer ses parents, et ce n'était pas un sujet qu'elle souhaitait aborder. Il y avait pourtant autre chose qui la tracassait.

« Tu sais ce qu'on raconte sur les mages, pas vrai ? Qu'ils font et disent ce que bon leur semble sans se soucier du mal qu'ils pourraient causer à autrui. »

Sa réponse fut aussi dépassionnée que d'ordinaire.

« Il n'y a pas de vérité, il n'y a personne à blesser et la douleur elle-même n'est qu'une illusion.

— Tu le crois vraiment ?

— Oui.

— Dans ce cas, pourquoi n’as-tu pas profité de mon sommeil pour partir en emportant toute l’eau ? Pourquoi ne m’as-tu pas agressée pendant que je dormais ?

— Je ne sais pas, dit-il après un long silence.

— J’imagine que les deux possibilités t’ont traversé l’esprit », insista Mari.

Dans les ténèbres, elle vit à peine le regard qu’il lui lança.

« Je sais que j’aurais pu essayer d’emporter toute l’eau. Mais ce n’est pas une option que j’aurais envisagée. Quant à la seconde... » Sa voix s’érailla. Puis il ne proféra qu’un mot.

« Non.

— Eh bien, merci. » C’était étrange de dire cela à quelqu’un qui venait de nier toute velléité d’agression physique à son encontre, mais Mari n’avait trouvé aucune autre formule. « T’a-t-on enseigné qu’il ne fallait pas commettre de tels actes ?

— On m’a enseigné que ces actes étaient parfaitement acceptables. »

Mari se concentra sur le sol qui défilait sous ses pieds.

« Pour être tout à fait franche, sire mage, c’est également l’enseignement que j’ai reçu. Si, en arrivant dans un hôtel de ma guilde, je rapportais avoir tué un mage et pris ses réserves d’eau pour survivre dans le désert, personne ne verrait à y redire.

— Il en serait de même dans ma guilde si je venais à faire un tel rapport. » Alain se tut quelques secondes et reprit, en pesant chaque terme. « On m’a inculqué que les autres ne comptent pas parce qu’ils n’existent pas, mais aucun de nos doyens ne m’a jamais dit que les mécaniciens recevaient les mêmes enseignements.

— D’une certaine manière, oui. » C’était douloureux à admettre, mais Mari se sentait tenue à l’honnêteté. « Les mécaniciens comptent, mais les gens du commun et les mages n’ont aucune importance. Même si nous pensons que ces gens sont aussi réels que nous, nous ne sommes pas censés nous préoccuper de quoi que ce soit les concernant. Ils ne sont là que pour faire nos quatre volontés.

— Mais toi, tu ne suis pas les enseignements de ta guilde. Est-ce que c’est accepté ? »

Mari eut un rire triste.

« Disons simplement que ma guilde et moi ne voyons pas toujours les choses de la même façon. Comment cela se passe-t-il dans ta guilde pour les mages qui ne suivent pas les enseignements ? »

Alain mit un long moment à répondre.

« Les mages doivent se conformer aux préceptes des doyens.

— Je suis heureuse que, vis-à-vis de moi, tu aies dérogé à la règle, lança Mari. Je promets de ne rien leur dire. »

Le mage Alain la gratifia d’un de ces regards qui ne révélèrent rien de ses émotions, mais dans lesquels on devinait le trouble.

« Mes doyens ne t'adresseront pas la parole.

— Je sais. Je voulais juste... Laisse tomber. Je suis contente de ne pas avoir fait ce que les mécaniciens émérites auraient attendu de moi quand je t'ai rencontré. Ce n'est pas parce qu'on te dispense un enseignement que tu es obligé de le suivre à la lettre. Sauf si ce sont des trucs techniques ou des modes d'emploi. Ceux-là, il faut s'y soumettre scrupuleusement. Mais ce n'est pas la même chose. »

Il ne répondit pas et Mari se demanda s'il avait choisi de l'ignorer ou s'il réfléchissait à ce qu'elle venait de dire. Trop fatiguée cependant pour essayer de le tirer de son mutisme, elle concentra ses efforts à poser un pied devant l'autre.

La nuit avançait. Son paquetage semblant s'alourdir à chacun de ses pas, Mari éprouva bientôt une certaine rancœur envers le mage qui, chargé des restes d'eau et de vivres, charriait un poids bien moindre qu'elle. Elle savait pertinemment que son amertume était irrationnelle : nul mécanicien ne confierait ses outils à un mage et les mages étaient aussi réputés pour leur orgueil que les mécaniciens. Elle ne pouvait pas lui demander de porter son barda et il ne s'y abaisserait pas, même si elle le faisait.

Un autre sentiment croissait peu à peu en elle tandis que les étoiles valsaient lentement dans le ciel, reproduisant le ballet joué depuis des temps immémoriaux. Ses dix-huit ans lui permettaient de récupérer relativement rapidement de la fatigue, mais même un corps jeune avait ses limites. Mari sentait ses dernières réserves d'énergie drainées jusqu'à l'épuisement et la nuit continua de s'étirer inlassablement sans qu'aucun signe de vie humaine ne vînt les reconforter. Les cieux étaient clairs, porteurs du froid mordant des nuits dans le désert et annonciateurs d'un jour nouveau où le soleil les frapperait sans merci.

Je vais porter tes affaires, lui proposa Calu.

Mari secoua la tête, sans regarder vers Calu qui marchait à ses côtés. *Je peux y arriver.*

Tu ne laisses jamais personne t'aider, Mari, la tança Calu. Il avait l'air parfaitement à l'aise, bien que lesté lui aussi d'une veste de mécanicien. *Tu étais toujours comme ça quand nous étions apprentis. Tu n'as pas besoin de tout prendre sur tes épaules.*

Dans ce cas, pourquoi les gens ne cessent-ils de me demander ce qu'ils doivent faire ? Pourquoi, dès que survient un problème, nombre d'apprentis et de mécaniciens se tournent-ils vers moi ? Je vais mourir ici et je n'ai, moi, personne à qui demander ce que je dois faire.

Tu as le mage, lâcha Calu, mais tu ne peux pas lui faire confiance.

Je sais ! Nous avons bu une bouteille chacun vers minuit, nous n'en avons plus qu'une, que nous devons partager. Et si le mage m'avait menti ? Et s'il en restait d'autres ? Et s'il avait bu en cachette de notre dernière bouteille ? Et si ce mage avait prévu de me faire marcher à en crever, pour

ensuite continuer sa route avec toute cette eau dissimulée jusqu'à atteindre un endroit sûr ?

Mari était sur le point de faire volte-face pour lancer ces accusations à la figure du mage quand elle se reprit. Calu ne marchait pas à ses côtés. Il n'y avait personne. *Je commence à délirer.*

« Nous ferions mieux de boire un peu, croassa-t-elle.

— C'est probablement nécessaire. » La voix du mage Alain était aussi lasse et sèche qu'elle-même se sentait à cet instant. Il sortit la dernière bouteille de son sac et la lui tendit. « Prends-la. »

Elle but lentement en espérant que le liquide imbiberait les tissus de sa gorge en descendant vers son estomac, mais elle s'arrêta lorsque le récipient fut à moitié vide.

« Tiens. Le reste est pour toi.

— Non. Termine-la. »

Sa suspicion s'emballa de nouveau, puis Mari dévisagea le mage et lorgna vers le paquetage assurément vide où il transportait leurs vivres.

« Tu es dans un aussi sale état que moi. Prends ta part.

— Il n'y en a pas assez pour deux. Ce n'est pas grave. Tout ceci n'est qu'un rêve.

— Non ! » Mari lui fourra la bouteille entre les mains, la colère et la frustration lui donnant un regain de forces. « Je t'ai déjà dit que, si je le peux, je n'abandonnerai jamais personne. Il est hors de question que je te laisse mourir pour moi !

— Je ferai comme bon me semblera, répondit-il avec un calme effrayant.

— Bois !

— Je ne reçois pas d'ordre des mécaniciens.

— Fais ce que tu veux, mais je n'avalerai pas cette eau ! » Elle se retourna dans le sens de la marche, déchirée entre la rage face à son entêtement et le désarroi devant ce désir inexplicable du mage de se sacrifier pour autrui. « Bois ta part, s'il te plaît, et allons-y. » Sans attendre sa réponse, Mari fit un pas.

Et s'arrêta.

Le mage la rejoignit. « Que se passe-t-il ?

— Écoute. » Ils tendirent l'oreille et le bruit qu'elle avait entendu devint de plus en plus précis. C'était l'écho de sabots ferrés résonnant sur la terre compacte de la piste. Venant de derrière, le son enflait lentement. « Est-ce que ce sont les bandits ? » souffla Mari.

Le mage Alain la saisit par le bras et l'entraîna avec lui. Elle le suivit à l'écart de la route. Ils se jetèrent au sol pour guetter leurs poursuivants. Mari sortit le pistolet de son holster, en éjecta le chargeur, vérifia son contenu et le remit en place. Elle joua sur la glissière pour introduire la première balle dans le canon et fit sauter le

cran de sûreté. Elle remarqua alors que le mage observait la manœuvre d'un regard plein d'incompréhension.

À mesure que le bruit des sabots se faisait plus distinct, il devint évident que la colonne en approche comptait un grand nombre de chevaux, marchant d'un pas lent et régulier susceptible de résister des heures. Un certain temps s'écoula avant que les montures ne parviennent à leur hauteur. Un temps que Mari passa à scruter les ténèbres et à se demander si, après tout, une mort rapide aux mains des bandits n'était pas préférable à une longue agonie dans la fournaise. Laquelle fournaise, s'ils ne se faisaient pas repérer par les cavaliers, aurait de toute façon raison d'eux avant la fin du jour.

La mort paraît inéluctable. Si ce ne sont pas des brigands, ces gens sur la route sont ta seule chance de survie. Mari prit sa décision et, tandis que les premiers cavaliers approchaient, leurs silhouettes se dessinant à peine dans l'obscurité, elle se leva, fit quelques pas titubants vers la piste et braqua son arme sur eux. « Holà ! De la route ! » cria-t-elle d'une voix qui, bien que cassée, sembla résonner à travers la Désolation silencieuse. Soucieuse de ne pas passer pour une petite fille exténuée et effrayée, Mari mit dans les mots qu'elle prononça ensuite tout le poids des commandements des mécaniciens qu'elle put rassembler. « Au nom de la guilde des mécaniciens, arrêtez-vous ! »

CHAPITRE 5

ALAIN NE SAVAIT PAS si la maîtresse mécanicienne Mari avait pris la décision consciente d'en finir au plus vite ou si elle avait été subitement victime d'hallucinations. Il avait remarqué les quelques fois où elle avait paru converser avec des tiers qui n'étaient pas présents, mais, compte tenu de sa propre expérience du stress physique extrême, il ne lui en avait pas fait grief.

Cette fois, néanmoins, quand elle s'était levée, il n'avait eu d'autre choix que de l'imiter et se tenir à ses côtés. S'il s'était encore autorisé à ressentir des émotions, Alain aurait été furieux après elle. Même s'il avait été étonné qu'elle lui demandât systématiquement son avis, il s'y était habitué, ce qui rendait cette action soudaine doublement contrariante. Épuisé comme il l'était, Alain n'avait pas la moindre idée des sortilèges qu'il aurait pu jeter à cet instant ; il était cependant convaincu que leur puissance serait insuffisante pour venir à bout d'un aussi grand nombre de cavaliers. Si la mécanicienne Mari tenait son opinion en si haute estime, pourquoi avait-elle décidé d'engager ce combat à mort sans rien lui dire au préalable ?

C'était une mécanicienne, il avait été stupide de s'attendre à ce qu'elle agisse avec discernement. Mais jamais il ne l'aurait crue assez sottise pour vouloir s'attaquer à une telle multitude d'adversaires avec son unique arme.

Les cavaliers s'arrêtèrent, tête tournée dans leur direction. Pendant un moment, les seuls bruits vinrent des chevaux qui piaffaient d'impatience. Alain nota que le bras raidi de la mécanicienne oscillait ostensiblement, mais qu'elle maintenait l'arme pointée vers la route.

Un des individus mit pied à terre, lentement, sans mouvement brusque. Il approcha, paumes ouvertes et mains tendues, le signe universel des pourparlers.

Il s'immobilisa à quelques pas, les yeux écarquillés sur la mécanicienne.

« Que nous voulez-vous, dame mécanicienne ? »

Ses robes étaient adaptées au désert, tout comme celles qu'avaient portées les bandits. L'homme n'était toutefois pas armé, à l'exception d'un couteau glissé dans sa ceinture. Son regard se posa sur Alain et il eut un sursaut de surprise.

« Et... un mage ? »

Alain fit un pas en avant, décidé à ne rien laisser paraître de sa faiblesse.

« Je suis mage, en effet. »

Les cavaliers restés sur la route commencèrent à parler à voix basse, abasourdis de se trouver confrontés à pareil tandem. La mécanicienne fit un geste de sa main libre.

« Je... nous exigeons le transport vers Ringhmon ou vers tout autre endroit où un tel transport puisse être réquisitionné. »

L'homme qui leur faisait face passa les doigts dans sa barbe.

« Dame mécanicienne, comment êtes-vous arrivée ici ?

— Ce n'est en rien votre affaire. »

Les cavaliers auraient été incapables d'entendre la peur qui se cachait sous le ton autoritaire, mais pas Alain. La mécanicienne Mari créait une illusion de son cru et agissait comme n'importe quel mécanicien arrogant et cassant. Pourquoi ?

Sitôt la question silencieusement formulée, il comprit. En butte à une troupe nombreuse, coupée du soutien de sa guilde, elle cherchait à en imposer à ces hommes pour garantir sa sécurité. Vue sous cet angle, la tactique ne manquait pas d'audace.

Néanmoins, pour leur propre sécurité, il fallait avertir ces cavaliers du danger que constituait la présence des bandits. Alain prit la parole et relata d'une voix impassible les événements qui menaçaient de faire renaître des émotions en lui.

« La caravane dans laquelle nous voyagions a été attaquée et détruite dans le défilé Tranche-Gorge. »

Son timbre atone donnait l'impression que le désastre n'avait pas eu plus de conséquences qu'une halte forcée pour réparer une roue cassée, mais les mots se suffisaient à eux-mêmes. Des murmures alarmés parcoururent la colonne.

« Détruite ? Cette caravane n'avait-elle pas de gardes, sire mage ? demanda leur interlocuteur.

— Un détachement entier, répondit Alain. Les bandits qui nous ont assaillis étaient nombreux et bien équipés. Seuls la mécanicienne et moi avons survécu.

— Nous sommes des marchands qui nous rendons à Ringhmon depuis les champs de sel situés dans les contreforts montagneux, au sud d'ici, dit l'homme sur un ton qui ne masquait pas son trouble. Nous n'avons vraiment pas besoin de tomber sur des bandits, mais nous ne pouvons pas nous permettre de rebrousser chemin pour les éviter.

— Offrez-nous le transport jusqu'à Ringhmon et la mécanicienne et moi-même serons là pour assurer votre protection. Elle possède son arme et moi mes sortilèges », lâcha Alain en accompagnant ses paroles d'un geste dédaigneux. Il prit le risque délibéré d'invoquer la chaleur

au-dessus de sa main. L'air s'irisa et il interrompit le sort avant que l'effort ne l'épuise.

« Je ne voudrais pas me montrer irrespectueux, mais je suis responsable de la sécurité de tous ceux qui sont avec moi. Vous voudriez que je mette leur vie en péril sur la seule parole d'un mage ? » La voix de l'homme était dubitative, mais les trémos trahissaient son malaise.

« Tu as la parole d'une mécanicienne, intervint Mari d'un ton sec et impératif. Cela te convient-il, marchand ? »

Alain fut surpris de voir à quel point la mécanicienne était douée pour intimider les gens quand elle s'en donnait la peine. Il se demanda pourquoi elle n'avait jamais essayé la chose avec lui. Peut-être pensait-elle que cela ne fonctionnerait pas sur un mage, ou sur lui en particulier. Il en savait si peu à son sujet, et son comportement à cet instant lui démontrait que la mécanicienne Mari pouvait révéler différents visages au monde extérieur. Avait-il eu droit à sa personnalité véritable durant ces derniers jours ou à une image destinée à le berner ? Maintenant qu'ils étaient à nouveau en présence de tiers, et même si ces tiers n'étaient que des gens du commun, Alain sentait les enseignements qu'il avait reçus à propos des mécaniciens – leur perfidie et le danger qu'ils incarnaient – reprendre une fois de plus le dessus.

Le marchand s'inclina profondément devant eux.

« Je suis honoré d'accepter la gracieuse proposition de la dame mécanicienne et du sire mage. S'il vous plaît, sire mage et dame mécanicienne », s'empressa-t-il d'ajouter en inversant l'ordre de préséance de sorte que chacun fût mentionné une fois en premier, « je vous prie d'avoir l'amabilité de m'autoriser à vous offrir le transport jusqu'à Ringhmon ou toute localité voisine qui vous siéra. » Les ténèbres ne permettaient pas de voir son visage, mais sa voix faisait montre d'humilité.

« Nous... » La mécanicienne Mari ravala ses mots, puis reprit avec plus d'attention. « J'accepte votre offre.

— Je vous accompagnerai », dit Alain.

Et voilà. Avait-elle compris cela la première ou était-ce lui ? Ils n'étaient plus « nous ». À nouveau, ils étaient séparés l'un de l'autre.

Alain et la mécanicienne Mari emboîtèrent le pas au marchand qui les reconduisit à la route. Deux cavaliers mirent pied à terre ; l'un d'entre eux tendit ses rênes à Alain et l'autre à la mécanicienne, avant de se diriger vers la queue de la colonne et de monter sur des chevaux de rechange non sellés. La mécanicienne, alourdie par son paquetage, regarda sa selle d'un œil maussade, puis elle se propulsa vers le haut et réussit à trouver une assise convenable. Alain, impressionné par sa détermination sans faille, enfourcha sa propre monture. Cette

détermination était la même que celle de l'ombre qu'il avait accompagnée jusqu'à cet instant, il était donc probable qu'il avait vu son véritable visage pendant qu'ils cheminaient ensemble. Le refus obstiné de la mécanicienne Mari d'abandonner ou de montrer tout signe de faiblesse composait une posture – Alain la reconnaissait et la respectait – qu'un mage n'aurait pas reniée. Durant leur formation, les mécaniciens étaient-ils soumis à des épreuves semblables à celles des mages ?

Plus tôt dans la nuit, il aurait pu le lui demander, tout en sachant qu'une telle curiosité lui aurait valu des froncements de sourcils de la part de ses doyens. Plus maintenant. Alain était résolu à ne jamais, de sa vie, adresser la parole à un mécanicien.

Même à travers le voile de fatigue, il ressentit une étrange déception quand il prit la pleine mesure de ce que cela impliquait.

Le chef des marchands attendit d'être certain qu'ils étaient bien installés, puis il ordonna à la colonne de reprendre la route. La monture d'Alain n'avait pas besoin d'être dirigée, elle restait avec le groupe et avançait au pas sous le ciel nocturne. Il éprouva un besoin impérieux de dormir, mais le combattit de toutes ses forces : s'il y succombait, il tomberait de sa selle, n'étant pas habitué à voyager ainsi. Un coup d'œil oblique lui apprit que la mécanicienne livrait la même bataille, sa tête s'affaissant avant de se redresser brusquement.

Mais Alain était apte à supporter toutes les privations. Il n'en retirait aucune gloriole, pas plus que de ses autres capacités d'ailleurs. Il s'agissait d'un simple état de fait, le résultat d'un entraînement sans pitié auquel il avait survécu.

La route filait, droite comme une flèche, à travers la nuit. La plaine désertique s'étirait à perte de vue. Pourtant, la vision limpide de la cour de l'hôtel de la guilde des mages où il avait été emmené pour servir en tant qu'acolyte s'imposa à ses yeux. En ce premier jour, les autres enfants et lui s'étaient tenus en rangs, tremblants de froid, l'œil rivé sur le mur aveugle qui bordait un côté de la cour, tandis que le soleil se levait, montait au zénith et retombait. Les gamins aussi tombaient d'épuisement les uns après les autres pendant que les mages sillonnaient leurs rangs en récitant les préceptes de sagesse. *« La douleur n'existe pas. Le froid n'existe pas. Vous ne ressentez rien. Rien n'est réel à part vous et vous devez vaincre et contrôler l'illusion qui vous entoure. »*

À ses côtés, une fillette prénommée Asha s'était effondrée. Il s'était précipité pour la rattraper, spontanément, sans réfléchir. Il l'avait « aidée ». Les doyens avaient manifesté leur mécontentement. *« Elle ne compte pas. Tu t'es égaré. Elle n'est rien. »* La punition avait été suffisamment sévère pour qu'Alain et tous ses condisciples apprennent à ne pas « aider » les autres. Avec le temps, ils avaient également

appris à ne plus utiliser ce terme et à en oublier jusqu'au sens.

Ces expériences et bien d'autres leçons l'avaient rendu capable d'altérer l'illusion du monde, de devenir un mage. Il avait depuis bien longtemps renoncé à remettre tout cela en cause, car les pouvoirs d'un mage valaient tous les sacrifices. Les doyens leur avaient chevillé cette idée au corps.

Cependant, les actes et les paroles de la mécanicienne avaient fendu l'armure. Si un autre mage avait été avec lui dans la caravane, Alain n'aurait jamais parlé à la mécanicienne Mari et ne se serait jamais rappelé le sens du verbe « aider ».

Assurément, il avait eu tort de dispenser son aide, même si tort et raison n'existaient pas plus que le mal et le bien. Dès lors, pourquoi ne se sentait-il pas coupable d'avoir secouru la mécanicienne ?

La dernière fois qu'il avait vu Asha, alors qu'il quittait l'hôtel de la guilde en qualité de mage accompli, ils s'étaient regardés sans émotion et n'avaient pas échangé un mot. C'était ainsi que les choses devaient être. Et pourtant...

Pourquoi, à cet instant, toutes les valeurs qu'on lui avait inculquées et celles qu'on ne lui avait jamais apprises semblaient-elles s'inverser ?

D'une manière ou d'une autre, ce devait être la faute de la mécanicienne. Elle lui avait fait quelque chose. Voilà la véritable menace que représentaient les membres de cette guilde. Pourquoi les doyens n'avaient-ils pas été plus explicites sur ce danger ?

Tandis que le soleil se levait, le chef annonça une halte. Alain mit pied à terre avec raideur, puis remarqua la mécanicienne toujours assise sur sa selle, les traits tirés par l'épuisement. Il devina sa crainte de descendre de cheval ; son paquetage allait sûrement la faire tomber et elle ne voulait pas paraître faible ou par trop juvénile devant tous ces gens du commun.

Alain réalisa qu'il savait exactement ce qu'elle ressentait. Non seulement il était en proie à une émotion, mais en plus il savait qu'une ombre éprouvait la même chose. Ce fut un moment singulier, un sentiment de connexion étrange qu'il s'efforça de chasser.

Perdu dans cette lutte intérieure, il ne se rendit compte qu'il s'était approché du cheval de la mécanicienne qu'une fois parvenu à ses côtés. Elle baissa son regard vers lui, son visage étale de fatigue, les yeux brillant d'un désespoir mêlé à une farouche détermination. Il n'y avait rien de caché. C'était bien elle. Elle savait l'épreuve qui l'attendait, mais refusait toute reddition.

Laisse-la. Elle n'est rien. Mais comme si elle agissait de son propre chef, la main d'Alain monta et saisit les rênes du cheval. La seconde suivit, pour s'arrêter, ouverte, devant la mécanicienne, à hauteur d'épaule.

Elle le considéra, passa une jambe par-dessus la selle, attrapa sa

main, et, malgré son aide, faillit tomber en mettant pied à terre. Elle réussit pourtant à conserver l'équilibre et lâcha le mage dès qu'elle fut certaine de tenir debout sans soutien.

Ils se dévisagèrent. Alain sentit les regards des communs posés sur eux. Il supposa que la mécanicienne en était consciente également. Après un long silence, elle hocha la tête dans sa direction, puis tourna les talons.

Les marchands déployèrent de petits tissus triangulaires destinés à assurer pour la journée une protection individuelle contre la morsure du soleil. Alors que le ciel s'illuminait, Alain les vit rassembler les chevaux, les brosser ; ce fut ensuite le tour des mules dont ils enlevèrent les harnachements servant à transporter les blocs de sel. Le camp fut monté en un temps très court.

Le chef des marchands s'approcha d'Alain et lui désigna l'un des abris.

« Pour vous, sire mage. » Puis il lui offrit de l'eau, du sel et du pain.
« C'est tout ce que nous avons.

— Ce sera suffisant », répondit Alain. Il suivit l'homme du regard et le vit indiquer à la mécanicienne une toile semblable à la sienne à l'autre extrémité du campement. Le marchand avait présumé qu'ils ne voudraient en aucun cas se trouver à proximité l'un de l'autre, et c'était ainsi que les choses devaient être.

Comment avait-elle fait pour qu'il l'aide à descendre de cheval ? Les mécaniciens disposaient-ils d'autres pouvoirs sans lien avec leurs armes ?

Le seul grand art qui échappait à la maîtrise des mages était la capacité à altérer directement une tierce personne. Même si les autres n'étaient que des ombres, de simples illusions, aucun mage ne possédait pareille emprise. Alain pouvait chauffer l'air à côté de quelqu'un pour le brûler gravement, mais il lui était impossible de faire monter la température corporelle de cette personne pour la faire exploser. Les doyens lui avaient expliqué que la raison de cette limitation était qu'aucun mage n'avait encore atteint l'état de parfaite compréhension que tout n'était qu'illusion.

Les mécaniciens étaient-ils, eux, capables d'un tel prodige ? Cette mécanicienne avait-elle réussi à s'immiscer au plus profond de lui-même et à l'altérer ? Si les mécaniciens maîtrisaient pareille technique, on l'aurait sûrement prévenu. À moins que cette mécanicienne ne fût spéciale...

Si elle lui voulait du mal, pourquoi l'avait-elle sauvé ? Même si la mécanicienne Mari avait été une mage, Alain aurait percé son masque durant leurs conversations. Ses émotions avaient au contraire toujours été visibles, quoique incompréhensibles pour certaines. Il n'y avait là nul mensonge. À moins... à moins qu'elle fût inconsciente des

pouvoirs qui étaient les siens pour manipuler les autres.

Il n'était plus sûr de rien, hormis qu'il devait dorénavant l'éviter à tout prix. La mécanicienne Mari... non, il ne devait désormais la désigner que par sa guilde... et ils devaient se comporter en parfaits étrangers. Il devait se recentrer sur son entraînement de mage et oublier la mystérieuse influence qu'elle exerçait sur lui.

Pourtant, alors que la mécanicienne se reposait sous sa toile, à l'écart des marchands et du mage, le regard d'Alain s'attarda sur elle. Ce fut à cet instant qu'il remarqua une apparition singulière qui flottait juste au-dessus de la mécanicienne, semblant ainsi agréger la jeune femme. Un second soleil brillait dans les cieux ; des nuages d'orage déferlaient pour en masquer les rayons et l'engloutir dans leurs ténèbres. La houle vaporeuse prit la forme de troupes militaires et de foules sans armes qui s'affrontaient, les morts tombaient à foison. Alain fut assailli par une sensation d'urgence, comme si la vision l'appelait à agir, mais tandis qu'il la fixait, hébété, l'image disparut pour laisser place au ciel clair et à la mécanicienne. Cependant, l'urgence et l'injonction à l'action persistèrent.

Encore l'augure ? Voilà trois fois que ce don vient à moi, toujours de manière différente. Qu'est-ce que cela signifie ? Cette fois, la mécanicienne était clairement impliquée.

La deuxième fois, quand j'ai entendu la mise en garde contre le danger qui l'attendait à Ringhmon, elle a su ce dont il s'agissait, même si elle n'a pas voulu le reconnaître.

Au moins, la première fois, mon don d'augure m'a prévenu d'un péril qui me concernait moi, pas elle.

Sauf que nous étions ensemble à ce moment-là. L'avertissement pouvait viser n'importe lequel d'entre nous. Mais cette fois... cette fois, l'augure évoquait un danger bien plus important. Bien au-delà d'elle ou de moi.

Pourquoi ? Qui est donc cette fille, cette mécanicienne ? Si elle représente une menace pour mes pouvoirs, pourquoi mon don d'augure ne se manifeste-t-il que pour elle ? Pourquoi ne me met-il pas en garde contre elle ? D'accord, elle m'a sauvé, mais je suis un mage : ses actes n'ont pas de sens, elle n'est rien, rien d'autre qu'une ombre. À quelle action m'enjoint cette vision ? Sitôt arrivé à Ringhmon, je ne reverrai certainement plus jamais cette mécanicienne.

Cette pensée submergea Alain, éveillant une étrange douleur qu'il fut incapable de comprendre. Il lui fallait impérativement revenir aux fondamentaux de son entraînement de mage et bannir tout ce qui pourrait l'induire en erreur.

Le don d'augure m'égarera. Cette mécanicienne m'égarera. Je dois rejeter l'un comme l'autre.

Pourtant, il ne put chasser la tempête de son esprit, la sensation qu'elle était là, tout près, porteuse d'un grand péril.

Quatre jours plus tard, les chevaux et les mules des marchands de sel franchirent au pas les portes de Ringhmon. Alain observa un flot discontinu de gens entrer et sortir de la ville, leurs figures aussi délavées que l'étaient les couleurs de leurs vêtements. Les seuls qui paraissaient réels et vivants étaient les soldats en faction, assez nombreux pour tenir cette entrée grandiose face à un détachement annonciateur d'une légion impériale. Détail encore plus étonnant, un des gardes portait ouvertement une arme des mécaniciens, comme si un besoin d'intimidation supplémentaire se faisait sentir. Alain, qui avant l'attaque de la caravane n'aurait même pas remarqué cette arme singulière, coula un long regard en biais dans sa direction, sans parvenir à déterminer si elle était de même type que celle des bandits que la mécanicienne lui avait montrée.

Il la trouva des yeux et la vit descendre maladroitement de sa monture. Elle tourna la tête vers lui, leurs regards se rencontrèrent. Ils n'avaient pas échangé un mot depuis qu'ils avaient rejoint le convoi marchand, un comportement normal entre mécaniciens et mages, pas même un coup d'œil depuis le matin de leur sauvetage. Pourtant à cet instant, malgré sa résolution de se couper d'elle, Alain, le visage impassible comme l'imposait sa guilde, hocha silencieusement la tête en signe d'adieu. Elle répondit de la même manière. Puis elle tourna les talons et il l'imita.

L'hôtel de la guilde des mages de Ringhmon était installé à bonne distance du caravansérail, mais après des jours de voyage à cheval Alain était content de se détendre les jambes, revigoré par l'alimentation appropriée prodiguée par les marchands de sel. Il traversa la ville d'un pas mesuré. Les communs, craignant les mages, s'écartaient sur son passage. Nul ne barrait consciemment le chemin à un membre de la guilde. Ils détournaient même leurs visages, par peur de ce qu'un mage pourrait leur infliger en posant simplement le regard sur eux. La rue qu'Alain descendait avait beau être bondée, il était toujours seul.

À plusieurs reprises, il remarqua des filles que l'on poussait dans l'embrasure des portes ou soustrayait à sa vue. Il en connaissait la raison. Les doyens lui avaient conseillé, comme aux autres acolytes, de satisfaire ses besoins physiques avec des communs qui n'oseraient pas résister. Il ne l'avait jamais fait et ne le ferait jamais, car cette simple pensée invoquait dans son esprit l'image de sa mère, pour laquelle il ne pouvait plus s'avouer ressentir quoi que ce fût.

Elle n'aurait pas approuvé un tel comportement. Bien que ses souvenirs d'elle fussent ténus, cette impression demeurerait indélébile. *Et je suis et resterai son fils, même si je ne peux l'avouer à aucun autre*

mage. Je n'ai pas pu avouer à la mécanicienne Mari la raison pour laquelle je ne l'ai pas agressée. Je ne peux me l'avouer à moi-même.

Enfin, la façade neutre et sans fenêtres de l'hôtel des mages se dressa devant lui. Seule une porte entachait cette muraille, reconnaissant, de mauvaise grâce, qu'un monde existait bel et bien au-dehors. La bâtisse massive occupait le centre d'une immense place ; de larges étendues de gravier l'entouraient et la séparaient de tout autre édifice.

Alain savait qu'il n'y aurait pas de serrure sur le battant, car qui oserait s'introduire dans l'hôtel des mages sinon un mage lui-même ou quelque visiteur venu solliciter les services de la guilde ? À l'intérieur, une acolyte était assise dans une posture méditative, mais elle se réveilla dès qu'Alain eut franchi la porte. « Sire mage. » Ses yeux naviguaient de ses robes à son visage, d'une jeunesse patente ; à l'évidence, son entraînement à ne pas montrer ses émotions était mis à rude épreuve.

« Je suis le mage Alain d'Ihris, dit-il, en sentant un poids mort lui alourdir la poitrine face à l'imminence de son aveu d'échec. Je viens d'arriver à Ringhmon. Je dois faire un rapport aux doyens sur l'issue de mon contrat.

— Oui, sire mage. » Elle ouvrit le chemin, l'emmenant à sa suite au cœur du bâtiment. Ils serpentèrent dans des couloirs sombres, d'une fraîcheur bienvenue après la chaleur écrasante du désert qui encerclait Ringhmon. Elle s'inclina devant lui en l'invitant à pénétrer dans une pièce meublée avec parcimonie, comme l'étaient la plupart des hôtels des mages, et elle s'en retourna vers l'entrée.

Quoique profondément inquiet quant à la manière dont son compte rendu serait reçu, Alain était soulagé de retrouver la sécurité des murs de Ringhmon après des jours passés à guetter le moindre signe des bandits. Un mage d'une quarantaine d'années préposé à l'accueil des nouveaux arrivants le salua sans politesse inutile ni surprise contenue face à sa jeunesse, puis il commença à noter son rapport. Alors qu'il relatait, impassible, la destruction de la caravane, Alain fut reconnaissant à son interlocuteur de ne laisser paraître aucune émotion.

Pourtant, même un mage aussi aguerri eut toutes les peines du monde à garder un visage neutre lorsque Alain en arriva au récit de sa fuite et de la traversée de la Désolation en compagnie de la mécanicienne.

Quand il eut terminé, pour la plus grande satisfaction du gardien des chroniques, le soleil se couchait sur Ringhmon. Alain choisit une petite chambre destinée aux visiteurs, se lava à l'eau froide dans une pièce à l'équipement rudimentaire réservée aux ablutions, et se procura à manger. De la viande bouillie non assaisonnée. Du grain

bouilli nature. Du pain. Une purée de fruits et de légumes mélangés au gré des provisions disponibles dans le garde-manger. Du vin coupé à l'eau. Une collation conçue pour sustenter le corps sans distraire les sens, comme tous les repas servis dans n'importe quel hôtel de la guilde des mages.

Aucun de ses semblables ne fit cas de sa présence, mais cette réaction était tout à fait normale. Qu'un autre mage le saluât sans raison eût été un comportement des plus déplacés. Quand il regagna ses quartiers après ce dîner silencieux, il découvrit que les acolytes avaient déjà nettoyé ses robes. Physiquement exténué et perturbé par l'afflux d'émotions qu'il avait si soigneusement muselées pendant des années, Alain s'allongea pour ce qui devait être le sommeil le plus réparateur qu'il eût connu depuis des jours.

Bien qu'il eût fermé les yeux, son esprit resta éveillé, brassant avec un plaisir pervers des souvenirs longtemps refoulés. Il ne revivrait pas la séparation avec ses parents, mais sa première nuit dans un hôtel de la guilde des mages remonta des tréfonds, aussi limpide que de l'eau de roche. Cette nuit-là avait changé bien des choses. Il s'était accroché aux détails de ce souvenir jusqu'à ce qu'il en comprenne la nocivité, mais voilà qu'ils ressurgissaient.

La chambrée était pleine de jeunes enfants. Nombre d'entre eux avaient les yeux rougis par les larmes, leurs vêtements remplacés par les fines robes sans ornement des acolytes. Ces bambins, Alain au milieu du lot, frissonnaient dans la pièce glaciale, n'ayant pas encore appris à ignorer l'inconfort physique. Chacun était assis ou allongé sur sa couche, qui consistait en une mince couverture étendue à même le sol de pierre, et à côté de laquelle étaient posés un quignon rassis et une coupelle d'eau.

Une très jolie petite fille sur le grabat voisin du sien regardait Alain en s'efforçant de lui sourire malgré les coulées de larmes séchées sur ses joues. Ses cheveux blonds étaient emmêlés. « Au moins, nous sommes sûrs qu'ils ne veulent pas notre mort », avait-elle dit d'une voix enrouée en s'emparant du morceau de pain. Elle avait chassé quelques mèches de sa figure, l'air très fatiguée. « Est-ce que tu voulais devenir mage ?

— Non, et toi ?

— Non. Nous n'avons pas le choix, de toute manière. J'ai un oncle qui est mage. S'il a réussi à survivre à ça, je le peux également.

— Je ne suis pas certain d'y arriver. »

Même après toutes ces années, Alain se rappelait distinctement le désespoir qui l'avait alors submergé.

La fillette força un autre sourire.

« Tu y arriveras.

— Merci. » C'était la dernière fois qu'il avait prononcé ce mot. « Tu

y arriveras, toi aussi.

— Je m'appelle Asha.

— Moi, c'est Alain. »

À cet instant, deux mages étaient entrés dans le dortoir, scrutant le moindre de ses occupants ; avant même que l'un d'eux n'eût ouvert la bouche, tous les enfants se turent.

« Vous êtes seuls. Ne parlez pas aux ombres. »

Les mages étaient encore dans la pièce, surveillant les acolytes tremblants et silencieux, quand Alain s'était finalement endormi cette nuit-là.

Asha et lui ne s'étaient parlé que très rarement après cet épisode, devenant de plus en plus distants, d'abord par crainte des doyens, puis parce qu'ils avaient appris que rien ni personne ne comptait, que rien n'était réel.

Alain gardait les yeux fermés, mais il voyait toujours la chambre des acolytes, se rappelait toujours ce qu'il avait ressenti. Les souvenirs longtemps refoulés venaient le troubler à nouveau.

Cela aussi devait être l'œuvre de la mécanicienne. Que lui avait-elle fait ?

Alors que leurs chevaux faisaient leur lente entrée dans Ringhmon, Mari étudia l'arme des mécaniciens qu'un des gardes portait ouvertement. Elle remarqua qu'il s'agissait d'un autre modèle standard de fusil à répétition. Les manufactures de Danalee avaient trouvé plus d'un client dans la région de Ringhmon. Il était rare de voir un instrument aussi précieux confié aux mains de gardes en faction devant une ville et Mari se demanda qui Ringhmon voulait impressionner. Le comportement effacé des gens du commun qui empruntaient la porte lui suggéra qu'ils étaient sans doute le public cible de ce spectacle intimidant.

Mari observa la foule à proximité du caravansérail en espérant y découvrir, l'attendant, un représentant de sa guilde. Elle ne vit personne. Depuis qu'ils avaient été en approche de la ville, elle n'avait pas pu s'isoler pour utiliser son parle-au-loin et prévenir de son arrivée. Néanmoins, elle était en retard. Pourquoi n'avait-on pas cherché à la joindre depuis l'hôtel de la guilde ? Pourquoi n'avait-on posté personne, pas même un apprenti, pour intercepter les voyageurs et s'enquérir de la caravane retardataire ?

Le groupe de marchands s'arrêta et Mari mit pied à terre en grimaçant tant ses muscles protestaient contre ce mauvais traitement. Sa monture avait été docile, mais, après plusieurs jours passés à cheval, Mari se demanda si la douleur qui lui meurtrissait les hanches finirait par s'estomper. *Offrez-moi un strapontin dans une locomotive*

quand vous voulez.

Elle regarda de l'autre côté du caravansérail et ses yeux croisèrent ceux du mage. Que pensait-il à cet instant ? Pas moyen de le savoir. Ce n'était pas son problème, se dit-elle. Il lui avait toutefois sauvé la vie et l'avait même aidée à descendre de cheval le premier matin, comme s'il avait su à quel point il était important pour sa dignité de ne pas tomber. Aussi Mari forma-t-elle à son intention des vœux bienveillants. Elle gratifia le mage d'un bref hochement de tête et tourna les talons.

Elle prit congé du chef des marchands, nota son nom afin de veiller à ce qu'il fût rémunéré et reçut en retour des indications pour rejoindre l'hôtel de sa guilde. Elle ajusta son paquetage dans une position plus confortable et se mit en chemin, sa veste de mécanicienne lui ouvrant une voie à travers la foule. Les citoyens de Ringhmon s'écartaient devant elle en s'inclinant profondément et en lui lançant des regards inquiets. Ils transpiraient le ressentiment tout en se comportant plus servilement encore que la populace sur le territoire de l'Empire.

Les bâtiments qui entouraient Mari avaient une certaine superbe, si on ne les examinait pas de trop près. L'architecture et la construction n'étaient pas ses spécialités, mais elle possédait assez de connaissances dans les deux disciplines pour porter un œil critique sur ce qu'elle voyait. Toutes les bâtisses se paraient d'éléments qui visaient à les faire paraître plus cossues, comme des toits à pentes multiples sur des maisons rectangulaires, mais le travail était bâclé et on apercevait des lézardes ici et là. Mari s'interrogea. Pourquoi l'hôtel de sa guilde à Ringhmon n'avait-il pas passé commande de la conception et de la réalisation d'édifices franchement impressionnants ? Il est vrai que cela aurait coûté à la ville davantage que ces façades de pacotille et c'était sans doute la seule réponse à toutes ses questions.

La foule se densifia ; Mari serra les dents et la fendit de plus belle, les communs s'écartant hâtivement de sa route, grommelant leurs récriminations suffisamment bas pour qu'elle ne pût en déchiffrer le sens. Elle y était habituée. Les citoyens impériaux étaient particulièrement rompus à feindre le respect devant les mécaniciens, qui commandaient même à l'Empereur. Mais un coup d'œil assez rapide permettait de voir ces mêmes citoyens montrer leurs véritables sentiments derrière son dos.

Mari gardait un visage impassible, ne dévoilant rien de son agacement. Les mécaniciens étaient des êtres supérieurs, ils étaient capables de réparer, inventer et construire des objets hors de portée des gens du commun. Ils usaient de ce pouvoir pour dominer les peuples dans le monde entier. En cela, les communs étaient d'une grande aide. Dès qu'un groupe d'individus commençait à prendre un

peu trop d'importance, il y en avait forcément un autre prêt à le combattre en échange de certains avantages, même temporaires. Il suffisait de donner une cinquantaine de fusils, une bonne réserve de munitions, de laisser les communs s'entretuer, et la guilde des mécaniciens restait aux commandes. La guilde aimant cette situation, elle s'employait activement à ce que rien ne bougeât.

Siècle après siècle, le monde demeurerait inchangé.

Pour peu que l'on fût mécanicien, cynique, et que l'on goûtât ce type de pouvoir, c'était un système du tonnerre.

Transpirant abondamment dans la fournaise, Mari s'arrêta au sommet d'une colline afin de reprendre son souffle. Elle regarda derrière elle pour profiter de la vue. L'après-midi était bien avancé, le soleil descendait vers l'horizon voilé de poussière et embrasait le ciel de carmin. Sur ce fond flamboyant, la « grande » cité de Ringhmon n'avait pas l'air aussi miteuse. Au loin, Mari distingua une locomotive qui crachait de la fumée en entrant dans la ville par les vieilles voies ferrées qui couraient jusqu'aux territoires de la Fédération de Bakre. Pendant un bref instant, elle souhaita être dans cette locomotive, elle souhaita n'avoir jamais fréquenté l'académie de la guilde mais être devenue une mécanicienne normale, travaillant sur des engins à vapeur. Elle souhaita n'avoir jamais remarqué le visage des communs quand ils pensaient être hors de vue des mécaniciens. Elle souhaita n'avoir jamais remis en cause la manière dont le monde était régi et avait été régi jusqu'à présent.

Cependant, cela aurait voulu dire capituler. Accepter moins que ce que son cœur lui enjoignait de viser.

Alors qu'elle faisait volte-face pour reprendre son chemin vers l'hôtel, Mari se figea. Un petit groupe de cavaliers aux tenues effroyablement familières remontait la rue, leurs montures et leurs vêtements couverts de poussière. L'un d'eux arborait un fusil à répétition. Un autre était en train de se tourner dans sa direction.

CHAPITRE 6

LE CŒUR BATTANT LA CHAMADE, Mari pivota sur ses talons et se rua dans l'échoppe la plus proche. Les quelques citoyens de Ringhmon qui furetaient entre les présentoirs de vêtements firent mine d'être absorbés par leurs emplettes quand le propriétaire des lieux s'empressa de rejoindre la nouvelle arrivante et se courba devant elle.

« Comment puis-je vous être utile, honorée dame mécanicienne ? »

Mari prit le temps de se calmer avant de répondre.

« Je suis entrée pour m'abriter du soleil. »

Le commerçant recula précipitamment, la tête baissée pour dissimuler l'expression de son visage. Mari se retourna et regarda dehors par une petite fenêtre qui se découpait dans la devanture du magasin, scrutant l'artère bondée à la recherche des bandits. Ne voyant rien, elle plongea la main sous sa veste, vers son pistolet, et s'approcha prudemment de la porte.

Il n'y avait plus aucun signe des cavaliers poussiéreux. Mari inspecta longuement la rue d'un air renfrogné tandis que les communs s'efforçaient d'ignorer la présence d'une mécanicienne visiblement de fort méchante humeur. Puis elle rentra dans la boutique. « Avez-vous une pièce isolée à l'arrière ? » demanda-t-elle lorsque le propriétaire fondit de nouveau sur elle.

« Oui, dame mécanicienne.

— J'en ai besoin. »

Quelques instants plus tard, Mari ferma la porte derrière elle, gagna l'étroite fenêtre au fond de la pièce et fouilla dans son sac pour en sortir son parle-au-loin. Elle contempla le boîtier imposant et lourd en repensant au nombre de fois où elle avait rêvé de le jeter dans le désert afin d'alléger son paquetage. Mais les mécaniciens n'abandonnaient jamais leur équipement. C'était exclu. Surtout pour un instrument aussi précieux qu'un parle-au-loin.

Elle fit basculer un interrupteur pour allumer l'appareil, en étira l'antenne, et le tint à côté de la fenêtre.

« Hôtel de la guilde des mécaniciens de Ringhmon, ici la maîtresse mécanicienne Mari de Caer Lyn. Je suis arrivée en ville. »

Elle relâcha un bouton et attendit.

En vain. Elle grommela rageusement et réitéra son appel.

À la troisième tentative, on lui répondit enfin, le signal était faible

et grésillant.

« Ici le mécanicien émérite Stimon, superviseur de l'hôtel de la guilde de Ringhmon. Vous êtes en retard. »

Mari regarda l'appareil, bouche bée. Depuis quand les mécaniciens émérites surveillaient-ils les communications entrantes des hôtels de la guilde ? En outre, dans ce cas précis, il ne s'agissait pas d'un simple mécanicien émérite, mais de celui en charge de l'hôtel. Réceptionner les appels des parle-au-loin était un boulot d'apprenti.

« La caravane qui me transportait vers Ringhmon ayant été attaquée et détruite par des bandits, j'ai eu toutes les peines du monde à arriver ici en vie. »

La réponse de Stimon se fit attendre plus qu'elle ne l'aurait dû. Elle finit par se manifester, dépourvue de toute sympathie.

« Des bandits ? En nombre suffisant pour venir à bout des gardes de la caravane ? J'espère que vous êtes prête à fournir un rapport détaillé sur la question. »

Un rapport détaillé ? C'était tout ce que la nouvelle lui inspirait ?

« Oui. Je peux fournir un rapport détaillé, lâcha Mari en essayant de maîtriser sa voix. D'autant plus que je viens de voir une partie de la bande dans l'enceinte même de la ville. J'ai besoin d'une escorte pour rejoindre l'hôtel de la guilde. D'une escorte armée.

— Une escorte armée ? Vous êtes en sécurité à Ringhmon.

— Je ne le pense pas. Les bandits savaient que j'étais dans la caravane et ils en avaient après moi. Ils possédaient plus d'une vingtaine de fusils. Vous m'entendez ? Plus d'une vingtaine de fusils. »

Une fois de plus, la réponse de Stimon se fit trop attendre.

« Vous en êtes certaine ?

— Il n'y a pas d'autre moyen d'expliquer le nombre de coups de feu tirés. J'ai moi-même vu une de ces armes dans les mains d'un bandit mort, mais je n'ai pas été en mesure de la récupérer. Et l'un des malfrats que j'ai croisés à l'instant portait un fusil.

— Comment ces bandits ont-ils appris votre présence au sein du convoi, puisqu'elle était censée être secrète ? » Le ton de Stimon se teintait d'accents accusateurs.

Mari fusilla le parle-au-loin du regard comme s'il s'était agi de Stimon lui-même.

« Je n'en ai aucune idée. C'est l'hôtel de la guilde à Ringhmon qui a géré toutes les dispositions concernant mon contrat. Pour l'heure, ma propre sécurité m'inquiète davantage.

— Mécanicienne Mari, il n'y a aucune raison de penser que vous n'êtes pas en sécurité à Ringhmon. Vous n'avez nul besoin d'escorte. »

Mari ne répondit pas et compta jusqu'à cinq avant de parler pour que sa voix ne laissât en rien transparaître sa contrariété.

« C'est maîtresse mécanicienne Mari, le corrigea-t-elle, et je vous

répète que je viens d'apercevoir certains des bandits en ville.

— Maîtresse mécanicienne Mari, reprit Stimon en donnant au titre une inflexion subtilement moqueuse. Je suis sûr que vous faites erreur.

— Mécanicien émérite Stimon, peut-être n'ai-je pas été assez claire : tous les caravaniers ont été tués, à l'exception de moi et d'une autre personne ! »

Elle s'efforça de garder son emportement sous contrôle pour ne pas sortir de ses gonds ni fournir à cet homme des raisons de remettre en cause son professionnalisme.

« Il s'en est fallu de peu pour que nous y restions. »

Après une longue pause, la voix de Stimon grésilla dans l'appareil, empreinte de si peu d'émotion qu'elle lui rappela celle du mage.

« Un mécanicien ne devrait pas se laisser aussi aisément effrayer par la vue de quelques communs. Il semble que vous manquiez d'expérience dans la gestion de situations pourtant tout à fait classiques. »

L'expérience. Elle avait déjà compris que, dans la bouche des mécaniciens émérites, ce terme signifiait l'âge.

« Très bien, répliqua Mari d'un ton glacial. Je vais effectuer à pied le reste du trajet jusqu'à l'hôtel de la guilde des mécaniciens et je ferai également un rapport circonstancié à ce sujet au quartier général. Je ne doute pas que l'on saura apprécier à sa juste valeur la menace exercée par des communs envers un mécanicien, ainsi que le manque d'intérêt de certains pour la sécurité des membres de la guilde. »

Ses paroles ne parurent pas intimider Stimon.

« Parfait. Vous étiez attendue voilà deux jours. Venez me faire votre rapport sitôt que vous arriverez à l'hôtel. »

Mari préféra ne pas chercher à répondre à cette dernière remarque. Elle éteignit son parle-au-loin et ne décoléra pas pendant quelques minutes. *Je mérite mon statut de maîtresse mécanicien, cela veut dire que je mérite aussi le respect des mécaniciens émérites. Ce n'est pas parce qu'ils dirigent la guilde et tiennent tous les postes administratifs qu'ils peuvent se permettre de traiter de la sorte des mécaniciens de terrain.*

Il veut quoi, celui-là ? Que je me fasse tuer ?

Cette pensée était si outrancière qu'elle eut l'avantage de lui refroidir les sangs. La bonne conduite à adopter aurait été de trouver un endroit où se cacher jusqu'à la tombée de la nuit pour ensuite se glisser subrepticement dans l'hôtel de la guilde. Mais il était hors de question qu'elle donne à Stimon matière à pérorer avec jubilation sur une petite peureuse qui se prenait pour une maîtresse mécanicienne. Après avoir vérifié que son arme était bien en place, Mari fourra le parle-au-loin dans son paquetage, qu'elle hissa sur ses épaules, et quitta l'arrière-boutique.

Le propriétaire de l'échoppe se tenait à proximité et la regardait,

l'air inquiet.

« Merci de m'avoir laissée utiliser la pièce », dit Mari en veillant à ce que sa fureur contre Stimon ne transparût pas dans son adresse au commerçant.

Ce dernier ne répondit pas et se contenta de s'incliner en guise d'au revoir quand Mari sortit de son magasin.

Une fois à l'extérieur, où le danger pouvait surgir de toute part, elle sentit son humeur s'assombrir. La précipitation inhabituelle avec laquelle les gens bondissaient hors de son chemin alors qu'elle descendait la rue lui montrait à quel point son expression était menaçante. Elle chercha des signes de bandits à cheval ou à pied, en souhaitant presque tomber nez à nez avec eux pour avoir une belle et bruyante fusillade en plein cœur de Ringhmon. Cela en remontrerait à Stimon. Mais elle ne vit aucune trace des cavaliers couverts de poussière.

L'hôtel de la guilde des mécaniciens, sis non loin des limites de la ville, était aussi vieux que Ringhmon elle-même, comme dans bon nombre de localités. L'aqueduc qui desservait la cité, en provenance des montagnes plus au nord, transitait par l'hôtel avant de poursuivre vers le centre. Les communs soupçonnaient une conspiration de la guilde pour contrôler l'approvisionnement en eau de la ville. Mari et les autres mécaniciens savaient que le flux traversait des générateurs hydroélectriques qui alimentaient non seulement l'hôtel, mais aussi les manufactures et tous les bâtiments dont les propriétaires étaient prêts à payer pour le câblage et la fourniture d'électricité.

Bien entendu, de cette façon, les mécaniciens avaient la mainmise sur l'approvisionnement de Ringhmon, tant en eau qu'en électricité.

Le soleil se couchait lorsque Mari atteignit l'esplanade devant l'hôtel des mécaniciens, aux allures de forteresse. La longue marche dans la chaleur n'avait en rien adouci son humeur. Ses talons résonnèrent sur les pavés tandis qu'elle traversait la place pour gravir les marches de l'escalier monumental et rejoindre les lourdes portes.

Un apprenti en faction à l'entrée étudiait un texte, comme c'était la coutume quand il n'y avait pas de visiteurs à accueillir. Aussi ne la vit-il que lorsqu'elle fut presque sur lui. Il la dévisagea et ses lèvres s'étirèrent en un large sourire.

« Salut, princesse. Qu'est-ce que je peux faire pour toi ? »

Mari s'arrêta aussitôt, puis elle réalisa que, pour cet apprenti, quelqu'un de son âge ne pouvait être qu'un autre apprenti. Cela calma son indignation passagère.

Une seconde plus tard, l'horreur se dessina sur les traits de son interlocuteur qui, baissant les yeux, venait de constater qu'elle portait la veste noire des mécaniciens.

« D...dame mécanicienne. Pardonnez-moi. Je... je ne...

— De toute évidence, oui », acquiesça Mari. L'erreur naturelle de l'apprenti et sa terreur apaisèrent sa colère. « Je suis la maîtresse mécanicienne Mari de...

— M...maîtresse mécanicienne ? » Le garçon la fixait d'un air désespéré. « Ma dame, s'il vous plaît, je ne savais pas. »

L'angoisse dans sa voix était si intense que Mari le regarda droit dans les yeux.

« Oui. Tu ne savais pas. Maintenant, tu sais. Détends-toi. »

L'apprenti, toujours livide, s'inclina devant elle.

« J'implore votre pardon, dame maîtresse mécanicienne. »

La jeune femme l'examina avec plus d'attention en sentant son irritation faire place à l'inquiétude. Repensant au comportement du mécanicien émérite Stimon à son rencontre, elle se demanda ce que subissaient les apprentis dans cet hôtel de la guilda. Tous les apprentis enduraient brimades et harcèlement de la part des mécaniciens, mais Mari avait entendu dire que certains hôtels étaient pires que d'autres.

« Apprenti, dit-elle fermement, je te pardonne. C'est compris ? Nul besoin d'autres excuses. »

Le garçon releva la tête, la regarda à nouveau dans les yeux et opina. « Oui, ma dame. Merci. Je ferai un rapport complet à propos de cet incident à mon chef d'équipe afin qu'il puisse...

— Tu ne feras rien de tel ! J'ai accepté tes excuses, l'affaire est close. C'est oublié.

— Mais, ma dame...

— Ceci est un ordre d'une maîtresse mécanicienne, compris ?

— Oui, ma dame. Je vous en remercie. » Le soulagement le laissait presque sans voix. « Si j'avais su que vous arriviez...

— Ne t'a-t-on pas informé de ma venue ? » Une rebuffade de plus signée Stimon, qui allait jusqu'à lui refuser la plus élémentaire des courtoisies.

« Non, madame », dit l'apprenti en se raidissant alors que les traits de Mari se durcissaient de nouveau.

Elle s'obligea à se détendre. « Ce n'est pas non plus de ta faute. J'ai besoin d'une chambre.

— Bien entendu, maîtresse mécanicienne ! »

L'apprenti faillit s'étaler de tout son long en appelant un collègue à la rescousse pour accompagner Mari jusqu'à sa chambre et y porter ses bagages.

Une fois la porte refermée derrière elle, la mécanicienne soupira longuement et se tint immobile pour laisser redescendre sa colère, avant de fusiller le système de climatisation du regard. Un mince filet d'air s'en échappait péniblement. Mari asséna à l'appareil un coup sec qui le fit crachoter. *Tu me cherches, espèce de tas de ferraille bon pour la casse ? J'ai réparé, les yeux fermés, des trucs bien plus compliqués que toi !*

Elle plongea la main dans son sac, en sortit sa trousse à outils, fit sauter le panneau frontal de l'unité et en examina l'intérieur. Comme elle s'y attendait, la vis censée maintenir un des fils d'alimentation du moteur était desserrée. La jeune femme saisit un tournevis, rectifia la connexion défaillante – ce qui fit repartir le ventilateur à plein régime –, et remboîta la façade en la martelant avec le manche de son outil.

Cette réparation simple lui apporta une réelle satisfaction. Elle pensa à la tâche qui l'attendait le lendemain et sentit son humeur embellir. *Je fais partie de la poignée de mécaniciens capables de s'acquitter de cette mission. Ils me traitent comme si j'étais une gamine ? Eh bien, attendons qu'ils me voient donc à l'œuvre. Après, ils me donneront tous du Dame, sans rechigner.*

Pendant quelques secondes, elle songea à se laver. À se faire toute petite, à agir selon ce qui était attendu d'elle, dans le strict respect des convenances. Elle avait passé des années à prendre en considération ces choses-là, des années à filer relativement doux en s'efforçant de ne pas faire de vagues, sans grand succès, il est vrai. Elle avait toujours posé trop de questions, elle s'était toujours rebiffée contre les règles qu'elle jugeait absurdes, et les autres apprentis – comme, plus tard, les autres mécaniciens – avaient pris l'habitude de se tourner vers elle en toute circonstance. Cela lui avait valu son rang de maîtresse mécanicienne, une rencontre manquée avec la mort quelques jours plus tôt, et des comportements détestables de la part des mécaniciens émérites.

Mari ajusta sa veste poussiéreuse, passa la main dans ses cheveux sales, serra les dents et partit à la recherche du mécanicien émérite Stimon.

L'heure du dîner ayant sonné, elle se dirigea vers le réfectoire. Elle y trouva Stimon, présidant la table des mécaniciens émérites, comme le prévoyait son statut de superviseur. Mari traversa la salle d'un pas sec, parfaitement consciente que ses bottes laissaient des empreintes crasseuses sur le sol et que l'ensemble des mécaniciens présents avaient les yeux rivés sur elle. Elle s'arrêta devant la table du superviseur.

« Maîtresse mécanicienne Mari au rapport. »

Tous les mécaniciens émérites la toisèrent d'un œil désapprouvateur. Stimon se leva. Il avait le crâne rasé, un ventre imposant et un froncement de sourcils réellement impressionnant. Les conversations dans le réfectoire s'étant instantanément interrompues, la voix de Stimon porta jusque dans les moindres recoins.

« Oser vous présenter dans une tenue pareille requiert sans doute quelques explications.

— Je vous ai informé plus tôt dans la soirée que ma caravane a été attaquée et entièrement détruite. J'ai été contrainte de rejoindre cette

ville par mes propres moyens en traversant le désert. J'ai utilisé le peu d'eau dont je disposais pour ne pas mourir de soif, aussi n'ai-je malheureusement pas été en mesure de faire ma toilette tous les soirs. Néanmoins, vous m'avez enjoint de me présenter au rapport dès mon arrivée, je me conforme donc à vos instructions. »

Mari releva brusquement la tête pour chasser une mèche de cheveux tombée devant ses yeux, provoquant la formation d'un fin nuage de poussière qui flotta vers l'aréopage de mécaniciens émérites.

« Mécanicienne Mari...

— Maîtresse mécanicienne Mari. »

Stimon se rassit et ses doigts tambourinèrent sur la table.

« Il me semble que les efforts fournis pendant votre voyage ont eu raison de vous. »

Mari sourit.

« Nullement, superviseur.

— C'est moi qui décide si un mécanicien est apte à remplir un contrat ou s'il ne l'est pas.

— Avez-vous l'intention de dénoncer le contrat avec Ringhmon ? Je suis la seule mécanicienne à des kilomètres à la ronde capable de m'acquitter de la tâche. Je présume toutefois que vous ne souhaitez pas en parler en ces lieux.

— Non, en effet, lâcha Stimon, dont la figure virait au rouge. Vous pouvez disposer. Je vous verrai demain matin, quand vous aurez fait le nécessaire pour que votre mise réponde aux standards exigés par la guilde.

— Merci, superviseur d'hôtel de guilde Stimon. » Mari pivota sur ses talons comme une apprentie et avança jusqu'à une table occupée par plusieurs mécaniciens. Tandis qu'un apprenti s'empressait de lui apporter boisson et assiette de victuailles, Mari salua les convives de la tête.

Une mécanicienne fit semblant de ne pas l'avoir vue. Les deux autres, un homme et une femme, lui sourirent en retour.

« Tu as vraiment survécu dans la Désolation ? » souffla le mécanicien à voix basse, alors que les conversations reprenaient peu à peu dans le réfectoire.

Mari passa la main sur son front et regarda la poussière qui s'y étalait.

« Je crois bien que oui. Mais je n'en serai pas complètement certaine avant d'avoir nettoyé toute cette crasse. »

La mécanicienne qui l'avait snobée opina du chef.

« Voilà ce que c'est que de promouvoir une gamine au rang de mécanicienne. »

Mari lui sourit de toutes ses dents.

« Maîtresse mécanicienne. J'ai obtenu mon diplôme de

mécanicienne à seize ans. »

La femme la fusilla des yeux, se leva et partit s'asseoir à une autre table.

Le visage de la mécanicienne restée attablée s'illumina soudain.

« Tu dois être Mari. Un de mes amis à l'académie m'a parlé de toi dans une de ses lettres. Je suis Cara. »

Le mécanicien inclina la tête.

« Je m'appelle Trux. Les mécaniciens émérites nous lancent des regards noirs.

— Je fais collection, dit Mari en fourrageant dans son assiette.

— Ils sont plus à cran que d'habitude, avec ces émeutes à Portjulien.

— Des émeutes ? » Mari avala une gorgée d'eau pour s'éclaircir la voix. « J'ai été coupée de tout pendant des semaines. Que s'est-il passé ?

— Tout a commencé par des manifestations classiques contre la guilde des mécaniciens, répondit Cara. Mais quand l'hôtel de Portjulien a recommandé aux autorités de faire cesser les troubles, les gens ont perdu la tête. Ils ont mis la ville à feu et à sang durant plusieurs jours avant que les troupes de la Fédération ne parviennent à rétablir l'ordre. C'est typique : ils prétendent vouloir gouverner par eux-mêmes et démontrent aussi sec qu'ils en sont incapables.

— Pas si typique que ça, objecta Trux. Je veux parler des manifestations. C'était curieux que les communs explosent ainsi. On aurait dit qu'on les y avait poussés.

— Pourtant, personne n'a rien remarqué qui sortît de l'ordinaire. La routine. Sauf que les communs sont devenus enragés.

— Encore heureux que leur fureur n'ait pas été canalisée. Les communs ont besoin d'un chef, mais ils ne trouveront jamais quelqu'un qu'ils soient tous prêts à suivre. C'est pour cette raison qu'ils se cramponnent à ces inepties sur la fille de Jules.

— De quoi s'agit-il ? demanda Mari. Ce n'est pas la première fois que j'entends cette référence. »

Cara eut un rire dédaigneux.

« Les communs croient qu'il existe une prophétie énoncée par les mages il y a très longtemps. Une prophétie évoquant une fille de Jules censée, un jour, renverser la guilde des mécaniciens. Est-ce que tu imagines le degré de désespoir qu'il faut atteindre pour gober les paroles d'un mage ? »

Mari s'empressa de boire une gorgée d'eau pour éviter de répliquer, en espérant que son attitude ne trahirait pas ses pensées.

« Selon les communs, précisa Trux, elle renversera également la guilde des mages. Mais Jules n'est pas revenue d'entre les morts, et les communs n'ont plus qu'à croiser les doigts pour qu'elle ait une descendante à la hauteur de la tâche.

— S'il y a quelqu'un qui aurait pu le faire, c'est bien Jules, dit Cara. Mais même elle n'aurait jamais réussi à renverser notre guilde, n'est-ce pas ? »

Mari haussa les épaules.

« Je ne sais rien à propos de Jules. » Elle vit l'incrédulité se peindre sur les visages de ses compagnons de tablée. « L'histoire n'était pas mon sujet de prédilection. »

Trux laissa échapper un rire franc.

« Si tu as décroché le grade de mécanicienne à seize ans, c'est normal que tu n'aies pas eu beaucoup de temps à consacrer aux matières non techniques. Jules était un officier de la flotte impériale, il y a bien longtemps, quand seules les rives à l'est de la mer de Bakre étaient colonisées. Un jour, elle a quitté le service impérial, armé son propre navire, et elle est partie vers l'ouest, avide d'exploration, avant de se livrer à la piraterie. Elle a été la première à traverser le détroit des Goélands pour rejoindre la mer Julienne, et la première aussi à naviguer dans les eaux de l'océan Umbari. Elle a également participé à la fondation de plusieurs villes de la Fédération. Et quand l'Empire a essayé de s'étendre vers le ponant, c'est elle qui a organisé les cités de l'Ouest de manière à ce qu'elles puissent se défendre, limitant ainsi le contrôle impérial à la côte est de la mer de Bakre.

— Ce devait être une mécanicienne non dépistée, ajouta Cara. Une personne d'extraction commune n'aurait jamais pu accomplir autant d'exploits.

— Impressionnant, fit Mari. Mais pourquoi les troubles à Portjulien inquiètent-ils les mécaniciens émérites d'ici ? Même si les émeutes sont plus violentes que d'ordinaire, Portjulien est loin de Ringhmon. Ce n'est pas comme s'il n'y avait jamais eu d'échauffourées auparavant ou que des communs ne s'en étaient jamais pris aux hôtels de la guilde.

— C'est à cause de Tiae, répondit Cara. Ce royaume s'est effondré depuis quoi ? quinze ans ? Et les choses ne font qu'empirer. D'après ce que l'on entend, il y règne désormais l'anarchie la plus absolue.

— Il y a une dizaine d'années, la guilde a rapatrié le dernier mécanicien qui s'y trouvait. Rester sur place était trop dangereux. Depuis, la guilde s'efforce de tenir ses positions le long de la frontière qui sépare la Fédération de ce qui fut le royaume de Tiae. Nous supposons que ce qui effraie les mécaniciens émérites, c'est que les troubles à Portjulien soient un signe avant-coureur d'une propagation, vers le nord, des problèmes en Tiae. Si nous perdons la Fédération comme nous avons perdu Tiae... eh bien, c'est un gros morceau de Dematr.

— Mais même ça n'inciterait pas la guilde à remettre ses pratiques en question », grommela Mari, en regrettant aussitôt d'avoir exprimé

ses pensées à haute voix.

À son grand étonnement, les deux autres acquiescèrent en silence.

« Il faut faire quelque chose, c'est certain, dit Trux, en fixant Mari droit dans les yeux. J'ai entendu dire... » Il coula un regard à la dérobée vers la table des mécaniciens émérites. « Mais bon, Cara et moi devrions peut-être te laisser dîner en paix. »

La tension soudaine chez ses interlocuteurs incita Mari à ne pas insister. D'autant plus qu'elle n'avait aucune envie d'être à nouveau celle vers qui chacun se tournait, en quête de réponses. Oui, elle était convaincue que les mécaniciens se devaient de toujours proposer de nouvelles solutions plutôt que de se référer systématiquement à celles du passé ; oui, elle l'avait répété plus d'une fois ; oui, elle était capable de débouler comme une furie dans le réfectoire, couverte de poussière. Étaient-ce des motifs suffisants pour que les autres mécaniciens la croient assez cinglée pour...

Pour quoi, au juste ?

Elle n'avait pas la réponse à cette question, mais elle savait ce qui arrivait aux mécaniciens qui se plaignaient trop souvent et trop fort.

Mari mangea rapidement. Les apprentis eurent fort à faire, remplissant régulièrement son gobelet tandis que son organisme s'efforçait de compenser la déshydratation due à son périple dans le désert. Elle vida son dernier verre et des effluves nauséabonds lui piquèrent les narines.

« Est-ce mon odeur ? demanda-t-elle à Cara.

— Eh bien, oui. À ta décharge, c'est compréhensible si tu es arrivée jusqu'ici en traversant la Désolation à pied.

— Compréhensible ou non, je vous remercie de l'avoir supportée. Je ferais mieux d'aller me savonner. »

Mari sentit tous les regards rivés sur elle alors qu'elle quittait le réfectoire, puis elle entendit le grondement des conversations aller crescendo.

De retour dans sa chambre, la jeune femme dut se faire couler deux bains successifs, l'eau du premier étant vite devenue trop crasseuse pour qu'elle puisse s'y laver. Cheveux propres et peignés, habillée de frais, elle retint sa respiration le temps de rouler ses vêtements sales en boule et de les déposer dans le couloir pour qu'on les emportât à la blanchisserie. Ne pouvant faire de même avec sa veste, elle la nettoya du mieux qu'elle put.

Après l'avoir enfilée, elle contempla son reflet dans un miroir. *Pas étonnant que le mage n'ait rien tenté !* Plusieurs semaines de confinement dans un chariot étouffant, suivies d'une semaine de marche dans le désert, n'avaient en rien arrangé son apparence. Au moins était-elle propre, désormais. Elle tourna la tête, les pointes de ses cheveux effleurèrent ses épaules et elle se demanda, comme elle y

pensait régulièrement, si elle n'allait pas les raccourcir. Certains jours, ses cheveux l'excédaient, mais en d'autres occasions elle appréciait leur longueur. Aussi décida-t-elle de ne rien changer.

Fatiguée et fébrile, Mari sortit son pistolet du holster suspendu au dossier d'une chaise. Après tout le temps passé dans le désert, l'arme couverte de poussière avait, elle aussi, besoin d'être nettoyée. Mari s'assit, attrapa une bouteille d'huile, des brosses, et s'attela à la tâche, trouvant du réconfort dans ce simple travail manuel. Dès qu'elle eut terminé, elle remonta le pistolet, tira la glissière pour vérifier le bon fonctionnement du mécanisme, pressa la détente, perçut le cliquetis du chien sur la chambre vide, puis réinséra le chargeur, réarma le cran de sûreté et remit l'arme dans son étui.

Pour la ressortir aussitôt en entendant frapper à sa porte.

« Qui est là ? s'exclama-t-elle, en souhaitant être capable de maîtriser sa voix aussi bien que le mage.

— Mécanicien Pradar. Je me demandais si vous pourriez me donner des nouvelles de mon oncle. Il était rattaché à l'hôtel de la guilde de Caer Lyn. »

Irritée contre elle-même pour ce mouvement de panique et surprise d'avoir pu réagir ainsi dans un hôtel de sa guilde, Mari glissa le pistolet dans le holster.

Elle s'immobilisa pour reprendre le contrôle de sa respiration avant d'ouvrir la porte.

Le mécanicien qui lui faisait face devait avoir dans les vingt-cinq ans. Il semblait aussi nerveux que Mari l'avait été quelques instants plus tôt.

« Maîtresse mécanicienne Mari de Caer Lyn ?

— C'est moi. Même si cela fait deux ans maintenant que j'ai quitté cette île. Voulez-vous entrer et...

— Non ! » Pradar sourit d'un air tendu. « Mieux vaut que nous parlions ici.

— Très bien. Comment s'appelle votre oncle ?

— Rindal. Mécanicien Rindal. » Pradar avait dû percevoir sa réaction. « Est-ce que vous savez quelque chose ? » Sa voix se fit implorante.

Mari hésita, songeant qu'elle avait déjà bien assez d'ennuis. Mais si Rindal était effectivement l'oncle de ce type...

« Oui. Dites-moi d'abord ce que vous, vous savez. »

Pradar eut un geste d'impuissance.

« Il a tout bonnement disparu. Oncle Rindal a cessé de nous écrire et les lettres que mon père lui a envoyées sont restées sans réponse. Nous nous sommes renseignés auprès d'autres mécaniciens que nous connaissons à Caer Lyn. Tout ce qu'ils nous ont dit, c'est qu'il était parti. Personne ne savait où ni comment.

— Je sais comment, murmura Mari, dans un soupir. Je ne sais pas où. En tout cas, pas avec certitude.

— Que savez-vous ? demanda Pradar, les yeux brillants d'espoir et d'appréhension. S'il vous plaît. Mon père... cela fait des années.

— Quatre ans », lâcha la jeune femme. Elle n'avait jamais oublié ce qui s'était passé cette nuit-là, parce que les cauchemars n'étaient pas censés survenir en état de veille. « J'étais de garde cette nuit-là, affectée à la sécurité intérieure de l'hôtel de la guilde. Vous savez à quel point c'est barbant. Il n'arrive jamais rien. Sauf cette nuit-là. Peu après minuit, j'ai reçu un appel du poste de garde à l'entrée. Des mécaniciens attendaient là. Des mécaniciens comme je n'en avais jamais vu auparavant. Ils étaient tous armés de pistolets et de fusils et ils avaient l'air... dangereux. Le superviseur de l'hôtel était présent également. Il m'a dit d'obéir à la lettre aux ordres que me donneraient ces individus. Puis il est parti. »

Pradar hocha la tête, en la regardant droit dans les yeux.

« Des mécaniciens dangereux ?

— Oui. Comme s'ils avaient été soldats et non des mécaniciens. Pourtant, c'étaient bien des mécaniciens. Je ne peux pas mieux l'expliquer. Leur chef m'a dit de les conduire à la chambre du mécanicien Rindal. Et j'ai obéi. » Mari serra les dents en se remémorant les événements, envahie par un sentiment de culpabilité.

« Vous n'aviez pas le choix. Vous n'étiez qu'une apprentie à qui un superviseur et des mécaniciens avaient donné des ordres.

— Merci. Je me rappelle avoir pensé "ça y est, Rindal va trinquer". Parce qu'on l'avait tous entendu se disputer avec les mécaniciens émérites et dire des choses comme "nous devons fonctionner différemment" ou encore "c'est injuste". »

Pradar acquiesça, le visage voilé de tristesse.

« Père disait qu'oncle Rindal était fort en gueule. Je m'en souviens comme d'un homme aux opinions très arrêtées.

— Je les ai menés à travers l'hôtel vers la chambre du mécanicien Rindal », poursuivit Mari, en revivant les souvenirs de cette nuit-là. Les mécaniciens patibulaires se déplaçaient en un groupe compact, sans souffler mot. Mari ouvrait la marche, terrorisée à l'idée de faire un faux pas, quel que fût le sens de « faux pas » pour ces individus. Les couloirs, animés et bruyants durant la journée, étaient vides et silencieux, comme toujours à cette heure tardive, éclairés chichement par des lampes de sécurité. Mari n'avait pas cessé d'espérer qu'ils croiseraient quelqu'un, n'importe qui, mais elle ne vit personne. Quand ils arrivèrent enfin à proximité de la chambre de Rindal, elle désigna la porte du doigt. « Le chef m'a dit de partir sans me retourner, que je n'avais rien vu cette nuit-là, et que je ne devrais jamais en parler à quiconque, sur ordre du maître de la guilde. Mais

alors que j'atteignais l'angle du corridor, dissimulée dans l'ombre, je me suis retournée pour regarder ce qui se passait. Je les ai vus traîner le mécanicien Rindal hors de sa chambre, les bras entravés derrière le dos, un sac sur la tête. »

Mari s'ébroua, submergée par le sentiment d'impuissance revenu la hanter.

« Et au petit matin, tout ce que chacun savait, c'était que le mécanicien Rindal était parti.

— C'est... ce que nous redoutions, lui souffla Pradar, une pointe de douleur dans la voix. Vous n'en avez jamais parlé à personne ?

— À quelques amis. Ils m'ont dit de garder ça pour moi, que je ne pouvais rien y changer... à part finir comme le mécanicien Rindal si je ne fermais pas ma bouche. Parce que... tout le monde trouvait déjà que j'étais forte en gueule, moi aussi.

— C'était un conseil avisé. Vous n'auriez rien pu faire. Mon père m'a confié qu'il pensait qu'oncle Rindal avait peut-être échoué dans les geôles de la guilde à Grand-Chutes, mais nous n'avons jamais réussi à en obtenir la preuve. Je lui répéterai vos paroles, sans citer mes sources. Peut-être parviendrons-nous à en apprendre davantage sur ce qui est arrivé à oncle Rindal. Peut-être est-il encore... »

Encore en vie ? Mari n'avait jamais envisagé l'affaire sous cet angle. Emprisonner un mécanicien dissident était une chose, mais l'éliminer...

« Soyez prudents. Si votre père fait trop de bruit...

— Il risque de disparaître comme mon oncle. Je sais. Vous avez sans doute pensé qu'oncle Rindal n'était pas uniquement une grande gueule, n'est-ce pas ? Mais que c'était un traître ou un truc dans le genre.

— Oui, admit Mari. Qu'il ait simplement fait valoir ses opinions n'aurait pas dû...

— Conduire à sa disparition. Oui. Mais ce n'était pas un traître, Mari. Mon père a toujours dit qu'oncle Rindal œuvrait pour le bien de la guilde. Il était loyal. Mais il voulait remettre les choses d'aplomb.

— Je comprends ce sentiment.

— C'est la raison d'être des mécaniciens, pas vrai ? C'est ce que nous devons faire. » Visiblement au comble de la nervosité, Pradar jeta des coups d'œil furtifs vers les deux extrémités du couloir.

« Merci. Vraiment. Faites profil bas. Les mécaniciens émérites sont aussi volatils que de vieux explosifs.

— J'ai entendu parler des événements à Portjulien...

— Ce n'est pas seulement ça. On dirait que ça a quelque chose à voir avec vous. Si je peux vous être utile...

— Non, en rien. Faites profil bas, vous aussi. Je vais m'acquitter de mon travail et prendre le large. Analyser, réparer, tester et partir.

— Bonne idée. » Pradar la salua d'un signe de tête, puis il s'éloigna rapidement.

Mari referma la porte, veilla à bien la verrouiller et se laissa aller contre le mur. *Génial ! J'ai mis des semaines à retrouver le sommeil après cet incident, et voilà que les souvenirs sont revenus, aussi clairs qu'au premier jour.*

Je n'ai jamais réellement cru que Rindal était un traître. Pourquoi garder la chose secrète s'il l'avait vraiment été ?

Pourquoi ma présence en ces lieux contrarie-t-elle autant les mécaniciens émérites ? Pradar doit certainement se faire des idées.

S'efforçant de se détendre par sa seule volonté, Mari était allongée sur le lit, les yeux fixés au plafond, rêvant de pouvoir accéder au parle-au-loin de longue portée de cet hôtel pour contacter le quartier général de la guilde à Palandur. Non ! Même si l'occasion se présentait, et bien que son statut de maîtresse mécanicienne l'y autorisât, elle ne demanderait pas une chose pareille. C'était son premier contrat, et son premier réflexe serait de retourner pleurer dans le giron du professeur S'san ? Cela ne ferait que conforter tout le monde dans l'idée qu'elle était décidément trop jeune pour avoir le rang de maîtresse mécanicienne.

De plus, que pourrait-elle dire ? Que les mécaniciens émérites n'étaient pas gentils avec elle ? Ce n'était pas franchement un scoop. Les mécaniciens émérites devaient se plier aux règles qu'ils avaient eux-mêmes édictées concernant l'élévation aux rangs de mécanicien et de maître mécanicien. Néanmoins, l'une des dernières rumeurs que Mari avait entendues avant de quitter Palandur voulait que ces règles aient été amendées pour imposer désormais une durée minimale aux statuts d'apprenti et de mécanicien, plutôt que de s'en remettre uniquement aux tests d'aptitudes. Aucun changement n'était toléré au sein de la guilde. À l'exception, semblait-il, de celui qui permettrait dorénavant de bloquer l'avancement de quelqu'un comme Mari. De toute évidence, les records qu'elle avait établis en accédant successivement aux rangs de mécanicienne et de maîtresse mécanicienne resteraient inégalés, puisque plus personne n'était autorisé à progresser aussi rapidement qu'elle-même l'avait fait.

Il est manifeste que cet amendement me visait directement, mais il n'est pas passé assez vite pour m'interdire d'atteindre le rang de maîtresse mécanicienne. Tout cela, grâce au professeur S'san. Je n'avais jamais compris pourquoi elle m'avait mis autant la pression au cours de mes six derniers mois à l'académie, mais maintenant je sais qu'elle avait dû avoir vent de ce projet qui serpentait dans les arcanes administratifs de la guilde. Elle voulait que j'obtienne le diplôme avant que cet amendement n'entre en vigueur.

Et qu'ai-je fait pour lui témoigner ma gratitude ? Des pitreries comme ma

scène avec le superviseur Stimon au réfectoire. S'san m'aurait probablement arraché les oreilles pour ça. « Quel manque de professionnalisme, Mari. » Oui, clairement. Mais je ne me suis jamais sentie aussi bien.

Je pourrais essayer de parler à nouveau avec Trux et Cara. Mais je ne les connais pas, en tout cas pas assez pour me confier à eux. De surcroît, si je recherche leur compagnie et que les mécaniciens émérites m'ont à l'œil, je ne ferai que leur causer des problèmes.

Et je ne connais personne d'autre dans cette ville.

Le souvenir du mage Alain s'imposa spontanément à son esprit. Non qu'ils eussent beaucoup discuté, mais elle avait le sentiment diffus que, en dépit de leurs différences, ils auraient pu parler davantage. Était-ce sa jeunesse, si semblable à la sienne, qui le rendait sympathique à ses yeux malgré son statut peu recommandable de mage ? Éprouvait-elle de la pitié pour un garçon qui avait été incapable de se rappeler ce qu'il fallait répondre quand quelqu'un le remerciait ? Ou avait-elle trouvé quelque chose qu'elle aimait en lui durant leur séjour dans le désert ?

C'était impensable ! Allongée dans les ténèbres, prêtant l'oreille aux bruits épars de l'hôtel de la guilde – des bruits qui auraient dû la rassurer par leur familiarité –, Mari se surprit pourtant à espérer que le mage fût présent pour monter la garde pendant son sommeil, comme il l'avait fait dans le désert. *Tu es folle, Mari. Vouloir un mage dans ta chambre ? Le soleil de la Désolation t'a sans doute un peu trop tapé sur la tête.*

Du reste, je peux très bien me débrouiller toute seule. Je ne peux compter que sur moi, je le sais depuis longtemps. Depuis que...

Non. Je ne vais pas penser à mes... parents. Ils m'ont abandonnée, mais ils ne peuvent plus me faire de mal.

Pense au boulot, Mari.

Mais tenter d'y penser la ramena au mage. Comment a-t-il su quel travail m'attendait ici ? Et je n'ai personne avec qui en parler. Je ne peux même pas dire à quiconque que je connais le nom d'un mage. Si quelqu'un dans la guilde venait à ne serait-ce que me soupçonner de lui avoir divulgué des secrets, je serais aussitôt rétrogradée au rang d'apprentie et expédiée à... bon, à la réflexion, il n'y a pas pire endroit que Ringhmon.

À part Grand-Chutes.

Je ne suis pas une traîtresse. Je suis parfaitement loyale à la guilde. On ne m'y enverrait pas.

On y a envoyé Rindal.

Le boulot, Mari. Concentre-toi sur le boulot. Il doit être sacrément difficile, sinon on ne t'aurait pas fait faire tant de chemin pour assurer cette réparation.

« Prends garde à ce qui pense, mais ne vit pas. » Qu'est-ce qui inquiétait

le mage Alain à propos de mon contrat de demain ?

CHAPITRE 7

LE LENDEMAIN MATIN, à peine Alain eut-il fini son petit-déjeuner, nourrissant mais sans saveur, qu'un acolyte vint l'informer que sa présence était requise dans une autre partie de l'hôtel. Alain suivit le messenger, peu pressé de faire un rapport complet sur le sort de la caravane.

Il fut conduit dans une pièce sombre. L'acolyte recula, plié en deux, et referma les portes en laissant Alain seul face aux vagues silhouettes des mages assis devant lui. Il ne pouvait distinguer leurs traits, mais eux le voyaient parfaitement grâce à une lampe posée tout près de son visage. Alain n'avait jamais été soumis à la Question auparavant, mais il était évident que ses doyens attendaient de lui qu'il répondît de son échec.

Une voix impassible de femme jaillit de la pénombre.

« Nous avons été informés que tu as été en compagnie d'une mécanicienne pendant plusieurs jours.

— Une mécanicienne a échappé à la destruction de la caravane comme moi, confirma Alain, surpris que son interrogatoire commençât par ce point.

— Pourquoi ?

— Elle tentait de se protéger des bandits.

— Ne te moque pas de nous, jeune mage ! » La voix impassible réussit à se parer d'intonations tranchantes. « Pourquoi cette mécanicienne t'a-t-elle accompagné ? Pourquoi a-t-elle cherché secours auprès de toi ?

— Elle... » *m'a ordonné de la suivre ? Non. Je ne devrais pas préciser cela.* « Nous étions les seuls rescapés. Elle a dit qu'elle pensait que nos chances de survie seraient plus élevées si nous restions ensemble.

— Tu lui as parlé. » Ces mots neutres portaient en eux tout le poids d'une condamnation.

« Oui. C'est une ombre. Que je lui aie parlé ou non importe peu, puisqu'elle n'est rien. » Qu'ils aillent donc condamner ça !

La pause qui s'ensuivit semblait indiquer qu'on cherchait des bases afin de réfuter son raisonnement, mais qu'on n'en trouvait pas.

« La mécanicienne n'a-t-elle donné aucune autre raison pour rester avec toi ? »

Inventer un mensonge aurait nécessité un temps d'hésitation que les

doyens auraient aisément repéré. Aussi Alain répliqua-t-il du tac au tac, un ton imperturbable : « Elle a déclaré refuser de me voir mourir.

— Un mensonge éhonté, commenta une voix d'homme. Aucun mécanicien ne se serait préoccupé du sort d'un mage. N'as-tu pas vu que c'était un mensonge ? »

Moins il en dirait, mieux il se porterait. Alain ne voulait pas révéler à ces doyens à quel point la mécanicienne l'avait troublé.

« Non. Je n'ai vu nulle duplicité en elle quand elle a prononcé ces paroles.

— Trop jeune, grommela le doyen. Un mage digne de ce nom aurait perçu la tromperie. La mécanicienne escomptait sûrement quelque chose. Que t'a-t-elle demandé ? »

Alain, qui ne s'en souvenait plus, dut cette fois réfléchir avant de répondre.

« Elle a voulu savoir comment je parvenais à créer du feu. Elle ne comprenait pas le procédé. Je ne le lui ai pas dévoilé. »

La troisième silhouette se fit entendre ; sa voix était celle d'un vieil homme.

« Bien sûr, qu'elle ne comprenait pas ! J'espère que tu as eu assez de jugeote pour ne pas perdre ton temps à inculquer la sagesse à une mécanicienne. Que lui as-tu dit d'autre ? Que voulait-elle ? »

Le ton accusateur du vieux mage laissait poindre son émotion.

« Elle voulait survivre », répéta Alain, incapable de saisir ce qu'ils souhaitaient l'entendre dire. Elle avait refusé de boire ce qui leur restait d'eau, refusé de l'abandonner. Lui-même ne comprenait toujours pas son geste. Comment aurait-il pu l'expliquer à ces doyens ?

La femme reprit la parole, des notes soupçonneuses teintant sa voix égale. « Cette mécanicienne était-elle jeune ?

— Oui, doyenne.

— Tu es jeune, toi aussi.

— Oui, doyenne.

— Qu'a-t-elle essayé de te faire ? A-t-elle tenté de te piéger ?

— Me piéger ? demanda Alain, incertain de ce qu'elle voulait dire.

— A-t-elle cherché à te séduire, imbécile, alors que vous étiez seuls dans le désert ? »

Alain ne se rappelait pas quand il avait ri pour la dernière fois. Cela remontait à très longtemps. Néanmoins, l'absurdité de la question faillit lui arracher une exclamation qui aurait pu ressembler à un éclat de rire et provoquer une ire sans précédent chez les doyens. Il lui fallut mobiliser toute sa volonté pour étouffer ce son avant qu'il ne franchît ses lèvres.

« Non, doyenne. La mécanicienne n'a jamais rien fait de tel.

— Elle ne t'a jamais touché ?

— Une fois. Elle m'a touché une seule fois. » Autant qu'il s'en

souvînt, la mécanicienne n'avait effectivement pris cette initiative qu'une fois, et il eût été le roi des imbéciles de leur dire spontanément qu'il lui avait pour sa part tendu la main à deux reprises.

« Une fois ? » La doyenne se jeta sur cet aveu.

« Le grand nombre de sorts lancés pour tuer nos assaillants m'avait affaibli. Elle m'a saisi par le bras pour m'aider à me relever. »

Le silence s'éternisa. Puis un des doyens lâcha un seul mot : « Aider ? »

Alain pria pour qu'aucune émotion ne transparût sur son visage.

« C'est ainsi qu'elle a qualifié son geste. »

Ce n'était pas un mensonge. Non. Il venait de relater exactement ce qui s'était passé. Allaient-ils pousser l'interrogatoire pour savoir s'il connaissait le sens de ce terme ?

S'ensuivit une autre longue pause, à l'issue de laquelle les doyens semblèrent avoir décidé de ne pas continuer dans cette voie. Sans doute craignaient-ils de réveiller chez Alain des souvenirs importuns.

« Elle t'a donc touché pour te mettre en appétit, puis elle t'a refusé ses charmes, reprit la doyenne. S'est-elle exhibée par la suite ? T'a-t-elle promis d'être plus généreuse ultérieurement ?

— Exhibée ? » Quel était le sens de ce mot ?

« A-t-elle fait étalage de ses charmes devant toi ? » insista-t-elle.

Quels faits et gestes de la mécanicienne auraient pu être qualifiés d'étalage ? Alain n'aurait su le dire. De plus, il n'était pas tout à fait certain de ce que la doyenne mettait derrière ce terme. Les seules femmes qu'il eût côtoyées depuis son plus jeune âge étaient des mages ou des acolytes ; aucune ne dérogeait aux enseignements de la guilde quant au peu d'importance à accorder à l'apparence et aux désirs physiques. « Exhiber » devait donc signifier autre chose.

La mécanicienne n'avait pas l'air très différente. Elle devait se laver et changer de vêtements quand elle n'était pas occupée à fuir des bandits dans le désert, mais elle ne portait pas l'épaisse couche de maquillage dont se paraient certaines femmes du commun. Cet artifice reflétait les tentatives des gens du peuple de créer leur propre illusion de beauté, avait confié un doyen à Alain avant que ce dernier ne quittât l'hôtel de la guilde d'Ihris.

Pourtant, aucune de ces femmes, qui avaient montré bien plus de chair nue qu'il n'en avait vu chez la mécanicienne, n'avait semblé aussi... intéressante. Pourquoi ne lui avaient-elles laissé qu'un très vague souvenir, alors que l'image de Mari demeurait limpide dans sa mémoire ?

Il n'avait pu ignorer le corps de la mécanicienne. À plusieurs reprises, il s'était surpris à la regarder marcher quand elle le précédait et, bien qu'elle n'eût jamais quitté sa veste, Alain avait entraperçu sa chemise mouillée, collée contre sa peau. Ces visions avaient hanté ses

nuits depuis.

« Elle portait une chemise qui parfois était trempée de sueur...

— Ah ! » Cette réponse ravit la doyenne au point de dévoiler ses émotions. « Ainsi qu'un pantalon moulant, sans doute.

— Oui, doyenne, elle portait un pantalon », confirma Alain.

Ce pantalon n'était pas moulant.

Néanmoins, là où il était le plus ajusté dans son dos...

Non. Non. Non. N'y songe même pas !

La gêne engendrée par ses pensées avait dû infléchir l'expression d'Alain, car la voix neutre du doyen qui posa la question suivante suintait la satisfaction.

« Comment s'est-elle comportée avec toi, jeune mage ? »

Quelles réponses attendaient-ils de lui ? Alain le savait. Aussi les formula-t-il de manière à ce qu'elles traduisent la vérité tout en se conformant à leurs attentes.

« Elle a essayé de me donner des ordres. Elle prenait seule les décisions. Elle s'est montrée butée.

— Bien entendu. »

Elle était intelligente, pleine de ressources, résolue et loyale... elle m'a sauvé la vie. Elle m'a demandé mon avis et l'a écouté. Elle a réussi à faire ressurgir des souvenirs qui auraient dû rester enfouis. Alain ne prononça pas cette dernière tirade. À quoi bon ? Les doyens assis face à lui seraient les premiers à lui rappeler que rien n'était réel. Pourquoi risquer de les mécontenter en leur disant ce qu'ils ne voulaient pas entendre ?

D'autant plus qu'il était incapable d'expliquer ce dont il avait été le témoin. La personnalité de la mécanicienne autant que ses actes n'avaient rien à voir avec tout ce qu'on lui avait toujours inculqué. *Mais si je dis cela aux doyens, ils m'accuseront aussitôt de manquer de sagesse, même s'ils sont pareillement en peine d'expliquer quoi que ce soit.*

Pour l'heure, donc, la sagesse me dicte de n'en souffler mot.

« Mage Alain, lâcha l'aîné des doyens, même quelqu'un d'aussi jeune que toi devrait savoir que les mécaniciens ne font rien sans arrière-pensées, et que leurs agissements vont invariablement à l'encontre des intérêts de notre guilda. Avant l'attaque, tu as voyagé dans la même caravane que cette mécanicienne. A-t-elle alors cherché à entrer en contact avec toi ?

— Non, répondit Alain, certain cette fois que sa voix ne trahissait aucune émotion. Elle a passé tout le voyage cloîtrée dans sa voiture. Je n'avais pas connaissance de la présence d'un mécanicien au sein du convoi. Je ne l'ai réalisé qu'au milieu de l'assaut. »

La femme enchaîna, d'un ton glacial quoique détaché.

« Pourquoi l'as-tu autorisée à t'accompagner ? Pourquoi ne l'as-tu pas abandonnée à son sort ?

— J'ai été engagé pour protéger la caravane. Attendu que la mécanicienne en faisait partie et que le contrat passé par la guilde valait pour l'ensemble des biens et des personnes, je me suis senti obligé de la protéger également.

— C'est un argument de juriste, mage. Une sagesse nourrie par plus d'expérience t'aurait soufflé que tes services étaient destinés au seul maître caravanier, et non à un quelconque mécanicien qui continuera d'œuvrer contre les intérêts de ta guilde. »

Alain s'inclina face aux vagues silhouettes indistinctes, même s'il jugeait leurs arguments bien plus spécieux que les siens.

« Celui-ci comprend.

— Tu aurais dû refuser d'adresser la parole à cette mécanicienne, renchérit le premier doyen. Tu aurais dû la laisser se débrouiller seule dans la Désolation. Un mage plus averti n'aurait pas commis cette erreur. »

Ses pairs émirent de petits bruits approbateurs. Alain manqua froncer les sourcils – abandonner la mécanicienne Mari à une mort certaine dans le désert ! –, mais il se reprit à temps et réprima toute manifestation de ses émotions.

Le trio ne s'étant pas privé de l'aiguillonner sur sa jeunesse, il décida qu'il pouvait se permettre une question digne d'un acolyte, puisque de toute évidence on ne s'attendait à rien de plus de sa part.

« Celui-ci s'interroge. »

Un long moment s'écoula avant qu'un des doyens ne lui répondît.

« Celui-ci écoute.

— La caravane que je devais protéger a été attaquée par des bandits équipés d'armes mécaniques. J'ai vu une de ces armes de près, bien que je me sois abstenu de la toucher. On m'a enseigné que c'étaient là des simulacres élaborés à efficacité réduite. Pourtant, les armes utilisées contre nous étaient bien plus mortelles que tout ce dont j'ai entendu parler.

— Nous connaissons cette partie de ton rapport, dit la femme d'une voix dédaigneuse. Tu es jeune. Les mécaniciens sont, à leur manière, assez brillants. Leurs tromperies sont complexes et difficiles à percer à jour pour quelqu'un de peu expérimenté. Ces armes t'ont-elles tué ? Non. Tes capacités, bien que limitées du fait de ton jeune âge, se sont avérées suffisantes pour surpasser les armes des mécaniciens.

— Mais la caravane a été détruite.

— Cela n'a aucune importance à nos yeux. Tu as bien dit que seuls toi et cette mécanicienne avez survécu. Eh bien, tu ne révéleras à personne ce qu'il est advenu de cette caravane et personne n'ira croire un mécanicien. Quelques ombres sont parties, mais l'illusion demeure. »

Debout, silencieux, Alain essayait d'accepter les paroles de ces

doyens, en sachant qu'ils avaient raison, que le sort des ombres et des illusions n'avait aucune importance. Cependant, la sécurité du convoi avait été de sa responsabilité. Il se rappelait les visages du maître caravanier et du commandant de la garde. Rien que des ombres. Mais des ombres qui avaient compté sur sa protection.

Des ombres. Ses parents avaient été des ombres. Ils étaient morts sous les coups de pillards sans doute guère différents des bandits de la Désolation. Eux non plus, il n'avait pu les sauver. Alain se sentit soudain envahi par la certitude qu'il ne pourrait jamais faire abstraction des ombres et de leur destinée. C'était probablement ce qui l'avait poussé à rester avec la mécanicienne. C'était une terrible erreur, un renoncement à la sagesse, une trahison de tout ce qu'on lui avait inculqué. *En cela mes doyens ont raison, j'ai trahi ma guilde, je ne serai jamais un grand mage.*

« As-tu autre chose à nous rapporter ? demanda un des doyens. Tes sortilèges ont-ils fonctionné normalement ? Tes compétences ont-elles évolué ? »

Bien que capable de duper ses interlocuteurs sur ce point également, Alain préféra la franchise. L'étrange sensation d'urgence induite par sa dernière vision l'incitait à en dire davantage.

« J'ai fait l'expérience du don d'augure. C'est une de mes compétences désormais.

— L'augure, marmonna l'un des doyens. De tous les arts des mages, le moins utile et le plus périlleux. Prêter attention aux visions est l'un des meilleurs moyens de perdre ses pouvoirs en rendant l'illusion du monde plus tangible. Tu devrais le savoir. On n'enseigne donc plus rien aux acolytes de nos jours ?

— J'ai reçu cet enseignement, doyen. Je n'ai pas cherché à recourir à l'augure.

— Tu montres enfin des signes de sagesse.

— Doyen, dit Alain d'une voix aussi atone que possible, j'ai eu une vision qui semblait me prévenir d'un grand danger.

— En étais-tu l'objet ?

— Je ne sais pas, doyen. J'ai vu une terrible tempête, et...

— Ça suffit ! Ce que tu as vu n'était rien d'autre qu'une illusion de danger créée par ton propre esprit suite à l'attaque de la caravane. C'était un écho, voilà tout. Un mage plein de sagesse ne soufflerait pas un mot de plus à ce sujet. »

Alain obtempéra et ne souffla pas un mot de plus. Il se demanda toutefois pourquoi, malgré les efforts manifestes du doyen de faire fi de son récit, une tension palpable avait envahi sa voix. Comme si les propos d'Alain – à moins que ce fût la vision elle-même – l'avaient contrarié.

La femme l'interpella de nouveau, d'un ton sévère tant il était

empreint d'indifférence.

« Tu as beaucoup à apprendre. C'est certain. Même un acolyte devrait savoir qu'il ne faut jamais parler des visions absurdes véhiculées par l'art trompeur qu'est l'augure. Je ne comprends pas les raisons qui ont poussé la guilde à te donner, à ton âge, le statut de mage.

— La guilde ne m'a pas donné ce statut. Je l'ai mérité en montrant l'étendue de mes capacités aux doyens de l'hôtel de la guilde d'Ihris, pour leur plus grande satisfaction. »

La satisfaction de la majorité d'entre eux, en tout cas. Ils le connaissaient et l'avaient jugé sur ses compétences et non sur son âge.

« Il nous faut accepter les choix de nos pairs, même si nous ne les approuvons pas, dit la femme d'une manière qui ne laissait planer aucun doute quant à son appréciation de la décision prise par les doyens d'Ihris. À Ringhmon, tu dois obéissance aux doyens de *cet* hôtel de notre guilde. Apprends de leur expérience. La capacité à lancer des sortilèges ne signifie pas qu'un mage a acquis assez de sagesse pour se comporter comme il se doit.

— Celui-ci comprend », répondit Alain. Cette formule rituelle d'acceptation de la parole des doyens aurait dû mettre un terme à la discussion. Il n'avait aucune envie d'entendre dissenter davantage sur ses manquements.

Les doyens ne semblaient pourtant pas enclins à le libérer.

« Tu dois reprendre l'entraînement de base. Éloigne ton esprit des leurres de l'augure et concentre-toi sur la sagesse que t'enseignent tes aînés. Ton inaptitude à défaire une petite bande de malfrats atteste ton manque de confiance en tes pouvoirs. »

Alain se tendit et se fit violence pour ne rien laisser paraître de sa colère.

« Celui-ci comprend.

— Si cette mécanicienne essaie de renouer avec toi, tu ne dois pas lui parler. Tu ne dois plus avoir aucun contact avec elle. Tu devras rapporter aux doyens de cet hôtel toute tentative d'approche de sa part.

— Celui-ci comprend.

— Alors ceci peut prendre fin. » Alain vit une des silhouettes lever la main. Les volets qui obstruaient les hautes fenêtres s'écartèrent aussitôt et la lumière inonda la pièce.

La femme et les deux hommes s'avancèrent. Leurs visages impassibles détonnaient par rapport à l'hostilité ouverte dont ils avaient fait preuve pendant la Question.

« Combien de temps resteras-tu à Ringhmon, mage Alain ? s'enquit la doyenne.

— Je ne sais pas encore. Je dois me renseigner sur les possibilités

d'emploi qui existent dans cette ville.

— Il y en a peu, ronchonna le mage le plus âgé. Très peu. Ringhmon dilapide bien trop d'argent pour les jouets des mécaniciens. Fieffés imbéciles prétentieux ! »

Alain opina d'un air respectueux.

« Dans ce cas, je vais visiter la cité pour en apprendre plus à son sujet.

— Pourquoi ? demanda le troisième mage. Rien de tout cela n'est réel. On n'apprend rien à regarder des illusions.

— J'ignore si mes missions me ramèneront un jour à Ringhmon. Je devrais néanmoins me familiariser avec l'image de cette ville, même si elle est fausse, afin de servir au mieux les intérêts de ma guilde. Après tout, je suis jeune et il me reste tant à apprendre. »

Encore une chose que la mécanicienne lui avait transmise. Comment appelait-elle cette forme de discours ? Le sarcasme ? Quand s'était-il exprimé ainsi pour la dernière fois, en sachant pertinemment qu'il tournait en dérision ses propres paroles ?

Soit il avait bien dissimulé sa moquerie, soit les doyens n'avaient pas perçu son persiflage, car tous trois ponctuèrent sa réplique de hochements de tête approbateurs.

« Va pour quelques jours, alors, dit la femme, comme si Alain avait déjà annoncé la durée de son séjour. Nul ne saura ce qu'il est advenu de la dernière caravane que tu as eu à protéger. Ainsi, n'importe quel convoi en partance sera ravi de louer tes services, puisque tes tarifs sont moins élevés que ceux de mages plus expérimentés. »

Alain opina du chef, tout en s'émerveillant de la capacité des doyens à émailler chacune de leurs phrases de piques sur sa jeunesse et son inexpérience.

« Eh bien, si vous n'avez pas d'autre requête, je vais quitter l'hôtel de la guilde pour étudier ce qu'il y a à apprendre sur la ville de Ringhmon.

— Fais comme bon te semble, lâcha la doyenne. Mais veille sur ton nez, jeune mage. Ne va pas le fourrer dans des endroits où l'on pourrait te le couper.

— Les mages sombres. » Le plus âgé des trois faillit grimacer. « Une sale engeance, mais tu as déjà entendu parler d'eux. Ils sont assez nombreux par ici, attirés par les perspectives d'emploi que propose la ville. Bien sûr, les dirigeants de Ringhmon nient en bloc, mais nous savons qu'ils ont recours à leurs services. Prends garde à ne pas tomber sur l'un des leurs, jeune mage. »

Excédé par les incessantes allusions à son âge, Alain recula vers la porte.

« Je serai sur mes gardes. »

Sorti de la pièce où il avait été soumis à la Question, Alain goûta la

solitude sécurisante du couloir. Il s'arrêta pour réfléchir et recouvrer son sang-froid. *« Une petite bande de malfrats » ? Ils ne me reconnaissent aucun mérite. Ils n'ont pas cru un traître mot de ce que je leur ai raconté. Qu'auraient-ils dit si j'étais mort dans le désert ? Tout aurait été de ma faute, un échec imputé à ma jeunesse et mon manque d'expérience. Il ne serait venu à l'idée de personne d'incriminer les armes mécaniques qui sont bien plus mortelles que des arbalètes.*

Selon eux, j'aurais dû laisser la mécanicienne mourir. Peut-être aurais-je dû le faire, en effet, avant qu'elle ne pervertisse mes pensées. Pourtant, par deux fois, elle m'a sauvé la vie. Ai-je le droit de me montrer inférieur à un mécanicien ?

Ils lui avaient demandé si elle avait *« fait étalage de ses charmes »*. Alain se remémora le visage de la mécanicienne, couvert de poussière et striée de coulées de sueur, ainsi que la veste terne qu'elle refusait d'enlever même dans la pire fournaise. Les seuls charmes qu'elle lui avait dévoilés étaient ceux de son caractère. *Elle n'est peut-être qu'une ombre, mais j'ai... apprécié la personne que j'ai vue dans la Désolation. J'avais oublié ce que c'était que d'être en compagnie d'une autre personne et de souhaiter que cela continue. Quel tour du destin a fait d'elle une mécanicienne et de moi un mage ?*

Sidéré qu'une telle idée pût se former dans son esprit, Alain s'efforça de chasser le souvenir de la mécanicienne. *Apprécier ? Elle m'a fait me rappeler le sens de ce mot. Je ne dois pas la laisser m'entraîner plus loin sur les sentiers de la perte. Mais je ne dois pas non plus laisser les paroles des doyens perturber mes pensées. Si je rumine leurs critiques, j'éprouverai plus de difficulté à me concentrer sur mes sorts, au point peut-être de les affaiblir, de sorte qu'on pourrait remettre en question ma capacité à être mage.*

Peut-être est-ce leur intention ?

Cette mécanicienne... est différente. Je ressens une fébrilité étrange depuis ma dernière vision. Une vision centrée sur elle.

Pourquoi les doyens ont-ils réagi comme ils l'ont fait lorsque je l'ai mentionnée ?

Se sentant fatiguée et irritable après une mauvaise nuit de sommeil, Mari prit son petit-déjeuner au milieu des autres mécaniciens. Tous semblaient désormais très distants. Elle était habituée à cette attitude de la part des mécaniciens émérites, mais pas des autres. On aurait dit qu'on leur avait enjoint de ne pas lui adresser la parole.

Cara croisa son regard juste assez longtemps pour lui lancer un avertissement silencieux avant de détourner la tête.

On leur avait donc bien ordonné de ne pas lui parler.

Une mécanicienne émérite s'approcha de la table où Mari déjeunait

seule et la fusilla des yeux.

« Vous devez vous rendre dans le bureau du superviseur Stimon immédiatement.

— Dès que j'aurai terminé mon repas...

— Immédiatement. »

Mari acquiesça lentement, se leva de sa chaise tout aussi lentement et se dirigea sans hâte vers la sortie du réfectoire. *Puéril*, se reprocha-t-elle à elle-même. *Continue de te comporter comme une enfant et tout ce que tu vas réussir à faire, c'est apporter de l'eau à leur moulin.* Cette réflexion, pourtant, ne la fit que très légèrement presser le pas.

Elle suivit la femme à travers l'hôtel de la guilde, longeant des couloirs ancestraux au tracé familier, bien qu'elle ne les eût jamais foulés. Tous les hôtels étaient bâtis sur le même modèle. Seuls le mobilier et les œuvres d'art qui les décoraient différaient d'un établissement à l'autre. L'unique exception, bien sûr, était la capitale impériale de Palandur, où l'on avait dû démultiplier ce plan de base afin de répondre aux exigences de l'édifice abritant le quartier général de la guilde.

Le bureau du superviseur était très vaste, comme dans n'importe quel hôtel, et très bien agencé, ce qui n'était pas toujours le cas. Le mécanicien émérite Stimon était installé derrière une table immense taillée dans un bois poli en provenance des lointains tropiques australs – une denrée rare depuis la chute du royaume de Tiae. La mécanicienne émérite fit signe à Mari d'entrer et, de l'extérieur, referma les portes derrière elle.

Stimon lui indiqua un siège de simple facture disposé devant son bureau. Mari nota qu'il ne s'était pas levé de son fauteuil confortable pour la saluer.

Il la gratifia d'un hochement de tête, comme s'ils se rencontraient pour la première fois.

« Bienvenue à Ringhmon. J'imagine que vous avez profité de l'hospitalité de ces lieux hier soir, après une arrivée sans encombre. »

Mari ressentit une bouffée de colère, mais elle parvint à maîtriser sa voix. *Tu veux m'aiguillonner, c'est ça ? Voyons donc si tu aimes ça, toi aussi.*

« Les chambres sont convenables, mais l'unité de refroidissement d'air ne fonctionnait pas très bien. »

Stimon se figea un court instant en entendant critiquer la tenue de son hôtel, puis il acquiesça.

« Je vais me pencher sur la question. L'œuvre, sans doute, d'un apprenti peu soigneux.

— Je suppose que vos apprentis ne travaillent que sous la supervision d'un mécanicien diplômé. »

Stimon se fonda d'un sourire forcé.

« C'est effectivement le cas, en règle générale. Je vais m'assurer que quelqu'un s'occupe des réparations.

— Je m'en suis occupée. C'était l'affaire de quelques minutes. »

Le sourire disparut.

« Sauf ordre contraire explicite, les mécaniciens sont tenus d'exercer uniquement dans leur domaine de compétence. Je suis sûr que même quelqu'un doté d'une expérience aussi limitée que la vôtre sait cela. »

Mari fixa les yeux furibonds de Stimon ; son visage conserva un calme olympien, malgré le coup bas sur son jeune âge.

« Un mécanicien émérite ne saurait ignorer, j'en suis sûre, que les maîtres mécaniciens sont autorisés à entreprendre certaines tâches de leur propre initiative. La réglementation de la guilde est très claire sur ce point. »

Les traits de Stimon s'assombrirent, mais il changea prestement de sujet.

« La guilde voulait que votre présence dans la caravane fût secrète, de manière à garantir la confidentialité du contrat passé avec Ringhmon. Mais l'information est désormais publique.

— Oui. Vous m'avez ordonné de venir au rapport dès que possible. Cela m'a obligée à traverser la ville à la vue de tous. »

Le superviseur la toisa d'un regard calculateur, qui se durcit rapidement.

« Vous avez divulgué votre présence avant cela. »

Mari prit une longue et profonde inspiration avant de répondre.

« Ainsi que je vous l'ai dit, la caravane a été attaquée par une force lourdement armée. Je devais fuir, ce qui impliquait de sortir de la voiture dans laquelle j'étais confiné.

— C'est en effet ce que vous avez dit. Vous avez ajouté que la caravane a été décimée. Une tierce personne vous a-t-elle vue, ou vu les bandits que vous avez mentionnés ? »

Mari ne répondit pas aussitôt. Un mensonge lui éviterait tout problème à très court terme, mais il pourrait être aisément découvert. Trop de gens avaient assisté à son arrivée en ville et les marchands de sel connaissaient le statut de son compagnon de voyage.

« Oui. Une personne.

— Un commun ? Qui ?

— Ce n'était pas un homme du commun.

— Aucun autre mécanicien n'était présent dans la caravane. Votre histoire ne tient pas. »

Elle le fusilla du regard pour l'avoir implicitement accusée de fausse déclaration dans son rapport.

« C'était un mage. »

Elle avait enfin réussi à entamer le sang-froid de Stimon.

« Un mage ?

— Oui. Il avait été engagé par le maître caravanier pour protéger le convoi. »

Stimon la fixa, bouche bée.

« Comment le savez-vous ? »

Damnation ! Quand donc apprendrait-elle à tourner la langue sept fois dans sa bouche avant de l'ouvrir ? C'était sans doute dans ce but que Stimon avait attisé sa colère : l'amener à parler sans réfléchir. À présent, elle n'avait d'autre choix que de lui révéler la vérité pure et simple.

« Il me l'a dit.

— Il. Vous. L'a. Dit. » Stimon se carra dans son fauteuil, l'air sonné.

« Vous avez parlé à un mage ?

— Oui. » *N'en dis pas plus. Stimon laissera peut-être tomber.*

Mais Stimon ne laissa pas tomber.

« Pendant combien de temps avez-vous été en rapport avec ce mage ? »

Mari soupira. *Allez, finissons-en.*

« Trois jours environ. Enfin, enfin seule à seul. Puis nous avons rencontré des marchands de sel en route pour Ringhmon et voyagé avec eux. Je n'ai pas eu d'autre contact avec le mage après cela.

— Après cela ? Vous n'avez pas eu d'autre contact avec le mage après cela ? » Stimon dodelinait de la tête, incrédule. « Vous avez passé trois jours seule avec un mage ?

— Lui et moi étions les seuls rescapés. Les bandits étaient à mes trousses. Cette option m'a semblé préférable à la mort.

— Certains préféreraient la mort aux choses qu'un mage pourrait faire à une fille seule !

— Quoi ?

— Ne feignez pas l'ignorance ! Pas étonnant que vos vêtements aient eu besoin d'être nettoyés ! Nul doute que ce mage les avait imprégnés de sa puanteur, chacune des fois qu'il vous a forcée ! »

Mari sentit ses joues la brûler et elle bondit de son siège.

« Comment osez-vous ? Le mage ne m'a jamais touchée ! S'il avait essayé, je lui aurais explosé la tête ! »

Stimon la fixait, furieux.

« Êtes-vous en train de dire que la menace d'une arme l'a empêché de vous agresser ?

— Oui ! Non ! Je n'ai eu aucunement besoin de le menacer ! Il n'a rien tenté contre moi ! Et je suis profondément choquée par vos insinuations selon lesquelles j'aurais pu provoquer ou accepter un contact physique quelconque avec un mage !

— Que voulait-il alors ? »

Cette question n'avait jamais traversé l'esprit de Mari, tant la réponse semblait évidente.

« Que voulait-il ? Échapper aux bandits.

— Il aurait pu y parvenir seul. »

Certes. Mari sut qu'une fois de plus elle devait dire toute la vérité.

« Il se sentait obligé de me protéger.

— Un mage. Se sentir obligé. »

Oui, l'expression paraissait absurde, même à ses oreilles, et elle avait pourtant été là-bas, avec lui.

« Il avait un contrat pour protéger la caravane, et je faisais moi-même partie de la caravane. Je ne sais pas pourquoi un mage y attachait de l'importance, mais c'était bien le cas.

— Et vous y avez cru ? » Stimon s'adossa de nouveau, en secouant la tête. « Il voulait certainement nous espionner. Qu'a-t-il appris sur les arts des mécaniciens ? Que lui avez-vous dit ? »

La mise en garde que le mage lui avait adressée au sujet de son travail à Ringhmon lui revint en mémoire, mais elle ne lui avait rien dit pour susciter cela. Quel que fût le biais par lequel le mage avait eu vent de son contrat, elle n'en était pas responsable.

« Rien ! Nous avons simplement échappé à l'attaque et cherché un moyen de rejoindre un lieu sûr ensemble. »

Stimon la regarda en silence pendant un long moment.

« Avez-vous vu un de ses tours ? »

Mari hésita. Des tours. C'était tout ce que les mages étaient censés pouvoir accomplir. Mais la surchauffe du rocher avait été un tour des plus étonnants.

Cette fois, pourtant, elle prit le temps de réfléchir avant de parler. La manière dont Stimon avait posé cette question sonnait faux. Était-ce un piège ? Que voulait-il lui faire dire ?

Qu'elle avait été le témoin de quelque chose dont la guilde niait officiellement l'existence ?

Ce type pensait-il réellement que c'était à lui qu'elle irait raconter ça ? Avait-elle réellement vu quelque chose quand le mage avait utilisé son truc de surchauffe ?

« Non. »

La mâchoire du mécanicien émérite Stimon se crispa. Il marqua une pause et reprit, sur un ton d'une quiétude trompeuse.

« Seule, avec un mage, pendant des jours. Avez-vous la moindre idée de ce que cela représente en termes de violation des règles de notre guilde ? »

Mari sentit la colère monter à nouveau en elle. *N'agis pas comme un enfant. C'est ce qu'il cherche. Comment le professeur S'san se comporterait-elle dans une telle situation ?* La réponse apparut d'elle-même. Mari se rassit et afficha une mine interrogative.

« Quelles règles ai-je enfreintes exactement, superviseur d'hôtel de guilde ? »

Stimon la considéra d'un œil noir.

« Oseriez-vous prétendre qu'on ne vous a jamais dit de ne pas coopérer avec des mages ?

— Non, superviseur d'hôtel de guilde. Je vous demande quelles règles de la guilde précisent la conduite à tenir face à un mage. Je n'ai pas connaissance d'une instruction écrite ni d'ordres à validité permanente sur ce point. En revanche, je sais que, conformément au règlement de notre guilde, je suis dans l'obligation de protéger mes outils et d'exécuter mes contrats. Si j'avais trouvé la mort dans la Désolation, mes outils auraient été perdus et mon contrat dénoncé. » Mari offrit à Stimon sa meilleure moue de subalterne obéissante. « Je n'ai rien fait d'autre que suivre les règles de la guilde pour servir au mieux ses intérêts. »

Le mécanicien émérite se contenta de la regarder, l'incrédulité sur ses traits se muait peu à peu en une rage impuissante. Soudain, il sourit.

« Naturellement, je suis tenu de vous prier de me fournir la preuve de l'attaque de la caravane. Je vous saurai gré de ne pas nous faire l'insulte de citer le mage en témoin. Que pouvez-vous me dire au sujet des bandits ? Avez-vous pu voir leurs visages ? Entendu quelque chose qui permettrait de les identifier ? »

Mari secoua la tête, en se demandant ce que mijotait Stimon.

« Ils portaient les vêtements des hommes du désert, et le bas de leur visage était couvert. Du reste, je les ai surtout vus de loin. Le seul détail dont je sois certaine, c'est qu'ils étaient équipés d'un modèle standard de fusil à répétition qui sortait tout droit de nos manufactures de Danalee.

— Êtes-vous sûre de cela ?

— Oui. J'en ai examiné un de près.

— Vous dites en avoir eu un en votre possession et vous ne l'avez pas rapporté ?

— À ce moment-là, j'étais pourchassée par des bandits et l'arme était hors d'usage ! » Mari s'efforça une fois de plus de garder son sang-froid. « En outre, mon paquetage était déjà tellement lourd que j'ai eu toutes les peines du monde à m'en sortir. »

Stimon grimaça en branlant du chef.

« J'imagine qu'on ne pouvait rien attendre de plus de la part d'une...

— D'une quoi ? Je suis maîtresse mécanicienne et j'insiste pour être traitée comme telle. »

Les mots de Mari résonnèrent pendant quelque temps, puis Stimon sourit à nouveau.

« Il est fâcheux que ladite maîtresse mécanicienne n'ait pu relever aucun détail utile concernant ces bandits. Rien que nous ne puissions

exploiter pour vérifier son histoire.

— Pensez-vous que j'aie décidé d'aller crapahuter dans le désert pour le plaisir ? Vous savez que la caravane n'est pas arrivée dans les délais prévus. Envoyez quelqu'un jusqu'au défilé et il y trouvera un immense cratère et un monceau de cadavres.

— Les caravanes sont souvent en retard et n'arrivent parfois jamais à destination pour des raisons qui n'ont rien à voir avec les bandits. Je ne peux m'octroyer le luxe de missionner un mécanicien jusqu'à je ne sais quand afin d'enquêter sur une histoire dont rien n'atteste la véracité. » Stimon eut un geste de regret. « En l'absence d'éléments justificatifs, je me vois donc contraint d'enregistrer le retard dans votre engagement contractuel et de le déclarer non autorisé.

— Vous... » Mari dut se faire violence pour ne pas lui hurler dessus. « J'exige – j'en ai le droit – que soient enregistrés en retour une objection et un commentaire.

— C'est en effet votre droit le plus strict », concéda volontiers le superviseur.

Il sait que les autres mécaniciens émérites ne tiendront aucun compte de mes remarques. Il me sacque. Il me sacque dès mon premier contrat pour avoir failli me faire tuer en me rendant au boulot. Mari fusilla Stimon du regard.

« La parole d'un maître mécanicien ne sera pas remise en cause à Palandur.

— Vous n'êtes pas à Palandur. Ici, c'est Ringhmon. Je suis à la tête de cet hôtel. Et même à Palandur, la guilde est dirigée par des mécaniciens émérites. Vous feriez mieux de ne jamais l'oublier. » Stimon tambourina sur la table pendant un long moment, le visage rayonnant de satisfaction. « Vous pouvez rejoindre le palais du gouvernement de Ringhmon pour exécuter votre contrat. »

Mari resta assise, le temps de se dominer. « Qui m'y escortera ? Où est le point de rendez-vous ? »

Stimon fronça les sourcils.

« Vous escorter ? Personne ne va vous escorter. Vous êtes maîtresse mécanicienne », ajouta-t-il avec un sourire en coin.

Après dix années passées à surveiller ses moindres faits et gestes, pourquoi tant de mécaniciens émérites donnaient-ils brusquement l'impression de vouloir la livrer à elle-même ?

« Le mécanicien en charge de cet appareil... »

— Le maître mécanicien Xian n'a aucune envie de jouer les apprentis sous votre houlette. Il considère qu'il aurait pu régler le problème seul, s'il avait disposé d'un peu plus de temps. »

Tu parles ! C'est du boulot qu'il s'agit, Xian, pas de ton amour-propre. Mari changea de tactique.

« Je ne connais pas la ville. J'imagine que le palais du

gouvernement est assez éloigné. Les règles de la guilde...

— Les règles qui stipulent la présence obligatoire de plusieurs mécaniciens lors de l'exécution d'un contrat sont souvent ignorées. N'importe qui doté d'un peu d'expérience sait cela. Avez-vous besoin qu'on vous indique le chemin du palais ? »

Qu'on m'indique le chemin. Ni escorte. Ni transport. Qu'on m'indique le chemin.

« Non. Je le trouverai toute seule.

— Je ne devrais pas avoir à vous le rappeler, mais vous avez bien sûr ordre d'éviter tout contact avec le mage. Je le consignerai par écrit. » Simon l'honora d'un sourire dépourvu de toute trace d'humour.

Celui de Mari dévoila ses dents, puis elle se leva et tourna les talons.

Sa maîtrise de soi l'empêcha – tout juste – de claquer la porte du bureau. Une fois sortie, elle s'arrêta dans le couloir pour recouvrer son sang-froid. Fort heureusement, la mécanicienne émérite avait disparu. Mari aurait été incapable de répondre d'elle-même s'il lui avait fallu essuyer une rebuffade de plus.

Tout cela n'avait rien de commun avec ce qu'elle avait imaginé en quittant Palandur. Elle était apte à endurer la solitude et les sentiments que celle-ci engendrait. Ayant rejoint l'académie à seize ans, elle avait des années d'écart avec tous les autres étudiants, une adolescente qui n'était pas à sa place au milieu de collègues plus âgés. Elle avait réussi à gagner le respect de ses pairs grâce à ses capacités, mais à Ringhmon, pour la première fois de sa vie, elle sentait son destin lui échapper, quelle que fût sa manière de remplir le contrat. *C'est mon premier travail en solo et il tourne à la catastrophe. J'ai l'impression de me battre contre ma propre guilde. Je ne peux pas demander à des gens comme Cara, Trux ou Pradar de m'épauler alors qu'il est évident que le superviseur veut me faire mordre la poussière et qu'il laminera quiconque se mettra en travers de son chemin. Mais si ne serait-ce qu'une personne pouvait me venir en aide, tout cela serait bien moins difficile à supporter.*

Mari prit soudain conscience qu'une personne l'avait aidée sans penser aux conséquences. Le mage. *Un fichu mage, qui était prêt à mourir pour me protéger, prêt à renoncer à ses chances de survie en m'offrant nos ultimes réserves d'eau. Pourquoi Alain n'est-il pas mécanicien ? J'aurais bien besoin d'un ami comme lui.*

Par les étoiles ! Est-ce que je viens vraiment de souhaiter qu'un mage soit mon ami ? Réveille-toi, Mari. Concentre-toi sur ton travail. Tu vas te rendre au palais du gouvernement et faire le meilleur boulot jamais recensé dans les annales de la guilde. Et si quelqu'un vient te chercher des noises, il le regrettera amèrement.

Elle plongea la main dans sa veste et vérifia que son pistolet était

bien en place. Plus elle parcourut rapidement les couloirs, préférant affronter les dangers qui l'attendaient à l'extérieur plutôt que de passer une heure de plus dans l'hôtel de la guilde.

CHAPITRE 8

LES MATINS À RINGHMON semblaient aussi chauds que les après-midi, même si la brume jaunâtre qui voilait le ciel était un peu moins dense. Mari avait laissé son paquetage à l'hôtel de la guilde ; cependant, même la sacoche à outils plus petite qu'elle portait à présent paraissait s'alourdir à chacun de ses pas. Elle se dirigea vers un badaud qui marchait non loin.

« Où est le palais du gouvernement ? »

L'homme baissa la tête et tenta de poursuivre son chemin.

Stupéfaite, Mari se campa devant lui.

« Je te parle ! »

Le badaud s'arrêta brusquement et fit mine de ne la remarquer qu'à cet instant.

« Oui, dame mécanicienne ?

— Où est le palais du gouvernement ?

— Au square des Héros, dame mécanicienne », répondit le commun, avant d'essayer de la contourner.

Mari tendit le bras et lui barra la route.

« Comment puis-je m'y rendre ? »

L'homme se renfroigna, jetant de brefs regards alentour à la recherche d'une échappatoire.

« J'sais pas. »

Les gens du commun n'aimaient pas parler aux mécaniciens, mais Mari fut surprise par une telle hostilité et un tel manque de coopération.

Décontenancée, elle afficha l'attitude propre à sa guilde et son ton se fit comminatoire.

« Je te laisse une chance de reconsidérer ta réponse, et si je n'en suis pas satisfaite, tu seras très, très malheureux. Est-ce bien clair ? »

Cette démonstration de force eut l'effet escompté. L'homme hocha la tête rapidement, le visage toujours détourné.

« Les bornes bleues, dame mécanicienne. Le long de la route. Le trolley qui s'y arrête va jusqu'au palais du gouvernement. » Sa voix vibrait de peur, mais aussi de ressentiment.

Mari fixa longuement le commun, tout en essayant de déterminer ce qu'elle allait faire de lui. D'après ce qu'on lui avait enseigné, elle devait à ce stade proférer un chapelet de menaces et remettre

l'individu à sa place, mais même si la manœuvre était opérante, elle se haïrait pour en avoir usé. « Ce sera tout. » Elle reprit son chemin en quête des bornes bleues.

Le trolley s'avéra être une carriole tirée par un cheval qui se déplaçait avec une lenteur exaspérante. Au moins le conducteur se montra-t-il assez dégourdi pour ne pas demander à une mécanicienne de payer son billet, bien qu'il se dégageât de lui un mélange de peur et de ressentiment similaire à celui du badaud qu'elle avait croisé. Les communs ne portaient pas les mécaniciens dans leur cœur, mais une animosité aussi crue et palpable était singulière. Était-ce spécifique à Ringhmon ? Ou était-ce une des facettes de ce qui s'était joué à Portjulien ? Les communs ne pouvaient ignorer que, s'ils devaient représenter un jour une menace pour la guilde, ses dirigeants se contenteraient de fournir à l'Empire l'aide nécessaire pour qu'une force armée prenne possession de la ville et la transforme en avant-poste sous son contrôle.

Le trot du canasson qui tirait le trolley étant plus que laborieux, Mari eut tout loisir de regarder, d'un œil morne, défiler mollement la magnifique et crasseuse Ringhmon. Grouillant de gardes et de miliciens, la cité était le théâtre de comportements discutables.

La présence des hommes en armes avait le mérite d'être rassurante. Mari se demanda si, en définitive, les cavaliers qu'elle avait aperçus la veille n'étaient pas bel et bien liés aux bandits du désert. Tout ce qu'elle avait vu de Ringhmon jusqu'à présent semblait indiquer qu'on ne pouvait y circuler en étant ouvertement armé. Malheureusement, c'était la seule chose à porter au crédit de la ville.

Le souvenir des bandits appela celui du mage. *Je n'y serais pas arrivée sans son aide. Au moins connaît-il désormais le sens du mot aider. J'espère qu'il a reçu un meilleur accueil dans son hôtel de guilde que moi dans le mien.*

Alain quitta l'hôtel de la guilde des mages. À la pénombre des couloirs succéda l'éclat du soleil dans les rues de la ville. Une nuit de méditation et une matinée passée à subir les sombres suspicions de la Question se muèrent en une journée plus lumineuse, sans toutefois apporter de nouvel éclairage sur les problèmes qui le tourmentaient. *Je ne me laisserai pas affecter par les insultes de doyens qui ne savent rien de moi. Je ne laisserai pas une brève rencontre avec une mécanicienne détruire mon avenir de mage. Les doyens ne peuvent me changer et la mécanicienne ne peut me contrôler. Quant au don d'augure, que je ne comprends pas, je lui dénie le droit de me déstabiliser.* Pour échapper au cercle vicieux de ses pensées, Alain se laissa happer par le mouvement de cette cité étrange.

Il sortit de l'hôtel et, sur un coup de tête, s'enveloppa dans le sort qui courbait la lumière et le rendait invisible. Même un autre mage n'aurait pu sentir que sa présence et sa position. Maintenir le sortilège lui coûtait, mais il le fit pendant un certain temps et marcha sans être vu par les communs et les quelques mécaniciens dont il croisa la route, comme un acolyte se dissimulant aux yeux d'autres acolytes qui ne maîtrisaient pas encore cet art. Les doyens auraient été contrariés de le voir ainsi jouer avec ce sort. C'était sans doute la raison pour laquelle il le faisait.

En traversant une rue, Alain nota les arêtes fissurées et l'effritement des pavés dont l'alignement se détériorait. Les bâtisses témoignaient également d'une lente décrépitude. Ce que les communs et les mécaniciens appelaient réalité n'était qu'une illusion, mais une illusion qu'il convenait d'étudier avec minutie pour définir les cibles d'altérations ultérieures. Aussi Alain scruta-t-il chacune des constructions afin d'en mémoriser la moindre imperfection.

Il descendit une artère bordée de ce qui à première vue apparaissait comme de splendides maisons aux façades de pierre ajustée. Ces « pierres » n'étaient pourtant qu'une autre illusion mise au point par les communs, de simples planches biseautées à intervalles réguliers pour imiter l'apparence des blocs taillés, recouvertes de peinture mélangée à de la poussière.

Alain se surprit à se demander ce que la mécanicienne aurait pensé de ces tentatives visant à faire passer certains matériaux pour d'autres. *Qu'aurait-elle dit ? Quelque chose que je n'aurais sans doute pas compris. Les mots qu'elle utilise ne semblent pas avoir la même signification que les miens. Si je pouvais lui demander...*

Non. Cesse de penser à elle.

Toujours invisible grâce à son sortilège, Alain observa les communs qui, sans le savoir, partageaient la rue avec lui. Tous marchaient d'un pas lourd, le visage crispé en une expression d'obstination mêlée de lassitude. La superbe de Ringhmon ne devait exister que dans l'esprit de ses dirigeants.

À mesure qu'il s'enfonçait au cœur de la ville, il remarqua des hommes à l'allure aguerrie postés à de nombreux carrefours. Leur armure de cuir signalait leur appartenance à une sorte de milice locale. Chacun d'eux était équipé d'une épée courte et d'un gourdin long comme l'avant-bras. Sensible aux émotions qui émanaient des ombres, Alain eut l'impression de se noyer dans un océan d'oppression et de désespoir.

Il dissipa son sort de dissimulation et ressentit un plaisir pervers en voyant les réactions paniquées des communs face à l'apparition soudaine d'un mage dans leurs rangs. Il poursuivit son chemin vers un monument commémoratif de quelque haut fait militaire, mais quand il

fut assez près pour lire la plaque, il découvrit que cette « victoire » faisait référence à une des tentatives avortées de l'Empire pour traverser la Désolation. Alain étudia les représentations de guerriers plus grands que nature qui, brandissant les étendards de la ville, piétinaient les légions impériales. Dans un des coins du panneau, la fine couche de dorure avait disparu, révélant un métal gris grossier. Une autre illusion de richesse, cette fois mâtinée de victoire. Un palimpseste d'imposture. Les citoyens étaient-ils dupes ?

Il secoua la tête de désapprobation et se retourna pour tomber nez à nez avec des citadins qui s'étaient massés autour de lui et le fixaient d'un air circonspect. Leur attitude était d'une singulière imprudence, aussi Alain les fixa-t-il en retour de son œil de mage le plus accompli, mort et impassible, et ils se dispersèrent à la hâte. D'après ce qu'on lui avait enseigné, les communs croyaient les mages capables d'user de leurs sorts sur eux pour modifier leur apparence et leur sexe, les transformer en animaux ou en insectes, ou leur faire perdre la raison. Alain savait que c'était faux. Aucun mage ne pouvait blesser ni altérer une ombre directement ; la guilde encourageait néanmoins toutes ces superstitions, car elle voyait là un moyen parfait de maintenir les communs dans la peur et la soumission. Il aurait cependant mieux fait de simplement ignorer ces quidams. Si les doyens de l'hôtel de la guilde l'avaient vu à l'œuvre, ils auraient eu, pour une fois, de bonnes raisons de s'appesantir sur son jeune âge.

Alain leva la tête en plissant les paupières et constata que la matinée était déjà bien avancée. Comparées à cette lumière crue et cette chaleur désagréable, les cellules sombres et fraîches de l'hôtel de la guilde ne manquaient finalement pas d'attrait. En outre, Alain savait pouvoir y trouver une section consacrée aux archives. De quoi puiser dans les mots d'autrui un réconfort certain face à la vacuité du monde.

Il entreprit de rebrousser chemin et traversa une large artère. Un trolley venait de passer lentement, laborieusement tiré par un imposant cheval de trait dont il ne sut dire s'il était vieux ou juste aussi démoralisé que les habitants de la cité. Alain eut l'impression d'être observé par des yeux aveugles, apostrophé par une bouche muette. Il regarda en direction du trolley. La plupart des places assises étaient occupées par des communs qui, serrés les uns contre les autres, lui tournaient le dos, mais un des bancs ne comptait qu'un seul passager. Un passager vêtu de la courte veste noire des mécaniciens. Et aussi remarquables que cette veste étaient les cheveux de jais, coupés aux épaules, de celle qui la portait.

Maîtresse mécanicienne Mari.

Alain se figea, oublieux des carrioles et des charrettes obligées de le contourner. *Les mécaniciens sont des ombres. Ils n'ont pas d'importance.*

Elle n'a pas d'importance. Je dois reprendre ma route et rejoindre l'hôtel de la guilde.

Pourtant, n'est-il pas curieux que nos chemins se soient croisés dans cette ville, à cet endroit précis, à cet instant précis ? Certains doyens d'Ihris m'ont appris que l'illusion du monde nous guide à sa manière, parfois vers la sagesse, parfois vers l'erreur. Qu'est-ce qui m'a conduit vers cette rue, à cette heure ? Qu'est-ce qui a conduit la mécanicienne à se trouver justement dans ce trolley ?

Comment a-t-elle fait pour que je la regarde ?

Est-ce bien elle qui en est responsable ? Elle ne m'a pas regardé en retour. Pourquoi attirer mon attention de façon aussi subtile pour ensuite éviter ne serait-ce que de croiser mon regard ?

Je ne suis pas ici sans raison. Je le sens. Mais est-ce la voie de la sagesse ou de l'erreur ? Est-ce une voie que la mécanicienne a choisie pour nous deux ? Ou autre chose nous y a-t-il placés à notre insu ?

Alain savait exactement ce que lui auraient dit les doyens de Ringhmon. Il soupesa mentalement leur indignation difficilement contenue et leurs paroles pleines de dédain à son égard. Si rien n'a d'importance, alors rien n'a d'importance. Pourquoi ne pas examiner où me mènera cette voie ?

Mais à quel prix ? Qu'on le surprenne à approcher encore la mécanicienne, et...

En proie au doute, Alain regarda une nouvelle fois le dos de la maîtresse mécanicienne Mari. Son expression ne changea pas, mais l'air qu'il inspira siffla entre ses dents en un réflexe qu'il ne put réprimer. Le don d'augure s'imposa de nouveau à lui, délivrant une vision centrée, de nouveau, sur la mécanicienne. La brume noire était, cette fois, bien plus menaçante que lorsqu'il l'avait vue dans le désert. Aussi noire que la nuit la plus profonde, striée de veines rouges, elle annonçait péril et violence d'une manière telle qu'il n'eut besoin d'aucun doyen pour l'interpréter. Étrangement, il ressentit une fois encore la présence des nuages de tempête qui s'amoncelaient autour de la mécanicienne en convergeant depuis les franges brumeuses. La mécanicienne court un grave danger. Cela est-il lié à la chose qui pense, mais qui ne vit pas ? Quelle est cette chose ? La mécanicienne savait ce dont je parlais, même si elle a essayé de le dissimuler.

Est-ce une sorte de troll mécanique ? Les trolls ne vivent ni ne pensent vraiment, et les mécaniciens sont censés être incapables d'en créer. N'ai-je pas le devoir d'en apprendre davantage pour alerter la guilde ?

Si cette mécanicienne peut contrôler les actions d'un mage tel que moi, faire naître dans mon esprit certaines pensées et me faire réagir à l'appel de mon nom sans qu'il soit appelé, je dois également en informer ma guilde.

Cela n'a rien à voir avec la mécanicienne. Elle n'est rien. Je l'ai déjà mise en garde contre le danger qui l'attendait dans cette ville, une mise en

garde dont elle semble n'avoir tenu aucun compte. J'agis uniquement dans l'intérêt de ma guilde. Il répéta cette dernière phrase à plusieurs reprises tout en se demandant quel degré d'illusion comportait son raisonnement. L'illusion semblait suffisante pour justifier ses actes tandis qu'il s'efforçait de décider ce qu'il allait faire.

Pourquoi la mécanicienne n'avait-elle pas pris son avertissement au sérieux ? Alain sentit son irritation monter, mais il réprima implacablement cette émotion. Et pourquoi, alors que tous les mécaniciens qu'il avait croisés depuis le matin se déplaçaient par paires, voyageait-elle seule ? Pourquoi était-elle aussi imprudente ?

Elle n'avait jamais fait montre d'imprudence dans le désert. De désespoir, certainement, surtout quand elle avait pris le risque de dévoiler leur position à ce qui se révéla être une caravane de marchands de sel.

Qui étaient les doyens des mécaniciens ? Elle lui avait dit qu'ils ressemblaient aux siens, même si cela lui avait paru très étrange. L'avaient-ils écoutée ? Si elle les avait informés de l'avertissement, s'était-elle fait vertement rabrouer comme Alain lui-même l'avait été ?

Il eut soudain la certitude que cette mécanicienne n'avait pas d'autre choix que d'avancer vers le danger. Une fois de plus, il savait exactement ce qu'elle ressentait. Il en conçut malaise et inquiétude. Comment chasser ces sensations ? Comment se libérer de l'emprise qu'elle exerçait sur lui ?

Elle lui avait sauvé la vie. Alain faillit sourire avant de se reprendre. Voilà quelle était la solution. Elle l'avait aidé plusieurs fois. C'était par ce biais que la mécanicienne l'influçait. Rien d'étonnant, dès lors, à ce que les doyens s'évertuent à mettre les acolytes en garde contre toute forme d'aide.

Quelle parade trouver ? Les choses semblables s'annihilaient. La magie défaisait la magie. Elle l'avait sauvé ; elle l'avait aidé. Il pouvait à son tour l'aider, peut-être même lui sauver la vie. Ce qui aurait pour effet d'annuler ce que la mécanicienne lui avait fait, quoi que ce fût. Alors, il se libérerait d'elle.

Il ne parvint pas à prendre cette logique en défaut. Ce devait donc être la sagesse.

Alain suivit le trolley afin de ne pas le perdre de vue ; ce ne fut guère compliqué vu la lenteur de l'équipage. La voie pour sortir de l'erreur passait par cette mécanicienne. Il s'y était engagé en faisant équipe avec elle, il allait s'en extraire de la même manière.

Mari songea, morose, qu'avoir choisi ce moyen de locomotion présentait un seul point positif : personne n'osait s'asseoir sur le même banc qu'un mécanicien. Ainsi, que le trolley fût vide ou bondé, elle

était certaine de ne jamais manquer d'espace. Ni de temps, hélas. Le temps de ressasser de sombres pensées sur les mécaniciens émérites manifestement déterminés à précipiter sa chute, sur les mages qui ne se comportaient pas comme tels et dispensaient des avertissements à propos de choses dont ils étaient censés ignorer l'existence, ainsi que sur cette ville pleine de communs hostiles qui semblaient prêts à exploser comme une chaudière soumise à un excès de pression.

Mari éprouva une pointe de compassion pour les mécaniciens émérites qui s'inquiétaient de voir Ringhmon s'embraser comme Portjulien. Une pointe, pas davantage. Ces mêmes mécaniciens émérites s'entêtaient à appliquer des réglementations qui non seulement maintenaient les communs sous contrôle, mais induisaient chez eux un ressentiment lié à ce statut inférieur. Alors qu'elle n'était qu'apprentie, Mari avait souvent eu des discussions enflammées avec ses pairs à ce sujet, soutenant pour sa part qu'il devait exister un moyen de garder la mainmise sur les communs sans en rajouter. Elle avait commencé à rallier des gens à son point de vue lorsqu'il fut mis brutalement fin à ces débats. Elle avait été convoquée par le superviseur de l'hôtel de la guilde de Caer Lyn et sévèrement questionnée sur ses opinions. L'entrevue s'était soldée par des ordres très clairs. *Nous savons ce que nous faisons. Nous avons des siècles d'expérience. « Voilà encore quelques années, tu vivais dans un taudis parmi les communs, en pensant que tu ne valais pas mieux qu'eux. Tu avais tort à l'époque, tout comme tu as tort aujourd'hui. Écoute, apprend et obéis. »*

Mari n'étant pas stupide, elle avait tenu sa langue comme une gentille petite apprentie. Mais elle n'avait pas compris à ce moment-là et ne comprenait toujours pas les raisons pour lesquelles les mécaniciens émérites refusaient une approche différente. *Ce n'est pas comme si la supériorité des mécaniciens était artificielle, une pure invention. Les communs sont incapables d'accomplir les tâches des mécaniciens. Ils ont besoin de nous.* Leur accorder un peu de dignité n'altérerait en rien cette réalité.

« Rien n'est réel. »

Fichu mage. Il avait foi en des préceptes très étranges. Mieux valait qu'elle oublie tout cela aussi vite que possible. Elle savait parfaitement ce qui était réel et ce qui ne l'était pas.

Mari étudia longuement la silhouette d'un mage – facilement reconnaissable, tant les communs laissaient de place autour de lui – qui marchait un peu plus loin dans la rue, avant de se rendre compte qu'elle espérait apercevoir un mage bien particulier. Ce ne pouvait être lui. Trop petit et trop gros.

Pourquoi le cherchait-elle des yeux ? Il appartenait à un passé révolu. *Cesse de penser à lui.* Elle était ici pour un travail précis.

Regarde droit devant. Concentre-toi.

Le trolley arriva enfin devant le palais du gouvernement de la ville. L'imposant édifice qui s'élevait au-dessus d'une vaste place était, au moins de l'extérieur, le plus majestueux que Mari eût vu à Ringhamon, arborant une profusion de colonnes, de balustrades et de balcons coiffés d'une charpente complexe aux multiples toits pentus. L'esplanade devant le palais était quant à elle hérissée de statues, plus grandes que nature, d'hommes aux nobles atours qui regardaient du haut de leurs piédestaux les citoyens affluer de toute part vers l'immense bâtisse.

Mari cala la sangle de son sac à outils sur son épaule et se joignit au flot humain. Elle coula au passage un œil furtif vers certains des socles massifs et lut les inscriptions laudatives qui qualifiaient les hommes immortalisés dans le bronze de « serviteurs du peuple ». Si un autre mécanicien l'avait accompagnée, elle aurait émis quelques commentaires à propos de ces serviteurs qui fixaient avec condescendance ceux qu'ils étaient censés servir.

De nombreux gardes aux airs de brutes épaisses étaient postés autour de la place. Tous semblaient en état d'alerte. Mari s'arrêta en se demandant s'il était prudent d'introduire une arme en fraude dans le palais du gouvernement. La vue du pistolet paraîtrait bien incongrue si elle était amenée, en travaillant, à tomber sa veste pour se faufiler où que ce soit. Elle ne voulait pas que quiconque à Ringhamon sût qu'elle portait une arme. Elle s'agenouilla, feignant de renouer son lacet. Dans cette position, elle put glisser la main sous sa veste et en extraire le pistolet sans se faire remarquer. Elle ouvrit une poche extérieure de sa sacoche à outils, y fourra l'arme et la referma. La cachette n'était pas idéale, mais nul n'irait s'enquérir du contenu de son sac.

En rejoignant les marches, Mari fut bloquée par une longue file de citoyens qui attendaient que les gardes les autorisent à pénétrer à l'intérieur du bâtiment. Ça, c'était bon pour les communs. Les mécaniciens vivaient dans un monde régi par d'autres lois, et cette fois elle n'était pas mécontente qu'il en fût ainsi. Mari sortit de la queue et la remonta jusqu'à arriver devant l'entrée où deux gardes en plastron soigneusement poli usaient de leur autorité pour en faire voir de toutes les couleurs à des citoyens choisis arbitrairement.

L'un d'eux l'aperçut du coin de l'œil et se tourna vers elle, la main posée sur la garde tarabiscotée de son épée courte. « Hep ! Toi... » Puis il vit la veste noire. « Euh, ouais ? »

La coupe était pleine. Ces brutes avaient peut-être le pouvoir de rudoyer les gens du commun, mais ils n'allaient certainement pas jouer à ce petit jeu avec elle. Mari fusilla l'homme du regard.

« M'avez-vous adressé la parole ? »

L'autre saisit l'allusion.

« Oui, dame mécanicienne ?

— J'ai un contrat avec les Pères de la cité de Ringhmon. »

Le garde pivota vers son compagnon qui eut un signe d'étonnement. Mari s'efforça de garder son calme tandis que plusieurs communs s'étonnaient à leur tour de sa présence en ces lieux. Le collègue héla quelqu'un à l'intérieur du bâtiment.

« Gerd, il y a une mécanicienne ici. Elle dit qu'elle a un contrat. »

Le dénommé Gerd sortit. Il portait un plastron aussi rutilant que celui de ses comparses, mais était armé d'un fusil. Mari observa l'arme : il s'agissait à nouveau d'un fusil à répétition. *Je me fiche pas mal des règlements de la guilde. Si je mets un jour les pieds à Danalee, j'aurai une petite conversation avec les mécaniciens locaux à propos du choix de leurs clients.*

Combien de fusils la guilde a-t-elle cédés à la ville de Ringhmon ? Une agglomération de cette taille ne devrait pas en posséder plus d'une douzaine.

Je suppose que c'est là qu'est passé l'argent qui aurait pu permettre de doter la cité d'une architecture digne de ce nom.

Gerd la toisa d'un œil dubitatif.

« Un contrat, dites-vous, dame mécanicienne ?

— En effet, lâcha Mari, agacée par ses manières. Maîtresse mécanicienne Mari de Caer Lyn.

— Maîtresse mécanicienne ? » Gerd coula un regard vers elle, vit l'expression de son visage se durcir et décida de changer de sujet. « Quel est l'objet de ce contrat, dame mécanicienne ?

— C'est un contrat passé entre les Pères de la cité de Ringhmon et moi ; je ne suis pas autorisée à l'évoquer avec qui que ce soit d'autre. »

Gerd réfléchit quelques instants, les sourcils froncés. Mari s'imaginait voir des rouages rouillés tourner lentement dans sa tête.

« Dans ce cas, c'est avec l'administrateur Polder que vous devez traiter, dame mécanicienne. Je vais vous conduire à lui. Mais d'abord, nous devons fouiller ceci. » Le garde pointa du doigt sa sacoche.

« Ceci est mon équipement. Mes outils. Vous ne fouillerez pas ce sac. » Tout le monde le savait. Les communs n'étaient pas autorisés à toucher les outils des mécaniciens, pas plus qu'ils n'étaient autorisés à fouiller les mécaniciens eux-mêmes.

« Je suis désolé, dame mécanicienne, mais il n'y a pas d'exception. » Gerd se retrancha derrière les formules toutes faites qu'il avait dû servir à un nombre incalculable de gens du commun. « Ce sont les règles. Il n'y a pas d'exception. »

Incroyable ! Cette attitude n'était certainement pas née du jour au lendemain. Pourquoi le superviseur Stimon, qui semblait avoir pris un malin plaisir à l'humilier, avait-il toléré que se développe chez les

communs de Ringhmon ce genre de comportement ? Voulait-il forcer la guilde à intervenir dans cette ville ?

« Vous pouvez édicter autant de règles qu'il vous plaira, elles ne me concernent pas, dit Mari. Je ne sais pas pourquoi votre ville a pareillement peur de ses propres concitoyens, mais je suis une mécanicienne. Ringhmon a-t-elle oublié les égards dus à tout membre de la guilde des mécaniciens ? Entend-elle nous offenser ? Dois-je redescendre ces escaliers sur-le-champ, regagner l'hôtel de la guilde avec tous les autres mécaniciens présents dans l'enceinte de cette cité et attendre des excuses officielles de vos Pères accompagnées de la forte amende sanctionnant de tels agissements ? » Même le superviseur Stimon la soutiendrait sûrement dans cette affaire. Aucune ville ne devait être autorisée à traiter les mécaniciens de la sorte.

Mari était certaine de ne pas avoir hurlé, mais simplement énoncé son propos à haute et intelligible voix ; Gerd et ses deux comparses, pourtant, étaient penchés en arrière comme s'ils luttaienent contre un grand vent. Gerd, blanc comme un linge, hocha la tête à plusieurs reprises. Même un superviseur subalterne de la garde devait réaliser l'ampleur des conséquences qu'aurait, pour la ville, une mise à l'index prononcée par la guilde des mécaniciens : suppression de toute réparation de matériel existant, interdiction d'achat de nouveaux équipements, arrêt de livraisons ferroviaires, coupure de l'alimentation électrique fournie depuis l'hôtel de la guilde.

« Oui, dame mécanicienne. Je vais vous conduire à l'administrateur Polder. Avec votre sac »

Ayant obtenu gain de cause, Mari acquiesça. Le nom de Polder figurait sur son contrat, elle savait donc qu'il était de ceux avec qui elle pouvait parler.

« Très bien. »

Du coin de l'œil, elle aperçut des communs dans la file d'attente qui cachaient à grand-peine leur jubilation de voir les gardes se faire passer un savon. Certains osèrent même la gratifier de regards approuvateurs. *Maîtresse mécanicienne Mari, championne des gens du commun*, pensa-t-elle. *Ouais, c'est tout moi.* Les gardes avaient amplement mérité son rappel à l'ordre, mais brandir son statut de mécanicienne lui laissait toujours un goût amer dans la bouche. Elle savait de surcroît que, Gerd et ses sbires s'étant cassé les dents sur elle, c'était sur ces mêmes communs qu'ils se vengeraient de leur humiliation publique. « *Tu ne peux rien y faire, Mari. Tu ne peux pas tout réparer.* » Combien de fois Alli lui avait-elle répété ces mots ?

Gerd souffla des ordres à ses subordonnés en ponctuant ses paroles de mouvements rageurs. Puis il s'inclina en direction de Mari et l'invita d'un geste à pénétrer dans le bâtiment. Elle lui emboîta le pas, en s'efforçant de prendre une démarche assurée. La plupart des

mécaniciens adoptaient une sorte de démarche chaloupée, façon pour eux de mettre l'accent sur la supériorité de leur statut, mais Mari n'avait jamais réussi à imiter convenablement ce déhanchement. À chaque fois qu'elle s'y était essayée, elle donnait l'impression de se dandiner pour aguicher maladroitement le chaland. Ce n'était pas exactement l'image de professionnalisme que Mari souhaitait cultiver, aussi avait-elle décidé de laisser la démarche chaloupée aux autres.

Ayant secrètement toujours trouvé ce trémoussement quelque peu ridicule, elle s'était tenue à sa décision, en dépit des railleries de certains mécaniciens sur son allure, à leurs yeux trop proche du commun. De toute manière, ces mécaniciens-là ne faisaient pas partie de ceux dont l'opinion l'intéressait.

Gerd la conduisit jusqu'à une porte dépourvue d'ornement et, après avoir dégluti nerveusement, il annonça leur présence aux occupants des lieux.

L'administrateur Polder était un homme petit, à la calvitie marquée, au visage pointu et au sourire tranchant. Mari se demanda pourquoi il lui rappelait le superviseur Stimon, pourtant plus grand et plus costaud que lui, avant de se rendre compte que le sourire affiché par Polder était aussi faux que celui que Stimon avait arboré à plusieurs reprises. Ces deux-là étaient faits pour s'entendre.

Mari vit Polder congédier le chef des gardes avec l'aisance routinière des individus rompus à l'exercice du pouvoir. Elle nota également que ses vêtements étaient d'une confection soignée sans être ostentatoires. Sa puissance semblait telle qu'il ne ressentait pas la nécessité d'en remontrer. Un écho inquiétant à la posture des mécaniciens.

Polder l'entraîna plus avant dans les méandres du bâtiment.

« Comment s'est passé votre voyage vers Ringhmon, dame mécanicienne ? »

N'étant pas d'humeur à se remémorer les rudesses qu'elle avait endurées, Mari répondit froidement.

« J'ai connu mieux. Ma caravane a été détruite par des bandits. »

Le sourire faux de Polder ne fléchit pas.

« La Désolation est un endroit effroyable. L'Empire ne fait pas grand-chose pour le maintien de l'ordre de son côté de la frontière ; les brigands qui y sévissent attaquent bien trop souvent les caravanes sur le territoire de Ringhmon et ils prennent la fuite avant que nos forces armées puissent leur faire payer leurs exactions. Il est heureux que ces marchands de sel vous soient venus en aide. »

Il n'y avait rien d'étonnant à ce que l'administrateur ait eu vent de l'arrivée en ville d'une mécanicienne véhiculée par lesdits marchands. Mais pourquoi avait-il éprouvé le besoin de lui indiquer qu'il le savait ?

« Si j'ai bien compris, vous n'étiez pas la seule survivante à être ainsi secourue. »

Nous y étions. Il voulait en savoir davantage sur le mage qui, selon les dires des marchands, l'accompagnait. Mari fit un geste vague pour signifier son indifférence.

« Il y avait en effet un mage dans cette même caravane. Il s'est manifesté quand j'ai repéré le convoi marchand.

— Vous ne voyageiez pas ensemble ? »

Mari se tourna vers Polder, les sourcils froncés. *Inutile de mentir, en l'occurrence. Dis seulement ce que tout le monde s'attend à entendre.*

« Un mécanicien voyageant avec un mage ? Votre question est-elle sérieuse ?

— Non, dame mécanicienne, bien sûr que non. » Polder s'éclaircit la gorge. « Je dois reconnaître que je suis assez surpris, dame mécanicienne. Notre contrat avec votre guilda spécifiait que nous avions besoin pour cette intervention de quelqu'un de particulièrement qualifié. Le meilleur qui puisse se trouver sur les terres de l'Est. Le bureau de votre guilda à Palandur nous a certifié que vous étiez cette personne.

— Ma guilda a de bonnes raisons d'affirmer que je réponds parfaitement aux exigences du contrat. »

Deux gardes les rejoignirent dans l'un des couloirs. Mari veilla à ne pas avoir l'air méfiante tandis qu'elle observait leurs armures sobres, mais de très bonne facture, leurs gestes précis et alertes. Rien de tape-à-l'œil, contrairement aux butors de l'entrée. Ces hommes étaient de la trempe de ceux qu'elle avait vus dans la garde rapprochée de l'Empereur à Palandur ; ils n'étaient pas choisis pour leur apparence, mais pour leur redoutable efficacité. De véritables loups, chargés d'assurer la sécurité de Polder, pourtant officiellement simple administrateur de la ville.

Mari se demanda soudain qui dirigeait vraiment Ringhmon. Les Pères de la cité pouvaient penser que c'étaient eux, mais il lui semblait de plus en plus que c'était en réalité Polder qui tenait les rênes du pouvoir.

Ils franchirent plusieurs issues sécurisées par des plantons, parcoururent des couloirs exigus jalonnés de portes identiques pourvues d'inscriptions énigmatiques. Le petit groupe s'arrêta devant un vantail en bois renforcé par des lattes métalliques de haute qualité. Polder sortit une grande clé, la tourna dans la serrure, puis frappa quelques coups secs avant d'entrer.

Passé le seuil, Mari comprit la raison de ce manège. Trois gardes étaient postés à l'intérieur, dont un juste derrière la porte. Tous les regardaient avec attention. Elle aperçut alors la machine qu'elle était venue remettre en état et son cœur tressaillit.

« Impressionnant, n'est-ce pas ? lança Polder.

— Très », admit Mari. Elle fit un pas en avant pour appréhender pleinement les dimensions et la complexité de l'appareil qui dominait la pièce. Elle se sentit brusquement ragaillardie, impatiente de se mettre au travail dessus et prouver sa capacité à le réparer.

« Un Modèle 6 tout droit sorti des ateliers des machines de calcul et d'analyse de la guilde des mécaniciens à Alfarin, lâcha Polder d'une voix suffisante.

— Je sais. Pour être exact, il s'agit de la Forme 3 du Modèle 6, avec des modules additionnels de stockage de données et des capacités d'analyse accrues. » Elle regarda Polder qui consentit à se montrer vaguement admiratif.

« Je suppose donc que vous connaissez bien cet appareil.

— Mieux que n'importe qui, hormis le mécanicien qui l'a construit, et ce mécanicien a été un de mes instructeurs pendant un certain temps. »

À ce que Mari en savait, il avait supervisé la fabrication d'un seul des F3. Quelqu'un n'avait pas lésiné sur la dépense pour s'offrir la meilleure machine de calcul et d'analyse susceptible d'être construite, et la guilde avait été heureuse de s'atteler à la tâche.

Néanmoins, si elle devait en croire les registres de Palandur qu'on lui avait montrés avant son départ, Ringhmon n'avait acheté qu'un M6-F1 quelques décennies plus tôt. L'hôtel de Ringhmon avait depuis un contrat de maintenance relatif à cette machine. Une ville de taille moyenne ne disposait d'ordinaire que d'un seul appareil de ce type, car la guilde veillait à maintenir des prix élevés et une offre très réduite. Une offre exclusivement limitée aux M6, bien entendu. La guilde ne construisait jamais qu'un seul modèle à la fois, même si elle autorisait les acheteurs à ajouter des options à la version basique. Le M6 était sur le marché depuis très longtemps. Mari n'avait jamais rencontré personne qui eût vu un M5, et quand ceux-ci avaient été retirés de la circulation, tous les manuels d'utilisation et de maintenance avaient été soit détruits, soit stockés dans les chambres fortes du quartier général à Palandur, auxquelles tout accès était interdit.

Elle avait posé des questions à ce sujet, jusqu'à ce que le trop paternaliste professeur T'mos la mette en garde. « *La guilde te dira tout ce que tu dois savoir, Mari. Si une chose est inaccessible, c'est qu'il existe une bonne raison à cela. Il est évident que nous n'avons rien besoin de savoir de ce qui est conservé sous clé.* »

Pas étonnant qu'elle ne se fût jamais intéressée à l'histoire, dont l'enseignement évinçait lui aussi trop d'éléments cachés.

Mari regarda autour d'elle, d'abord les trois hommes affectés à la surveillance des lieux, puis l'administrateur Polder, enfin ses deux

gardes du corps.

« Je ne peux pas travailler avec tout ce monde dans la pièce. Cela risque de me déconcentrer et j'aimerais éviter d'avoir des gens dans le passage quand je voudrai accéder aux différentes parties de la machine. »

Elle n'était pas inquiète qu'ils la voient à l'œuvre : les codes pensants de calcul et d'analyse étaient bien trop complexes pour l'intelligence des communs. Même la grande majorité des mécaniciens étaient incapables de les comprendre, mais cela ne souciait pas la guilde puisqu'il n'existait qu'un nombre limité de machines en circulation.

Polder acquiesça sans rechigner et fit signe aux trois gardes de quitter leur poste.

Mari jaugea les dimensions de la pièce et le regarda à nouveau.

« Il y a toujours trop de monde. »

L'administrateur la fixa quelques instants, puis pointa ses deux gardes personnels du doigt et leur ordonna sans un mot de sortir à leur tour. Ils obtempérèrent, se positionnant dans le couloir de manière à voir l'intérieur de la salle sous différents angles. Leurs mains reposaient sur les gardes de leurs épées courtes. Polder recula et se colla contre le mur, les bras croisés. De toute évidence, il entendait bien rester.

Parfait. Il ferait le pied de grue des heures pendant qu'elle procéderait à la fastidieuse remise en état de cette machine. Il n'allait pas beaucoup s'amuser et serait aux premières loges pour voir à quel point Mari connaissait son boulot. Oui. Ce serait décidément parfait.

Mari ouvrit sa trousse à outils, en sortit l'équipement nécessaire, puis elle se dirigea vers le panneau de contrôle principal du M6 et saisit les premières requêtes de test. Au lieu de fournir la réponse attendue sur une bande de papier perforé, le M6 produisit une version mécanique d'un haut-le-cœur.

Mari sourit, ses mauvais pressentiments du matin dissous dans la joie d'accomplir une tâche qu'elle maîtrisait à la perfection. Son premier contrat allait s'avérer bien plus simple que bon nombre d'examens qu'elle avait passés pour décrocher son statut de maîtresse mécanicienne. Elle était capable de réparer cela. Ses doutes se dissipèrent comme un nuage de vapeur. Elle ordonna l'impression d'autres éléments sur la bande de papier, tout en examinant des morceaux de code pensant à la recherche d'erreurs. Celles-ci n'étaient pas difficiles à trouver, même si leur présence était surprenante dans un M6 qui était sur le marché depuis longtemps. Mari les traqua avec entrain, composa méticuleusement un correctif de code, le chargea dans la machine et réitéra la série de tests.

Le résultat lui fit froncer les sourcils. Le M6 eut à nouveau un haut-

le-cœur, mais d'un genre différent cette fois. Cela n'aurait pas dû arriver. Elle connaissait le code du M6 sur le bout des doigts et le correctif qu'elle avait entré n'aurait pas dû provoquer une telle réaction. Elle composa un nouveau correctif, le chargea, réitéra les tests... pour découvrir que certaines des erreurs initiales étaient revenues.

Elle se frotta le menton en scrutant les grandes boîtes métalliques façonnées à la main empilées face à elle. Il n'y avait qu'une seule explication possible à ce qui se passait. Une explication officiellement impossible, puisqu'elle impliquait quelque chose qui n'était pas censé exister, mais dont on lui avait quand même dévoilé les arcanes sur l'insistance du professeur S'san. Après une profonde inspiration, Mari établit un nouveau protocole de tests. Complètement absorbée par son travail, elle en oublia l'heure qui tournait et la silhouette silencieuse de l'administrateur Polder adossé au mur. Elle ne remarqua pas non plus les lampes électriques que l'on alluma pour éclairer la pièce qui plongeait dans la pénombre à mesure que le soleil, lui, plongeait vers l'horizon.

Les tests s'exécutaient. Mari avait les yeux rivés sur la longue bande de papier qui s'imprimait devant elle. *La voilà. Aucun doute. Ce n'est pas une erreur dans le code. C'est une contamination. Quelqu'un a infecté ce Modèle 6 avec un autre code créé spécialement pour l'empêcher de fonctionner correctement. Pas étonnant que le maître mécanicien Xian ait été incapable de réparer ça.* Qu'il fût possible de créer de telles infections constituait un secret si brûlant que seuls quelques mécaniciens en avaient connaissance, et un cercle encore plus restreint avait été formé pour apprendre à les combattre. Mari en faisait partie, ce qui expliquait qu'on lui ait confié cette mission à Ringhmon.

Si quelqu'un savait ou même soupçonnait que la source du problème était là, pourquoi ne pas m'en avoir parlé ? Qui a créé cette infection ? Je ne reconnais pas la main qui en a élaboré le code, pourtant je connais chacune des personnes aptes à concevoir des codes comme celui-là. Sans compter que programmer une infection est strictement interdit. La guilde aurait – littéralement – la tête de quiconque serait pris à le faire.

La réparation ne représentait que la moitié du problème. La seconde était de découvrir qui était responsable du dysfonctionnement. Mari leva les yeux vers l'administrateur de la ville.

« Le document contractuel stipule que vous n'avez aucune idée de l'origine du problème affectant cette machine. Avez-vous appris quelque chose depuis que vous l'avez signé ? »

— Non. Rien. Est-ce que cela veut dire que vous n'êtes pas en capacité de la réparer ? »

Il mentait. C'était la seule explication possible. Toutes ces mesures

de sécurité, tous ces gardes, toutes les armes mécaniques dont Ringhmon disposait démontraient que la ville se pensait entourée d'ennemis. Pourquoi ne les suspectait-elle pas ? Et si l'infection avait été installée à des fins de chantage, les autorités auraient sûrement déjà reçu une demande de rançon en échange d'un correctif. Au lieu de cela, Ringhmon s'était tournée vers la guilde et feignait l'ignorance.

« Je peux la réparer. Je vais avoir besoin d'effacer l'ensemble du code pensant et de le réinstaller, mais vos données, écrites et chiffrées, ne devraient pas en souffrir, sachant qu'elles sont conservées hors des composants d'analyse. »

Elle désigna les bobines de fil dans lesquelles la machine stockait les résultats de son travail.

« Êtes-vous certaine que nous ne perdrons rien ? » demanda Polder.

Mari secoua la tête en s'interrogeant sur les motifs de cette inquiétude qui avait fini par fissurer le masque que Polder affichait depuis l'instant où ils s'étaient rencontrés.

« Vous ne perdrez rien. »

Un M6 supplémentaire et le véritable maître de cette ville qui se préoccupait du sort des données qui y étaient stockées. S'efforçant de garder sur son visage un calme apparent, Mari prit la décision de ne pas quitter le palais avant d'en avoir découvert davantage sur ce qui se tramait entre ses murs.

Quand Mari eut enfin terminé de purger la machine de toute trace de contamination et réinstallé le code pensant, le ciel derrière les fenêtres découpées en haut des murs était noir. Réprimant un bâillement, la jeune femme lança une ultime batterie de tests et fut récompensée par des résultats parfaits. Elle savoura sa réussite, sensation éminemment réconfortante. *Combien de mécaniciens auraient pu effectuer cette réparation ? Peut-être deux autres, dont l'un ne quitte jamais Alfarin et le second ne s'éloigne que très rarement de Palandur. Bravo à moi. Premier contrat honoré avec brio. Bon travail, maîtresse mécanicienne Mari, et au diable le superviseur Stimon et ses manœuvres pour me sacquer. Autant que je chante moi-même mes louanges, parce que je doute fort que quiconque le fera.*

Et maintenant, le reste du boulot. Elle commanda l'impression d'une liste qui lui permettrait de récupérer les en-têtes de toutes les données stockées dans ce M6. Ni Polder ni aucun autre commun ne seraient en mesure de savoir ce qu'elle examinait, l'opération devait donc être sans danger. Néanmoins, Mari dut prendre sur elle pour dissimuler sa nervosité tandis qu'elle accédait aux fameuses données.

Les éléments cryptés défilèrent sur la bande de papier. Il ne s'agissait pas d'informations financières, de registres du personnel,

d'inventaires. Rien de ce qu'on avait coutume de conserver dans ces machines. Non. Mari regarda à deux fois pour être certaine de ne pas s'être trompée. Des mesures : longueur, largeur, épaisseur. Des formes. Des matériaux. Des spécifications.

Le descriptif, sans fioritures, d'un appareil mécanique.

Un fusil à répétition.

Ces données ne peuvent appartenir qu'à quelqu'un qui procède à la rétro-ingénierie d'un fusil élaboré par la guilde en le démontant pièce par pièce pour découvrir le moyen d'en forger une réplique. Qui ferait une chose pareille ? Et pourquoi ? Seuls les mécaniciens sont capables d'accomplir de telles tâches. La guilde interdit aux communs d'essayer de percer ses secrets et leur répète régulièrement que quiconque serait pris à se livrer à ce genre de pratiques subirait un lourd châtiment. Pourquoi le maître mécanicien Xian n'a-t-il pas repéré ce que fabriquaient ces communs ? Il ne peut pas être aussi incompetent ! Que diable se passe-t-il dans cette ville ?

Une infection d'origine inconnue. Des communs aussi hostiles qu'arrogants. Quelqu'un qui s'amusait à jouer avec des secrets de la guilde des mécaniciens. Mari eut le même sentiment que celui qu'elle avait éprouvé lors de l'attaque de la caravane par les bandits. *Je ne sais pas ce qu'il y a, mais il faut absolument que je sorte d'ici.*

« Et voilà, dit-elle d'une voix qu'elle espérait impassible. C'est fait. »

Une expression enthousiaste illumina les traits de Polder.

« Le Modèle 6 fonctionne à nouveau comme il le devrait ? »

— Exactement comme il le devrait. » Mari s'étira lentement, fourbue par la fatigue accumulée au cours de la journée, et nerveuse à la suite de ce qu'elle venait de découvrir. *Détends-toi. Tu es épuisée, prête à partir, ton travail est terminé. Sois comme le mage. Ne laisse rien transparaître d'autre.*

« Parfait. » Polder la regarda avec un intérêt courtois, pendant qu'il faisait signe aux gardes de revenir dans la pièce. « Quelle était la nature du problème ? »

Quelque chose me dit que tu le sais déjà, et, si ce n'est pas le cas, ne compte pas sur moi pour te le dire. « La cause précise est l'affaire de la guilde et ne doit être évoquée avec aucune personne extérieure. »

Loin de s'indigner ou de laisser percer cet air de ressentiment que les communs ne parvenaient à réprimer quand un mécanicien refusait de partager ses secrets, Polder acquiesça avec une humilité peu conforme au personnage.

« Naturellement. Pouvez-vous néanmoins me dire comment faire en sorte que le problème ne se répète pas ? Est-il lié à l'usage que nous faisons de ce Modèle 6 ? »

— Non.

— Vous n'avez rien vu qui sorte de l'ordinaire ? » L'administrateur

afficha soudain une mine désolée. « Vous me demandez de croire que vous ne comprenez pas le problème que vous prétendez avoir résolu ? »

L'attitude de Polder déclencha des signaux d'alarme dans la tête de Mari. Elle avait toujours pensé qu'aucun commun n'oserait faire quoi que ce fût contre elle, maintenant moins que jamais, sa présence en ces lieux étant connue de tous. Elle ne prit conscience qu'à cet instant de l'heure avancée de la nuit et des ténèbres à l'extérieur. Polder et ses gardes pourraient jurer qu'elle avait quitté le palais du gouvernement avant de disparaître mystérieusement. Elle réalisa – douloureuse sensation – qu'elle était seule, au fin fond d'un bâtiment qui appartenait à des communs, cernée de communs pour certains très dangereux.

Ils n'oseraient pas... Si ? C'était inconcevable.

Son pistolet étant dissimulé dans son sac à outils, Mari n'avait pas d'arme à portée de main. Aucune arme excepté son statut de mécanicienne. Aussi essaya-t-elle de réaffirmer rapidement sa suprématie.

« Je suis une mécanicienne, soutenue par toute la puissance de ma guilde. Je ne demande pas aux communs de faire les choses, je le leur ordonne. J'en ai fini, je m'en vais. L'hôtel de la guilde vous enverra la note pour mes services. »

Polder ne s'écarta pas de son chemin, ne s'emporta pas, mais la gratifia d'un sourire dépourvu d'humour.

« Je vois. Peut-être est-il temps que votre guilde apprenne que les gens de Ringhmon ne veulent plus rester enfermés dans la petite boîte que les mécaniciens ont fabriquée pour y confiner ce monde.

— Je n'ai aucune idée de ce dont vous parlez, et cela m'intéresse assez peu, lâcha Mari en imprégnant sa voix de ce qu'elle espérait être un mélange de colère et d'autorité. J'en ai fini, je m'en vais, répéta-t-elle avec plus d'insistance.

— Comme vous voudrez. » Polder fit un signe de la main en jetant un œil derrière Mari, là où ses deux gardes étaient postés.

Mari tournait les talons lorsque quelque chose de dur heurta violemment l'arrière de son crâne. La dernière chose qu'elle vit avant de sombrer dans les ténèbres fut Polder qui la regardait avec un sourire mauvais.

CHAPITRE 9

ALAIN OBSERVA DE LOIN la mécanicienne descendre du trolley et pénétrer dans un vaste bâtiment, le siège du gouvernement de Ringhmon. Déjà en butte à des regards curieux et inquiets, le mage commença à faire le tour de l'imposant édifice. Comme il s'y attendait, de nombreux restaurants, petits et grands, jalonnaient le périmètre afin de nourrir tous ceux qui y travaillaient. Il repéra également une échoppe qui faisait négoce de livres ; il entra et dénicha un épais volume consacré à l'histoire de Ringhmon. Le commerçant sur lequel il avait jeté son dévolu réagit à sa présence avec un malaise évident qu'Alain feignit de ne pas remarquer.

Il passa devant le comptoir où l'employé fit mine de ne pas le voir et sortit de la boutique, l'ouvrage sous le bras. Les gens du commun payaient les doyens pour bénéficier des services des mages, mais les mages ne payaient rien, avait-on expliqué à Alain. Ils prenaient les choses dont ils avaient besoin auprès de quiconque se trouvait les posséder. Les pourvoyeurs – qui ne comptaient guère, puisqu'ils n'existaient pas – devaient du reste se montrer reconnaissants que le mage n'eût pas décidé de leur prendre davantage. Si un mage souhaitait s'abriter, il entrait simplement sous n'importe quel toit et les communs vidaient les lieux. S'il avait faim, il piochait aux étals ou s'installait dans un établissement où les communs avaient coutume de se sustenter et il était aussitôt servi. Nul ne refusait quoi que ce fût à un mage. À l'exception des mécaniciens. On avait prévenu Alain que ceux-ci ne se laisseraient pas faire et, en conséquence, devaient être ignorés. Il ne fallait jamais s'introduire là où ils se trouvaient ni toucher leurs victuailles. Il suffisait de se rappeler que les mécaniciens n'existaient pas et qu'ils ne méritaient aucune attention.

« Sauf s'ils te menacent. Dans ce cas, tu dois les tuer, mage Alain. Les mécaniciens sont aussi impitoyables que vénaux. Si l'un d'eux te semble dangereux, tue-le. »

« Comment pourrais-je te payer de retour ? » lui avait demandé la mécanicienne Mari.

Alain s'arrêta au beau milieu de la rue, les yeux posés sur le livre qu'il venait de prendre. Jamais il ne pourrait agir comme les gens du commun, même s'il le décidait. « Payer » était, d'une manière ou d'une autre, rattaché à l'argent. C'était tout ce qu'il savait ; mais, d'argent, il

n'en avait pas. Pourquoi un mage en aurait-il transporté sur lui puisqu'il n'en faisait jamais usage ?

« Sauf s'ils te menacent. Dans ce cas, tu dois les tuer. »

Que se serait-il passé s'il s'était souvenu de ce conseil pendant l'attaque des bandits, alors que la mécanicienne le visait de son arme ? Il l'aurait tuée. Du moins aurait-il essayé. Et une fois qu'elle aurait été morte, les assaillants l'auraient trouvé et tué à son tour.

Le conseil prodigué par les doyens était à l'évidence déficient sur bien des points.

Au cours de son voyage d'Ihris vers le port impérial de Tersage, Alain avait séjourné dans des maisons et s'était servi en provisions exactement comme on le lui avait inculqué. Ce faisant, il avait remarqué la peur mêlée de ressentiment sur le visage de ceux qui lui fournissaient le gîte ou le couvert. Ils avaient fait de leur mieux pour dissimuler leurs sentiments, effrayés qu'il leur fît subir un sort terrible, mais un mage voyait ces choses-là.

Cela l'avait troublé. Malgré tous les enseignements reçus à l'hôtel de la guilde des mages, quand il était en présence des communs et voyait un homme et une femme, Alain ne pouvait s'empêcher de penser à ses parents. Entouré de ses pairs, il avait imité leur conduite et ignoré ces gens apeurés. Maintenant qu'il était seul au milieu d'eux, il pouvait choisir comment se comporter.

Sans doute allait-il rendre le livre dès qu'il l'aurait terminé.

Il avait néanmoins besoin de s'alimenter. Il sélectionna un restaurant dont l'une des fenêtres offrait une vue dégagée sur l'entrée du bâtiment administratif ; il s'y assit pour attendre la réapparition de la mécanicienne. Il ne savait pas précisément ce qu'il était en train de faire ni ce qu'il ferait par la suite. S'il avait dû comparer sa situation actuelle à une route, il arriverait bientôt à un point où plusieurs possibilités s'ouvraient à ses pas : continuer à avancer, rebrousser chemin ou bifurquer vers une autre voie.

Une serveuse tremblante vint se poster à côté de lui, trop terrorisée pour parler. Alain la considéra d'un œil indifférent et désigna du doigt une table voisine où un quidam déjeunait. La serveuse alla s'emparer de l'assiette et de la chope du client, avant de suspendre son geste en prenant conscience que ce n'était probablement pas ce que l'on attendait d'elle. Alain, vers qui elle se tourna, fit non de la tête et pointa les cuisines.

Il fut servi en moins de temps qu'il n'en fallait pour le dire, puis tout le monde fit comme s'il n'était pas là, tout en guettant discrètement le moindre signe de sa part qui eût indiqué qu'il avait besoin de quelque chose.

Ses doutes se confirmèrent : pareilles situations le troublaient bel et bien. Pour une raison qu'il ne parvenait à s'expliquer, en ces instants-

là les souvenirs flous de ses parents lui revenaient en mémoire. Ce n'était pas toutefois le genre de problème qu'il pouvait soumettre à un doyen.

Il mangea à la manière des mages, sans prêter attention au goût. La nourriture était une autre illusion, certes nécessaire, mais une source de distraction si l'on en faisait trop grand cas. C'était, du moins, ce qu'on lui avait enseigné, et les acolytes n'avaient pas pour habitude de remettre en cause la sagesse qui leur était inculquée. Le déjeuner terminé, Alain se plongeait dans une posture méditative : immobile, à peine conscient des personnes qui l'entouraient, le livre relatant l'histoire officielle de Ringhmon approuvée par les autorités ouvert devant lui. Ouvert, bien qu'il n'en ait pas lu une ligne.

Le soleil roula sur la voûte céleste et céda le pas aux ténèbres qui s'étirèrent sur la place. Le palais du gouvernement déversa un flot de citadins, employés ou simples visiteurs, qui se dispersèrent dans les rues adjacentes. Alain cligna des yeux, à nouveau lucide et vigilant, certain que la mécanicienne n'avait pas encore quitté les lieux. Combien de temps s'était-il écoulé ? Il avait pris place dans cet établissement avant midi ; maintenant, le soleil était couché. La faim revint le tenailler.

Alain leva les yeux vers la serveuse qui sursauta de terreur sous son regard. Il pointa une nouvelle fois son doigt en direction des cuisines et un dîner lui fut servi aussitôt, qu'il mangea de la même manière que le déjeuner, sans savourer les aliments, absorbé qu'il était par l'idée que la route qu'il avait empruntée ne le conduisait nulle part. Que faisaient les mécaniciens, au juste ? Il ne s'était jamais vraiment posé cette question, mais à bien y réfléchir à cet instant, Alain se dit que leurs occupations, quelles qu'elles fussent, prenaient des heures et des heures. Des jours, peut-être ? Il faillit se lever et s'en aller, mais il décida au dernier instant que, puisque rien n'avait d'importance, patienter dans ce restaurant n'était ni mieux ni pire qu'autre chose. En outre, il n'était pas pressé de croiser à nouveau les doyens de Ringhmon qui lui étaient impassiblement hostiles.

L'obscurité était totale à l'extérieur de la taverne, lorsque la route d'Alain prit un tournant inattendu. Une noirceur plus dense passa devant ses yeux, suivie d'une douleur fulgurante qui explosa dans sa tête. L'une comme l'autre s'évanouirent aussi vite qu'elles étaient apparues. Quel était le sens de tout ceci ? *Une douleur qui n'était pas mienne ?* Comment était-ce possible ?

Alain baissa le regard vers ses mains et s'efforça d'examiner ce qui venait de se passer à la lumière de ses connaissances. Le don d'augure ? Un événement qui devait advenir prochainement ? Oui, très prochainement. Non pas une vision ni des mots entendus, mais une sensation physique. *J'ai ressenti la douleur d'autrui. Comment cela se*

peut-il ? Les autres n'existent pas. Leur douleur n'est pas réelle. Comment le don d'augure pourrait-il me la faire ressentir ?

Si seulement j'en savais davantage sur l'augure.

Ce qu'il avait éprouvé avait toutes les apparences de la réalité. *J'ai partagé des sentiments une fois, avec la maîtresse mécanicienne Mari, quand j'ai subodoré qu'elle non plus ne voulait pas paraître trop jeune ni trop faible. C'était très différent, et pourtant...* Alain se concentra pour se remémorer ce qu'il venait de vivre, tentant de recréer cet instant de noirceur et de douleur dans l'espoir d'en apprendre plus. Au lieu de cela, il perçut ce qui ressemblait à un fil, fin et immatériel. Ce fil n'était pas réel, mais il prenait son origine en lui et s'étirait vers l'imposante silhouette du palais du gouvernement de Ringhamon. Alain sonda ce fil qui n'existait pas et sut d'instinct qu'il ne menait pas vers quelque chose, mais vers quelqu'un. Il était lié à une ombre d'une façon des plus mystérieuses.

Tandis qu'il étudiait le fil qui n'existait pas, Alain se rendit compte qu'il s'en dégageait comme une évocation de la mécanicienne.

La situation était pire que ce qu'il avait craint.

Était-ce grâce à ce fil que Mari avait réussi à garder ses pensées tournées vers elle et à le faire agir dans un sens contraire aux enseignements qu'il avait reçus ? Pourtant, aucune énergie magique ne le parcourait. Il était là, voilà tout. Et, en mage accompli, Alain savait qu'il n'y avait de sortilèges sans énergie.

Sa vie prenait un tour des plus insolites. Nul doyen n'avait jamais mentionné un lien susceptible d'exister entre un mage et un tiers. Les mages étaient capables de sentir la présence d'un des leurs à distance. *Pas comme ça, absolument pas comme ça ! Mais il y a peut-être un rapport entre les deux phénomènes.* Alain hésitait, déchiré entre le savoir qu'on lui avait transmis, sa curiosité, et ce fil énigmatique qui se perdait dans la nuit. Jusqu'à cet instant, il avait pu se contenter d'observer, de regarder où menaient les routes, de différer toute prise de décision. Désormais, deux chemins s'offraient à lui : le premier le menait à l'hôtel de sa guilde et l'éloignait du fil, le second courait le long de celui-ci. Le fil se briserait-il s'il l'écartait de la mécanicienne ? Comment juger de la force de quelque chose qui n'existait pas ?

Une voie vers la sécurité, vers les certitudes de la sagesse enseignée par les doyens, une autre vers les ténèbres, dans tous les sens du terme.

La mécanicienne avait certainement des ennuis.

Cela n'avait aucune importance. Elle n'avait aucune importance.

Si elle mourait, le lien se briserait-il ?

Une sensation singulière s'empara d'Alain à cette pensée. Il avait ressenti la douleur de la mécanicienne. Si elle mourait, ressentirait-il...

Ses yeux le brûlèrent d'une curieuse manière. Il baissa la tête et releva le capuchon de sa robe afin de dissimuler son visage. Il cilla à plusieurs reprises, incapable de comprendre la raison de cet afflux d'eau si soudain. La pensée qui l'avait déclenché était celle de la mort de la mécanicienne...

Voilà que cela recommençait. Les deux choses étaient forcément liées.

Un souvenir. Celui de la petite fille prénommée Asha qui regardait le petit garçon prénommé Alain la première nuit après qu'on les eut conduits dans un hôtel de la guilde pour faire d'eux des acolytes. Sa figure était baignée de... larmes.

Pleurer. Ils avaient appris à ne pas pleurer, à nier tout ce qui pouvait provoquer les larmes traîtresses et les punitions qui en découleraient. Ils avaient fait tant d'efforts pour oublier tout ce qui se rapportait aux sanglots.

La mécanicienne lui avait aussi remémoré cela.

Il ne voulait pas qu'elle meure.

Je n'ai pas pu sauver mes parents. Je n'ai pas pu sauver le maître caravanier, ni le commandant de la garde, ni personne d'autre. Je peux sauver la mécanicienne. Du moins, je peux essayer. Peut-être que, si j'y parviens, le sort qu'elle m'a jeté sera levé, le fil se rompra et je pourrai à nouveau reprendre ma quête de sagesse. Si son étrange influence n'a pas déjà annihilé ma capacité à façonner les sortilèges.

Peut-être devait-il demander conseil, interroger des mages plus âgés et plus sages sur le sens du fil qui le reliait à la mécanicienne et découvrir si les effets de son emprise pouvaient être annulés. Mais retourner à l'hôtel de la guilde, consulter les doyens et revenir prendrait beaucoup de temps. Et si la mécanicienne mourait dans l'intervalle ?

Et si les doyens s'opposaient à ce qu'il revienne ? Et s'ils avaient les yeux posés sur lui au moment où il sentirait la mort de la mécanicienne ?

Je dois agir. Je dois faire ce que je crois nécessaire. De toute manière, mes doyens pensent que je suis un imbécile, ils m'estiment trop jeune pour être mage, trop jeune pour suivre la voie de la sagesse. Alain se leva et plongea son regard dans les ténèbres, là où le conduisait le fil invisible. Peut-être ont-ils raison. Cependant, si je veux continuer à apprendre, je dois m'engager sur cette nouvelle voie. J'en ai la conviction malgré mon jeune âge.

Elle n'est peut-être qu'une ombre, mais je ne l'abandonnerai pas aux ténèbres. Je ne sentirai pas la vie la quitter, pas si je peux l'empêcher, même si je ne comprends pas pourquoi je suis aussi déterminé.

Mari avait l'impression qu'une énorme créature essayait de se frayer un chemin hors de son crâne à grand renfort de coups. Elle serra les paupières pour lutter contre la douleur et prit peu à peu conscience qu'elle était couchée sur une surface rugueuse. Après s'être forcée à ouvrir les yeux, elle attendit que sa vision s'éclaircisse et regarda autour d'elle : des murs en pierre uniquement parés de solides anneaux métalliques scellés à des hauteurs différentes, un plafond assemblé d'épaisses poutres de bois. Une lumière vacillante filtrait chichement à travers un petit judas grillagé, enchâssé dans une lourde porte en bois renforcée de fer et pourvue d'un imposant mécanisme de verrouillage.

Grimaçante de douleur, Mari bascula sur le coude pour se redresser lentement en position assise. On l'avait étendue sur une planche recouverte d'une fine paille dont le rembourrage n'avait pas été changé depuis bien longtemps. Elle portait toujours ses vêtements, sa veste de mécanicienne incluse, ainsi que son holster vide, mais son sac à outils avait disparu. Elle passa la main avec précaution sur l'arrière de sa tête, ses doigts rencontrèrent une bosse entourée de touffes de cheveux poissés de ce qu'elle sut être son sang.

Un nouvel élanement la fit se rallonger, les yeux rivés sur la porte massive face à elle. Il n'y avait aucune raison de penser qu'elle n'était pas verrouillée. Et, autant que Mari pût en juger, c'était le seul accès à la geôle.

Elle frotta sa main contre le devant de sa veste de mécanicienne. *J'ai toujours cru que cette veste était une sorte d'armure à laquelle aucun homme du commun n'oserait s'attaquer. C'est ce que m'avait dit la guilde : « La guilde est ta famille. Nous serons toujours là pour te protéger. » Et voilà que je me retrouve dans cette cellule. Au moins, je suis toujours en vie. Pourquoi ?*

« Aborde un problème sous tous les angles », avait coutume de répéter le professeur S'san. Ils ont encore besoin de moi. Ils veulent m'avoir sous la main pour réparer le M6 au cas où il retomberait en panne. Qu'est-ce qui leur fait croire que je les aiderai ?

Mari se rappela les méthodes de torture dont elle avait entendu parler. Celles dont les gouvernements usaient sur leurs sujets, des sévices dont elle n'avait jamais envisagé être un jour la victime. Peut-être aurait-elle la force d'y résister. Jusqu'à en mourir, en tout cas. *À mon âge, je devrais avoir la tête pleine de projets d'avenir, et non de sombres conjectures sur le temps qu'il me reste avant de connaître une fin atroce.*

Est-ce que Stimon mobiliserait les ressources de la guilde pour elle ? Dans l'affirmative, elle serait libre avant le lever du jour. Mais le ferait-il ? Que se passerait-il si Polder et ses affidés juraient leurs grands dieux que Mari avait quitté les lieux ? Une maîtresse

mécanicienne immature errant dans les rues d'une ville étrangère après le coucher du soleil : il n'en faudrait pas davantage à Stimon pour valider la thèse selon laquelle la jeune femme était seule responsable de sa disparition – même s'il était celui qui avait refusé de lui fournir une escorte.

Personne n'irait lever le petit doigt pour elle. Ringhmon était un client qu'il convenait de soigner, entre la vente des fusils et le contrat – probablement très juteux – lié à l'utilisation secrète du M6. Quelle part de ses profits l'antenne de la guilde à Ringhmon – tout comme la guilde elle-même – serait-elle prête à sacrifier en remettant en cause une histoire parfaitement vraisemblable racontée par les si respectables autorités locales ?

Comment se faisait-il qu'aucun autre mécanicien n'ait jamais remarqué la manière dont Ringhmon exploitait son M6 ? Et si cela avait été le cas, pourquoi ne l'avait-on pas dit à Mari ? Pourquoi rien n'avait-il été entrepris ? Que les gens du commun fussent incapables d'accomplir le travail des mécaniciens ne les exemptait en aucune façon de l'interdiction qui leur était faite de s'y essayer.

Couchée dans sa cellule, Mari se remémora des chuchotements dans les ténèbres. Alli, Calu et elle avaient quitté en douce les baraquements des apprentis au milieu de la nuit pour grimper sur les toits et partager quelques moments d'une liberté prétendument retrouvée, hors de la surveillance des apprentis plus âgés, des mécaniciens et, surtout, des mécaniciens émérites. Fusillant les étoiles du regard, Calu s'était mis à parler d'une voix si basse que seules Mari et Alli avaient pu l'entendre. « Si les communs sont incapables d'accomplir le travail d'un mécanicien, pourquoi faire des mystères autour de ça ? C'est comme si on interdisait aux chevaux d'apprendre l'algèbre. À quoi bon ? Ils n'en sont pas capables. Les seules choses que l'on garde secrètes sont celles dont quelqu'un d'autre pourrait faire usage. Alors pourquoi devons-nous à tout prix empêcher les communs d'apprendre les secrets des mécaniciens ? »

Alli lui avait donné un coup dans les côtes. « La ferme, imbécile ! Est-ce que tu comptes poser cette question à un mécanicien émérite ?

— Non ! Mais, à votre avis, quelle est la réponse ? »

Et, comme Mari en avait déjà pris l'habitude, Alli et Calu s'étaient tournés vers elle en attendant son verdict. Elle avait joué l'indifférence. « Posez donc la question, et vous vous ferez incendier et rétrograder à l'échelon le plus bas des apprentis, celui que nous avons en arrivant ici. On prend les paris ? »

Ils s'étaient abstenus et avaient changé de sujet, s'amusant à passer en revue les mécaniciens émérites pour décerner la palme de la stupidité, ou les garçons avec qui Mari aurait dû essayer de sortir, « parce que tu es vraiment désespérante de ce côté-là, Mari ».

Pourtant, la mécanicienne n'avait pas oublié la question de Calu. Et celle-ci l'avait rongée, même quand elle eut fini par accepter les enseignements de la guilde à propos des communs.

Depuis combien de temps était-elle allongée, la tête traversée de vagues de douleur, à broyer du noir ? Elle ne le savait pas. Les lancements refluerent peu à peu, remplacés au fur et à mesure par la flamme grandissante d'une détermination farouche. *Je suis maître mécanicien. Je suis la maîtresse mécanicienne Mari de Caer Lyn. J'ai été la plus jeune apprentie de tous les temps à devenir mécanicienne, la plus jeune de tous les temps à devenir maîtresse mécanicienne. Je ne laisserai personne me faire ça. Ni Stimon ni encore moins Polder. Personne. Je ne vais pas rester les bras ballants en attendant que quelqu'un se décide à venir me chercher. Je vais sortir d'ici et obtenir des réponses.*

Mari réussit à s'asseoir sans que le martèlement du sang dans sa tête soit cette fois trop insupportable. Elle se leva précautionneusement de sa couchette, les jambes tremblantes. Un pas après l'autre, elle traversa la cellule jusqu'à la porte, effectivement bien verrouillée. Elle s'agenouilla pour en étudier la serrure. Le mécanisme était dissimulé derrière une lourde plaque métallique si ajustée qu'elle n'aurait pu la démonter, même si elle avait disposé de ses outils. Voilà qui était étrange. Pourquoi prendre autant de précautions, sachant qu'aucun commun n'était en mesure de crocheter une serrure ? *Se pourrait-il que je ne sois pas le premier mécanicien à disparaître de Ringhmon ? Comment espèrent-ils se tirer d'affaire si on découvre que plusieurs mécaniciens se sont volatilisés après s'être rendus au palais du gouvernement ? Mais ils sont certainement assez malins pour planifier des enlèvements dont on ne saurait les accuser.*

L'embuscade. Quelle imbécile tu fais, Mari ! Les soi-disant bandits bardés de fusils hors de prix. Du même modèle que ceux achetés par Ringhmon pour équiper son armée. Imbécile. Pourquoi as-tu mis aussi longtemps à relier les points ? Qui d'autre aurait pu savoir qu'une mécanicienne se trouvait dans cette caravane ? Ils prévoyaient de tuer tout le monde, sauf moi, et de me conduire en ville bâillonnée et encapuchonnée : un prisonnier anonyme de plus. Ma guilde m'aurait cherchée en vain dans la Désolation. Pas étonnant que j'aie aperçu certains de ces bandits en ville. C'étaient probablement des soldats de Ringhmon qui revenaient bredouilles du désert et, une fois que j'avais rallié la cité, ils avaient sûrement ordre de laisser les sbires de Polder gérer cette affaire.

Mari n'avait compris tout cela que trop tard. Elle se doutait cependant que, si elle avait démêlé l'écheveau plus tôt, nul ne l'aurait crue. On l'aurait fait passer pour une gamine surexcitée, promue avant l'heure, trop bleue pour accomplir son travail correctement et qui

cherchait toutes les excuses possibles afin de s'en dédouaner. Cela n'avait plus d'importance à présent. *Désormais, mon problème est de trouver comment sortir d'ici.* Elle se releva et fit le tour de la cellule en quête de quoi que ce fût d'utile.

Il n'y avait rien à part la porte robuste et les murs faits de blocs de pierre dure étroitement scellés. Mari leva les yeux vers le plafond. Les poutres n'offraient guère plus d'espoir ; épaisses, elles étaient taillées dans un bois tellement dense qu'on aurait eu toutes les peines du monde à les fendre, même à la hache. Hache que, de toute manière, elle n'avait pas.

Elle plissa les yeux en remarquant ce qui ressemblait à un grand trou creusé par un nœud dans une des poutres. Quelque chose dans son apparence l'interpella. Elle tira la couchette sous la solive, monta sur la planche en prenant garde de ne pas passer au travers et tâtonna à l'intérieur de l'ouverture.

Un objet métallique y avait été glissé, dissimulé aux regards par les ombres. Mari referma sa main dessus, heureuse qu'elle fût suffisamment menue pour lui permettre ce mouvement, et essaya de déloger cette trouvaille de sa cachette. Elle rencontra une résistance, comme si l'objet était relié à des fils. Elle tira brusquement et entendit les fils se rompre en effaçant toute résistance. La mécanicienne ouvrit les doigts pour regarder ce qu'elle venait de dénicher.

Un écoute-au-loin. Quelqu'un avait installé dans ce cachot un dispositif qui détectait tous les sons émis par ses occupants et les transmettait le long des fils vers un autre endroit où un tiers les écoutait. Mari savait que les mécaniciens fabriquaient ce genre d'appareils. Elle n'aurait jamais imaginé qu'une cellule construite par des communs pour emprisonner des mécaniciens en serait équipée.

Elle examina l'écoute-au-loin avec minutie à la recherche d'indices quant à son lieu de fabrication. À son plus grand étonnement, elle ne décela pas la moindre indication sur la ville ou l'atelier qui l'avait produit. On eût dit que c'était l'œuvre de mécaniciens qui n'appartenaient pas à la guilde. *Mais c'est impossible ! Tous les mécaniciens travaillent au sein de la guilde. Tous les mécaniciens sont formés par la guilde. Nul n'est autorisé à exercer hors de son giron.* Quiconque avait été formé par un mécanicien et se serait risqué à vendre ses services encourait la peine de mort, tandis que ceux qui y auraient eu recours rejoignaient la liste des proscrits, condamnés à ne plus jamais pouvoir faire appel à la guilde.

Cet écoute-au-loin ne pouvait pas exister. Pourtant, il était bien là.

Après avoir fourré l'appareil cassé dans sa poche, Mari s'assit sur la couchette, le regard braqué sur le mur. *Primo*, elle avait vu un mage accomplir ce qu'il n'aurait pas dû être capable d'accomplir dans la réalité. *Secundo*, des communs l'avaient agressée et séquestrée. *Tertio*,

elle disposait maintenant d'une preuve formelle que quelqu'un exerçait le métier de mécanicien sans autorisation. Trois faits impossibles. *Ma formation n'a pas été aussi complète que je l'avais imaginée. Il est inconcevable que je sois la première à me rendre compte de tout cela. Par les fournaies, que se passe-t-il ? Si le professeur S'san suspectait que les choses ne tournaient pas rond au point de m'offrir un pistolet pour mon diplôme, pourquoi ne m'en a-t-elle pas dit davantage ?*

Que m'a-t-on caché d'autre ?

Il y eut un changement subtil dans la luminosité. Mari leva les yeux vers un des murs de la cellule. Une petite ouverture ressemblant vaguement à une porte s'y dessinait à présent, dans laquelle se tenait le mage Alain.

Mari se leva, estomaquée. *Ce mur était solide. Je l'ai touché. Il n'y avait pas d'ouverture.* Elle regarda le mage faire deux pas incertains puis s'arrêter tandis que son visage se détendait. Elle battit des paupières en se demandant ce qu'elle venait de voir – et le trou dans le mur disparut comme s'il n'avait jamais existé.

En quelques enjambées, elle se retrouva derrière le mage et frappa la paroi à l'endroit précis où s'était ouverte la brèche un instant plus tôt. La pierre lui mordit la main, dure et immuable comme elle l'avait été lors de son inspection initiale.

Elle fit volte-face et vint se planter devant le mage ; ses mouvements brusques lui firent tourner la tête, encore douloureuse.

« Comment as-tu fait cela ? » demanda-t-elle, en désignant le mur du doigt. Le son de sa voix rauque et éraillée lui fit l'effet d'un électrochoc.

Le visage du mage était aussi impassible que d'ordinaire.

« Je suis venu... aider, dit-il d'un ton égal empreint de fatigue.

— Aider ? Tu es venu m'aider ? » Mari fut prise de vertige et s'adossa à la paroi. « Un mage a traversé le mur d'une cellule pour apporter de l'aide à un mécanicien. » Elle ne put réprimer un frisson. « Ma tête. Ils m'ont frappée et voilà que j'hallucine et que j'entends des voix. »

Le mage s'approcha d'elle, le regard scrutateur.

« Es-tu blessée, mécanicienne Mari ?

— Maîtresse mécanicienne Mari, bredouilla-t-elle par habitude avant de le saisir par le bras. Non, ce ne sont pas des hallucinations. Tu es bien réel.

— Rien n'est réel. Tout n'est qu'illusion. Néanmoins, je me tiens devant toi.

— Ne m'embrouille pas. Je ne suis pas en état. » Mari s'efforça de maîtriser sa respiration et de se calmer. Réalisant qu'elle serrait toujours le bras du mage, elle relâcha son étreinte. *Ne touche jamais un mage. Pourquoi le ferais-je ?* « Comment as-tu réussi à entrer ?

— J'ai appris qu'il t'était arrivé quelque chose. J'ai senti ta douleur.
— Tu as senti ma douleur ? Est-ce que tu me parles d'empathie, là ?
— Empathie ? » Le mage Alain branla du chef. « Je ne connais pas ce mot. Non. J'ai eu mal. À cet endroit. » Il passa la main à l'arrière de son crâne.

Mari tituba jusqu'à la couche et s'y assit. *Très bien. On fait une pause et on réfléchit. Un mage a senti le coup que j'ai pris sur la tête, puis il a traversé un mur pour me rejoindre. De deux choses l'une : soit je suis folle, soit c'est vraiment arrivé. Si c'est arrivé, alors je peux l'analyser et le comprendre.*

« Reprenons, si tu veux bien, étape par étape. Comment as-tu su où je me trouvais ?

— Je l'ai senti, dit le mage d'une voix neutre. Un fil nous connecte. »

Mari baissa les yeux pour se regarder.

« Un fil ?

— C'est... une métaphore. Je perçois ça comme un fil. Ce n'est pas réel, mais c'est là. Je ne connais pas son origine ni sa raison d'être. » Quelque chose dans la manière dont le mage prononça ces mots sonnait comme... une accusation ? Non, elle devait sûrement se faire des idées.

Je ne suis pas certaine de vouloir savoir pourquoi un fil métaphorique me relie à ce mage. Ni même ce qui le pousse à penser que ce lien existe.

« Désolée, j'ignore tout de vos pratiques de mages.

— Ce fil n'est pas l'œuvre d'un mage.

— Alors qui... » La tête lui tourna à nouveau. « Laisse tomber. Question suivante. Où sommes-nous ? Toujours dans le palais du gouvernement ?

— Oui. Un palais avec un donjon et des geôles. Rien que de très ordinaire pour une ville comme Ringhmon.

— Toi aussi, tu as remarqué qu'ils étaient bizarres, hein ? » Mari déglutit avant de pointer le mur du doigt. « Comment as-tu fait ça ?

— Je ne peux pas te le dire.

— Un secret de mage ?

— Oui. »

Elle prit une longue et lente inspiration. *Ils utilisent de la fumée, des miroirs et divers trucs « magiques » pour faire croire aux communs qu'ils ont le pouvoir de créer des trous dans les murs et autres fantaisies du même acabit. Ce n'est que de la supercherie.*

« Les mages sont-ils réellement capables de faire des trous dans les murs ?

— Non. »

Sa douleur à la tête s'intensifiant, elle le fusilla du regard.

« Tu essaies de me dire que tu n'as pas fait de trou dans ce mur,

c'est bien ça ?

— J'ai créé l'illusion d'un trou dans l'illusion d'un mur. »

Mari observa le mage Alain pendant ce qui lui parut être une éternité, tentant de déceler un signe de moquerie ou de mensonge. Mais le jeune homme semblait parfaitement sincère. Et, à moins qu'elle n'eût complètement perdu l'esprit, il venait de franchir cette paroi de pierre.

« Si le mur est une illusion, pourquoi n'importe qui ne peut pas le traverser ?

— Il s'agit d'une illusion très puissante.

— Mais toi, tu l'as fait disparaître, ce qui signifie que tu es bien plus puissant que cette illusion.

— Non, lâcha le mage Alain en secouant la tête. Même un mage ne peut nier les illusions que nous voyons. Tout le travail d'un mage est de superposer une autre illusion sur l'illusion que tout le monde voit. »

Étrangement, ce qu'il disait semblait avoir un sens ou, du moins, obéir à une certaine logique, si on pouvait qualifier de logique un acte qui impliquait de jouer les passe-muraille.

« Et pouvons-nous ressortir de la même manière que tu es entré ? En empruntant des brèches imaginaires dans des murs imaginaires ? »

Elle se demanda comment la guilde réagirait en lisant cela dans son rapport. En réalité, la question ne se posait pas, mais elle n'allait sûrement pas laisser passer la chance de s'échapper.

Le mage prit une profonde inspiration et vacilla sur ses jambes avant de répondre.

« Non.

— Non ?

— Malheureusement... » Alain s'effondra sur la couche, juste à côté d'elle. « ... l'énergie déployée pour te retrouver m'a épuisé. Il y avait plusieurs murs à traverser. Je ne peux plus le faire pendant quelque temps. Je serai probablement incapable de produire un effort important avant demain matin. » Il haussa les épaules. « Je n'ai pas bien planifié cette opération. Les doyens ont sans doute raison, on est trop jeune pour être un mage à dix-sept ans. »

Mari ne le quittait pas des yeux.

« Serais-tu en train de me dire que tu es venu me sauver en suivant un lien métaphorique à travers des trous imaginaires, et que, maintenant que tu es dans la même cellule que moi, tu es incapable de nous en faire sortir ?

— Oui, c'est exact. Celui-ci a commis une erreur.

— Ah ça, c'est clair. Jusque-là, un seul de nous était coincé là-dedans ; désormais nous sommes deux. »

Le mage lui décocha un regard où perçait une certaine irritation. Il devait être réellement exténué pour laisser paraître une telle émotion.

« Je n'ai pas une grande expérience des sauvetages. Es-tu toujours aussi dure ? »

Mari ressentit soudain une irréprouvable envie de rire, qui cessa dès que les pulsations douloureuses reprirent.

« Pour être tout à fait franche, oui. D'ailleurs, tu n'es pas le premier garçon à me le demander. Merci d'être venu. Merci d'être arrivé aussi loin. Au moins, cela me fait de la compagnie. Sauf, bien sûr, si je suis folle ou droguée et que j'imagine tout cela. Peut-être n'es-tu pas réel.

— Je suis réel. C'est toi qui ne l'es pas.

— Tu sais, ce genre de remarque ne nous aide pas beaucoup. Je n'ai aucun moyen de nous sortir d'ici. Et toi, as-tu d'autres trucs ?

— Trucs ?

— Désolée. Comment appelles-tu ça ?

— Des sortilèges », dit Alain en laissant retomber la tête. Sa fatigue était flagrante, même pour Mari. « Des petits. Il m'est impossible de créer une brèche suffisante pour que l'un de nous s'y faufile. Pas avant un certain temps. L'effort requis augmente rapidement avec la taille de l'ouverture.

— Oui, c'est logique. L'accroissement est-il équivalent au carré, comme pour une aire, au cube, comme pour un volume, ou s'agit-il d'une échelle de progression exponentielle ? »

Il la fixa longuement à son tour, en silence.

« Je ne sais pas, répondit-il enfin. Est-ce que tous ces mots ont un sens ?

— Oui, naturellement. J'imagine que les mages ne consacrent pas beaucoup de temps à étudier les maths, pas vrai ?

— Les maths ?

— Oublie. » Elle avait l'impression que le mage Alain et elle vivaient dans deux mondes radicalement différents, même s'ils étaient assis côte à côte sur la paille de la geôle.

« Est-ce que tu as des... trucs de mécanicien ?

— Je n'ai pas encore réussi à en trouver un qui pourrait nous faire sortir d'ici », lâcha Mari tout en scrutant d'un air morose la porte de la cellule. Ses yeux glissèrent sur la serrure. « Tu dis ne pas pouvoir créer un autre grand trou imaginaire avant un certain temps. Mais est-ce que tu pourrais en percer un petit ?

— Oui. Ce sera très fatigant, mais je suis sûr d'y arriver. Où en as-tu besoin ? » lui demanda-t-il en suivant son regard.

Elle se leva prudemment pour éviter tout vertige, marcha jusqu'à la porte et désigna la plaque blindée qui protégeait le système de fermeture.

« Juste ici. Et gros comme ça », ajouta-t-elle en délimitant de ses doigts joints la surface désirée. Elle ne réfléchit pas au degré d'absurdité de l'entreprise. Tant que les résultats étaient au rendez-

vous, peu lui importaient les moyens. Si elle pouvait atteindre le mécanisme du verrou, elle parviendrait peut-être à le bidouiller pour ouvrir le battant avant que le trou imaginaire du mage ne disparaisse.

« Si tu penses que c'est important, d'accord. »

Mari, les nerfs à fleur de peau, vit le mage plisser les paupières, l'air concentré. Soudain, il écarquilla les yeux.

« Dépêche-toi de faire ce que tu as à faire. Je ne pourrai pas tenir très longtemps. »

Elle se tourna vers la porte et se figea, stupéfaite. Il y avait bien un trou. Un peu plus grand même que celui qu'elle avait demandé. Cependant, ce n'était pas une simple entaille dans la plaque blindée, l'orifice transperçait le verrou de part en part et permettait de voir jusque dans le couloir.

Mari resta bouche bée pendant quelques secondes, incapable d'accepter ce qui était pourtant sous ses yeux, puis elle se rappela subitement qu'elle avait une tâche à accomplir. Plongeant la main dans le trou, effrayée qu'il pût disparaître à tout moment et sceller ses doigts dans l'acier, elle chercha la targette qui était désormais fichée dans le montant de la porte sans aucune structure pour la retenir. Elle la délogea, regarda à la hâte si une autre pièce métallique était assujettie au chambranle et, une fois satisfaite, elle retira sa main et laissa tomber sa prise, comme si elle avait été chauffée à blanc.

« C'est fait. »

Le mage soupira et se détendit. Le trou disparut à l'instant où la targette touchait le sol de la cellule avec un bruit sourd. Mari examina la porte qui, de nouveau, paraissait solide. Pourtant, la petite pièce métallique que la mécanicienne avait ôtée gisait toujours par terre, là où elle l'avait lâchée. Elle poussa légèrement le battant qui pivota sur ses gonds. *Je suis folle. Ce n'est pas possible autrement. Cela ne peut être vrai.* Elle le poussa une fois encore et il s'entrebâilla un peu plus en grinçant. *Mais quitte à imaginer une évasion, autant l'imaginer jusqu'au bout.*

Elle ouvrit la porte suffisamment pour passer la tête dans le couloir et vérifier qu'il n'y avait aucun garde en vue. Elle se tourna ensuite vers le mage, toujours affalé sur le lit de fortune.

« Tu ne viens pas ? »

— Tu souhaites que je t'accompagne ? demanda-t-il en levant les yeux vers elle.

— Oui, je souhaite que tu m'accompagnes ! Est-ce que tu penses que je te laisserais dans cette cellule ? Par les fournaises, mage, je suis dure, mais pas à ce point ! Viens ! »

Il se mit debout et suivit Mari alors qu'elle se glissait par la porte entrouverte. Elle s'arrêta, les yeux et les oreilles en alerte, guettant le moindre signe des gardes. Elle n'en détecta aucun.

« Ne devrait-il pas y avoir un geôlier ?

— Peut-être que les maîtres des lieux ne veulent pas que des subalternes entendent ce que les détenus auraient à dire. Cette prison n'est pas très grande, et j'ai l'impression que tu en étais la seule occupante, il est donc possible qu'elle soit réservée pour des besoins spécifiques, suggéra Alain quand il l'eut rejointe.

— Ça paraît logique. »

Avançant à pas prudents, Mari regarda par le judas de la cellule adjacente à la sienne. Elle se figea. Il n'y avait pas de prisonnier, mais son sac à outils était posé avec soin au milieu du cachot, à même le sol dallé. Elle tira sur la porte, en vain, celle-ci était verrouillée. Elle chercha une clé des yeux.

« Je n'y crois pas ! Nous avons trouvé mes outils, mais impossible de les récupérer.

— Tes outils ?

— Ils me sont indispensables ! J'ai besoin de ma trousse. » Elle se tourna vers le mage et l'implora, mains jointes. « Ces outils sont... ce sont mes sortilèges. Et mes... doyens m'en feront baver si jamais je les perds. S'il te plaît, mage Alain, pourrais-tu faire un autre trou dans cette serrure ? Juste quelques instants. S'il te plaît.

— Tu as besoin de ces choses pour lancer tes sortilèges ?

— Oui !

— Et pour les rompre également ? »

Rompre des sortilèges ? Qu'est-ce que cela signifiait ?

« Eh bien... oui. Enfin, je veux dire qu'on peut dévisser des trucs, les démonter, les déconnecter...

— Déconnecter ? » Alain se posta face à la porte. « Alors, je dois le faire. » Ses yeux se braquèrent sur la serrure et son front se couvrit de sueur. « Dépêche-toi », lui souffla-t-il.

Mari arracha son regard du mage et le porta sur la serrure : il y avait un trou, bien que plus petit que celui de la fois précédente. Elle y plongea les doigts et découvrit qu'il restait suffisamment de pièces pour maintenir le mécanisme en place, mais elle parvint néanmoins à le manœuvrer manuellement et à déverrouiller la porte. Elle fit pivoter le lourd panneau de bois pour être sûre de son fait et retira sa main.

« C'est fait. »

Le mage acquiesça, le trou disparut sans laisser de trace, et le jeune homme s'affaissa contre le mur, à bout de forces.

Mari le saisit pour l'empêcher de tomber et se sentit submergée par la culpabilité. Elle avait eu l'occasion de le toucher auparavant, mais c'était la première fois qu'elle le tenait à bras-le-corps ; sa maigreur soulignait encore plus que ce mage n'était qu'un garçon de son âge. Dans un sens, c'était heureux, car elle aurait eu bien du mal à supporter le poids d'un homme plus costaud, mais cela lui fit

également réaliser qu'elle lui en avait demandé beaucoup trop, et ce de manière parfaitement égoïste.

« Excuse-moi et merci. »

Après avoir installé le mage dans une position confortable, Mari bondit dans la cellule et, ivre de joie, s'empara de son sac. Il ne contenait qu'un outillage simple (tournevis, pinces, clés à molette), mais l'avoir à portée de main la faisait se sentir plus sûre d'elle, plus entière. Elle ouvrit le compartiment secret sur le côté de la sacoche : le pistolet s'y trouvait toujours. Elle prit l'arme, fit monter une cartouche dans la chambre et déverrouilla le cran de sûreté. Pistolet dans une main, sacoche dans l'autre, elle sortit de la cellule et referma la porte d'un coup de hanche.

Le mage Alain se remit debout avec difficulté, en repoussant la main qu'elle lui tendait.

« Il faut que je prenne sur moi, marmonna-t-il. Je suis en état de marcher. »

Mari recula d'un pas. Le mage n'était pas sans traits communs avec d'autres jeunes gens de son âge : elle avait blessé sa fierté en l'obligeant à montrer à quel point il était faible.

« Comme tu le souhaites, mage Alain. »

Elle ouvrit la marche, assez lentement pour tenir compte de sa fatigue, alors que ses nerfs lui hurlaient de détalier à perdre haleine. Durant un court laps de temps après avoir quitté sa cellule, Mari avait été dans un état vaporeux, convaincue qu'elle nageait en plein rêve. Mais maintenant qu'elle avait accepté la réalité des événements, elle sentait une inquiétude grandissante l'envahir à l'idée de tomber sur un détachement de gardes qui s'empareraient d'eux. Elle pourrait faire usage de son pistolet en cas d'extrême nécessité ; cependant, tout comme dans le défilé, elle était consciente qu'un simple tir provoquerait un afflux massif d'ennemis.

Ensemble, ils longèrent le couloir éclairé de loin en loin par des lampes à huile. Il desservait d'autres cellules, toutes vides, et faisait un coude doté de quelques cachots supplémentaires. Une porte barrait le passage à son extrémité. Mari s'en approcha, l'arme au poing, et se figea dans son mouvement en entendant le mage lui souffler un avertissement.

« Stop. Pas un pas de plus. »

CHAPITRE 10

MARI, IMMOBILE, regardait autour d'elle.

« Qu'y a-t-il ? »

— Un sort d'alarme, lancé sur la zone à proximité de la porte. Si on le traverse sans porter le talisman adéquat, il alertera celui qui en est l'auteur. »

Mari considéra le mage d'un œil mi-figue mi-raisin. Une partie d'elle voulait simplement continuer à avancer, parce que les paroles du mage sonnaient de manière ridicule. Une autre lui faisait remarquer qu'elle ne se tiendrait pas à cet endroit en cet instant si des choses bien plus étranges ne s'étaient produites. Elle ne bougea pas.

« Des mages ? Comme toi ? »

— Pas comme moi. On dirait l'œuvre de mages sombres.

— Des mages sombres ? Que sont les mages sombres ? »

Dans le regard que lui décocha Alain, la surprise était pleinement visible.

« Tu n'as jamais entendu parler des mages sombres ? »

— Je me rends compte qu'il y a tout un tas de choses dont je n'ai jamais entendu parler, lâcha Mari.

— Les mages sombres recourent aux mêmes techniques que ceux de la guilde. Néanmoins, l'usage qu'ils font de leurs compétences et les tâches qu'ils acceptent d'entreprendre sont contraires à nos règles. Ils ne sont pas reconnus par la guilde, attendu que leurs œuvres relèvent souvent de ce que personne ne veut évoquer ouvertement. Ils ne portent pas nos robes ni aucun autre signe distinctif, préférant se fondre dans la masse des gens du commun.

— Serais-tu en train de me dire qu'il y a des choses que les mages se refusent à faire ? » Voilà qui allait à l'encontre de toutes les histoires que l'on avait racontées à Mari.

Alain acquiesça distraitement, toute son attention concentrée sur l'espace juste devant elle.

« Il est des choses qui diminuent notre sagesse, qui amoindrissent la capacité d'un mage à gagner en puissance et à apprendre de nouveaux sortilèges. »

Il marqua une pause en lui coulant un œil en coin qui semblait... inquiet ?

« D'accord », fit Mari en accompagnant ses paroles d'un mouvement

de la tête. Elle se demandait pourquoi elle était l'objet de l'inquiétude du mage. Elle avait certainement mal interprété son regard.

Pourtant, alors qu'elle se tenait immobile, son esprit tournait à plein régime. S'il y avait des mages sombres dissimulés parmi les communs, pouvait-on envisager l'existence de mécaniciens sombres ? Sa guilde clamait haut et fort qu'il n'existait pas de mécanicien qui ne fît partie de ses rangs. Dans ce cas, qui donc était responsable de ce qu'elle avait trouvé ici ? Des communs qui étaient censés ne pas disposer de ce talent si particulier pour accomplir le travail d'un mécanicien ? Cette pensée était bien plus effrayante que l'existence de mécaniciens sombres. Il était temps qu'elle posât des questions sans équivoque. Elle n'était plus une apprentie. Si elle exigeait des réponses, même le superviseur Stimon serait tenu de les lui fournir.

Mais cela ne risquait pas d'arriver s'ils étaient incapables de quitter les lieux.

« Est-ce qu'on peut faire quelque chose pour cette alarme ? »

Le mage Alain resta planté devant elle si longtemps sans répondre que Mari commença à s'inquiéter. Enfin, il secoua la tête.

« Pas encore. J'ai besoin de repos ; après seulement je pourrai tenter de nous la faire franchir sans qu'elle n'alerte son maître.

— Une idée du temps de repos dont tu as besoin ?

— Quelque temps, dit-il avec un léger haussement d'épaules.

— Quelques minutes ? Quelques heures ? Combien ? »

Il leva les yeux vers elle.

« Minutes ? Heures ?

— Okay. Quelque temps. J'ai pigé », lâcha Mari en regrettant d'avoir insisté pour récupérer ses outils. Si elle n'avait pas demandé au mage de créer un trou dans la serrure, peut-être aurait-il eu assez de forces pour régler le problème de l'alarme. Hélas, en plus de ne pas étudier les mathématiques, les mages ne semblaient guère intéressés par une mesure du temps plus précise que celle consistant à savoir si on était le matin ou l'après-midi. Elle désigna la cellule la plus proche.

« Cette porte est grande ouverte. Je te propose de nous cacher à l'intérieur au cas où quelqu'un viendrait.

— Je souscris à la proposition. »

Une fois entré, le jeune mage s'assit dos au mur, la respiration lente et profonde.

Mari chercha des indices de la présence d'un écoute-au-loin dissimulé dans la geôle. N'en trouvant aucun, elle s'assit à son tour près de la porte, le pistolet pointé vers le plafond. Les élancements dans sa tête s'étaient mués en une sourde douleur continue.

Le mage Alain était resté silencieux jusqu'à ce qu'elle s'installe. Son regard n'était pas posé sur elle, mais quelque part entre eux, son expression aussi neutre qu'à l'accoutumée. Que pouvait-il observer ?

« Est-il toujours là ? demanda Mari.

— Non, répondit-il en se tournant vers elle.

— J'en suis soulagée.

— Il n'a jamais été là. Il n'existe pas. Néanmoins, il perdure. » Il la fixa droit dans les yeux. « Tes... outils. Tu as dit qu'ils servaient à déconnecter.

— Tu parles du fil ? Du fil métaphorique qui n'existe pas, mais qui pourtant est là ? Malheureusement, tous mes outils n'ont de prise que sur le réel.

— Rien n'est réel.

— Par les fournaies ! Je... Mes outils ne fonctionnent que sur des illusions puissantes. Je ne peux pas dévisser une allégorie ni déconnecter une métaphore, mage Alain.

— Tu ne le peux pas ? »

La déception du mage était palpable. Fait absurde, elle se sentait mal de ne pas être en mesure de le faire.

« Je suis désolée. Vraiment. Ni mes outils ni ma formation ne me permettent de réaliser de telles choses. Je suis confuse si j'ai pu donner l'impression d'en être capable.

— J'ai eu l'impression que tu étais capable de faire beaucoup de choses et de les faire bien », dit-il sans la quitter des yeux.

Des compliments ? De la part d'un mage ?

« Si seulement tu étais un mécanicien émérite. Aucun d'entre eux ne semble partager ton avis. » Mari laissa retomber sa tête ; la réalité de leur emprisonnement dans le donjon chassait les dernières traces d'euphorie qui avaient suivi l'évasion de sa cellule. « Je n'ai pas assez d'expérience, même si j'ai une excellente formation. C'est ma première mission hors d'un hôtel de la guilde, la première fois que je suis véritablement dehors sans une foule de mécaniciens autour de moi. » Sa vie dans l'hôtel de la guilde, sa vie à l'académie de Palandur, sans danger, simple, prévisible, tout cela ressemblait à une de ces illusions dont le mage parlait sans cesse. « Je n'ai aucune idée sur la conduite à tenir.

— Dans ce cas, tu es très douée pour créer l'illusion de compétence. »

Mari fixa le mage. Aucun signe n'aurait pu faire passer sa remarque pour autre chose que sérieuse. Il avait l'air de penser qu'il venait de lui faire un grand compliment. Elle fut soudain prise d'un fou rire qu'elle s'efforça de réprimer.

« Il faut vraiment que je fasse en sorte d'obtenir un tel commentaire lors de mon prochain entretien d'évaluation. "La maîtresse mécanicienne Mari est douée pour créer l'illusion de compétence." »

Ses côtes tremblaient, à deux doigts d'une crise d'hystérie due à la tension ; elle se retint d'exploser de rire et s'avachit contre le mur.

« Est-ce que tu vas bien ? » demanda le mage, son regard intense posé sur elle.

Elle parvint à maîtriser son hilarité, aidée par plusieurs élancements de douleur dans son crâne, et se redressa en s'essuyant les yeux.

« Tout est parfait. J'ai une bosse sur la tête, je suis enfermée dans un donjon avec un mage, et si jamais je dis réellement ce qui s'est passé à ma guilde, on me bouclera à vie. Que rêver de mieux ? » Mari s'interrompit pour sonder le visage du mage, dénué de toute trace d'émotion. « Est-ce que ça t'arrive de rire ? »

— Non. Ce n'est pas permis. »

Voilà qu'elle ressentait à nouveau de la pitié pour lui. Elle détourna les yeux. *Ce n'est pas un chiot égaré. C'est un jeune homme. Il a choisi sa vie. Il n'est pas sous ma responsabilité.*

« Pourquoi es-tu venu me chercher ? »

— Il y a ce fil...

— Celui qui n'existe pas, mais qui est. Oui. D'accord. Mais je t'ai demandé pourquoi. Pourquoi as-tu suivi ce fil, à supposer qu'il existe ? »

Leurs regards se croisèrent et Mari put lire la préoccupation dans celui du mage.

« J'ai senti que je devais... t'aider.

— Eh bien, merci, dit-elle avec un sourire.

— Parce que j'ai pensé que ce serait peut-être un moyen de briser le sortilège que tu m'as jeté. »

Le sourire de Mari s'évanouit aussitôt.

« Le sortilège ? »

— Il y a peut-être un rapport entre ça et le fil. Il nous lie. C'est pour cela que je voulais que tu le déconnectes, pour faire disparaître ce que tu m'as fait.

— Je... » Mari suspendit sa phrase pour analyser ce que le mage venait de lui dire. « Tu crois que je t'ai fait quelque chose, c'est ça ? En utilisant ce fil métaphorique... Tu crois que c'est moi qui ai créé le fil qui n'existe pas ? »

— Je ne vois pas d'autre explication. Je ne cesse de penser à toi. Tu me fais me souvenir de choses qui devraient rester oubliées. Lorsque tu es en jeu, je commets des actes que jamais je ne commettrais dans d'autres circonstances. » L'énoncé atone du mage se teinta d'une pointe accusatrice. « Je ne sais pas comment tu as fait ça. J'ai pensé que si je te rendais l'aide que tu m'as offerte, je serais délivré de cette influence inexplicable que tu exerces sur moi. Mais cela n'a pas l'air de marcher ; en plus, tu affirmes être incapable de briser ce lien. »

Mari se rendit compte qu'elle dévisageait le mage, bouche bée.

« Est-ce que tu es sérieux ? »

— Que voudrais-tu que je sois d'autre ? »

— Tu prétends que je t'ai jeté un sort qui contrôle tes pensées et tes actes ?

— Pourquoi sinon serais-je ici ?

— Parce que c'est la bonne chose à faire !

— La quoi ? Je doute toujours du sens de "la bonne chose"... » Des traces de perplexité apparurent de nouveau dans ses intonations.

« Écoute... mage Alain ! Je ne... jette pas de sorts sur les garçons ! Ni sur les hommes ! Ni sur qui que ce soit ! Je ne sais pas pourquoi tu as l'impression de penser à moi, cependant je peux t'assurer que cela n'a rien à voir avec moi qui pense à toi ou qui essaie de te persuader que tu veux penser à moi ! »

Il la regarda fixement un long moment avant de reprendre la parole.

« Je n'ai pas tout suivi.

— Très bien, lâcha-t-elle, avec un sentiment d'impuissance. Pour faire court, tes pensées et tes actes n'émanent que de toi. Je n'y suis pour rien.

— Alors pourquoi le fil nous lie-t-il ? Pourquoi est-ce à toi que je pense tout le temps ? Pourquoi est-ce toi que je veux aider ? Cela n'arrive pas avec les autres. Seulement avec toi. »

Oh, non. Un mage avait le béguin pour elle. Qu'avait-elle donc fait pour mériter de se retrouver au fond d'un donjon avec un mage qui avait le béguin pour elle ? Pourquoi Alli n'était-elle pas près d'elle à cet instant pour l'aider à expliquer les choses ? Alli, elle, comprenait les garçons et les hommes. Bien mieux que Mari, en tout cas. Que dirait Alli au mage Alain ?

« Il ne s'agit pas de quelque chose que j'ai fait. Bon, d'accord, il y a peut-être des choses que j'ai faites et qui t'ont plu. Mais je ne les ai pas faites pour que tu penses à moi ou pour que tu fasses ceci ou cela.

— Qui m'ont plu ? Je ne suis pas tout à fait certain du sens de ce mot, non plus. »

Par les étoiles ! Elle devait s'exprimer le plus simplement possible.

« C'est parce que... tu es un garçon. » Mari se concentra pour choisir ses termes avec précaution. « Et il arrive parfois qu'un garçon... s'intéresse à une fille en particulier et il se peut, pour une raison tout à fait inexplicable qui m'échappe complètement, que tu... te sois intéressé à moi. »

Le mage fronça les sourcils en réfléchissant à ce qu'elle venait de lui dire. Puis ses traits se détendirent. « L'amour. »

Mari le dévisagea, consternée.

« Quoi ?

— Nos doyens nous ont mis en garde contre l'amour, dit Alain d'une voix blanche. C'est une erreur des plus graves.

— Oui, s'empressa d'acquiescer Mari. Ils avaient absolument raison. Personne ne voudrait ne serait-ce que penser à... à ça.

— Mais qu'est-ce exactement ? insista le mage Alain. Est-ce que penser à quelqu'un, c'est de l'amour ?

— Non ! Quoi que tu penses, ça n'a rien à voir.

— Pourquoi es-tu si soucieuse tout à coup ? Tu es bien plus inquiète que tout à l'heure. Sens-tu les ennemis se rapprocher ?

— Oui. Ce doit être ça. Mais je n'entends plus rien maintenant, donc je peux me détendre. On va se détendre tous les deux, hein ? Tu sais quoi ? J'ai une idée : on va changer de sujet.

— Tu es dure, lâcha Alain, songeur.

— Nous sommes déjà tombés d'accord là-dessus.

— As-tu connu l'amour avec d'autres mécaniciens ? » Alain posa cette question sur le même ton qu'il aurait employé pour demander s'il allait pleuvoir ou non.

Mari prit une profonde inspiration.

« Non. Non que cela te regarde de quelque manière que ce soit. Mais non.

— Parce que tu es dure...

— Il y a sans doute une relation de cause à effet, oui. Où est-ce que tu veux en venir ?

— Tu es une épreuve, conclut Alain, d'un air triomphant. Quelque chose que je dois surmonter.

— Hmm... C'est loin d'être le plus beau compliment que j'aie jamais reçu, mais si ça t'aide à prendre conscience que tu n'es pas... amoureux... alors, c'est parfait. » Comment le faire penser à autre chose ? Tout en lui faisant clairement comprendre qu'elle n'était pas intéressée par ce genre de relation avec un mage, même si ce mage était Alain. Comment lui faire comprendre qu'ils n'avaient aucun avenir commun possible ?

« Hem, je ne sais pas quelles sont les directives que l'on t'a fixées, mais il m'a été formellement interdit de reprendre contact avec toi. »

Alain hocha la tête, impassible.

« Moi aussi, on m'a défendu tout contact avec toi.

— Eh bien, c'est vraiment... vraiment dommage. Dommage que nous ne puissions plus nous revoir une fois sortis de ce donjon. » Mari avait commencé sa phrase en jouant sur les intonations de sa voix pour paraître regretter la situation plutôt que de s'en réjouir. À sa grande surprise, elle n'eut guère besoin de forcer le trait, car c'était bien le regret et non le soulagement que ces mots firent jaillir en elle. Que lui arrivait-il ?

« En venant ici, j'ai déjà contrevenu aux instructions reçues, ajouta le mage Alain.

— Je ne peux pas dire que je regrette que tu sois venu. » Mari se sentait mal à présent : coupable de faire marcher Alain, honteuse de l'avoir repoussé alors qu'il lui avait permis de s'évader de sa cellule, et

attristée en imaginant ce qu'avaient dû être ses années au sein de la guilde des mages pour qu'il fût ignorant de tant de choses. « Et je doute rapporter au superviseur de l'hôtel de ma guilde que nous nous sommes revus. J'ai l'impression que nous ne sommes pas très doués pour obéir aux ordres, toi et moi. »

Alain opina solennellement.

« Non, maîtresse mécanicienne Mari, nous ne sommes pas doués pour obéir aux ordres. »

Mari ne put réprimer un sourire. Si seulement Alain n'était pas un mage. Plus elle en apprenait sur lui, plus elle l'appréciait. Mais elle en savait si peu à son propos.

« Tu ne m'as jamais menti, n'est-ce pas ? »

— Pas à ma connaissance.

— Pourquoi ne l'as-tu pas fait ? Après tout, chacun sait comment sont les mages. Et tu as été honnête au sujet de... enfin, tu sais, au sujet de ce que tu penses. »

Voilà ce qui l'avait désarçonnée dans ses paroles. Ce n'était pas un mécanicien au langage policé qui essayait d'accrocher un nouveau trophée à sa ceinture et qui était prêt à dire tout et n'importe quoi pour arriver à ses fins. Non. Alain disait simplement ce qu'il pensait, sans se réfugier derrière la politesse et les conventions sociales. Il ne semblait pas appréhender – à moins qu'on ne les lui eût pas enseignées – toutes les astuces qu'utilisaient les gens pour éviter de dire ce qu'ils avaient vraiment en tête. *Non pas que je veuille connaître ses pensées ou ses sentiments... Ses sentiments. Il n'en parle jamais. Voilà ce qu'il dissimule. Il consacre autant d'énergie à cacher ses sentiments que nous en employons à masquer nos pensées.*

« Moui... disons que je ne t'ai encore jamais pris en flagrant délit de mensonge. Tu accomplis des choses que je ne peux pas expliquer avec mes connaissances scientifiques. Pourtant, inexplicablement, je suis encline à te faire confiance. Pourquoi ? »

Mari aurait juré que le mage avait failli sourire.

« Sans doute parce que tu sais très bien cerner les gens. »

Pour quelqu'un qui dissimulait toujours ses émotions, il pouvait se montrer véritablement charmant.

« Ouais, ça doit être ça. »

— Néanmoins, le vrai et le faux n'ont pas la même signification pour celui qui a étudié les arts magiques. Si tout ce que nous voyons est faux, où trouver la vérité ? Si les gens que nous pensons voir ne sont que des ombres dans l'illusion du monde, qu'importe ce que nous leur disons ? Aussi n'est-ce pas un problème de vérité et de mensonge ; la question est de savoir si l'un ou l'autre nous importe. Le choix de mes actes m'appartient. »

Mari observa le mage, mais il avait l'air parfaitement sérieux.

« J'ai l'impression d'entendre l'excuse idéale pour agir à sa guise.

— Cela peut le devenir très facilement, confirma le mage. Mais... » Il semblait peiner à trouver ses mots. « Je ne suis pas cette voie. »

Elle était soulagée de l'entendre. Avec pareils préceptes, il n'était pas étonnant que les mages fussent tristement célèbres pour abuser de toute femme qui aurait éveillé leur appétit.

Pourquoi, avec tout ce qu'on lui avait inculqué à propos des mages, toutes les histoires qu'elle avait entendues, n'avait-elle ressenti aucune révolusion à l'idée qu'Alain fût attiré par elle ? La réponse vint d'elle-même : parce que c'était Alain. Il avait cessé de n'être qu'un mage parmi d'autres. Il était devenu un être à part entière. Un être blessé. Quelqu'un qu'elle appréciait vraiment.

Peut-être que pour une telle personne, habituée à dissimuler ses émotions, la plus innocente des relations sentimentales paraîtrait écrasante. Peut-être que tout ce dont il avait besoin, tout ce qu'il voulait était un ami.

Elle pouvait être cette amie.

« Tant mieux pour toi, mage Alain. J'attache beaucoup d'importance à la vérité. Tout comme au fait d'être prêt à prendre des risques pour autrui, comme tu l'as fait pour moi. Mais si tu veux être mon ami, tu devras veiller à ne jamais me mentir. Nous devons être honnêtes l'un vis-à-vis de l'autre.

— Je ne sais pas comment faire ce que tu dis, dit Alain avec un léger froncement de sourcils. Je ne sais qu'être moi-même.

— C'est bien. C'est parfait. S'il s'agit d'être celui que tu as été jusqu'à présent, alors continue à être toi-même. Le repos te fait-il du bien ?

— Je reprends des forces. » Alain frissonna en se demandant pourquoi, par moments, la conversation avec la mécanicienne prenait des tours compliqués. « Si j'étais plus âgé, je serais plus fort, mais je mettrais aussi plus de temps à récupérer. Compte tenu des circonstances, j'ai de la chance, je pense, d'être moi. »

Ces paroles firent sourire Mari.

« Je dirais que nous avons tous les deux de la chance que tu sois toi. »

Elle s'adossa de nouveau contre le mur, ferma les yeux et relâcha les muscles de son visage, révélant une expression de fatigue mêlée de douleur. Celle-ci n'étonna pas Alain. Il avait vu l'arrière du crâne de la mécanicienne et le sang qui poissait ses cheveux. Malheureusement, il n'avait pas été initié aux arts de la guérison, mais si jamais il rencontrait la personne qui avait frappé la mécanicienne Mari, Alain savait qu'il userait des pouvoirs qu'il maîtrisait pour lui rendre la pareille. Même s'il ignorait l'origine de sa détermination, il était résolu à agir.

Au moins, il était certain d'une chose : ce n'était pas l'amour qui motivait ses actes. Quoi que l'amour fût d'autre qu'un état à éviter. La maîtresse mécanicienne Mari avait montré des signes évidents d'inquiétude quand Alain avait abordé le sujet et nié avoir fait l'expérience de l'amour avec d'autres mécaniciens. Donc, à eux aussi, on avait enjoint de fuir l'amour. Par conséquent, ce devait être quelque chose de très dangereux.

Pourtant, elle avait évoqué un autre point. Il la regarda longuement, sans bouger, tout en réfléchissant.

« Maîtresse mécanicienne Mari, pourrais-tu...

— Quoi ? Est-ce que tout va bien ? » Elle rouvrit les yeux, à nouveau remplis d'inquiétude. Il était si aisé de lire ses sentiments ; cependant, quelque chose y demeurerait constamment imperceptible. Cela non plus, le mage Alain ne le comprenait pas.

« Oui. Tu as dit que je pouvais être... ami ?

— Bien sûr. C'est un peu étrange. Peut-être même très étrange. Mais tu es une chouette personne, mage Alain.

— Qu'est-ce que c'est qu'être ton ami ? »

Ces traits reprirent cette expression singulière, celle qui ressemblait à de la tristesse mâtinée d'une autre émotion, celle qui la faisait détourner les yeux. Cette fois, en plus du reste, elle battit rapidement des paupières.

« Pourquoi es-tu devenu mage ? demanda-t-elle soudain. T'es-tu porté volontaire ?

— Des mages sont venus chez mes parents quand j'étais bien plus jeune. Ils m'ont emmené dans un hôtel de la guilde.

— Oh. » Cette fois, la mécanicienne regarda par terre. « Alors, ce n'était pas ton choix.

— Non. Mais c'était ce qui devait être fait, car je possédais le don.

— Ouais », souffla-t-elle. L'espace d'un instant, autre chose parut la bouleverser, puis elle prit une profonde inspiration et lui sourit à nouveau, même si Alain perçut une blessure derrière ce sourire. « Bon. Eh bien, un ami est quelqu'un qui fait ce que tu as fait en venant à mon aide. Et ne va surtout pas croire que je ne te suis pas reconnaissante, qu'on réussisse ou non à sortir d'ici. Un ami t'aide, passe du temps avec toi, non parce qu'il y est obligé, mais parce qu'il en a envie. Un ami est quelqu'un à qui on pense de temps en temps et pour qui on souhaite faire des choses. » Elle prononça ces derniers mots avec un sourire qui lui sembla légèrement forcé.

Alain réfléchit attentivement à ce qui venait d'être dit. Est-ce que cela violait les enseignements de la guilde des mages ? Oui. Mais peut-être pas. Tout dépendait de la raison qui motivait ses actes. Tant qu'il était conscient que cette fille n'était qu'une ombre, quelle différence cela faisait-il qu'il choisît de l'aider ou de penser à elle ? Lorsqu'on

aidait une ombre, quelqu'un qui n'existait pas, l'action elle-même ne devait être qu'une illusion.

« Ça me va.

— Très bien, alors. » Elle affichait désormais une expression différente, comme s'il avait dit une chose censée provoquer l'amusement. « Tu sembles vraiment enthousiaste à cette idée.

— Je semble toujours le même.

— C'est ce que j'ai remarqué, répondit la mécanicienne avec un autre sourire, qui se teinta d'anxiété à mesure qu'elle le fixa. Quoi ?

— Quelque chose ne va pas ?

— Tu me regardais comme si... je ne saurais dire, fit Mari en affermissant son sourire. Quand nous en aurons l'occasion, nous devrions parler un peu plus de ce que sont des amis. Et de ce qu'ils ne sont pas. »

Alain songea que s'il pensait à la mécanicienne aussi souvent, c'était parce qu'elle avait l'habitude de tenir des propos difficiles à comprendre.

« Pourquoi devrais-je savoir ce qu'une chose n'est pas ?

— Parce que... tu ne voudrais pas être amené à croire réelle une chose qui ne l'est pas véritablement, n'est-ce pas ? »

Alain, estomaqué, regarda Mari et se dit que sa surprise avait dû être visible.

« C'est un argument digne d'un mage. Il montre ta sagesse. J'ai toujours su que tu étais une mécanicienne pas comme les autres. »

Mari parut prise de court, incapable d'articuler une phrase.

« Je voulais dire... En fait, je devrais peut-être me taire. »

Une pensée traversa l'esprit d'Alain, l'explication de l'inexplicable.

« Le fil. Existe-t-il parce que nous sommes amis ? Je n'ai jamais entendu parler de quoi que ce soit de semblable ; cela dit, je ne connais pas d'autre mage qui ait des amis.

— Peut-être... C'est peut-être ça, en effet, dit-elle en retournant cette idée dans sa tête. Peut-être que, quand les mages se font des amis, ils le visualisent de cette manière. Comme un lien à quelqu'un d'autre. »

Un bruissement leur parvint du couloir. Ils se figèrent aussitôt, puis Mari glissa prudemment un œil à l'extérieur, arme au poing.

« Sans doute un rat », souffla-t-elle. Leurs regards se croisèrent et il lut la question dans ses yeux.

Chaque instant qu'ils passaient à attendre lui permettait de regagner des forces, mais augmentait également le risque d'être repris. Alain se leva lentement en mettant à l'épreuve l'étendue de sa puissance. La zone où ils se trouvaient regorgeait d'énergie dans laquelle il pourrait puiser, ce qui rendrait sa tâche un peu plus aisée. Serait-ce assez ? Il regarda la mécanicienne Mari, qui l'observait avec inquiétude et

espoir – si faciles à lire sur son visage –, et soudain il sentit que sa réserve de forces était suffisante. Comme si l'énergie lui était parvenue par ce fil qui les reliait, même si ce n'était pas le cas. Néanmoins, d'une manière ou d'une autre, ce regain de puissance semblait en rapport avec le fil.

« Je suis prêt à tenter de passer l'alarme. Nous devons y aller. Je ne sais pas si le lever du jour est proche ou non. »

La mécanicienne le scrutait d'un air soucieux.

« Es-tu certain d'être prêt ? »

Elle avait été prévenante à l'extrême à son égard depuis l'instant où il avait failli tomber. Cela troublait Alain, même s'il s'employait à ne pas le montrer. Étrangement, c'était comme si la mécanicienne Mari avait été un doyen qu'il ne voulait pas décevoir.

« Je n'ai pas besoin de davantage de repos.

— Très bien. » Elle se leva en grimaçant, sans doute à cause d'une nouvelle vague de douleur à la tête.

Alain ne la ressentit pas comme lorsque son don d'augure était actif ; toutefois, une impulsion l'amena presque à grimacer lui aussi.

« À mon tour de nous guider pour franchir la zone du sort d'alarme.

— Ai-je trop tenu les rênes de notre tandem ? Je suis désolée. Ça m'arrive tout le temps. Je ne le fais pas exprès.

— Ce n'est pas ce qui est le plus difficile avec toi », dit Alain. À sa grande surprise, sa remarque lui valut un sourire. « Tu tiens bien les rênes. »

Était-ce un truc d'amitié que de vouloir la voir sourire ?

Cependant, son sourire était source de distraction, alors qu'il lui fallait se concentrer. Alain s'avança vers la porte protégée par un sort d'alarme, la mécanicienne Mari lui emboîtant le pas. En se focalisant sur ses perceptions de mage, il parvint à déceler des filaments d'énergie qui dérivait à travers le couloir comme les fils d'une toile d'araignée. Un simple contact suffirait à libérer le pouvoir qui y était concentré et à créer une perturbation qui serait ressentie par le mage sombre tapi dans son antre. Un sort d'alarme, comme n'importe quel sort, était temporaire, néanmoins la déperdition d'énergie y était si faible qu'il pouvait mettre un mois avant de se dissiper. Celui-ci donnait l'impression de dater d'une quinzaine de jours et restait assez puissant pour s'avérer dangereux.

Alain puisa dans l'énergie ambiante, qu'il canalisa avec la sienne afin de repousser délicatement les filaments sur les côtés et aménager un passage au milieu du couloir. Cette altération mineure et temporaire du sort serait imperceptible pour le mage sombre qui l'avait créé.

« Reste près de moi et suis exactement mes foulées », dit Alain en faisant le premier pas. Il avança lentement, sans s'arrêter, sur la voie

qu'il venait de dégager, cherchant des yeux les filaments qui auraient pu dériver et leur couper le chemin. « C'est derrière nous. »

L'air perplexe, la mécanicienne considéra l'espace qu'ils avaient franchi. Puis elle secoua la tête et s'agenouilla devant la porte qui leur barrait le passage. Alain se prépara mentalement, tout en se demandant s'il serait capable de trouver la force en lui pour ouvrir un trou dans cette porte. Mais au lieu de solliciter son aide, la mécanicienne Mari ouvrit son sac et en sortit des objets bizarres avec lesquels elle s'affaira sur l'endroit précis qu'elle appelait serrure. Alain la regarda travailler en essayant de comprendre ce qu'elle était en train de faire, en vain.

Par un procédé étrange, elle descella sans peine des morceaux du bloc métallique qui offrait toutes les apparences de solidité et elle les étala par terre. Vint ensuite un cliquetis, suivi d'une exclamation de joie de la mécanicienne.

« C'est ouvert. » Puis elle entreprit de ramasser les fragments pour les replacer dans la serrure où elle les assujettit à nouveau, reconstituant ainsi le bloc d'origine. « Comme neuf, mais déverrouillé.

— Comment as-tu fait ça ? Cela donnait l'illusion d'être un élément unique, puis c'était en pièces détachées, et tu as recréé l'impression d'unité. Pourtant, je n'ai pas senti que tu recourais à un quelconque pouvoir. »

Elle le fixa en souriant.

« Secret de guildes. Agrémenté d'huile de coude.

— Tu as utilisé ces armes. »

Étonnée, Mari fronça les sourcils et regarda l'outil qu'elle avait toujours en main : on aurait dit un couteau à lame cylindrique qui se terminait par une pointe comportant des encoches.

« C'est un tournevis. Ça, c'est une clé à molette. Ce sont... » Elle fit une pause et ses yeux se voilèrent. « Ce sont des outils. J'imagine qu'on pourrait les utiliser comme des armes. Mais Alain, les outils permettent de construire des choses et d'aider les gens. Ou alors ils peuvent détruire des choses et faire du mal aux gens. Il est de ma responsabilité d'user de mes outils avec sagesse.

— Est-ce le credo de tous les mécaniciens ? »

Mari ne répondit pas aussitôt ; elle laissa échapper un soupir.

« Certains de mes instructeurs m'ont inculqué l'importance d'utiliser mes outils avec discernement, d'autres ont toujours affirmé que cela n'en avait pas. Pour moi, ça en a. »

Alain réfléchit à ce qu'elle venait de dire et s'efforça de le comprendre.

« Si tes outils ont autant d'importance à tes yeux, c'est à cause de l'usage que tu en fais, c'est ça ? »

Elle le dévisagea, surprise.

« Oui. C'est exactement ça. » Elle finit de ranger les objets dont elle s'était servie. « Voyons ce qu'il y a derrière cette porte. »

Le battant pivota sous la poussée de la mécanicienne. Elle avança, le dos collé contre le bois brut, son arme pointée devant elle. Ils débouchèrent dans un vestibule en longueur, bordé de pièces de part et d'autre, et qui se terminait par une autre porte close. Mari se retourna vers le mage.

« Y a-t-il d'autres alarmes ici ? »

Alain étudia les lieux en faisant quelques pas.

« Je n'en vois aucune.

— Bien. » La jeune femme désigna du doigt un petit objet métallique fixé au plafond. « Ceci est un appareil fabriqué par les mécaniciens, mais ce n'est qu'un renifleur de fumée. Il déclenche une alarme en cas d'incendie. Ce n'est pas franchement bon marché, mais, avec tout ce que la ville de Ringhmon conserve dans ce bâtiment, je ne suis pas étonnée qu'ils ne souhaitent pas qu'un incendie incontrôlé se déclare ici. Je répugne à me demander quel usage du feu est fait dans ce donjon au point de provoquer cette peur. J'imagine que cela implique du métal en fusion appliqué sur de la peau humaine.

— Est-ce que cela entraîne des blessures ?

— Oh oui, dit Mari à la manière de quelqu'un qui se remémore un événement précis. Crois-moi, tu ne poses la main sur un conduit de vapeur non isolé qu'une fois dans ta vie. Ceux qui sont infichus de retenir la leçon sont trop bêtes pour devenir des mécaniciens. »

Il acquiesça d'un air entendu, en se rappelant ses propres cours.

« L'enseignement dispensé par les mécaniciens à leurs acolytes s'assortit de punitions corporelles, tout comme celui des mages. »

Au lieu d'acquiescer en retour, Mari le dévisagea, bouche bée. Puis elle déglutit et parla d'une voix blanche.

« Ce n'était pas... Je suis désolée. Tu as été... Non. Je ne veux pas aller sur ce terrain-là. Sortons d'ici. »

Elle marcha rapidement droit devant elle, s'agenouilla devant l'autre porte et fronça les sourcils tandis qu'elle l'examinait avec une attention inhabituelle.

Alain l'observa, tâchant de comprendre ce qui avait suscité son désarroi et curieux d'en apprendre davantage sur les arts étranges des mécaniciens. La satisfaction que lui avait procurée sa conclusion selon laquelle le fil, ainsi que ses pensées concernant Mari, faisaient partie d'un test, une épreuve sur sa route vers un degré de sagesse plus élevé, n'avait été que de courte durée. Une fois que la mécanicienne lui eut révélé qu'on lui avait ordonné de ne plus le revoir, Alain avait pris conscience qu'il ne voulait pas que le lien se brisât. Si le fil était synonyme d'amitié, rien ne s'opposait à ce qu'il subsistât, même si le mage était encore dans le flou quant au sens exact de ce mot.

Ayant craint que ses pensées pour Mari ne l'affaiblissent et l'écartent du droit chemin, il avait été surpris d'être capable de marcher après avoir traversé la zone du sort d'alarme. Il aurait dû être terrassé par l'énergie qu'il avait déployée. Mais la présence de la mécanicienne Mari, ou plutôt le fil qu'il voyait entre eux, l'avait au contraire conduit à repousser ses limites. Cela prouvait la justesse de son raisonnement : l'épreuve que représentait Mari le rendrait plus fort.

Les autres mages seraient-ils en mesure de détecter le fil ? Voilà qui pourrait poser problème. Il devrait expliquer ce que c'était, en l'exposant non comme ce qu'il le croyait être, mais comme quelque chose que les doyens accepteraient. *Ils m'ont enseigné que la vérité et le mensonge n'existaient pas, aussi vais-je appliquer leurs leçons à la lettre et m'en tenir à ce qui servira ma cause.*

La mécanicienne Mari lui avait dit attacher de l'importance à la vérité, mais elle ne verrait sûrement aucune objection à ce qu'Alain fourvoie ses doyens de la sorte.

Mari poussa soudain un cri de dépit qui tira Alain de ses pensées.

« Je n'y crois pas ! Il y a trois – non, quatre – verrous ou loquets qui maintiennent cette porte fermée et ils sont tous commandés depuis l'extérieur. Je ne peux pas nous faire passer cet obstacle. »

Elle se laissa tomber sur la marche juste devant le battant et se prit la tête entre les mains, avant de lever les yeux vers le mage.

« Est-ce que tu peux y arriver ? Nous avons besoin d'un trou grand comme ça. » La mécanicienne délimita une large section du panneau en bois. « Et il faudra que tu le preserves plus longtemps pour que je vienne à bout des quatre serrures. »

Alain évalua ce qui restait de ses forces mises à mal, sonda l'énergie des lieux, puis secoua la tête.

« Et je ne peux pas nous faire traverser cette porte non plus. Pas avant un bon moment. Seuls les gardes pourraient nous l'ouvrir mais, tant que la journée ne battra pas son plein, ils ne viendront certainement pas sans une bonne raison. Et encore, il nous faudra alors nous battre pour partir. »

— Si nous sommes en état de nous battre. Qu'est-ce qui pourrait faire venir les gardes avant l'heure... une diversion ? » Mari leva les yeux ; son regard était toujours abattu, mais une lueur d'inspiration y brillait. « Une bonne raison. Mage Alain, tu es un génie. »

Elle se remit sur pied d'un bond et serra le poing, mais avant qu'Alain n'ait eu le temps de réagir à cette attaque subite, elle frappa un coup tout en douceur sur son épaule. Elle lui tourna le dos, puis fit volte-face et plongea ses yeux dans les siens.

« Je ne sais pas ce qu'on t'a fait. Je ne veux pas le savoir. Mais quelque chose de bon a survécu. C'est toujours en toi. Je le sens. Je suis dure. Il m'arrive d'être dure avec mes amis. Mais je suis toujours

là pour eux et je ne les laisse jamais tomber. Compris ? »

Il soutint son regard, à nouveau déconcerté par ses paroles.

« Être amis, c'est ça aussi ?

— Oui. » Mari eut un sourire forcé, pivota sur ses talons et courut vers une des pièces qui bordaient le vestibule. Elle jeta un œil à l'intérieur et fit signe au mage de la rejoindre. « C'est exactement ce qu'il nous faut. »

L'endroit renfermait un grand nombre de paillasses fines, semblables à celle de sa cellule.

« C'est un débarras bourré d'objets inflammables. »

Après avoir empilé plusieurs matelas, elle sortit de sa trousse à outils un autre appareil de mécanicien et le fit cliqueter avec son pouce : des étincelles s'en échappèrent. De petits éclats brillants atterrirent sur les grabats et de minces filets de fumée s'élevèrent des points d'impact.

« Au besoin, nous pourrions retourner dans le donjon pour récupérer une des lampes à huile, mais cela nous obligerait à traverser le truc d'alarme. Je pense que ce que nous avons là devrait faire l'affaire.

— Que fais-tu ?

— J'allume un feu, quelle question ! » Mari brandit l'objet qu'elle tenait en main. « C'est un démarre-feu. Un appareil tout ce qu'il y a de plus simple. Tu n'en as jamais vu ?

— Jamais. Ce truc m'a l'air très compliqué. Je ne comprends pas comment il fonctionne.

— Comment allumes-tu un feu ? »

Ça, c'était un secret de guildes. Mais l'était-ce vraiment ? Les doyens lui avaient rabâché qu'aucun mécanicien n'était en mesure d'en saisir le procédé. Et quelle serait la réaction de cette mécanicienne s'il le lui disait ?

« Par mon esprit, je canalise le pouvoir pour créer un point de chaleur, en altérant la nature de l'illusion à un endroit précis. Puis, toujours par l'esprit, je déplace la chaleur sur la chose que je souhaite brûler.

— Oh. Est-ce donc ainsi que tu visualises le processus ?

— Non. C'est ainsi qu'on procède.

— C'est... intéressant. » Mari sourit de toutes ses dents. « Donc, au lieu d'allumer un feu en faisant quelque chose d'aussi complexe et incompréhensible que de gratter une pierre à feu, tu te contentes d'altérer la nature de la réalité. C'est vrai que c'est bien plus simple.

— Cette inflexion de ta voix, ce ton... Tu utilises le sarcasme.

— J'y recours trop souvent », lâcha Mari d'un air contrit. Son sourire se fit plus naturel, malgré la raideur due à la tension tandis qu'elle s'efforçait de transformer des flammèches en flammes plus

intenses. « Nier la réalité est parfois tout ce qui nous reste pour tenir le coup, pas vrai ?

— Réalité ? Tu veux dire l'illusion ?

— C'est ça. Tu n'as pas idée du nombre de personnes plus âgées et plus gradées que moi qui se sont échinées, durant toutes ces années, à essayer de m'expliquer ce qu'était la réalité. » Mari s'esclaffa. « J'imagine que c'est le domaine où j'apprends lentement. »

Alain l'observa quelques instants.

« Tu parles vite. Es-tu effrayée ?

— Non. Je suis stressée. Stressée à l'idée de rester coincée ici, stressée en pensant au risque que je nous fais courir en allumant un feu et... stressée de discuter avec toi. Par moments, j'ai l'impression de commencer à comprendre qui tu es et ce que tu as traversé et puis... par les étoiles ! Ça me passera. Je vais juste te dire ce que je suis en train de faire, parce que je viens de réaliser que j'étais partie du principe que tu savais, alors que nous ne sommes absolument pas sur la même longueur d'onde.

— Longueur ? Onde ? Pourquoi parles-tu de cela ? Nous ne sommes pas à proximité d'un plan d'eau.

— Euh... Laisse tomber. Écoute. Quand le feu aura bien pris, le renifleur de fumée va déclencher l'alarme et des soldats vont franchir la porte au pas de course pour éteindre l'incendie. Pendant qu'ils seront occupés, nous devons nous précipiter pour passer la porte dans l'autre sens en profitant du couvert de la fumée, de la confusion générale et tout ça. » Elle se recula sans quitter des yeux les flammes qui bondissaient désormais et léchaient les poutres en bois du plafond. « Si le feu se déchaîne ou si les gardes mettent trop longtemps à arriver, nous risquons d'avoir de gros problèmes, toi et moi.

— Nous y sommes déjà jusqu'au cou, non ?

— C'est exactement ce que je me dis. Bien sûr, si cela venait à se produire... si le brasier devenait incontrôlable sans que les puissants citoyens de Ringhmon ne parviennent à le maîtriser, il ravagerait également ce petit palais et détruirait tout ce qu'il contient. Y compris le Modèle 6 au prix exorbitant que je viens tout juste de réparer, qu'ils devront payer, ainsi que l'autre M6 qu'ils possèdent officiellement. » Mari haussa les épaules en feignant l'insouciance. « Ça leur apprendra à me kidnapper. Mais cela n'arrivera pas. Nous nous en sortirons.

— Tu dis cela et pourtant tu es effrayée.

— Oui, je suis effrayée ! Voilà ! Tu es content ? Non, évidemment, les mages ne sont jamais contents. Écoute, essaie de ne pas mourir, d'accord ? Je ne voudrais pas que ce soit par ma faute. »

Alain ne répondit pas aussitôt, occupé qu'il était à analyser ce qu'elle venait de dire.

« Je vais m'y employer. Ton plan semble cohérent et

potentiellement très destructeur. Je constate que t'offenser est une grave erreur.

— Oui, ça l'est », acquiesça Mari. Un sourire illumina fugacement ses traits. « Ne me fais pas de crasses, et tu n'auras jamais à t'en inquiéter. » Elle s'éloigna à reculons du feu qui gagnait en ampleur et en intensité. « On devrait jeter quelques matelas supplémentaires, histoire d'épaissir la sauce. »

Le mage prêta main-forte à la mécanicienne pour entasser une paire de paillasses au-dessus de celle déjà en flammes. Des panaches de fumée s'élevèrent en tourbillonnant et irritèrent les yeux et la gorge d'Alain tandis qu'il sortait à reculons à la suite de Mari. Le feu s'était propagé aux poutres du plafond et éclairait la fumée par le dessus. Les lourdes volutes noires commençaient à envahir le vestibule.

« Par ici ! » lui cria-t-elle en toussant d'une pièce qui faisait face à celle qu'ils venaient de quitter. Une cacophonie résonna soudain autour d'eux, le son se répercutant sur les murs. « Ça, c'est le renifleur. »

Alors qu'ils attendaient, la mécanicienne toussa à nouveau, les yeux humides.

« Mage Alain ? Il y a un facteur que j'ai oublié de prendre en compte. »

Alain serra les paupières pour chasser ses larmes, mais l'irritation provoquée par les volutes âcres troublait sa vision.

« Comment ça ? demanda-t-il, en toussant à son tour.

— La fumée. Elle se répand plus vite que les flammes. Nous avons moins de temps que je ne pensais. Si les gardes ne descendent pas rapidement, elle nous tuera.

— Ce serait malencontreux, en effet. Ainsi, tu t'es trompée, toi aussi ?

— Oui. Je me suis trompée. Espérons que ce ne soit pas une erreur fatale. Je déteste quand ça arrive. »

Mari venait de tenter un sarcasme de plus, mais sa peur était évidente malgré ses airs bravaches : les émotions rayonnaient de la mécanicienne comme la chaleur du feu. Alain, qui faisait appel à son entraînement pour garder ses propres peurs profondément enfouies, s'inquiétait pour elle.

« Maîtresse mécanicienne Mari, le moment est-il opportun pour qu'un ami offre son aide ?

— S'il est en mesure de le faire, oui.

— La mort n'est qu'une transition d'un rêve à un autre. Elle n'est rien qu'un nouveau voyage. »

Elle le regarda en clignant des yeux, inondés de larmes à cause de la fumée.

« Merci. Cela ne m'aide pas beaucoup, mais merci d'avoir essayé.

Je... »

Les mots de la mécanicienne furent interrompus par des cris venant de l'autre côté de la porte fermée, accompagnés de grincements et de cliquetis.

« Ils libèrent le verrou », souffla Mari.

Quelques instants plus tard, le battant heurta le mur et un groupe de soldats chargés de seaux d'eau s'engouffrèrent dans le vestibule. La chaleur et la fumée les assaillirent, le nuage noirâtre s'étira pour envahir le nouvel espace offert par la porte ouverte et les hommes refluèrent.

Sentant qu'on l'attrapait par le bras, Alain se laissa entraîner vers le bas, puis en direction de la sortie. La fumée était moins dense au niveau du sol. Accroupie pour être presque à ras de terre, la mécanicienne Mari avança vers l'ouverture en s'efforçant d'éviter les gardes, sans jamais relâcher son étreinte. Les soldats couraient de-ci de-là dans une apparente confusion pendant que quelqu'un hurlait des ordres. Ils heurtèrent les jambes de plusieurs hommes, trop désorientés pour réagir, et arrivèrent à la porte. On pressait un autre détachement de la garde à investir le vestibule, leur masse occupait toute la largeur du passage et coupait toute possibilité de fuite. Alain laissa Mari, le visage baigné de larmes, la main collée sur la bouche, le guider vers un recoin où ils s'accroupirent alors que le rugissement des flammes gagnait en volume derrière eux. Lui-même avait bien du mal à respirer et se demandait combien de temps ils tiendraient encore tous les deux.

Le groupe de gardes quitta l'embrasure de la porte, obéissant aux injonctions de leur chef. Les hommes jetèrent l'eau au hasard dans toutes les directions avant de repartir au pas de course vers l'extérieur. Une fois de plus, Alain laissa Mari diriger les opérations et la mécanicienne le mêla à l'escouade qui remontait un long escalier. Il entra perçut brièvement le commandant de la garde qui hurlait des malédictions, puis un panache de fumée tourbillonna dans l'escalier et lui bloqua la vue.

Grimpant les marches quatre à quatre dans le sillage de Mari, Alain éprouvait une difficulté croissante à garder son souffle. Le manque d'air ajouté à la faiblesse induite par ses efforts de la nuit lui faisait tourner la tête. Pendant un instant, il crut avoir perdu la mécanicienne dans l'épaisse fumée, mais elle surgit soudain devant lui et l'empoigna à nouveau pour l'entraîner à sa suite. Savoir qu'elle avait rebroussé chemin vers le danger pour s'assurer de sa survie força Alain à avancer autant que l'énergie qu'elle y mettait.

Au moment où il craignait de perdre connaissance, ils atteignirent un petit palier. Puis ils passèrent une porte et contournèrent un coin de mur. À cet endroit, l'air au niveau du sol était dépourvu de fumée ;

s'infiltrant par l'embrasure, cette dernière rampait sous le plafond au-dessus d'eux. Alain chercha à reprendre son souffle, entre deux quintes de toux. Il remarqua la mécanicienne Mari lovée en position fœtale qui s'étouffait en crachant ses poumons. Mû par un souvenir flou, Alain rampa à ses côtés et entreprit de taper son dos du plat de la main.

Les quintes de toux de la mécanicienne cessèrent et elle respira à nouveau. Elle attrapa sa main.

« C'est bon. Merci. »

Il la regarda à travers le voile de larmes qui emplissaient ses yeux.

« Tout à l'heure, dans l'escalier, tu es revenue pour moi.

— Tu ne m'avais pas crue ? Je ne laisse personne à la traîne, Alain. »

Elle venait de l'appeler par son seul prénom, en omettant le titre de mage. Il aurait dû objecter ; pourtant, au lieu de cela, il fut pris de l'envie de lui rendre la pareille.

« Je te ferai confiance la prochaine fois... Mari.

— C'est bien. Tu apprends vite. »

Elle scruta le hall où ils se trouvaient. Des gens paniqués couraient dans tous les sens. Nul ne parut noter la présence d'une mécanicienne et d'un mage allongés sur le sol. Un grand nombre de personnes devaient travailler de nuit dans ce bâtiment, mais certainement pas autant que durant la journée.

« Sais-tu comment quitter les lieux ?

— Je suis entré en traversant les murs.

— La réponse est donc non. » Mari se redressa pour se mettre à quatre pattes. « Eh bien, éloignons-nous le plus possible du feu avant qu'un de ces communs commence à faire marcher son cerveau et à se demander ce que nous fichons par ici. Ce chemin ne me semble pas pire qu'un autre. »

Ils se mirent à ramper en prenant soin d'éviter les autres occupants qui les dépassaient hâtivement. La fumée se raréfia à mesure qu'ils tournaient dans les couloirs, mais le brouhaha de l'activité derrière eux ne faiblissait pas. Mari se remit sur ses pieds, l'aida à se relever à son tour et ils reprirent leur progression en titubant. Quelques communs s'arrêtèrent pour les dévisager, mais un regard assassin de Mari leur fit illico continuer leur route.

Quelque chose s'effondra dans les tréfonds du bâtiment, qui fut parcouru d'un frémissement. Un instant plus tard, d'épaisses volutes grisâtres envahirent le large couloir où ils se tenaient. Alain ne parvenait pas à chasser l'idée que la fumée poursuivait, car le feu refusait de les laisser échapper à son étreinte.

Mari observa cette nouvelle vague de fumée, mais au lieu de fuir elle s'agenouilla aussitôt et appuya sa paume par terre. Elle se redressa

promptement, l'air préoccupée.

« Le sol est chaud. Cela signifie que le feu se répand rapidement sous nos pieds. Nous devons sortir de cette bâtisse. Vite. Par ici ! »

Ils trouvèrent la force d'accélérer et, trottant cahin-caha, ils rejoignirent l'extrémité du long corridor. Alain se rendit compte que la fumée n'arrivait pas uniquement de derrière : elle jaillissait en geysers de petites fissures apparues sur le sol.

« Ton plan fonctionne, lâcha Alain en luttant pour reprendre son souffle. Ce bâtiment sera détruit.

— Mon plan ne prévoyait pas que nous y serions encore au moment où cela se produirait ! Garde la tête froide et avance. Regarde ! Une fenêtre ! »

Mari tira de nouveau sur ses robes de mage. L'immense fenêtre, divisée en plusieurs panneaux, courait presque du sol au plafond au bout du couloir dans lequel ils venaient de s'engager. À travers les vitres perçait le ciel noir de la nuit, pâlisant sous les premières lueurs de l'aube. Alain céda à la traction de Mari et se précipita avec elle vers la promesse de sécurité.

Il fut surpris d'entendre un bruit sourd de cavalcade, avant de voir déboucher au pas de charge un détachement de soldats de Ringhmon dans le corridor juste à côté de la fenêtre. Les hommes regardèrent le nuage de fumée rouler dans leur direction, puis la mécanicienne et le mage qui le précédaient. Le visage paniqué, quatre soldats saisirent leurs arbalètes. Un autre épaula une arme de mécanicien.

Mari dérapa pour essayer de s'arrêter, sa figure un masque de désespoir. Son arme de poing semblait minuscule comparée à celles brandies par les gardes ; elle la leva néanmoins à son tour, préférant la confrontation à une retraite vers la dense fumée qui les poursuivait.

Alain la saisit par la veste et la tira en avant.

« Continue de courir », lui ordonna-t-il en puisant dans ce qui lui restait de ressources pour un ultime effort.

L'illusion du monde prétendait que l'air dans ce couloir était clair, qu'il laissait passer la lumière. Cependant, l'air pouvait être noir. Capable d'arrêter la lumière. Changer l'illusion. L'inverser.

Il n'avait pas la force de réaliser cela. Il le savait. Pourtant, l'énergie arriva d'un coup et le pouvoir déferla en lui alors qu'il poussait la mécanicienne en avant.

L'obscurité totale les enveloppa.

À travers le voile de l'épuisement absolu, Alain entendait les cris d'alerte et de terreur devant eux. Un tonnerre familier retentit et des choses filèrent derrière lui avec un méchant sifflement. L'arme des mécaniciens devait lancer ses projectiles, mais, incapable de voir ses cibles, le soldat n'avait que peu de chances de faire mouche. Alain trébucha et tomba, exténué, mais une poigne ferme l'agrippa et le

propulsa en avant. La mécanicienne Mari le portait, malgré son poids et sa propre fatigue. Elle mettait sa vie en péril une nouvelle fois pour le sauver.

Les mécaniciens n'étaient pas censés agir de la sorte. Mais ce n'était pas un mécanicien. C'était Mari. D'où tirait-elle donc la force de le porter ? Son esprit embrouillé de fatigue lui fournit une réponse : cette force venait du même endroit où il avait puisé l'énergie pour lancer son ultime sortilège, un endroit où il restait toujours de la force même quand ses propres réserves étaient épuisées. Elle lui avait montré la voie pour trouver cet endroit et maintenant elle y puisait elle-même pour les sauver tous deux. Le fil et ses effets étranges fonctionnaient dans les deux sens.

Ils percutèrent un enchevêtrement de corps qu'ils franchirent dans la confusion générale. Puis ils heurtèrent quelque chose de dur qui se brisa sous l'impact. Leur élan leur fit traverser la fenêtre et ils basculèrent dans le vide.

Ses dernières forces le quittèrent, le sort se dissipa et leur vue revint. Des éclats de verre volaient tout autour d'eux en tournant sur eux-mêmes avec une lenteur que son esprit soumis à un stress intense compara à celle qu'on expérimentait dans les rêves. À côté de lui, un bras passé autour du sien, Mari roulait dans l'air, la tête rentrée dans le creux du coude. Et alors que son propre corps vrillait dans la pénombre de l'aube, Alain vit des fourrés se précipiter à sa rencontre. À moins que ce ne fût lui qui leur tombât dessus. Les deux n'étaient que des illusions de son esprit, aussi déposa-t-il les armes devant la fatigue et attendit que son corps et les buissons se rejoignent.

CHAPITRE 11

LE MÉCANICIEN ÉMÉRITE STIMON, superviseur de l'hôtel de la guilde, n'avait pas l'air content. Mari soutenait son regard, le visage impassible. Elle était surprise d'avoir perfectionné ce tour très utile en observant Alain. Pourtant, elle jubilait intérieurement. Elle se sentait victorieuse et d'excellente humeur. Non seulement elle était libre, mais en plus elle avait pu prendre une sérieuse revanche la nuit précédente, le tout avec l'aide du mage Alain.

Le nez de Stimon se plissant sans cesse, Mari en conclut que ses vêtements devaient puer la fumée, même si elle n'était plus capable d'en percevoir l'odeur.

« Le palais du gouvernement de la ville de Ringhmon a été totalement détruit par les flammes, grogna Stimon. Des foyers font toujours rage dans le cœur de la structure. Toute la ville est sens dessus dessous. Et vous débarquez ici couverte de cendres et empestant la fumée.

— Je me suis trouvée près de l'incendie. J'avais un contrat au palais du gouvernement, comme vous vous le rappelez.

— Vous vous y êtes rendue hier, pour ce contrat ! Que faisiez-vous encore sur place aux petites heures du jour ?

— Le travail était très complexe », avança Mari avec sincérité. *Si tu en sais davantage, dis-le. Si tu pensais que je courais un danger, je veux l'entendre de ta bouche.*

La figure de Stimon vira au cramoisi.

« L'administrateur de la ville nous a assuré que vous aviez terminé votre tâche et quitté les lieux.

— De toute évidence, il était dans l'erreur. » Mari planta ses yeux dans ceux de Stimon, le mettant au défi d'accepter la parole d'un commun contre celle d'un mécanicien. « Sachez néanmoins que j'apprécie particulièrement l'intérêt que vous portez à mon bien-être, mécanicien émérite Stimon. Vous serez ravi d'apprendre que le guérisseur de l'hôtel de la guilde s'est occupé des blessures que j'ai subies... en me sauvant des flammes.

— Il est heureux que vous ayez pu échapper... aux flammes. »

Mari porta son buste en avant en fusillant Stimon du regard.

« Et si nous nous dispensons des mensonges ? Ainsi qu'on vous l'a sans doute déjà indiqué, j'ai dit dans mon rapport que j'ai été

assommée et kidnappée par l'administrateur de cette cité nauséabonde et pestilentielle, et que je ne dois mon évasion qu'à d'opportunes circonstances. »

Il avait été difficile d'expliquer la manière dont elle s'y était prise sans évoquer le mage Alain, mais Mari était restée vague sur les détails, en invoquant les effets persistants du coup qu'elle avait reçu sur le crâne.

Stimon la fusillait du regard, lui aussi.

« Y a-t-il autre chose ? »

— Y a-t-il besoin d'autre chose ? Une personne d'extraction commune qui agresse et séquestre un mécanicien ? Vous devriez réclamer la tête de cet homme, lâcha Mari sèchement. Et il est certain désormais que l'attaque contre ma caravane était également une tentative de Ringhmon pour m'enlever avant que je n'atteigne la ville.

— Disposez-vous d'une preuve de ce que vous avancez ?

— Les bandits utilisaient les mêmes fusils... » Elle s'interrompt en voyant Stimon commencer à branler du chef.

« Des preuves, répéta-t-il.

— J'ai vu certains d'entre eux à Ringhmon ! »

La voix de Stimon demeura implacable alors qu'il abattait violemment la main sur sa table de travail.

« Des preuves !

— Vous voulez une preuve de quelque chose ? » Mari fourragea dans une poche et lança sur le bureau du superviseur ce qu'elle en avait extrait. « J'ai trouvé ça dans la cellule où on m'a enfermée. » Stimon se contenta de regarder l'objet avec une expression neutre. « C'est un écoute-au-loin et, très manifestement, il ne sort d'aucun atelier de notre guilda. Quant au problème avec le Modèle 6 qui était dans le palais du gouvernement... Enfin, nous parlons bien ici du M6-F3 acquis en secret. D'ailleurs, je vous remercie infiniment de m'avoir informée de son existence avant que je me rende sur place. Le problème, mécanicien émérite Stimon, porte le nom d'infection. Savez-vous ce qu'est une infection ? C'est un code pensant prohibé. Et celui-ci ne comportait la marque de fabrique d'aucun des membres de notre guilda qui s'y connaissent en codes pensants. »

Stimon fit la moue, les traits tendus.

« Nous allons nous pencher sur la question.

— Pardonnez-moi, mais vous ne semblez pas aussi inquiet que vous devriez l'être. J'aimerais savoir pourquoi.

— C'est un problème des plus sérieux. » Stimon la regardait posément, le visage impavide comme celui d'un mage. « Je vais me pencher sur la question. J'enverrai un rapport complet au quartier général de la guilda. Avez-vous, outre l'infection, trouvé autre chose à propos de ce Modèle 6, qui mérite notre attention ? »

— Oui. J'ai trouvé la preuve que Ringhmon essaie de développer le moyen de fabriquer des fusils. » Cette information provoqua enfin une réaction chez Stimon : il écarquilla les yeux et serra la mâchoire. « Mais ce n'est pas très grave, n'est-ce pas ? Vu que, quoi qu'ils apprennent, les communs ne seront jamais en mesure de produire ce genre de choses. N'est-ce pas ?

— Bien entendu, lâcha Stimon d'une voix étranglée.

— Ajoutez à cela l'infection d'origine douteuse sur un de nos appareils de calcul et d'analyse, ainsi que cet écoute-au-loin qui n'a apparemment pas été manufacturé dans nos ateliers, et vous comprendrez, monsieur le superviseur d'hôtel de guilde, qu'en tant que membre dévoué de la guilde des mécaniciens, je sois inquiète des implications de tout cela.

— Des implications ? » Le mécanicien émérite Stimon se fit froid et cassant. « Que sous-entendez-vous ? Que les communs sont capables d'accomplir le travail des mécaniciens ? Êtes-vous en train de dire que le fondement même de notre guilde repose sur un mensonge ? »

La confiance de Mari s'effrita sous le feu des questions. Elle se tendit. À cet instant, alors qu'elle était dans l'hôtel de sa propre guilde, elle se sentit aussi effrayée qu'elle l'avait été dans les geôles de Ringhmon.

« Non. Je veux connaître la vérité de manière à agir en accord avec les besoins et les intérêts de la guilde. »

Elle espérait que sa voix semblait posée et non agitée comme elle l'était intérieurement.

Le mécanicien émérite Stimon la scruta, les yeux plissés.

« Pensez-vous que votre interprétation des récents événements soit juste ?

— Je... » On avait appris à Mari à respecter la guilde et tous les membres d'un rang supérieur au sien. La peur avait joué un rôle prépondérant dans cet enseignement – la peur de l'échec, la peur de sanctions administratives et de rétrogradation. Cependant, elle n'avait jamais eu peur de sa guilde. La guilde était sa famille. La seule qui lui restait. Comment était-il possible que sa famille en vienne à la menacer, comme un vulgaire commun.

« Non. Il y a d'autres explications envisageables et je veux connaître celles qui sont vraies. »

Les lèvres de Stimon s'étirèrent en un fin sourire.

« Mécanicienne Mari, avant votre arrivée, nous avons été informés que vous étiez extrêmement compétente dans votre domaine, mais laissez à désirer en matière de discrétion et d'expérience. Vous avez démontré la stricte vérité de la première partie de cette affirmation en réussissant là où le maître mécanicien Xian avait échoué. Il serait dans l'intérêt de chacun que vous fassiez mentir la seconde partie en

témoignant d'une réserve bien supérieure à celle que suggère votre comportement passé. »

Mari ne corrigea pas, cette fois, l'omission intentionnelle de son titre de maîtresse mécanicienne. « *Réfléchis, Mari.* » La voix du professeur S'san résonna dans sa mémoire. « *Réfléchis bien avant de décider ce que tu vas faire.* »

« Je comprends.

— Vraiment ? La guilde prend soin des siens, vos dires seront donc pris en compte, déclara Stimon, d'un ton qui sous-entendait qu'accorder du crédit à ses paroles relevait d'une généreuse concession plutôt que de l'ordre normal des choses. La guilde s'occupera de Ringhmon, ajouta-t-il d'un ton qui la fit frémir. Nous en ferons un exemple. Si vous aspirez à la vengeance, n'ayez aucune crainte à ce sujet. »

Mari se contenta de hocher la tête, de peur que sa voix ne la trahisse.

« Quant à vous – Stimon se cala contre le dossier de son siège sans la quitter des yeux –, les informations dont vous disposez sont frappées du sceau du secret de guilde. Comprenez-vous ? Tout ce qui s'est passé. Tout ce que vous avez découvert. Vous ne le divulguez à personne tant que l'enquête de la guilde ne sera pas close.

— Le secret de guilde ? Mais un superviseur n'a pas autorité pour décréter le secret par lui-même, objecta Mari après quelques instants de silence.

— Vous n'êtes pas très douée pour vous conformer aux règles de la guilde, mais il semblerait que vous les connaissiez toutes par cœur. Rassurez-vous, je n'ordonne pas le secret de mon propre chef. »

Stimon fit glisser un morceau de papier vers elle. Mari s'en empara, aperçut l'en-tête de la lettre et lut :

TOUT MÉCANICIEN QUI LIT LA PRÉSENTE EST INFORMÉ QUE CE QU'IL OU ELLE A APPRIS NE DOIT ÊTRE RÉVÉLÉ À PERSONNE. LA SÉCURITÉ DE LA GUILDE AINSI QUE SES INTÉRÊTS SONT EN JEU. SEUL UN MAÎTRE DE LA GUILDE EST HABILITÉ À LEVER CETTE RESTRICTION.

SIGNÉ, BALTHA DE CENTIN, GRAND MAÎTRE DE LA GUILDE DES MÉCANICIENS.

Mari releva les yeux et vit son interlocuteur la regarder fixement. Elle relut la missive en essayant d'imaginer les raisons susceptibles d'avoir poussé la guilde à donner à Stimon le pouvoir d'invoquer le secret à discrétion. Le superviseur devait bénéficier d'appuis très puissants. Quoi qu'il se passât à Ringhmon, ce n'était pas un cas isolé. À peine formée, son idée de soumettre un rapport sur Stimon à Palandur se désagrégea.

« Comment aurais-je connaissance des progrès et des conclusions de l'enquête ? demanda-t-elle.

— On vous dira ce que vous êtes censée savoir », lâcha le

superviseur. Il ouvrit un tiroir, en sortit un document et le poussa vers elle. « Par une heureuse coïncidence, le train hebdomadaire pour Dorcastel part à midi. Ne le manquez pas.

— Dorcastel ? Je pensais que je devais retourner à Palandur quand mon travail ici serait terminé.

— Dorcastel, répéta Stimon, dont la voix se fit plus dure. La guilde vous ordonne de vous rendre à Dorcastel. On vous en communiquera les raisons une fois sur place. »

Un nouveau contrat ? Pourquoi Dorcastel aurait-elle besoin de ses compétences ? Une chose était néanmoins certaine : Stimon ne lui fournirait aucune information supplémentaire. Mari prit le ticket et le lut, en proie à la confusion.

« À midi ? Aujourd'hui ? »

Il joignit les mains et opina.

« Aujourd'hui. Vous serez dans ce train sans faute, mécanicienne Mari. Dois-je consigner cet ordre par écrit ?

— Non. » Elle fixa l'expression suffisante de Stimon, sa détestation de l'injustice livrant bataille à son bon sens. Provoquer le superviseur à cet instant aurait été stupide, même s'il la titillait.

Comme cela arrivait trop souvent, son bon sens perdit.

« C'est maîtresse mécanicienne Mari », le corrigea-t-elle.

Stimon laissa un sourire hypocrite s'épanouir sur ses lèvres.

« Maîtresse mécanicienne Mari.

— Serai-je escortée jusqu'à la gare ? »

Elle connaissait d'avance la réponse à cette question, mais elle voulait l'entendre de sa bouche.

« Non. Vous pouvez vous y rendre seule, siffla-t-il, le sourire toujours accroché aux lèvres.

— Même après les récents événements ? Vous ne pensez toujours pas que je suis en danger à Ringhmon ?

— Vous avez vos ordres. Pour le bien de la guilde », dit Stimon calmement.

Comment peut-il faire ça ? Il ne peut pas douter une seconde que je sois en danger. Me tendre une embuscade sur le chemin de la gare serait un jeu d'enfant. On dirait que Stimon ne veut pas uniquement que je vide les lieux, mais que je sois également... morte ? Non. C'est impossible. Impossible ?

La guilde ne ferait jamais...

La guilde m'a menti au sujet des mages.

Combien d'autres mensonges a-t-elle proférés ?

« Y a-t-il autre chose ? » demanda le superviseur, d'un ton où sourdait l'impatience.

Mari secoua la tête, inquiète que toute parole supplémentaire pût sonner son glas.

« Bien. La guilde a néanmoins une dernière question à vous poser. Vous avez été vue en train de traîner quelqu'un hors du bâtiment pendant l'incendie. Vous n'avez pas fait mention de cette personne dans votre rapport. Qui était-ce ? »

Mari se demanda comment Stimon savait cela. Au minimum, cela impliquait qu'il disposait d'espions qui surveillaient le palais du gouvernement. Des espions qui avaient dû le prévenir qu'elle n'était pas ressortie de l'édifice le soir précédent. Quoique n'en ressentant nulle anxiété, Mari n'avait aucune intention de dévoiler l'identité de celui avec qui elle était.

Elle haussa les épaules d'un air aussi détaché que possible.

« Un jeune homme. Il a sauté par la fenêtre et a atterri dans des buissons. Puisqu'il semblait avoir besoin d'aide, je l'ai traîné à l'abri.

— Où est donc ce jeune homme à présent ?

— Je n'en sais rien. Après avoir repris ses esprits, il est parti. Je devais pour ma part rentrer à l'hôtel de la guilde. Il n'était pas sous ma responsabilité. »

Mari soutint le regard de Stimon avec tout l'aplomb qu'elle put mobiliser. Elle avait déjà eu l'occasion de mentir à ses supérieurs, notamment sur ses escapades nocturnes hors des baraquements des apprentis, mais jamais à propos de quelque chose d'aussi grave.

« Très bien. Allez-y. » Stimon accompagna ses paroles d'un geste de la main. « Je ne veux plus vous revoir. »

Sonnée, Mari sortit du bureau du superviseur et trouva, qui l'attendait, la mécanicienne émérite à la sempiternelle mine revêche. Une fois de plus, Mari fut escortée à travers l'hôtel, jusqu'aux locaux de service où on lui octroya quelques instants de solitude pour se changer et faire nettoyer ses vêtements empuantis par la fumée et la cendre qui s'y étaient déposées. La mécanicienne émérite invoqua l'autorité du superviseur afin d'obtenir un service éclair.

« J'ai besoin de manger quelque chose », demanda instamment Mari alors qu'elles attendaient que la blanchisserie terminât son travail.

Elle fut conduite aussitôt au réfectoire pour un petit-déjeuner tardif et installée seule à une table pendant que, non loin, la mécanicienne émérite s'occupait de la paperasserie. Les autres mécaniciens évitèrent de regarder dans sa direction.

Pourtant, en relevant le nez de son assiette, elle surprit Cara et Trux qui la fixaient, l'air inquiet. Trux lui adressa un sourire d'encouragement en brandissant discrètement les pouces ; Cara et les autres mécaniciens attablés avec eux hochèrent la tête. Puis ils détournèrent les yeux très rapidement, avant qu'un mécanicien émérite ne remarque leurs mimiques. *J'imagine que je ne suis pas complètement seule, mais que tous les autres sont trop effrayés pour agir. Peut-être ont-ils plus de bon sens que moi. Peut-être ? Reconnaiss-le, Mari,*

il n'y a aucun « peut-être » qui tienne.

Un apprenti entra en portant ses vêtements propres, suivi par un mécanicien émérite visiblement contrarié. Mari se prépara à une nouvelle volée de bois vert, mais, au lieu de se diriger vers elle, l'homme fondit sur la mécanicienne qui l'avait chaperonnée et lui parla d'une voix basse où pointait le mécontentement. La jeune femme reconnut en lui celui qui avait enregistré son rapport suite à l'incendie et qui avait réveillé le guérisseur pour qu'il traite ses blessures. Le mécanicien émérite gesticulant régulièrement dans sa direction, elle perçut des bribes de ce qu'il disait à son homologue féminin. « Ce n'est pas une manière de traiter... les règles ne permettent pas... sécurité d'un mécanicien... Je proteste... »

Mais la mécanicienne émérite le fusilla des yeux, ses paroles se révélant à peine audibles pour Mari. « Le bien de la guilde... ordres du superviseur... »

Tandis que les deux mécaniciens émérites débattaient, l'apprenti déposa la pile de vêtements et coula un regard fébrile vers eux.

« Ma dame », souffla-t-il.

Mari prit le temps de le détailler plus attentivement. C'était lui qu'elle avait rencontré à l'entrée de l'hôtel de la guilde... la veille ? Non, l'avant-veille.

« Ma dame, répéta l'apprenti en faisant mine de s'affairer sur les habits. Vous prenez bien le train cet après-midi ? »

Elle acquiesça d'un hochement de tête.

« Le mécanicien Pradar m'a chargé de vous prévenir que le superviseur vient d'annuler l'envoi de matériel de la guilde prévu dans cette rame. »

Mari se lécha les lèvres nerveusement tout en jetant un œil inquiet vers les deux mécaniciens émérites qui se querellaient.

« Qu'est-ce que cela signifie ? demanda-t-elle.

— Je ne sais pas. Le mécanicien Pradar a dit que ce serait trop dangereux qu'il vous parle en personne, mais il voulait que je vous remercie de sa part, une fois de plus. Prenez soin de vous, ma dame. »

Alors que l'apprenti reculait, le mécanicien émérite toisa son alter ego féminin en fronçant les sourcils.

« C'en est trop. Je vais consigner mon opposition par écrit.

— Si vous voulez en supporter les conséquences, répondit froidement la femme.

— Ce qui me soucie davantage, c'est de ne plus supporter de me regarder dans un miroir », répondit-il avant de tourner les talons. Il s'arrêta devant Mari, hésita, puis lança d'une voix encore plus forte : « Merci, maîtresse mécanicienne, pour les services que vous avez rendus à la guilde. »

Une vague d'applaudissements s'éleva dans le réfectoire tandis que

le mécanicien émérite quittait les lieux à grands pas, et mourut dès que la femme pivota pour identifier les coupables. Mari savait que les applaudissements ne lui étaient pas destinés, puisque aucun des autres mécaniciens présents dans la salle ne pouvait savoir ce qu'elle avait accompli dans cette cité pour la guilde. Ils étaient une marque de soutien au mécanicien émérite qui osait prendre la défense de simples mécaniciens.

Elle baissa les yeux vers la table, en songeant à l'apprenti qui avait couru le risque de lui transmettre un avertissement ambigu, au mécanicien émérite qui avait sans doute mis en péril sa propre carrière par son dévouement à vouloir empêcher tout mauvais traitement infligé à de simples mécaniciens, et à tous les mécaniciens qui étaient terrifiés, mais bien conscients qu'elle était de leur côté. Elle eut une pensée pour le mécanicien Rindal, l'oncle de Pradar, qui avait disparu parce qu'il remettait en cause la politique de la guilde. *Oui, j'ai encore bien des choses à apprendre, mais comment tout ceci peut-il se justifier ? Comment ces politiques peuvent-elles servir les intérêts de la guilde ? Pourquoi ne pas me dire les véritables raisons qui se cachent derrière ? Pourquoi ne pas laisser ceux qui aiment notre guilde œuvrer pour son bien ?*

Incapable d'avaler une bouchée de plus, Mari emballa les restes de son repas et les ajouta à son paquetage.

La mécanicienne émérite la guida de nouveau dans les couloirs de l'hôtel. Toutefois, elle ne la conduisit pas à l'entrée principale, mais s'arrêta devant une petite issue dérobée.

« Pour votre sécurité », souffla-t-elle d'une voix railleuse, en poussant la jeune femme dehors.

La porte se referma derrière Mari. Puis elle entendit le bruit sourd des barres massives qu'on remettait en place pour bloquer l'ouverture. La mécanicienne resta plantée au pied des murs de l'hôtel de la guilde, la respiration lourde, perdue dans ses pensées.

Reprends-toi, Mari. Tu as été soumise à un stress énorme depuis l'attaque de la caravane. Tu as pris un mauvais coup sur la tête. Ne laisse pas tout ça embrouiller ton esprit et faire surgir de drôles d'idées. Le mécanicien émérite Stimon est un superviseur pourri, ça ne fait aucun doute. Mais cela n'a absolument rien à voir avec tes propres craintes. Des communs capables de faire le travail des mécaniciens ? Un superviseur qui représente un véritable danger pour la vie d'autres mécaniciens ? Tout cela est impossible. Dis-toi que tout cela est impossible. Parce qu'il ne peut en être autrement.

Exactement comme faire un trou dans une plaque de métal ou traverser un mur.

Que se passe-t-il ?

Par les étoiles ! J'ai peur de ma propre guilde et je ne sais pas vers qui

me tourner. La guilde a été toute ma vie depuis le jour où, petite fille, on m'a conduite dans une de ses écoles. Ma guilde, c'est tout ce que j'ai.

Je vais me rendre à la gare, je vais rejoindre Dorcastel, me reposer et discuter avec d'autres mécaniciens afin d'oublier toute cette folie. Je suis certaine qu'une fois partie de Ringhmon, toutes mes angoisses me paraîtront ridicules, ce qu'elles sont sans aucun doute. Et dans le cas contraire... je me mettrai en quête de réponses.

Mari soupesa son paquetage en réfléchissant à la distance qui la séparait de la gare. Elle grogna intérieurement. Les analgésiques que lui avait donnés le soigneur à l'hôtel de la guilde avaient réduit sa douleur à la tête à un léger bourdonnement, mais après tous ses efforts physiques de la nuit précédente, elle n'avait pas envie de parcourir la moitié de la ville en traînant son barda. Pourtant, elle se mit en chemin pour traverser la place qui entourait l'hôtel de la guilde des mécaniciens.

« Te sens-tu bien ce matin ? »

La voix était familière et dénuée d'expression, mais Mari chercha en vain les robes d'un mage dans la foule. Puis son regard s'arrêta sur un jeune homme debout non loin, vêtu de frusques semblables à celles des communs.

« Mage Alain ? Où sont... »

— Mes robes ? » Sa main balaya l'air comme pour chasser un insecte importun. « J'ai pensé qu'il serait sage de me rendre invisible aujourd'hui afin de déambuler dans la ville, mais je suis encore trop faible pour être certain de maintenir le sortilège suffisamment longtemps. Et l'idée m'est venue qu'il y avait un autre moyen de garantir mon invisibilité, car personne ne prête attention aux communs. »

Mari sentit un sourire lui étirer les lèvres et ses peurs disparaître, remplacées par le soulagement de le voir.

« Est-ce que tu vas bien ? La nuit dernière, tu pensais ne pas t'être blessé lors de ta chute, mais je me suis fait du souci.

— J'étais épuisé par mes sortilèges et sonné en heurtant le sol. Mais, hormis quelques contusions, je m'en suis sorti indemne. Je sais que tu y es pour beaucoup.

— Ouais, c'est pas faux, admit Mari, gênée. Je suis aussi pour beaucoup dans le pétrin où tu t'es fourré. T'es-tu attiré les foudres de tes doyens ?

— Oui, confirma le mage Alain sur un ton neutre. On a exigé que je réponde de mes agissements. J'ai fourni diverses explications cohérentes avec la sagesse de la guilde, mais les doyens les ont jugées irrecevables.

— J' imagine que tu ne pouvais pas dire que tu es mon ami.

— Non. J'ai néanmoins reconnu que je t'avais suivie pour

t'espionner.

— Tu as... quoi ? »

Était-ce une lueur d'amusement qui brillait dans les yeux du mage ?

« C'est ce que je leur ai dit. La vérité n'existe pas, aussi cette histoire en valait-elle bien une autre. Les doyens se sont montrés enclins à croire que mon désir était d'en apprendre davantage sur les menaces potentielles contre notre guilde. »

Cette fois, Mari sourit ouvertement. Pouvoir mentir l'esprit tranquille présentait assurément des avantages. *J'apprécie vraiment l'homme qui se cache à l'intérieur du mage. Cette personne profondément bonne que j'entraîne régulièrement. Et je pense que ce sentiment serait le même s'il ne m'avait pas sauvé la vie à deux reprises.*

« Et qu'as-tu découvert en m'espionnant ?

— Qu'il ne faut pas allumer de feux à l'intérieur des bâtiments, à moins de se trouver déjà à proximité d'une fenêtre. » Il fit une pause en voyant Mari grimacer. « Autrement, je n'ai pas pu leur apprendre grand-chose, puisque je leur ai indiqué que je comprenais rarement ce que tu disais ou faisais.

— Ouais. Pas mal de monde a ce problème avec moi et, pour être tout à fait honnête, j'ai moi-même du mal à tout bien cerner en ce moment. Écoute, j'ai des soucis avec ma guilde, qu'il faut que je résolve. Je ne saisis pas exactement ce qui se trame. Pour faire court, je ne vois aucune raison pour que tu te mettes encore plus dans le pétrin vis-à-vis de ta propre guilde. Traîner avec moi n'a rien d'une promenade de santé et ça pourrait t'attirer de gros ennuis.

— Mais tu es une amie. » Sa voix demeura impassible, tout comme les traits de son visage. « De surcroît, tu m'as sauvé la vie en me portant jusqu'à la fenêtre. Comment as-tu créé la force pour accomplir cet exploit ? C'était une manipulation impressionnante de l'illusion. »

Mari frissonna et baissa les yeux en sentant la chaleur lui monter aux joues.

« Je n'ai aucune idée de comment j'ai fait ça. J'imagine que j'étais très motivée. Je n'allais pas t'abandonner, pas après que tu m'as sortie de la cellule.

— Tu n'abandonnes personne, récita Alain, comme s'il s'agissait d'une leçon.

— Non. En effet. »

Le mage remua les lèvres avant de parler d'un ton hésitant.

« Mer...ci. »

Mari s'arrêta net et le dévisagea. Quel effort devait déployer un mage pour dire ce mot ? Elle l'avait entendu le prononcer auparavant, mais il ne faisait que répéter ce qu'elle disait alors. Il n'avait jamais remercié personne, elle incluse. C'était désormais chose faite. *Dis-lui quelque chose, imbécile. Un truc, n'importe quoi.*

« Tu me remercies de t'avoir jeté par la fenêtre ?

— Oui, si tu souhaites l'exprimer de cette manière, en utilisant ton sarcasme. » La figure du mage se tordit légèrement. « Je ne sais pas toujours ce qu'il faut dire dans ces circonstances. Quand j'étais un acolyte, l'usage de ces mots nous valait des punitions. »

Mon pauvre... « Eh bien, euh, c'est... Je veux dire... Je suis contente... que... tu ailles bien.

— Un ami veut aider, dit le mage Alain. Parce que c'est la bonne chose à faire, ajouta-t-il en la citant.

— Euh... ouais... c'est ça. » Il avait été si attentif à ce qu'elle lui avait dit. Il l'appréciait... ou quel que fût le terme que les mages employaient à la place d'« apprécier ». Il lui avait sauvé la vie. Il était descendu dans les geôles pour l'en faire sortir, et il l'avait écoutée. Sans parler de son truc de fil entre eux qui était là tout en n'existant pas.

Loin de la laisser au moment où cela aurait été le plus facile, le plus acceptable, il avait emprunté le chemin le plus difficile qui fût, parce qu'il voulait l'aider.

Mari considéra Alain, en se demandant pourquoi elle était subitement infichue d'aligner deux mots sans bafouiller, pourquoi elle se sentait si embarrassée, pourquoi elle était incapable d'arracher son regard de son visage inexpressif, de sa mâchoire volontaire, de ses yeux mélancoliques...

Ses yeux mélancoliques ? Oh non, Mari. Non, non, non, non, non, non, non. Tu ne vas pas t'aventurer sur ce terrain-là. C'est tellement fou que ça dépasse toutes les bornes. C'est un mage. Tu es une mécanicienne. Oui, il a une fêlure, et oui, ce serait si romantique de la réparer, mais ce n'est pas le genre de tâche qu'une femme rationnelle entreprendrait, et ce n'est certainement pas un boulot que tu dois même envisager. Il ne sait pas ce que c'est qu'aimer. Il ne sait pas ce que c'est qu'apprécier. Et il n'a qu'une très vague idée de ce qu'est l'amitié.

Tu lui as dit que ce n'était pas de l'amour. Tu lui as dit de ne pas penser à l'amour. C'était futé. Tu es futée, Mari. Tu ne vas pas t'impliquer avec un gars bien amoché qui croit que rien n'est réel seulement parce qu'il est bien plus réel que tous les autres garçons que tu as jamais rencontrés. Tu vas... Tu vas...

Je me suis sentie en sécurité quand je l'ai vu tout à l'heure.

Pourquoi me regarde-t-il ? Il attend quelque chose. M'a-t-il posé une question ? Ah, oui. « Où est-ce que je vais ? Euh... Je... Euh... Je... Dorcastel. Je... vais à... Dorcastel. » Que les étoiles me viennent en aide, j'ai l'impression d'être une gamine de six ans.

Pourtant, Alain ne laissa nullement paraître qu'il s'était rendu compte de son embarras, même si celui-ci ne lui avait sûrement pas échappé.

« Je dois, moi aussi, me rendre à Dorcastel. Mes doyens insistent pour que je quitte la ville.

— Ah... Euh... Bien. Est-ce que... tu... prends... le train ?

— Le train ?

— Oui. » Elle désigna la direction de la gare. « Un train.

— Est-ce que c'est comme une caravane ?

— Non... Oui. Disons que ça transporte des gens, mais... plus rapidement. Beaucoup plus rapidement. » Mari prit une profonde inspiration et s'efforça de se ressaisir. « Les mages ne prennent jamais le train, mais vu que tu portes ces... ces vêtements, tu pourrais.

— Et comment est-ce que je fais cela ? demanda Alain, après quelques instants de réflexion.

— C'est facile. » *Si facile qu'un mage est capable d'y arriver. Il faut vraiment que j'arrête d'utiliser cette expression, moi.* « Tu... tu vas là-bas. Par là. Il y a une... enseigne. Gare. Est-ce que tu sais lire ? Désolée. Bien sûr que tu sais lire. Et il y a une autre enseigne. Passagers. Je peux... t'avoir un billet. Il y a un guichet... une sorte de fenêtre. Tu y vas et tu dis : "La réservation pour Alain d'Ihris." Mais, s'il te plaît... s'il te plaît, ne dis pas mage. Tu ne portes pas de robes alors... personne ne saura que tu es un mage. » *À moins qu'on observe ton visage.* « Et... et on te donnera un billet. C'est un morceau de papier avec des inscriptions. Et... tu devras suivre les autres passagers... et le train te conduira à... à Dorcastel. » Mari aurait voulu disparaître tant elle se sentait gênée. *Pitié, que cela se termine.*

« Est-ce qu'il y a un problème ? demanda Alain. Tu es bouleversée.

— Aucun problème. Tout va très bien. Surtout, surtout, ne dis pas que tu es un mage. Certains de mes collègues mécaniciens pourraient... mal réagir. Voilà. Je... je dois y aller. Toute seule. »

Que lui arrivait-il ? Une pensée terrible lui traversa l'esprit en observant le mage. Elle n'avait jamais prêté foi aux histoires de mages capables de lancer des sortilèges. *Pourtant, regarde ce qu'il a accompli cette nuit.* Alors, peut-être les autres racontars étaient-ils vrais, eux aussi, ceux qui prêtaient aux mages le pouvoir de faire agir les gens de manière étrange.

« Alain... dis-moi la vérité.

— La vérité n'existe pas.

— Essaie quand même ! Est-ce que... est-ce que tu me ferais quelque chose... sans que je m'en rende compte ? »

Le mage la fixa sans souffler mot pendant un long moment.

Par les étoiles ! Il y a une douleur dans son regard. Je la vois tout au fond de ses yeux, presque imperceptible. Ma question l'a blessé. J'ai blessé les sentiments d'un mage. Ils n'ont pas de sentiments, mais j'ai réussi à les blesser. T'as toujours été douée pour réussir l'impossible, Mari.

Alain parla enfin en secouant la tête.

« Je ne ferai jamais rien de la sorte. »

Pouvait-elle lui faire confiance ?

Comme s'il avait perçu sa question, Alain reprit la parole.

« La vérité n'existe pas, mais je ne te tromperai pas. Un ami ne trompe pas.

— Merci. » Mari rassembla ce qui lui restait de dignité. « Je suis désolée. Je dois vraiment y aller. Hmm... merci. Merci pour tout. Au revoir. » *Adieu. Oui, adieu, avant que je ne fasse la plus grosse erreur de ma vie.* Elle ajusta son paquetage et descendit la rue presque en courant. Pour mettre le plus de distance possible entre le mage Alain et elle.

Quitter l'hôtel de la guilde des mages ne fut qu'une formalité, se résumant à informer l'acolyte en faction à la porte qu'il ne reviendrait pas, mais se rendrait à Dorcastel ainsi que le lui avaient ordonné les doyens. Alain se doutait que ces doyens, qui l'avaient toisé avec une suspicion mal dissimulée lors de la Question à laquelle ils l'avaient soumis le matin même, seraient bien trop soulagés par l'annonce de son départ pour s'inquiéter de son moyen de locomotion. Nul ne lui avait jamais dit que les trains de mécaniciens étaient interdits aux mages, et demander la permission aurait constitué une complication inutile, aussi ne s'en était-il pas préoccupé davantage. Alain n'avait rien récupéré dans les vestiges de la caravane – les mages ne possédaient du reste rien, de manière générale. Il avait acheté un petit sac pour transporter ses robes à l'abri des regards et se dirigeait vers le bâtiment des mécaniciens que Mari lui avait désigné. Il ne se sentait pas à son aise dans les habits ordinaires qu'il avait revêtus, mais cela finirait par lui passer.

Emboîtant le pas à un groupe de communs, il entra dans la gare, scrutant les alentours et se familiarisant avec les bruits, les odeurs et les nuages de vapeur qui tourbillonnaient. Certains de ces bruits et de ces odeurs semblaient systématiquement rattachés aux mécaniciens et à leurs engins. Des claquements secs, assortis de martèlements soudains et violents. Les émanations piquantes de choses chauffées à blanc, recouvertes par une autre évoquant l'huile de cuisson rance laissée sur le feu trop longtemps. Le frottement du métal contre le métal. À quoi tout cela pouvait-il bien servir ?

Encore quelques semaines plus tôt, il ne se serait jamais aventuré dans un tel endroit, préférant éviter tout ce qui portait la souillure des mécaniciens. Mais il percevait toujours le fil. La mécanicienne Mari était non loin et elle ne l'aurait jamais envoyé dans un lieu dangereux.

La fenêtre ne fut pas difficile à trouver et, quand Alain donna son nom, un garçon, qui devait être un acolyte mécanicien, poussa vers lui

un morceau de papier sans même lever les yeux. *Les mécaniciens doivent eux aussi enseigner à leurs acolytes à ignorer les autres.* Alain prit le feuillet et suivit le flux de communs. Ils arrivèrent à une série de bâtiments identiques, longs et étroits, qui bordaient un quai. Chacune de ces espèces de maisonnettes était flanquée de fenêtres alignées. Au bout de la rangée se dressait une bâtisse plus cossue et des acolytes mécaniciens massés devant semblaient monter la garde. Alain se dit que celui-là devait être réservé aux membres de la guilde. À l'autre extrémité de l'enfilade, il vit des constructions de forme similaire à celles dotées de fenêtres, mais n'ayant pour toute ouverture que d'immenses portes coulissantes par lesquelles des hommes introduisaient de grandes caisses et divers autres biens.

Tout cela paraissait n'avoir aucun sens, mais les communs qui précédaient Alain entrèrent dans la maisonnette la plus proche ; il les suivit et découvrit la pièce unique qui la composait, meublée de bancs calés contre les murs extérieurs pour laisser un passage au milieu. Imitant les communs autour de lui, il s'assit et attendit en se demandant ce qu'il devait faire.

Alain savait attendre. Impassible, il regarda par la fenêtre tandis que la salle se remplissait de communs qui s'installaient sur les bancs. Certains l'examinèrent avec curiosité. D'autres lui adressèrent la parole, mais il les ignora et ils s'éloignèrent.

Il entendit un grondement, sentit des vibrations, puis un choc soudain secoua la pièce. Aucun des communs ne sembla s'en inquiéter et Alain dissimula, comme toujours, sa propre réaction. Il eut pourtant toutes les peines du monde à garder son sang-froid lorsque le bâtiment, tremblant et tonnant, glissa en arrière, puis en avant.

L'inconfort provoqué par l'incompréhension s'estompa quand il vit une autre maisonnette rouler sur deux barres de métal juste à côté de la sienne ; il remarqua alors que les constructions étaient montées sur roues. Ingénieux. *Ce ne sont pas des bâtiments, mais des carrioles accrochées les unes aux autres en une seule longue caravane. Quelle créature est donc capable d'en tracter un si grand nombre ?*

Quelque part devant, au-delà des charrettes chargées de caisses, résonna un hurlement furieux et assourdissant, comme si on venait de frapper une créature cyclopéenne. Une fois de plus, Alain faillit laisser transparaître sa réaction. Dehors, des mécaniciens criaient des ordres. Il y eut un à-coup et les carrioles s'ébranlèrent.

La mécanicienne Mari avait dit qu'elle serait dans le train, elle aussi. Alain se demanda si elle était dans la voiture réservée aux mécaniciens. Pourtant, le fil courait dans le sens de la marche, pas vers l'arrière. Mari était quelque part à l'avant, peut-être non loin de la bête qui tirait cette étrange caravane mécanique.

Le train accélérât graduellement, les constructions de la périphérie

de Ringhmon défilaient plus vite qu'un cheval au galop. Alain regardait par la fenêtre, bouche bée, en se remémorant l'expression de la mécanicienne Mari quand il était entré dans sa cellule par le trou qu'il avait imaginé dans le mur. Elle avait dû être dans un état identique à celui dans lequel il se trouvait à cet instant précis : sidéré par un phénomène impossible d'après les enseignements qu'il avait reçus. On lui avait appris qu'il ne fallait prêter aucune attention aux œuvres des mécaniciens, pas même un seul coup d'œil. Les tours de passe-passe ne méritaient pas le moindre égard, et exigeaient même que l'on s'en désintéressât.

Mais ce n'était pas un tour de passe-passe. On l'avait entraîné à voir à travers les illusions, et celle-ci était excellente. Comment les mécaniciens parvenaient-ils à la réaliser ?

Alain remarqua une traînée de fumée dans le ciel au-dessus de leurs têtes, qui semblait provenir de l'avant du train. La créature, quelle qu'elle fût, qui tirait toutes ces carrioles et avait poussé le hurlement strident devait également produire de la fumée. Un dragon ? Un troll ? Non, ni l'un ni l'autre n'expirait de la fumée ; en outre, un troll ne pouvait se mouvoir rapidement.

En tout état de cause, les mécaniciens avaient réussi à créer quelque chose en utilisant leurs propres arts, tout comme les mages étaient capables de façonner des créatures. *Que diraient les doyens de ma guilde si je les interrogeais à ce sujet ? Ils me répondraient que j'ai été dupé, en raison de mon jeune âge. Ils m'accuseraient d'avoir quitté le chemin de la sagesse, d'avoir succombé aux illusions des mécaniciens.*

Ils me demanderaient pourquoi j'ai choisi de voyager dans ce que Mari a appelé un train.

Aussi vais-je tenir ma langue à propos de cette affaire, non sans tenter de découvrir pourquoi ma guilde est tellement dans l'erreur sur tout ce qui touche aux mécaniciens.

Les roues de la voiture cliquetaient en rythme et la structure tanguait légèrement. Ce mouvement délicat éveilla en lui des échos lointains, des réminiscences qui précédaient son enrôlement dans la guilde. On le berçait tendrement. Une voix douce chantait.

Alain se concentra de toutes ses forces sur son entraînement, réticent à laisser ce souvenir l'envahir. Celui-ci était rangé derrière une porte close de son esprit et le jeune homme était conscient que, s'il ouvrait cette porte, d'autres émotions refoulées remonteraient à la surface, si nombreuses que, même exercé comme il l'était, il serait incapable d'y faire face.

Son siège était loin d'être confortable et les coussins guère plus épais que les paillasses des geôles de Ringhmon, mais les mages apprenaient à ignorer l'inconfort physique. Il s'endormit en regardant défiler le paysage, la fatigue accumulée des jours précédents

l'important enfin, pour ne se réveiller qu'au moment où le train s'arrêta. Dehors, la végétation poussait au ras du sol, quelques arbres se dressaient de loin en loin, mais de l'océan il n'y avait nulle trace. Ils n'étaient pas à Dorcastel.

« Ils sont en train de nourrir la locomotive, entendit-il dire un des communs. Avec de l'eau et ce liquide qu'ils fabriquent, qui ressemble à l'huile pour les lampes et brûle sacrément bien. »

Ainsi, la créature mécanique mangeait et buvait. Voilà qui était intéressant. Alain ne sentait pas de drain d'énergie dans la zone de déplacement du train, ce qui signifiait que la créature mécanique ne puisait pas dans cette ressource comme l'aurait fait le sortilège d'un mage. Elle devait donc utiliser une autre forme d'énergie.

Alain se rendormit sitôt le train reparti. Il se réveilla alors que le convoi, terminant de longer la chaîne de montagnes escarpées qui barraient l'accès à Ringhmon par l'ouest, obliquait vers le couchant, en direction de Dorcastel. L'air se chargea d'un vivifiant parfum iodé et il ne fallut pas longtemps à Alain pour apercevoir les miroitements du soleil déclinant sur la mer de Bakre. Les vastes marais littoraux firent rapidement place à des falaises sur lesquelles les vagues s'abattaient sans relâche.

Il n'avait jamais vu cette mer jusqu'à très récemment, quand il avait pris un bateau vers le sud pour trouver du travail loin d'Ihris. Il la contempla en pensant au temps qu'il avait passé avec la mécanicienne, en pensant à Mari. Tant de changements, tant de remises en question de la sagesse qu'on lui avait enseignée. Son don d'augure ne l'avait pourtant pas alerté contre elle. Si elle représentait un danger, si elle l'éloignait de la sagesse, un avertissement lui aurait été déjà envoyé ou ne tarderait pas à l'être.

Il s'interrogea une fois de plus sur la vision relative à Mari. Un second soleil et une terrible tempête qui menaçait de l'engloutir. Qu'est-ce que cela signifiait ?

Est-ce que la vision concernant Mari et le fil qui le reliait à elle avaient la même cause ? Est-ce que le fait d'être amis entraînait en ligne de compte ? Où était-ce en rapport avec Mari elle-même ? Alain se rappela les mises en garde de la jeune femme à propos des autres mécaniciens et du danger qu'ils constituaient pour lui, et il se demanda ce qui serait arrivé si un autre mécanicien avait voyagé dans la caravane que les bandits avaient détruite. Est-ce qu'un autre mécanicien aurait agi comme l'avait fait Mari, en forçant leur alliance et, par là même, en les sauvant tous deux ?

Ami. Des souvenirs enfouis n'avaient cessé d'affluer depuis sa rencontre avec Mari. Asha aurait été une amie. Il en était convaincu en se remémorant les courts laps de temps qu'ils avaient partagés au sein de la guilde, avant que les doyens n'aient appris aux acolytes à

éviter pareilles pensées. Comment cela se serait-il passé ? Très différemment, sans doute, de l'amitié qui l'unissait à Mari. Cependant, cela ne s'était pas produit, cela ne pouvait se produire. Si Asha n'était pas déjà devenue mage, elle le serait bientôt. La plus grande barrière qui se dressait entre la jeune femme et le titre était sa beauté naturelle qui, malgré ses efforts de négligence, ne diminuait pas et que les doyens considéraient avec beaucoup de suspicion. Pourtant, elle ne ressentait rien, tout comme lui.

Ces souvenirs réveillèrent quelque chose en lui qu'il ne comprenait pas, mais préférerait ne pas examiner. Il s'employa à aiguiller ses pensées vers Mari. Ce ne fut pas difficile.

Elle s'était comportée étrangement lors de leur dernière rencontre. Il s'était demandé si elle viendrait le saluer dans le train. Mais elle n'avait jamais dit « nous voyagerons » dans cette caravane mécanique. Elle avait parlé d'eux séparément, une fois de plus. La mécanicienne Mari était-elle revenue sur sa décision d'être une amie ? À deux reprises, ils avaient été précipités l'un vers l'autre, mais à chaque fois elle avait eu besoin de lui tout comme lui avait eu besoin d'elle. Désormais, nul n'avait besoin de l'autre.

L'amitié devait certainement signifier davantage.

La manière qu'elle avait eue de le dévisager, juste avant leur séparation à Ringhmon... qu'est-ce que cela voulait dire ? Il était incapable de classer les émotions qu'il avait lues en elle, mais ses yeux étaient grands ouverts quand elle le fixait et... et...

Ces pensées aussi le perturbaient.

Profitant des dernières lueurs du jour, Alain regarda la caravane mécanique gravir les falaises escarpées qui bordaient, sur toute sa longueur, le rivage sud de la mer de Bakre. Plus loin, à l'intérieur des terres, s'élevaient des montagnes que leur relief accidenté rendait infranchissables. Il n'y avait pas d'éclairage dans le train, pas dans les voitures occupées par les communs, tout du moins, mais l'éclat de l'astre nocturne était suffisant. Alain voyait la lune ainsi que les Jumelles, plus petites, prises dans leur poursuite éternelle à travers le ciel nocturne. Cependant, même cette vision spectaculaire ne put rivaliser avec le cliquetis rythmé des roues pour garder Alain éveillé ; il s'endormit une fois encore en se disant que ce moyen de transport des mécaniciens était supérieur à tout ce que les communs pouvaient offrir. Bien entendu, la guilde des mages avait ses propres modes de locomotion, qui étaient plus véloce que cet engin mécanique.

Est-ce que Mari avait déjà volé sur un rokh ? Cela était peu probable.

Alain rêva qu'il planait au-dessus des nuages, Mari à ses côtés, en contemplant les villes en contrebas, aux allures de jouets miniatures. Il se sentit – comment était-ce possible ? – comme le jour où il avait reçu

le titre de mage après avoir passé tous les tests avec succès. Non, mieux que ça. Bien mieux.

Mais les nuages s'assombrirent et se muèrent en tempête issue de sa vision. Des colonnes noires zébrées d'éclairs s'élevèrent de plus en plus haut, menaçant Alain et Mari.

Le rokh cria et ils tombèrent...

Alain se réveilla et entendit le hurlement qui emplissait l'air. Une titanesque main invisible le saisit et le projeta contre le dossier du banc devant lui. Elle l'y maintint tandis que le grincement strident du métal torturé se poursuivait. Un coup d'œil furtif par la fenêtre opposée qui donnait sur une paroi rocheuse lui apprit que la voiture perdait rapidement de la vitesse. L'impression d'un danger imminent et terrible fut si forte qu'Alain, malgré son entraînement, sentit la panique le submerger pendant quelques instants.

CHAPITRE 12

LE HURLEMENT MÉTALLIQUE CESSA, la force mystérieuse qui maintenait Alain contre le dossier devant lui relâcha son treinte et il tomba.

Clignant des yeux dans les ténèbres ambiantes, il s'interrogea sur ce qui avait pu se passer. Tout autour de lui, le silence choqué qui avait suivi l'arrêt de la rame se peupla de cris de détresse et, parfois, de douleur.

Toujours désorienté par son réveil soudain, Alain se concentra pour ressentir la présence d'autres mages et le drain de l'énergie environnante qu'aurait impliqué le lancer de sortilèges. Il ne perçut rien. Quelle que fût la cause du crissement qui avait stoppé le train, ce n'était pas l'œuvre de mages.

Si cela avait été une attaque de bandits, ils étaient à présent silencieux. Nulle détonation d'arme mécanique déchirant la nuit, nul impact de carreau d'arbalète se fichant dans sa cible, nulle clameur de combat. Tout ce qu'Alain entendait à l'extérieur, c'étaient des voix de communs qui avaient déjà quitté la voiture et spéculaient sur ce qui venait de se produire.

Après avoir vérifié qu'il n'était pas blessé, il suivit les autres voyageurs qui descendaient du wagon. Le train était arrêté le long de la paroi d'une falaise ; bordant les tiges métalliques sur lequel roulait le convoi, seul un étroit banc de terre permettait de poser le pied. Une lune gibbeuse projetait son éclat glacial sur les alentours. Elle révélait un paysage d'une beauté froide et remarquable, rehaussée par les gerbes d'écume argentée que les brisants faisaient jaillir, en un flot continu, sur les écueils en contre-bas. Insensible à l'à-pic vertigineux, Alain contempla ces rochers, éternels gardiens de cette côte de la mer de Bakre.

Il s'imprégnait toujours des environs quand un grondement lui parvint depuis l'arrière du train. Il se tourna vers la source du bruit pour découvrir que le dernier et superbe wagon avait dû être séparé du reste du convoi un peu plus tôt. Des mécaniciens le faisaient rouler pour le rattacher au reste du train. Le choc du contact se propagea de voiture en voiture et dépassa Alain, suivi par un groupe de mécaniciens qui remontaient vers le véhicule de tête, les communs s'écartant de leur chemin en toute hâte. Alain regarda les mécaniciens approcher, sans même se rendre compte que sa conduite était celle

d'un mage vêtu de ses robes. Au dernier moment, il se rappela qu'il portait un accoutrement de commun et devait se comporter comme tel. Il s'aplatit contre le montant du wagon dans lequel il avait voyagé, juste à temps pour esquiver un coup d'épaule.

Il réprima une vague d'irritation – émotion ô combien indigne des mages – et fusilla des yeux le dos des mécaniciens. « *Arrogants*, avaient dit ses doyens. *Ils s'imaginent gouverner le monde.* » Il avait oublié cet avertissement, qui semblait parfaitement sensé en ce qui concernait ces spécimens. Mari n'avait jamais montré pareille arrogance. Même leur démarche différait de la sienne.

Il entendit le mot « accident » répété par les communs qui l'entouraient. Ces derniers paraissaient se satisfaire d'attendre la décision des mécaniciens, quelle qu'elle fût. Ceux qui souffraient de fractures ou d'entorses recevaient des soins de leurs congénères, car les mécaniciens les ignoraient.

Je pourrais attendre, moi aussi. Cependant, si je les suis, je pourrai voir quelle créature tire ce train et en apprendre davantage sur elle. Est-elle morte ? S'est-elle rebellée contre ses maîtres ? Les trolls et les dragons peuvent échapper à tout contrôle si le mage qui les crée perd sa concentration. Est-ce cela qui s'est produit ici ?

Et Mari était quelque part à l'avant du train, elle aussi, lui apprit le fil.

Pourquoi ne pas aller voir ? Alain entreprit de se frayer une voie au milieu de la foule et se surprit à être décontenancé de devoir contourner des gens qui ne s'écartaient pas de son chemin comme d'ordinaire. Se faire passer pour un quidam n'était pas sans inconvénient, mais au moins était-il rompu à louvoyer dans ce type de masse compacte grâce au sort d'invisibilité auquel il recourait occasionnellement.

Quand il se fut suffisamment rapproché de l'avant de la rame, Alain vit que les groupes de voyageurs ne s'aventuraient pas au-delà du premier wagon, laissant un grand espace découvert les séparer ainsi des mécaniciens, agrégés à côté d'une forme massive d'où s'échappait de la fumée vers les cieux. Quoique incapable de distinguer les détails au clair de lune, le mage sentait la chaleur se dégager de la créature et entendait un faible grognement qui évoquait une respiration. Aucun mécanicien ne semblait inquiet d'être aussi proche de la bête immobile. Si elle avait réussi à briser ses liens, la créature était assurément sous contrôle désormais. Alors pourquoi le train n'avait-il pas repris sa marche ?

Il sentit une main s'abattre sur son épaule et en fut doublement étonné : toucher un mage était proscrit et, de ce fait, il n'était plus habitué aux contacts physiques inopinés.

« Que les étoiles soient louées, on a pu s'arrêter à temps. On a eu

chaud, pas vrai, mon gars ? » lança une voix amicale.

Alain se retourna et fit face à un homme âgé et imposant qui désignait du doigt un point devant la bête mécanique.

« C'est ce que tu cherches, pas vrai ? Tu vois ? Les rails s'arrêtent sur le rebord, là-bas. »

En regardant l'endroit que lui indiquait l'homme, Alain vit que les tiges de métal semblaient disparaître là où la saillie dépassant de la falaise rencontrait le vide.

« Si les mécaniciens n'avaient pas stoppé leur engin *in extremis*, nous serions tous au fond du gouffre à l'heure qu'il est. »

Un autre individu se joignit à la conversation ; sa voix était sévère, mais il parlait assez bas pour ne pas être entendu des mécaniciens.

« C'est leur pont ! Pourquoi a-t-il lâché ? Nous payons cher pour utiliser leurs trains et un voyage sans encombre est le minimum qui nous est dû.

— Ce n'est pas leur faute, intervint un troisième commun. Pas cette fois, en tout cas. Ce sont les dragons. Nous ne sommes pas très loin de Dorcastel. Ce doit être eux. »

Le premier homme acquiesça du chef.

« C'est ben probable. Salauds de mages...

— Les mages assurent que les dragons ne sont pas sous leur contrôle.

— Et que vaut la parole d'un mage, hein ? »

Des murmures d'approbation s'élevèrent autour d'Alain.

« Il y a des dragons dans les environs de Dorcastel ? » demanda-t-il, en ne se rendant compte que trop tard que, même si la pénombre empêchait que les gens remarquent l'impassibilité de ses traits, le manque d'émotion dans sa voix le désignerait aussitôt comme mage.

Cependant, ses interlocuteurs attribuèrent sa froideur à une tout autre raison.

« Détends-toi, mon gars, t'es en sécurité maintenant, dit le premier commun. Et les dragons n'ont encore tué personne. Ça, on le sait.

— Ouais mon gars, des dragons, renchérit le troisième homme. Ils menacent la ville et font pas mal de dégâts pour obliger Dorcastel à monnayer leur départ. Mais Dorcastel ne paiera pas.

— Elle ne peut pas, lâcha une femme. Ces dragons exigent une somme que pourrait à peine réunir une ville qui ferait deux fois sa taille.

— On dit les dragons cupides », ajouta quelqu'un.

Alain écoutait en sentant son étonnement grandir. Des dragons avides d'argent ? Comment était-ce possible ? « Les mages de Dorcastel ne font-ils rien pour arrêter ces dragons ?

— Du calme, mon grand, répondit le premier individu. Les mages affirment qu'ils s'en occupent. Et sans doute est-ce vrai, parce qu'ils

ont tout à perdre dans cette histoire. Dorcastel a saisi les chefs de la guilde et menace de sanctionner tous les mages et de dénoncer tous les contrats. Ils essaient de gagner le soutien de la Fédération de Bakre et, d'après ce que j'ai entendu dire, ils risquent bien d'y arriver, parce que la Fédération craindrait qu'une autre ville, l'année prochaine, ne devienne la cible des dragons... ou disons plutôt des mages qui les contrôlent. »

Les voyageurs se lancèrent dans un débat pour déterminer les responsabilités des uns et des autres dans la catastrophe qu'ils venaient de frôler. Alain reprit son chemin, pensif.

Une silhouette menue à la démarche familière quitta le cercle des mécaniciens. Elle progressait vers les voitures, effleurant de la main la créature du train comme si elle voulait l'apaiser en caressant son flanc. Était-ce Mari qui l'avait invoquée et qui devait en assumer la maîtrise ?

La mécanicienne s'arrêta au pied de la bête et parla. Alain vit un autre mécanicien se pencher à l'extérieur de ce qu'il avait imaginé être le dos de la créature. La conversation terminée, Mari fit demi-tour, mais se figea aussitôt. Elle se retourna, comme si elle avait senti son regard, et le dévisagea.

Alain inclina la tête vers elle. D'abord, elle resta immobile et silencieuse, puis elle se dirigea à sa rencontre d'un pas rapide. Il s'avança également pour qu'ils puissent discuter tranquillement sans être entendus ni par les mécaniciens ni par les communs. « Dis-moi, est-ce que tu vas bien ? demanda-t-elle.

— Je ne suis pas blessé. Et toi ?

— Je vais bien. » Elle fut parcourue d'un frisson. « J'étais dans la locomotive. Il s'en est fallu de peu pour que nous basculions dans le vide.

— Locomotive ? C'est le nom de la créature ?

— Créature ? » Elle fit une pause, hésitante. « Ce n'est pas vivant.

— D'accord. Comme un troll.

— Un quoi ? Non.

— Est-ce toi qui l'as créée ?

— Moi ? Nooon. Cette locomotive a largement plus d'un siècle. Elle est dans le coin depuis bien plus longtemps que moi. Je sais simplement comment les conduire, les manier. Est-ce que tu comprends ?

— Non. Quiconque invoque une créature est le seul capable de la contrôler.

— Je ne peux pas t'expliquer ça maintenant. Cela n'obéit pas aux règles des ma... Cela n'obéit pas à tes règles. » Elle se retourna et regarda au-delà de la locomotive. « Le mécanicien qui est de quart m'a dit que d'habitude il s'ennuie sur ce tronçon du trajet et a du mal à

rester éveillé. Mais j'ai été désignée pour être dans la locomotive avec lui parce que la vapeur fait partie de mes spécialités. J'étais tellement nerveuse que j'avais en permanence l'œil rivé sur la voie devant nous et, que les étoiles en soient remerciées, j'ai vu le pont cassé juste à temps. Sinon, nous serions tous morts.

— Peut-être as-tu le don d'augure... Néanmoins, tous ne seraient pas morts. Tes collègues mécaniciens dans la dernière voiture auraient survécu.

— Que veux-tu dire ? Pas le truc d'augure, hein. Ce que tu as dit à propos de la dernière voiture.

— Elle a été détachée du reste du train. J'ai vu des mécaniciens la pousser pour la raccrocher aux autres wagons.

— Tu as vu ça ? » Mari se tut pendant quelques instants. « As-tu vu ou entendu autre chose ?

— Les communs prétendent que cela a été causé par des dragons. » Elle le dévisagea longuement.

« Des dragons ?

— Oui. Tout le monde semblait le croire. J'ai été extrêmement surpris de l'entendre.

— Tu n'as pas l'air surpris. Cela dit, tu n'as jamais l'air de quoi que ce soit. C'est angoissant. »

La mécanicienne regarda par-dessus son épaule en direction de ses collègues, toujours absorbés dans leur conversation.

« Je suis désolée. Je n'aurais pas dû dire cela. Mes nerfs sont toujours à vif. Je ne devrais pas discuter avec toi. Mais... Nous avançons droit vers le précipice ; le train ralentissait, mais j'étais incapable de savoir si nous nous arrêterions à temps. Ça n'a pas duré très longtemps, pourtant chaque seconde ressemblait à une éternité et... » Elle leva les yeux vers lui. « Et j'étais moins inquiète à l'idée de ma propre mort que de la tienne.

— Pourquoi ? Est-ce parce que tu es une amie ?

— Oui. Non. Peut-être. Peut-être parce que c'est moi qui ai suggéré que tu prennes ce train et que j'ai acheté le billet. Si tu étais mort ou avais été blessé, cela aurait été de ma faute. »

Alain réfléchit à ses paroles et secoua la tête.

« Je suis seul responsable des décisions que j'ai prises.

— C'est très gentil à toi de me dire cela avec ta voix dénuée d'émotions, mais j'aurais quand même ressenti de la culpabilité. » Mari hésita. « Regarder le bord du gouffre approcher et penser à toi pendant tout ce temps m'a vraiment remis les idées en place. Et j'ai compris autre chose : la fuite n'est pas une solution. Ce n'est pas ainsi qu'on résout un problème.

— Que fuyais-tu ? »

Elle le dévisagea avant de répondre.

« Un problème. Un très gros problème. Quelque chose qui doit être réparé. Tu sais, si, au lieu de le fuir, on examine un problème assez longtemps, on en apprend davantage à son sujet, et on entrevoit ses... euh... ses failles. On comprend que ce problème n'est pas si... exceptionnel. Puis cela cesse d'être un problème, parce qu'une fois qu'on le comprend, on sait comment remettre les choses en ordre. Enfin, j'espère. »

Alain la dévisagea à son tour, en essayant de trouver un sens à ses propos.

« De quel problème s'agit-il ? Des dragons ?

— C'est ça. Les dragons. Bien sûr. » Mari se tourna rapidement et désigna l'abîme devant eux. « Nous nous demandions si la cause pouvait être liée à une forme d'érosion, même si l'hypothèse est peu plausible. Cette ligne est très ancienne, mais l'ingénieur m'a appris que les tréteaux du pont avaient été remplacés récemment. Et personne n'a parlé de dragons. Des dragons... Est-ce que ces choses existent réellement ?

— Rien n'existe réellement. »

Il l'entendit pousser un son étouffé, puis elle reprit en détachant chaque mot.

« Contente-toi de me parler des dragons.

— Tu ne sais vraiment rien à leur sujet ? Ils sont créés. Ce qui requiert un mage d'une grande force et une zone recelant beaucoup d'énergie pour nourrir le sortilège. Plus on met d'énergie dans le sort, plus le mage qui le crée est habile, et plus imposant sera le dragon. Néanmoins, à l'instar de n'importe quel autre sortilège, ils se dissipent. Je ne sais pas comment les mécaniciens parviennent à maintenir l'existence de cette créature locomotive aussi longtemps.

— Cela demande beaucoup de travail, souffla Mari. Quoi d'autre ?

— Les dragons ne sont pas très intelligents. Tout comme les trolls, ils n'existent que pour détruire et, tout comme les trolls, ils doivent se plier aux ordres du mage qui les a créés. Et c'est là que se trouve la source de mon incompréhension. Tous les voyageurs ont parlé des dragons comme s'ils agissaient de leur propre chef, hors du contrôle des mages de Dorcastel.

— Pourquoi détruisent-ils les ponts des lignes de train ?

— Une sorte de rançon est exigée. Une somme très importante. La cité ne veut pas payer et les mages de l'hôtel de Dorcastel essaient de résoudre le problème, sans succès. Tout cela d'après les dires de mes compagnons de voyage. Aucun mage ne m'en a jamais parlé.

— Quelle est leur force ? demanda Mari, pensive. Un dragon est-il capable d'arracher les tréteaux d'un pont comme celui-ci ? Des poutrelles en bois plus larges que moi ?

— Ça dépend du dragon. Mais oui, certains peuvent être très grands

et très puissants.

— Je me renseigne à propos de dragons. C'est de la folie, murmura-t-elle juste assez fort pour que seul Alain l'entendît.

— Ils ne se comportent pas comme ceux que j'ai étudiés, répéta-t-il. Peut-être s'agit-il de dragons de la guilde des mécaniciens ?

— Les mécaniciens n'ont pas de dragons. Je dois vérifier cette histoire et savoir pourquoi le dernier wagon a été détaché du convoi avant l'arrêt. Attends ici. S'il te plaît », ajouta-t-elle hâtivement, avant de s'en retourner vers le cercle des mécaniciens.

Alain attendit, conscient qu'il déparait au milieu de la foule et, de ce fait, était un objet de curiosité aussi bien pour les mécaniciens devant lui que pour les communs derrière. C'était étrange. D'ordinaire tout le monde s'efforçait de ne pas regarder un mage, mais à cet instant il avait l'impression que tous avaient les yeux braqués sur lui.

La voix de l'homme imposant qui lui avait parlé en premier s'éleva depuis le groupe des communs.

« Hé ! Tu connais un des mécaniciens ? Et tu lui causes ? »

Alain réfléchit à la meilleure manière de répondre. Il devait créer et maintenir l'illusion adéquate.

« J'ai eu l'occasion de lui rendre quelques services à Ringhmon.

— En tout cas, t'as pas l'air bien à l'aise en leur compagnie. T'inquiète pas, personne ici ne pense que t'es l'un d'eux. Essaie de te détendre. À t'entendre, on dirait que t'es encore sous le choc.

— Peut-être que c'est vraiment un mage », plaisanta un autre quidam, provoquant l'hilarité chez certains de ses comparses.

Mari revint, visiblement troublée, et les communs battirent rapidement en retraite.

« Nous avons contacté la guilde à Dorcastel pour qu'ils viennent nous chercher, mais le train n'arrivera ici qu'au matin. » Elle eut presque aussitôt une grimace qu'il discerna malgré la faible luminosité. « Je n'aurais pas dû te dire cela.

— Pourquoi pas ? Les mécaniciens ne disposent pas de quelque chose de semblable aux mages messagers ?

— Mages messagers ? » Mari laissa échapper un soupir rageur. « Une chose de plus dont ma guilde niait l'existence. Pour le moment, évite simplement d'évoquer avec quiconque ce que je viens de te confier. » Elle jeta un coup d'œil en direction des autres mécaniciens. « On raconte que les deux mécaniciens émérites du dernier wagon ont réussi à le dételer du train et à enclencher le frein quand nous avons lancé la procédure d'arrêt d'urgence. Un wagon unique était plus aisé à stopper qu'un train entier.

— Je n'ai compris que très peu de choses à ce que tu viens de me dire, mais il est heureux que ces mécaniciens émérites aient pu se trouver à l'endroit où leur présence était requise.

— Qu'entends-tu par là ?

— Lorsque ton train a commencé à s'arrêter, une force m'a maintenu sur place. Les mécaniciens ne la subissent-ils pas ?

— Bien sûr que si. Ça s'appelle la quantité de mouvement. C'est... Ils devaient déjà être en position au moment où on a enclenché les freins. L'un près de l'attelage, l'autre à côté du levier de frein. Ces deux éléments sont proches l'un de l'autre, mais...

— Tu as l'air préoccupée », dit Alain en étudiant son expression.

Elle prit une profonde inspiration.

« Est-ce bien ce que cela semble être ? La dernière voiture s'en serait tirée, même si le reste du train avait basculé dans l'abîme ; et si nous avions vu le pont détruit quelques instants plus tard, la locomotive aurait versé, et les autres voitures auraient pu être sauvées.

— Tu as dit que tu étais dans la locomotive.

— Ouais. »

Il vit ses émotions changer : la peur se mua en colère, puis en détermination.

« J'ai besoin de réponses. Un groupe de mécaniciens va descendre pour examiner les débris du pont et voir s'ils sont en mesure de découvrir quelque chose. Je me demandais si j'allais me joindre à eux ou non.

— Pourquoi pas ?

— S'il s'agit de dragons, qu'est-ce que je pourrais bien apprendre ? Je suis ingénieur. Je travaille à partir de faits.

— Dans ce cas, pourquoi ne cherches-tu pas de faits relatifs aux dragons ? » lança Alain après une brève réflexion.

Mari ne répondit pas immédiatement.

« Tu marques un point. Très bien. Je vais descendre, moi aussi. Écoute, ça va paraître bizarre. Je n'arrive pas à croire que je vais dire ça, mais... tu es la seule personne dans ce train en qui j'ai confiance. »

Alain sentit ses lèvres tressauter, comme si les commissures voulaient se courber vers le haut. Ce qui aurait eu pour conséquence de dessiner un... sourire ? Impensable. Il dut fournir un effort notable pour dissimuler sa réaction.

« Tu me fais confiance ?

— Je te l'ai dit, c'est bizarre. Je ne connais aucun de ces mécaniciens. Cela ne devrait pas avoir d'importance, mais des choses étranges ne cessent de se produire.

— Cela n'a rien de bizarre. Tu ne connais pas ces mécaniciens et je suis un ami.

— Ouais. » Il vit fugacement briller ses dents tandis qu'elle souriait. « Est-ce que tu viendrais avec moi ? En bas ? Voir les décombres ?

— Moi ?

— Oui. Parce que j'ai confiance en toi, parce que tu t'y connais en

dragons et – par les étoiles ! Si tu m'avais dit il y a un mois que je sortirais un truc pareil, j'aurais... Je ne t'aurais pas répondu parce que je ne t'aurais pas adressé la parole.

— Je ne t'aurais pas adressé la parole non plus. »

Alain scruta le visage de la mécanicienne en réfléchissant à ce qu'elle venait de dire.

Ses doyens lui auraient enjoint de ne pas lui faire confiance, ils lui auraient soutenu qu'elle préparait un mauvais tour, peut-être pour qu'il se retrouvât seul, entouré de mécaniciens, et qu'elle pût porter le coup fatal. De longues années d'entraînement et d'apprentissage de la sagesse entraient en conflit avec les expériences des dernières semaines.

« Maîtresse mécanicienne Mari, tu es une amie et tu me demandes de l'aide. Je te l'accorde.

— Merci. Tu es un ami fidèle. » Elle hésita avant de continuer. « Tu comprends bien que je ne suis qu'une amie, hein ? Rien de plus.

— De plus ?

— Rien de plus. Contente-toi de garder ça à l'esprit. Bien... N'utilise pas mon nom quand nous sommes avec les autres. Appelle-moi simplement dame mécanicienne. Est-ce que tu accepterais de porter ma trousse à outils lors de la descente ? »

Ce fut au tour d'Alain d'hésiter.

« Des outils de mécanicien ? On m'a souvent mis en garde contre cela. On m'a dit qu'ils étaient dangereux. Et tu as admis toi-même qu'ils pouvaient être des armes.

— Si tu en fais un mauvais usage, ils peuvent être dangereux, oui. Et on peut s'en servir comme armes en cas d'extrême urgence. Mais on ne court aucun risque à les transporter. Je le jure. Je dois avoir une bonne raison pour te faire venir avec moi. Je dirai que j'ai été blessée à Ringhmon et qu'il me faut quelqu'un afin de porter mon sac lors de la descente. Les autres mécaniciens savent que j'étais au palais du gouvernement au moment de l'incendie, ils me croiront. Je raconterai que je paie un commun pour se charger de mes affaires. Les mécaniciens font ça quand ils ont besoin de manutentionnaires. Compris ?

— Tu n'as pas été vraiment blessée dans l'incendie, n'est-ce pas ?

— Non. » Mari semblait contente en prononçant ces mots. « Mais c'est gentil à toi de t'en inquiéter une fois de plus.

— Est-ce que tes collègues mécaniciens ne trouveront pas étrange que tu ne laisses pas simplement tes outils à côté de ce que tu appelles la locomotive ?

— C'est difficile à expliquer, dit-elle après quelques instants de silence. Ce n'est pas seulement le fait que les outils coûtent cher, car on en fabrique très peu, ou qu'on rabâche aux apprentis que perdre

ses outils est un signe d'incompétence... Ces outils représentent ce que nous sommes, de la même manière que tes... compétences... représentent ce que tu es.

— Je comprends l'importance que les ombres attachent aux illusions, mais la sagesse dirait que ce qui représente un mécanicien – ou n'importe quelle ombre – est ce qui se trouve en eux.

— Hmm... Ouais, reconnut Mari. Peut-être manquons-nous de sagesse en voulant toujours avoir nos outils à portée de main. Cependant, un outil que tu n'as pas est un outil dont tu ne peux faire usage, c'est un peu plus compliqué qu'une simple question d'image de soi. Bref, cela signifie également que tout le monde estimera complètement normal que je veuille avoir mes outils avec moi.

— Dans ce cas, je vais le faire. »

Pour la seconde fois au cours de cette nuit-là, il la vit sourire.

« Merci. »

Quelques minutes plus tard, un groupe se détacha du cercle des mécaniciens et se dirigea vers l'à-pic. Mari leur emboîta le pas et fit signe à Alain de la suivre. Quand ils arrivèrent au bord du précipice, les autres mécaniciens avaient déjà entamé la descente vers la petite crique à peine visible en contrebas, désormais engorgée de débris enchevêtrés. Elle lui tendit le sac qu'elle portait ; il le prit après une courte hésitation. Elle lui offrit un sourire d'encouragement qui se mua en un masque d'inquiétude dès qu'elle eut tourné la tête et elle amorça la descente, passant lentement d'une prise à l'autre.

Alain regarda l'amas de bois brisé, puis il leva les yeux vers la mer et scruta les lignes sombres des vagues qui roulaient vers le rivage. Si un dragon était responsable de cela, il pouvait se tapir non loin, dans des eaux suffisamment peu profondes pour qu'il ait pied. Il pouvait attaquer de nouveau, et s'en prendre cette fois non pas aux poutrelles, mais à tout ce qu'il trouverait sur son passage. Alain jaugea ses forces, ainsi que l'énergie disponible dans les environs. *Je ne pourrai probablement pas vaincre un dragon capable de ce type de dégâts, même au meilleur de ma forme. Mais Mari a demandé mon aide. Elle semble troublée et en proie au doute. Je veux l'aider. J'ai pensé que, en l'aidant, j'annihilerais le besoin de l'aider davantage, mais plus j'aide Mari, plus j'ai envie de l'aider. Je me suis trompé lourdement dans mon hypothèse. Mais cette erreur n'a aucune importance. Cette nuit, ma voie me mène au pied de ces falaises, et peu m'importe qu'il s'agisse ou non de la voie de la sagesse.*

Il regarda une nouvelle fois la mécanicienne Mari qui crapahutait avec obstination sur la paroi et il entreprit de descendre à son tour.

Mari se demanda si elle n'était pas en train de vivre un nouveau

genre de cauchemar. À mesure qu'elle descendait, les rochers devenaient branlants et fournissaient de moins en moins de prises sûres. Plus bas encore, ses mains et ses pieds commencèrent à glisser sur des surfaces que l'écume projetée par les vagues avait rendues humides. Enfin, elle arriva au niveau de l'enchevêtrement des tréteaux, des piliers de bois massifs brisés et éclatés en échardes acérées de la taille d'un épieu. Comble de malheur, ses pensées pour le mage ne cessaient de la déconcentrer. Avoir frôlé la mort l'avait poussée à aller à l'encontre du vœu qu'elle avait formé. Elle avait fait appel à Alain, une fois de plus.

Ce n'est qu'un compagnon de confiance. Je suis une grande fille, en aucun cas esclave de mes émotions. Mes sentiments m'ont prise de court, voilà tout. J'étais apeurée. J'étais vulnérable. J'ai éprouvé de la peine pour lui. Il m'a sauvée. Donc, tout ça, ce n'étaient pas de véritables sentiments, seulement un cocktail de gratitude, de stress, et cætera. Je peux le gérer. Je vais apprendre à le connaître et trouver tous ses défauts. C'est peut-être un mage, mais c'est aussi un garçon, donc il doit y avoir des tas de trucs qui ne vont pas chez lui. Une fois que je saurai tout ce qu'il y a à savoir, je pourrai relativiser.

À moins qu'il ne soit réellement ce qu'il semble être. Un garçon profondément bon. Dans ce cas, je vais au-devant de gros ennuis.

Mari bloqua résolument toutes les pensées qui ne concernaient pas la descente, jusqu'au moment où elle posa enfin le pied au fond de la crique, dans un endroit dégagé.

Ladite crique n'était pas de celles qui inspirent des chansons. Étroite, couverte de galets et non de sable fin, son unique avantage était de présenter un sol stable dans les zones non encombrées de débris ou de rochers tombés de la falaise.

Les autres mécaniciens escaladaient déjà les décombres en marmonnant entre eux. L'un d'eux sortit un couteau, qu'il planta dans une poutrelle brisée.

« Le bois est dense, ici aussi. Pas de putréfaction !

— Les fondations sont solides, lança un autre.

— Pas de dégâts visibles dus aux flammes », lâcha un troisième.

Mari les observa pendant un moment, en attendant l'arrivée d'Alain. Nul ne fit attention à elle. Tous les mécaniciens paraissaient se connaître et la plupart semblaient originaires de Ringhmon. Le seul mécanicien avec qui Mari avait commencé à se lier était l'ingénieur qui était resté au sommet de la falaise, à côté de la locomotive.

« Il s'agit clairement de sabotage », fulmina un mécanicien émérite. Il asséna un coup de pied dans une poutrelle fracassée. « Elles ont été cassées assez près du sol, par une traction exercée depuis la mer.

— Par quoi, alors ? demanda une mécanicienne émérite. Ce doit être l'œuvre des mages. Personne d'autre n'a les ressources, la perfidie

et le sang-froid nécessaires pour accomplir un pareil forfait. La question est de savoir comment ils ont réussi un tel coup. »

Mari prit la parole ; sa voix forte portait jusqu'au groupe.

« N'aurait-il pas été plus aisé pour les mages de mettre le feu aux tréteaux ? »

Le mécanicien émérite la toisa d'un œil dédaigneux.

« Comment auraient-ils pu allumer un feu dans cette crique, alors que tout est recouvert d'écume salée ?

— J'imagine qu'ils doivent disposer d'un moyen de créer de la chaleur », dit Mari. Il était impossible qu'elle fût la seule à avoir été le témoin d'événements de ce genre et elle voulait observer comment les mécaniciens présents réagiraient à sa suggestion, énoncée avec moult précautions.

La mécanicienne émérite eut un mouvement de tête réprobateur, tant pour Mari que pour ce qu'elle venait d'avancer.

« Non, jeune fille. C'est un tour pour amuser la galerie. Cela n'a aucune application dans la pratique. C'est bien toi qui as seize ans ?

— Dix-huit, la corrigea Mari en se rendant compte que ses mots sonnaient avec bien moins de panache qu'elle ne l'aurait voulu.

— Dix-huit, bien sûr. »

La mécanicienne émérite tourna le dos à la jeune femme et reprit sa conversation, à voix basse, avec son homologue masculin et quelques autres mécaniciens.

Luttant pour ne pas laisser exploser sa colère d'avoir été ainsi rembarée, Mari remarqua deux mécaniciens qui, sourcils froncés, lorgnaient le groupe comprenant les mécaniciens émérites. Un autre la regarda, l'air de dire « qu'est-ce que tu veux y faire ? », et se replongea dans l'examen des décombres.

« Tes doyens ? » lui murmura-t-on d'une voix à peine audible et dépourvue d'émotion.

Mari se retourna et vit que le mage Alain avait rejoint la crique et l'observait avec son impassibilité coutumière.

« Mes supérieurs, oui. Comment as-tu su ? lâcha-t-elle sèchement avant de désigner les ruines du pont à tréteaux. Alors ? Donne-moi quelques faits à me mettre sous la dent. »

Le mage balaya du regard le spectacle qui s'étalait devant lui.

« Si cela avait été l'œuvre d'un dragon, il aurait dû utiliser ses pattes arrière pour faire le gros du travail. Elles sont bien plus puissantes que ses pattes avant.

— Vraiment ? » Mari hocha la tête en essayant de passer outre le sentiment d'absurdité qu'elle éprouvait à l'idée de s'intéresser aux faits et gestes d'un dragon. « Penses-tu qu'il se soit accroché aux tréteaux avec ses membres postérieurs et ait pris appui sur la base de la construction avec ses membres antérieurs ? N'aurait-il pas dû être

enseveli au moment de l'effondrement du pont ?

— Les dragons sont très résistants et capables d'une grande célérité.

— Je ne suis pas certaine de vouloir en croiser un. Est-ce que cela t'est déjà arrivé ?

— Oui. Pendant ma formation. C'était... intéressant.

— Je n'en doute pas. » Mari lui fit signe de la suivre et le guida à travers le dédale de bois brisé et de métal tordu, jusque dans une zone dégagée au centre du chaos. De cette position, ils pouvaient observer la paroi de la falaise, tant qu'ils ne cherchaient pas à se redresser. Elle sortit une lampe de poche et l'alluma ; le mage poussa aussitôt un cri de surprise étouffé. Se souriant à elle-même, et fière d'avoir impressionné quelqu'un qui traversait des trous imaginaires dans les murs, Mari fit courir le faisceau de lumière sur la roche.

« Vise un peu ces traces d'abrasion, dit-elle en pointant des marques sur la muraille.

— Cela pourrait être des empreintes de griffes. »

Une autre voix se mêla à la conversation.

« Avez-vous trouvé quelque chose ? »

C'était l'un des mécaniciens sympathiques, qui fixait Mari et Alain d'un air intrigué.

La jeune femme acquiesça, puis désigna Alain.

« Un commun dont j'ai loué les services pour qu'il transporte mes outils. J'ai été blessée à Ringhmon.

— Oh oui, j'ai entendu parler de ça. Alors, qu'est-ce qu'il y a par ici ? »

Mari montra la paroi.

« Ça. »

Le mécanicien – ignorant désormais Alain – s'accroupit pour mieux voir.

« Ces marques sont fraîches. » Il regarda les débris qui s'empilaient autour d'eux. « Et elles n'ont pas été causées par des éclats qui seraient venus percuter la falaise lors de la destruction du pont. Bon boulot, mécanicienne. »

Mari lui sourit.

« En fait, c'est maîtresse mécanicienne.

— C'est vrai. Désolé.

— Pas grave. Est-ce que je peux te demander comment vous avez réussi à désolidariser votre voiture du convoi et à vous arrêter ? »

L'autre laissa échapper un long soupir. Le soulagement se lisait sur ses traits.

« Un coup de chance insolent, j'imagine. Les deux mécaniciens émérites se trouvaient justement sur la petite plateforme entre les wagons, alors quand ils ont senti le train ralentir, ils se sont préparés au pire et ont tout fait pour nous mettre en sécurité. »

Mari ne quitta pas la falaise des yeux.

« Une chance folle, en effet. Bien entendu, l'ingénieur et moi aurions tout aussi bien pu mourir.

— Ouais. Je ne voulais pas minimiser le risque que vous avez couru.

— Pour quelle raison étaient-ils dehors à une heure si tardive ?

— Peut-être qu'ils s'apprécient et qu'ils avaient besoin d'un peu d'intimité.

— Je frémis rien que d'y penser », lâcha Mari. Le mécanicien sourit de toutes ses dents. Puis la jeune femme désigna le groupe de leurs confrères, toujours en pleine discussion. « Leur parlons-nous des abrasions ou savent-ils déjà tout ce qu'il y a à savoir ?

— J'imagine que tu connais ceux de leur espèce. Ils n'étudient le problème qu'une fois qu'ils ont décidé de sa nature et des solutions qu'ils vont y apporter.

— En règle générale, je finis toujours par avoir des ennuis avec ce genre de mécaniciens.

— N'est-ce pas le cas de tout le monde ? » Il la dévisagea. « On dirait que tu sais ce qui nous a été raconté à ton sujet.

— Non, mais j'ai quelques idées assez précises sur la question. Manque de professionnalisme ? Manque d'expérience ? Complètement dépassée par la situation ?

— Franc-tireuse, ajouta l'autre, l'air contrarié. Si tu veux mon avis, ce n'est pas très professionnel de leur part de remettre ainsi en cause tes qualifications. L'académie ne t'aurait pas délivré tes certifications si tu n'avais pas réussi tes examens. Qui était ton instructeur principal quand tu étais là-bas ?

— Le professeur S'san.

— S'san ? » Le mécanicien la fixa, les yeux exorbités. « Si tu as reçu son approbation, tu fais partie de l'élite. Ne fais pas attention à ceux-là. On pense qu'ils ont été envoyés à Ringhmon parce que personne ne voulait d'eux ailleurs. Je leur ferai part de ta découverte. Au fait, je m'appelle Talis », lança-t-il avant de gravir les décombres.

Mari sentit le regard du mage posé sur elle.

« Quoi ?

— Il s'est comporté comme... un ami, à ton égard. »

Comme d'habitude, sa voix neutre ne révélait rien de ses pensées.

« Oui, je présume. Mais cela n'a rien de comparable avec toi. »

Elle se frotta le front et se demanda quand son mal de tête allait enfin cesser. Était-ce le fruit de son imagination ou ses dernières paroles avaient-elles eu un effet apaisant sur le mage ?

« Il s'est conduit comme si tu n'avait pas été là. Comme si tu n'existais pas.

— Il me prend pour un commun, voilà tout. »

Le regard de Mari se perdit dans le vide.

« Il a donc ignoré ta présence. Parce que, pour les mécaniciens, les communs ne comptent pas.

— Il en va de même pour les mages.

— Moi aussi, il m'arrive d'agir de la sorte.

— Pas avec moi.

— Tu sais très bien ce que je veux dire ! » Elle le fusilla des yeux.

Alain l'examina longuement.

« J'ai beaucoup réfléchi à ce sujet. Nous avons été formés, toi et moi, à considérer d'une certaine manière tous ceux qui n'appartiennent pas à nos guildes respectives. Je sais que tu es une ombre, une chose insignifiante. Tu sais que je suis un mage, représentant ce qu'on t'a décrit comme une engeance de menteurs et de charlatans. »

Mari scruta la mer à travers l'enchevêtrement de bois et de métal.

« Et si ce qui nous a été enseigné sur l'autre est faux, alors peut-être que ce qui nous a été enseigné sur les communs l'est également. Ou penses-tu que tout ce qui nous a été enseigné soit faux ? »

Alain ne répondit pas aussitôt.

« Je pense qu'il existe des questions auxquelles les enseignements que j'ai reçus n'apportent pas de réponse. Avant de te rencontrer, j'ignorais même que certaines de ces questions existaient.

— C'est amusant. Il m'arrive à peu près la même chose. Et maintenant que ces questions se bousculent dans ma tête, tu es la seule personne avec qui je peux en discuter.

— Est-ce qu'un autre mécanicien aurait agi comme toi lors de l'attaque de la caravane ? demanda soudain Alain. Aurait-il insisté pour que je l'accompagne ?

— Non », lâcha Mari. Elle éprouvait de la réticence à admettre ce fait, mais répugnait à lui mentir. « En imaginant qu'il ne t'ait pas tiré dessus, il aurait pris ses jambes à son cou et t'aurait laissé là. Un autre mage aurait-il eu la même réaction que toi ?

— Je ne sais pas. Certains, peut-être. Si cela avait été toi. Tu es... différente.

— J'espère que c'est un compliment, dit-elle sèchement. Je n'ai rien du tout de spécial. » Mari ferma les yeux, gagnée par le besoin irréprouvable de confier au mage une chose dont elle avait été incapable de parler depuis de longues années. « Mes parents étaient des communs. Tous les deux.

— Étaient ? » Des accents de compassion avaient envahi sa voix. « Je suis... », commença-t-il, avant de s'interrompre. On eût dit que prononcer le mot « désolé » était au-delà de ses forces.

« T'en fais pas. Je sais ce que tu veux dire. Et merci d'avoir essayé de le formuler. Mais ils ne sont pas décédés. »

Elle se détourna et se concentra sur les traces dans la roche, comme

si elle venait de découvrir un élément nouveau.

« Ils pourraient fort bien l'être, cela dit. Après avoir réussi les tests et été emmenée dans une école de mécaniciens, je n'ai plus jamais entendu parler d'eux. Et, au bout de quelque temps, j'ai moi aussi cessé de leur écrire. » *Cela ne me touche plus, cela ne me touche plus, cela ne me touche plus.*

Le silence se prolongea, ponctué par les échos des mécaniciens qui débattaient de l'incident et le ressac des vagues s'écrasant sur le rivage rocailleux. Ce fut le mage qui prit la parole, mais cette fois sa voix vibrait d'émotion.

« Mes parents, eux, sont morts. C'étaient des communs qui vivaient dans une ferme non loin des côtes de la mer Scintillante, au nord d'Ihris. Des pillards les ont tués après qu'on m'a emmené dans l'hôtel de la guilde à Ihris pour que j'y étudie. Ils étaient des ombres, mais... je ne peux m'empêcher de penser qu'ils étaient importants.

— Je suis désolée », dit Mari. Elle leva les yeux sur Alain. « Je ne sais pas au juste comment nous sommes devenus amis, mais je suis contente qu'il en soit ainsi. Et je suis heureuse que tu me considères comme une amie à qui tu peux te confier. Tu n'as jamais pu formuler à quiconque ce que tu viens de me révéler, n'est-ce pas ? Je connais ce sentiment.

— On m'a enseigné que rien d'autre n'existe que la solitude. Que chacun de nous est seul. Peut-être était-ce faux également. »

Le mage ne pouvait se courber au milieu des décombres, mais il inclina la tête vers Mari.

« Je suis, moi aussi... content, dame mécanicienne.

— Tu devrais essayer de donner à ta voix des accents de joie.

— Je pensais que c'était le cas.

— Tu étais loin du compte. »

Le bruit d'une démarche traînante indiqua le retour du mécanicien Talis. Il adressa à Mari un regard chagrin.

« Ils estiment que ça ne vaut pas la peine d'être examiné.

— Ont-ils demandé qui avait découvert les traces ?

— Oui, lâcha Talis en grimaçant.

— Je suis certaine que cela les a aidés à prendre cette décision. » De sombres pensées traversèrent l'esprit de Mari à propos de ses supérieurs et de leurs cerveaux congestionnés. Elle les chassa d'un mouvement de tête. « Très bien. Allons-y. »

Cependant, quand elle commença à s'extraire des décombres au pied de la falaise, elle vit la mécanicienne émérite qui avait balayé dédaigneusement sa suggestion sur les mages debout au bord de l'eau, un parle-au-loin à la main. Mari fit signe à Alain de rester hors de vue ; elle ne voulait pas qu'on l'accusât d'avoir laissé un commun voir un parle-au-loin en fonctionnement, même si la distance et le

mugissement des vagues couvraient les paroles de la mécanicienne.

Puis la femme baissa le bras et s'exclama suffisamment fort pour que Mari pût entendre le dégoût qui sourdait dans ses intonations :

« Rien ! Cette camelote ne capte aucun signal.

— Il est trop récent, fit remarquer un autre mécanicien. Si nous utilisions du matériel vieux de vingt ou trente ans, peut-être que...

— Il en faudrait un qui ait au moins cinquante ans ! Avons-nous un parle-au-loin plus ancien en état de marche par ici ? Quelqu'un ? Non ? Magnifique ! Il faudra que je réitère l'appel une fois arrivée au sommet de cette falaise. »

Elle se dirigea vers la paroi qu'ils avaient descendue et entreprit de l'escalader.

Mari jeta un regard vers le mécanicien Talis qui s'était arrêté à ses côtés.

« Dans quelques décennies, les parle-au-loin mobiles seront trop lourds pour être soulevés et ne fonctionneront plus du tout.

— Je crains que ce ne soit la tendance, oui.

— C'est la tendance. » Mari agita sa main en direction de l'est. « Quelques mois avant que je reçoive mon diplôme à l'académie, le professeur S'san m'a emmenée dans un entrepôt scellé. »

Son professeur avait refusé de lui dire où elles allaient, ainsi que les raisons de sa démarche, et Mari avait suspecté que ce qu'elles faisaient était illicite, au vu du nombre de serrures que comptait la porte banale qui interdisait l'accès au local.

« À l'intérieur, elle m'a montré une étagère où s'alignaient des parle-au-loin. Tout à droite, il y en avait un semblable à ceux qu'on utilise aujourd'hui, à peu près long comme l'avant-bras avec une antenne extensible. Tout à gauche... » Elle fit une pause, absorbée par le souvenir. « ... un autre modèle qu'on aurait dit fabriqué ou moulé d'une seule pièce. Je n'en connaissais pas le matériau. Il était aussi petit que la paume de ma main et pesait moins lourd qu'un jeu de cartes. À en croire les spécifications techniques résumées au-dessous, sa portée était plusieurs fois supérieure à celle de nos appareils actuels et la capacité de sa batterie permettait un usage continu des jours durant. »

Talis la regarda, bouche bée.

« Cela semble impossible. Si petit, si léger, et offrant de telles performances ? Comment peut-on construire ce type d'engins ?

— Je ne sais pas. Je n'ai pas eu l'impression qu'on pouvait le démonter, je n'ai donc aucune idée de la manière dont il avait été assemblé. De plus, entre le modèle antique, à gauche, et celui que nous utilisons aujourd'hui, posé sur l'extrémité droite de l'étagère, il y avait une longue série d'autres spécimens, chaque nouveau modèle étant plus volumineux et plus lourd que le précédent, et moins

performant.

— Par les brasiers, Mari ! Est-ce que tu réalises ce que cela signifie ?

— Oui. Et ça ne se limite pas aux parle-au-loin. Tous les appareils complexes, comme ceux qui comportent de l'électronique, régressent. Ils sont de moins en moins élaborés et de moins en moins fiables. La plupart des mécaniciens ne s'en rendent pas compte, parce que ce changement est trop lent, mais voir tous ces instruments les uns à côté des autres m'a fait prendre conscience de la réalité.

— C'est comme si nous oublions comment fabriquer certains objets ou perdions le savoir-faire nécessaire, murmura Talis, le regard braqué sur les mécaniciens émérites qui escaladaient la paroi. Les engins simples et robustes comme les locomotives fonctionnent toujours impeccablement, mais chacun de nous a pu constater des problèmes avec des appareils plus complexes. Et on dirait que ces problèmes s'accroissent de plus en plus rapidement, comme si tout s'effondrait depuis le sommet d'une falaise. » Il se retourna et la regarda droit dans les yeux. « La guilde doit forcément chercher à y remédier. Les mécaniciens émérites peuvent se montrer obtus et stupides, mais ceci est trop important pour être ignoré. À quand remontait le premier modèle de parle-au-loin ?

— Aucune date n'était mentionnée. J'ai reconnu le modèle contemporain, ainsi que celui qui l'a précédé parce que j'en ai vu un ou deux encore en état de marche, mais il était impossible de déterminer l'âge du premier.

— Quelque chose ne tourne pas rond, souffla Talis sans quitter Mari des yeux. Qu'est-ce qu'on peut faire ?

— Je... ne sais pas encore », glissa-t-elle. Qu'avaient-ils donc tous ? Talis devait avoir une vingtaine d'années d'expérience de plus qu'elle et c'est à elle qu'il en appelait, en quête de réponses ? *Pourquoi m'avez-vous montré cette étagère, professeur S'san ? Vous n'avez jamais voulu me le dire. « Tire tes propres conclusions, Mari. » Ne pouviez-vous pas me donner une réponse, pour une fois, histoire que j'aie quelque chose à dire à tous ces gens ?*

« Ne m'oublie pas », lança Talis avant de se diriger vers la falaise.

Mari fit signe à Alain qu'il pouvait la rejoindre et elle se dirigea à son tour vers la muraille verticale. Quand ils sortirent enfin des décombres, la plupart des autres mécaniciens avaient déjà commencé l'escalade. Alors qu'elle contemplait les rochers à la recherche de prises, elle sentit qu'on l'effleurait et elle se retourna pour voir Alain lui désigner les points d'ancrage où les poutres de soutènement des tréteaux avaient été brisées. Elle se pencha pour observer les traces de plus près. Imprimées profondément dans le bois, elles ne ressemblaient ni à celles d'un câble, ni à celles d'une corde. On les eût dit faites par des griffes titanesques. Comment les autres mécaniciens

avaient-ils pu passer à côté de cela ? Mais peut-être n'était-ce pas le cas. Peut-être avaient-ils volontairement ignoré ces marques. Peut-être occultaient-ils tout ce qui n'était pas cohérent avec leurs théories préfabriquées.

« Je suppose qu'on ne peut écarter aucune piste, pas vrai ?

— Une possibilité peut être écartée, dit Alain, après quelques instants de réflexion. Les dirigeants de Ringhmon n'ont pas pu exécuter cela en représailles à ce qui est arrivé à leur palais du gouvernement. Ils n'avaient pas le temps de dépêcher quiconque jusqu'ici avant le passage du train mécanique.

— Exact. » Mari sentit une contraction dans sa cage thoracique. À moins que les dirigeants de Ringhmon n'eussent reçu l'aide d'un individu disposant d'un parle-au-loin. *À moins que tout ceci n'ait été soigneusement orchestré par les gens qui sont dans ce train, dans le dernier wagon. Est-ce la raison pour laquelle le transport de matériel depuis Ringhmon a été annulé ? Une perte si onéreuse aurait été bien cher payer pour se débarrasser d'un maître mécanicien gênant qui ouvrait un peu trop souvent sa grande bouche et en savait trop sur des choses que tout le monde doit ignorer ? J'ai besoin de poser certaines questions que nul ne doit entendre.*

Elle fit un signe de tête à Alain.

« Est-ce que tu peux me laisser une bonne avance avant d'escalader cette paroi, s'il te plaît ? »

Il acquiesça en silence, sans énoncer l'interrogation qui brûlait dans ses yeux.

Mari fit quelques pas pour rejoindre Talis, le seul mécanicien à se trouver encore sur la plage, et elle désigna le haut de la falaise.

« On y va ? »

Le mécanicien ne semblait pas emballé par cette perspective.

« La descente avait l'air plus aisée, non ? Peut-être parce qu'on ne voyait pas trop ce qu'il y avait au fond. Mais d'ici on ne voit que trop bien le sommet, par ce clair de lune. »

Ils entamèrent l'ascension sans s'éloigner l'un de l'autre. Mari passa en revue les questions qu'elle allait poser et regretta d'avoir reçu l'ordre de ne rien dévoiler à propos des mécaniciens qui exerçaient en dehors de la guilde. Elle ne pouvait aborder le sujet à moins d'être certaine que son interlocuteur fût dans des dispositions favorables pour lui en parler. Cela laissait néanmoins un thème de taille susceptible de lancer la conversation.

« Talis, as-tu déjà vu un mage faire quelque chose que tu n'étais pas en mesure d'expliquer ? Quelque chose de concret. »

Le mécanicien s'immobilisa, les traits de son visage aussi figés que le roc, puis il scruta les environs afin d'être sûr que nul ne pouvait l'entendre.

« Chasse cela de ton esprit, maîtresse mécanicienne Mari. Cela n'est jamais arrivé.

— Mais, j'ai vu...

— Non. Je viens de te le dire. Tu n'as rien vu. »

Mari sentit la colère monter en elle.

« Les faits ne peuvent être ignorés. »

Talis secoua la tête.

« Il y a faits et faits. Il y a vérité et vérité. Du point de vue de la guilde, tu n'as pas vu ce que tu as cru voir. Personne n'a jamais vu et ne verra jamais un mage accomplir quelque chose de concret. Un point, c'est tout.

— Comment peut-on suivre une telle règle ?

— Je ne sais pas pourquoi la guilde l'a édictée, mais ni toi ni moi n'avons le choix ! Est-ce que tu veux te faire bannir de la guilde et enfermer dans les geôles de Grand-Chutes ? C'est toi qui vois. Tu peux décider de te cogner la tête contre les murs et ne rien faire de ta vie, ou montrer profil bas et exécuter du bon boulot de mécanicien. »

Les yeux rivés sur la paroi devant elle, Mari digérait ce qu'elle venait d'entendre.

« Est-ce que tous les mécaniciens savent cela ? » *Tous à part moi, bien sûr.*

Talis haussa les épaules autant que le lui permettaient ses mouvements d'escalade.

« Pas avant leur première mission sur le terrain. Après, la plupart savent plus ou moins de choses en fonction de leurs expériences. Certains mettent un tel point d'honneur à éviter les mages qu'ils n'apprennent jamais rien qui pourrait ébranler leur confiance dans le postulat que ces derniers ne sont que des imposteurs. Et puis il y a les vieux de la vieille, comme Saco, que tu vois là-haut. » Il s'arrêta pour désigner un des mécaniciens émérites loin au-dessus d'eux. « Ceux-là, je pense, se sont persuadés eux-mêmes, en toute bonne foi, qu'ils n'ont jamais rien vu du tout. Leurs cerveaux sont comme blindés, totalement imperméables à ce qu'ils ne veulent pas voir.

— Pourquoi ne m'a-t-on rien dit ?

— De quelle manière dis-tu à quelqu'un quelque chose que tout le monde est censé ignorer ? Une chose qui n'est même pas censée exister ? De plus, je crois que la plupart des mécaniciens l'apprennent comme je l'ai fait, en tombant nez à nez avec quelque chose qu'ils ne peuvent pas expliquer et, quand ils posent des questions, on leur conseille fermement d'oublier tout cela. »

Talis se tut et reprit en appuyant chacun de ses mots.

« Tout comme tu es en train de l'apprendre, toi aussi. Pour ton propre bien, maîtresse mécanicienne, oublie ce que tu as vu.

— Merci pour le conseil. » Mari s'interrompt juste avant de dire

qu'elle allait le suivre. Il y avait tant à assimiler, tant d'éléments qui entraient en conflit avec ce qu'on lui avait enseigné. *M'avez-vous piégée, professeur S'san ? Vous m'avez appris à ne pas me contenter de réponses simples, vous avez insisté sur l'importance de la vérité dans le moindre de nos gestes quotidiens, et puis vous m'avez envoyée me colleter avec un système qui nie la vérité !*

Cependant, je ne peux pas la blâmer si je suis moi. Si le professeur S'san m'a aidée à devenir celle que je suis, tout ce qu'elle a fait a été de polir les angles. Mon caractère était déjà forgé lorsque je suis arrivée à l'académie.

Moi. Je ne suis qu'une personne. Qu'est-ce que je peux faire toute seule ? Ils sont nombreux à regarder dans ma direction quand il s'agit d'obtenir des réponses, mais s'il s'agissait de s'élever contre la guilde, personne ne me suivrait.

Elle entendit un rocher rouler en contrebas, baissa les yeux et vit Alain escalader la paroi avec difficulté. Il en est un qui le ferait.

Comment infliger cela au premier ami que je me suis fait depuis mon départ de Caer Lyn ? Un garçon qui pourrait même être... non, non et non. Cela n'arrivera pas.

D'autant plus que je ne sais pas ce qui va se passer à Dorcastel, si tant est que je réussisse à m'y rendre. Est-ce que celui qui est derrière cela a prévu d'autres embûches ?

Est-ce que celui qui est derrière cela en a après moi pour des choses que je n'ai pas encore accomplies ?

CHAPITRE 13

LE CIEL À L'EST S'ILLUMINAIT des premières lueurs de l'aube quand un autre train mécanique arriva de Dorcastel. Sa créature locomotive haletait en progressant avec précaution sur les lignes métalliques, tandis que des vigies surnuméraires guettaient d'éventuels dangers. Alain fixa l'étrange machine en se demandant comment les mécaniciens avaient réussi pareille création. Mari lui avait assuré que les membres de sa guilde n'usaient pas de sortilèges. Cependant, de quelle autre manière pouvait-on engendrer une telle bête ou un dragon ?

Les mécaniciens de l'ancien convoi franchirent le gouffre libéré par l'effondrement du pont à tréteaux en suivant une corniche juste assez large pour qu'on pût y avancer à un de front. Puis vint le tour des communs. Chacun marchait prudemment en s'efforçant de ne pas regarder les décombres en contrebas.

Le dernier des communs, un homme qui était resté en retrait jusqu'à ce que tout le monde eût traversé, parcourut avec difficulté la moitié du chemin avant de s'arrêter, tétanisé par la peur, les yeux clos, le dos collé contre la paroi derrière lui. Alain vit des mécaniciens s'esclaffer, tout comme certains des communs ; dans leur grande majorité, ceux-ci ne riaient pas, mais se querellaient entre eux. Il observa la scène sans intervenir et se demanda si l'homme serait abandonné à son triste sort.

Mari sauta au pied de la locomotive et se dirigea vers la saillie rocheuse, le visage fermé, en ignorant les commentaires hurlés par quelques-uns de ses confrères. Elle invectiva les communs en passant devant leur groupe, et plusieurs la suivirent avec un air honteux. Elle s'engagea sur la sente étroite, rejoignit le malheureux paralysé par la peur et le prit par le bras en lui parlant à voix basse.

Tous avaient les yeux rivés sur elle lorsqu'elle réussit à sortir l'homme de son immobilité et lui fit franchir, un pas après l'autre, la distance restante, jusqu'à ce que les communs rassemblés à l'extrémité du parapet pussent l'agripper et le tirer vers un espace plus vaste. Mari marcha sans se retourner vers la locomotive sous les cris de remerciements des communs qui la regardaient désormais avec une expression différente de celle qu'ils réservaient aux autres membres de sa guilde.

Seule une poignée de mécaniciens demeurèrent dans le train

d'origine, et Alain les vit le faire reculer dès que le dernier des communs eut évacué la rame. Il se demanda s'ils allaient rouler en marche arrière sur tout le trajet jusqu'à Ringhmon.

Ces péripéties terminées, il ne restait plus qu'à faire monter les passagers dans le nouveau train. Alain surprit quelques communs qui maugréaient à propos de la cargaison entreposée dans le train qu'ils venaient de quitter et qui devrait soit attendre la réparation du pont, soit être transportée par caravane vers la rivière d'Argent, où elle serait chargée sur des barges pour être acheminée jusqu'à Dorcastel. Le temps de livraison des colis en serait considérablement rallongé et coûterait à la guilde des mécaniciens beaucoup d'argent qu'elle aurait pu sinon encaisser. « Au moins, nous savons que ce ne sont pas les mécaniciens qui sont derrière ce coup-là », lâcha un des communs dans un souffle, de crainte d'être entendu.

« Ça leur fait mal au porte-monnaie. »

Ses compagnons acquiescèrent par des gloussements forcés.

« Cela dit, aux mages également, renchérit un autre quidam. Peut-être qu'ils sont innocents, eux aussi. »

Il se mit à rire à gorge déployée à son propre trait d'esprit et ses comparses se joignirent à lui, sauf Alain qui rentra la tête dans les épaules pour que nul ne s'aperçût de son absence de réaction.

Il réfléchit aux implications de ce qu'il venait d'entendre. *Pour les mages, les mécaniciens sont non seulement des ombres, mais aussi des gens déloyaux, qui n'ont rien de semblable avec nous. D'après Mari, les mécaniciens considèrent les mages de la même façon. Pourtant, du point de vue des communs, les mages et les mécaniciens ne sont en rien différents. Je n'ai rien fait pour ce commun qui était figé de terreur, et les mécaniciens n'ont rien fait non plus, à l'exception de Mari. Si j'avais porté mes robes et si Mari n'avait pas été là, les attitudes des mages et des mécaniciens auraient été identiques. Je comprends maintenant pourquoi les communs parlent des grandes guildes comme si elles n'en formaient qu'une seule.*

Alors que chacun montait à bord du train, Mari vint lui dire où elle serait le lendemain soir.

« C'est un restaurant, lui expliqua-t-elle, en lui donnant l'adresse. Les autres mécaniciens qui connaissent Dorcastel me l'ont recommandé. Si tu veux que nous nous voyions, sache que j'y serai. »

Quelque chose dans sa manière de s'exprimer, quelque chose dans sa manière d'éviter son regard, poussa Alain à lui poser une question.

« Veux-tu que nous nous revoyions ? »

Elle leva vers lui des yeux pleins d'incertitude, avant de hocher la tête.

« Oui.

— Dans ce cas, j'y serai. Pourquoi as-tu aidé ce commun ?

— Il avait besoin d'aide et personne ne faisait quoi que ce soit. »

Mari lui décocha un œil noir. « Tu aurais pu l'aider. Tu comprends ce que cela veut dire, désormais.

— Ce n'est pas un ami.

— Ce n'est pas le problème. Certains des mécaniciens me sont tombés sur le râble parce que c'est un commun. Mais ce n'est pas le problème non plus.

— Alors qu'est-ce que c'est ?

— Ne laisse pas les gens souffrir ! Ne laisse personne être blessé ! Si tu peux aider quelqu'un, aide-le ! Qu'y a-t-il de si difficile là-dedans ? »

Alain réfléchit à ses paroles.

« Ce n'est pas difficile, mais le faire peut s'avérer... » Quel était le terme adéquat ? « Compliqué.

— Ouais, en un mot c'est tout moi, hein ? » Elle le fixa avec un air de défi, comme si elle attendait quelque chose.

Il opina.

« Oui. »

Quoi qu'elle eût attendu, ce n'était certainement pas ce qu'il venait de dire. Mari parut d'abord surprise, puis elle sourit de toutes ses dents.

« J'espère te revoir à Dorcastel. Mais la décision t'appartient. Vraiment. »

Elle était montée dans les entrailles de la grande bête locomotive, et lui dans la partie du train réservée aux communs. Tout le monde était fatigué, aussi personne n'importuna Alain, chacun s'efforçant de grappiller quelques heures de sommeil.

Il était pour sa part incapable de dormir.

Il savait qu'il ne devait pas se rendre dans ce restaurant. Qu'il ne devait pas revoir Mari. Durant la nuit écoulée, il avait ressenti des flux bouillonner sous les sceaux qu'il avait placés sur ses émotions depuis tant d'années. Il avait repensé à « larmes », à « aider » et à « ami ». Des souvenirs jadis profondément enfouis avaient hanté les ténèbres.

Quelle était donc la nature de ce défi qui menaçait d'anéantir ses capacités de mage ? Tout ce qu'il avait accompli, tout ce à quoi il avait survécu pouvait être balayé en un éclair au contact de Mari. Il s'interrogea une fois de plus sur le pouvoir qu'elle détenait pour l'influencer. Pour le changer. Et peut-être causer sa perte.

Il savait ce que prescrivaient les enseignements des doyens dans ces cas où l'oppression induite par l'illusion du monde devenait trop intense. Un mage devait se retirer dans une pièce vide aux murs nus et reconstruire l'inébranlable certitude de ces vérités simples : rien d'autre n'existait que lui, les sentiments et les émotions étaient des

obstacles sur la voie de la sagesse et du pouvoir, tout ce qui pouvait le relier aux ombres qu'étaient les illusions des autres devait être renié et enseveli à jamais sous une chape inamovible. Quand il était encore à Ithris, Alain avait vu à plusieurs reprises des mages recourir à cette méthode et ressortir de ces jours ou semaines d'isolement volontaire avec un désintérêt absolu pour le monde qui les entourait – la marque de la sagesse.

C'était ce qu'il devrait faire à son arrivée à Dorcastel : renier ses souvenirs, renier le concept d'aide, renier l'amitié et, par-dessus tout, renier Mari. Tel était le chemin qui lui permettrait de recouvrer ses certitudes.

Il se rappela la leçon d'un doyen qui avait peu l'habitude de punir les acolytes, et préférait la puissance du verbe pour leur imposer ses enseignements. Il s'était tenu devant eux et leur avait parlé d'une créature légendaire dont les mains étaient dotées d'une puissance bien plus grande que celle de n'importe quel mage. L'une d'elles détenait le pouvoir de créer, l'autre celui de détruire. Quand il eut terminé, le doyen avait tendu ses mains devant lui.

« Choisissez-en une !

— Laquelle correspond à quoi ? avait demandé le plus sage des acolytes.

— Vous le saurez une fois votre choix fait », avait répondu le doyen.

Nul n'avait osé choisir et le doyen avait fini par abaisser ses bras avec un hochement de tête approbateur.

« Voyez-vous, nous vous inculquons la sagesse. Nous vous transmettons les connaissances acquises par des mages et des doyens avant vous. Si vous vous écartez de ce savoir, c'est dans l'ignorance des conséquences de vos actes que vous vous tiendrez devant cette créature. Elle vous offrira ses deux mains, et vous devrez choisir l'une d'elles sans savoir si votre choix vous détruira. C'est le prix à payer pour suivre une voie inconnue. »

Alain ne s'était jamais imaginé que cette créature se présenterait à lui sous les traits de la maîtresse mécanicienne Mari. Tout ce qu'il avait appris lui hurlait qu'elle constituait un danger, que ce qu'elle offrait était indubitablement la main de la destruction. Mais alors qu'il regardait par la fenêtre, Alain prit conscience de quelque chose qui ne lui avait jamais encore effleuré l'esprit. Ce doyen n'avait jamais dit à aucun de ses disciples de ne pas s'écarter de la voie qu'il enseignait, de ne pas se confronter aux choix que leur présenterait la créature. En revanche, il leur avait enjoint de soigneusement réfléchir aux conséquences de leurs choix. Peut-être la destruction. Peut-être quelque chose depuis longtemps convoité.

Les avertissements des autres doyens avaient été bien plus explicites.

« Acolytes mâles, prenez garde aux femelles que vous rencontrerez hors des hôtels de la guilde. Elles ne veulent que votre perte, elles chercheront à vous dérober votre sagesse et à vous appâter pour que vous deveniez des ombres tout comme elles. »

Mari m'éloigne de la voie de la sagesse. En la voyant, je ressens... de la joie. Admets-le. À me connecter, encore et encore, aux ombres et à la fausseté du monde, mes sortilèges vont faiblir pour disparaître à jamais.

Et pourtant... le fil est toujours là. Je suis capable de sentir la présence de Mari, quelque part devant moi, dans la locomotive des mécaniciens. Qu'est donc ce fil ? Que représente-t-il ?

Est-ce que je veux d'une sagesse qui m'obligerait à le couper ?

Je n'ai ressenti aucun affaiblissement. Mes pouvoirs sont intacts. Mais qu'advient-il si je me rends compte que je dois choisir entre ces pouvoirs – mon statut de mage, si durement acquis – et Mari ? Quel sera alors mon choix ? Comment pourrais-je renoncer à être mage ?

Comment pourrais-je renoncer à Mari ?

À cette pensée, Alain réalisa qu'il avait déjà fait son choix.

Si les doyens de l'hôtel de la guilde des mages de Dorcastel s'en apercevaient, Mari n'aurait aucune chance de le détruire. Ses propres doyens s'en chargeraient très vite.

La matinée était bien avancée quand, au détour d'une nouvelle courbure de la côte, ils virent enfin Dorcastel. La ville s'étalait sur les versants d'une vallée qui surplombaient le port. Après les marais salants au nord de Ringhmon, cette vallée était la première trouée dans les falaises qui bordaient le littoral sud de la mer de Bakre. Même à si grande distance, Dorcastel sortait des eaux en une série de remparts successifs, imposantes masses de pierre.

Bientôt, ils dépassèrent le périmètre de défense extérieur de la cité ; des sentinelles surveillaient l'approche du train depuis leurs tours couronnées de balistes. L'arrivée en gare de Dorcastel fut étonnamment rapide et le convoi s'arrêta, mais cette fois le hurlement du métal frotté contre le métal ne fut qu'un lointain écho.

Aucun des communs ne prit la direction de la locomotive, tous suivirent un chemin clairement balisé vers la ville. Alain leur emboîta le pas et s'éloigna peu à peu du train ; le fil ne se rompit pas et lui offrit un réconfort illicite en courant vers la locomotive. Les doyens de Ringhmon ne l'avaient pas perçu, mais cela ne signifiait pas qu'il en serait de même avec ceux de Dorcastel. Dans l'éventualité où il serait découvert, Alain avait préparé à leur intention une série de réponses véridiques en apparence, mais, en réalité, parfaitement fallacieuses. Les leçons qu'un acolyte tirait des enseignements reçus n'étaient pas toujours celles voulues par les doyens.

Quand la foule se divisa et finit par se disperser, Alain trouva un endroit discret et passa ses robes de mage, sans chercher à réprimer la

sensation d'apaisement que leur port lui procurait. Il avait été surpris par la difficulté d'incarner un commun. Après un long entraînement visant à masquer ses sentiments, devoir cacher qu'il dissimulait ses émotions avait été particulièrement éreintant. Il repéra un mage, se fit indiquer le chemin de l'hôtel de la guilde et, avant que le soleil ne fût trop bas sur l'horizon, il rejoignit ce qu'il espéra être un sanctuaire plus accueillant que ne l'avait été l'hôtel de Ringhmon.

L'acolyte en faction à l'entrée se courba devant Alain en le laissant pénétrer à l'intérieur.

« Celui-ci pourvoira à tout ce dont le mage a besoin. »

Alain s'arrêta et observa l'acolyte. Les souvenirs de ses premières années dans la guilde remontèrent à la surface. Combien de temps fallait-il aux doyens pour faire oublier aux nouveaux arrivants ce qu'était un ami ? Aidait-on un autre acolyte ? Trouvait-on le réconfort uniquement dans la sagesse enseignée par la guilde, parce qu'il n'y en avait pas d'autre au milieu des ombres et des illusions dont chacun était entouré ? *Ce sont des interrogations auxquelles les doyens ne répondront jamais, mais je ne peux plus à présent les chasser de mon esprit.*

Avant même qu'il eût le temps de poser son sac – désormais vide – dans une des chambres réservées aux mages de passage en ville, Alain avait reçu un message lui demandant de se rendre devant les doyens de Dorcastel. Alors qu'on l'introduisait dans un cabinet de travail minuscule, le jeune homme se sentit soulagé de ne pas être soumis à la Question sitôt arrivé.

La mage âgée assise derrière son bureau lui fit signe de prendre place avec une absence de cérémonie peu coutumière.

« Salutations, mage Alain. Votre jeune âge a été source d'étonnement pour nos acolytes. Ils ont dû redoubler d'efforts pour masquer leurs émotions. »

L'espace d'un instant, elle montra ouvertement son amusement : un sourire de mage qui n'incurva qu'à peine les lignes de sa bouche et disparut aussitôt. Il fut suffisant néanmoins pour interloquer Alain.

« Mage Alain, avez-vous entendu parler des difficultés auxquelles est confrontée notre guilde dans cette ville ?

— J'ai entendu parler des dragons.

— Oui ! Des dragons ! Qui se comportent comme ils ne le devraient pas. Comme ils ne le peuvent pas. Mais si ce monde est faux, pourquoi notre compréhension des sortilèges ne serait-elle pas erronée, de temps à autre ? » La vieille mage soupira, laissant transparaître ses émotions une fois de plus. « Vous ne trouverez que peu de mages présents. À l'exception de la poignée qui reste ici au cas où il y aurait besoin de défendre cet hôtel, les autres ratissent les environs au peigne fin à la recherche de potentiels antres de dragons. Connaissez-vous les

moyens mis en œuvre pour pareilles fouilles ? Bien, bien. Chez quelqu'un d'aussi jeune, vous comprendrez que je préfère ne présumer de rien. Eh bien, pour l'heure, tous nos efforts ont été vains. » Elle soupira de nouveau. « C'est frustrant. »

Alain veilla à ne pas la fixer. Mentionner un sentiment tel que la frustration ? Les errements de cette doyenne n'étaient sûrement tolérés que parce qu'elle disposait d'une grande expérience et qu'elle avait dû, par le passé, rendre bien des services à la guilde.

« Si je ne m'abuse, les méthodes d'investigation devraient permettre de repérer aisément une créature aussi volumineuse qu'un dragon engendrée par un sort. *A fortiori* s'il y en a plusieurs.

— Elles devraient, oui, acquiesça la doyenne. Pourtant, nous ne trouvons rien. Aucun mage n'a perçu la création d'un dragon, même si ce type de sort ne devrait pas échapper à nos sens. Il y a autre chose à l'œuvre. Nous n'avons pas encore élucidé ce dont il s'agit, mais certains suspectent que des mages sombres ont imprudemment altéré les principes fondamentaux des sortilèges ayant trait aux dragons.

— J'ignorais que c'était possible.

— Ça ne l'est pas. Chacun perçoit la même illusion et doit, en lançant des sorts, suivre les mêmes règles sous peine de les voir échouer. Un dragon ne peut être qu'un dragon. J'ai rappelé cela aux autres doyens, mais ils s'acharnent à chercher un dragon qui ne peut être créé par un sortilège. Pas étonnant qu'ils échouent », marmonna la vieille mage. Elle se leva et marcha avec difficulté vers une bibliothèque. « Si vous souhaitez étudier, mage Alain, j'ai ici quelques textes.

— J'ai déjà étudié ceux-là.

— Vraiment ? Voilà qui est surprenant pour quelqu'un d'aussi jeune. » Elle se tint immobile un moment, hésitante, puis vint se rasseoir sur sa chaise. « Il n'y a rien dans ces textes qui soit susceptible de nous aider. Je le sais. Et maintenant, à nous. »

Alain n'avait pas imaginé un seul instant que, dès son arrivée, il aurait à remplir des obligations envers sa guilde, qui l'empêcheraient de voir Mari le lendemain soir. Mais elle comprendrait sûrement si cela venait à se produire.

« Je me joindrai au groupe de recherche que, selon vous, je pourrai servir au mieux. »

La doyenne cligna des yeux, avant de lui offrir un véritable sourire rassurant.

« Non. Les dragons sont un danger que seuls les plus expérimentés d'entre nous doivent affronter. Quant à d'autres services, je ne peux vous proposer aucun emploi dans un avenir immédiat. Les habitants de cette cité et de ses alentours accusent la guilde d'être responsable de la calamité qui s'abat sur la région et refusent tout contrat jusqu'à

ce que nous mettions fin aux exactions de ces créatures magiques.

— Dame mage, honorée doyenne, permettez-moi d'officier aux côtés des mages plus expérimentés.

— Non, mage Alain.

— Je n'ai pas besoin d'être protégé. Je peux protéger et servir les intérêts de la guilde.

— Oui, oui. » Les doigts de la mage tambourinèrent sur le bureau. « J'ai vu le rapport qui relate la façon dont vous avez tenté de défendre la caravane. Vous ne saviez pas qu'il nous avait été envoyé ? Les doyens de l'hôtel de la guilde à Ringhmon ont voulu nous informer de vos actions. C'est très bien que vous n'ayez pas été découragé par l'échec, mais vous devez redoubler d'efforts pour maîtriser la sagesse et nos arts. » Elle scruta son visage. « Et cette mécanicienne qui vous a suivi partout dans la ville. Voilà une affaire étrange. Soyez content d'être loin d'elle désormais. Quel que soit le mauvais tour que fomentait cette petite friponne sournoise, vous en voilà préservé, ainsi que des autres tentations qui pullulent à Ringhmon. »

Ainsi, l'hôtel de la guilde à Ringhmon avait utilisé un mage messenger pour adresser un rapport à son sujet à l'hôtel de Dorcastel avant même son arrivée.

Alain aurait dû se sentir flatté par tant d'attention, sauf que même cette doyenne, avec son humanité si hors norme pour la guilde, y avait lu des choses qui le présentaient comme inapte à assumer pleinement ses devoirs de mage. En outre, sans l'ombre d'un doute, elle partageait l'opinion de ses homologues de Ringhmon sur le danger que constituait pour lui une mécanicienne.

« Doyenne, je peux aider la guilde à résoudre ce problème.

— Mage Alain, reposez-vous, étudiez et soyez prêt si cet hôtel devient la cible des dragons. Le jour où cela arrivera, nous aurons besoin de tout le monde capable de lancer des sortilèges.

— Informerez-vous les autres doyens que je suis disposé à les assister dans leurs recherches ?

— Très bien, mage Alain. » Elle hocha la tête d'un air approbateur. « Votre dévouement aux intérêts de la guilde sera noté. »

Alain se fit l'effet d'être un escroc tandis qu'une vision de « la petite friponne sournoise » Mari lui envahissait l'esprit, mais la guilde lui avait appris à masquer même les pires de ses émotions et son interlocutrice ne semblait pas faire très attention à ses réactions.

Il commença à se lever, puis se rassit. Cette doyenne n'était pas comme les autres qu'il avait eu l'occasion de rencontrer. Peut-être serait-elle encline à lui répondre sur des points qui seraient balayés par ses pairs.

« Celui-ci a des questions. »

Pendant un bref instant, une expression de plaisir s'afficha sur le visage de la doyenne. Alain supposa qu'elle n'enseignait plus depuis quelque temps. Il était même probable qu'elle l'accueillait parce que tous les autres doyens étaient partis à la recherche des dragons.

« Celle-ci écoute.

— Doyenne, connaissez-vous le don d'augure ?

— L'augure ? » La vieille mage redoubla d'attention. « Pourquoi cette question ? Avez-vous également ce don ?

— Depuis fort peu de temps, honorée doyenne. Récemment, il m'a apporté une vision que je suis incapable de comprendre.

— Ah. » Elle opina du chef. « Une vision. Et vous avez demandé à d'autres doyens des informations à propos de ce don et ils vous ont répondu que ce n'était pas un art digne d'un mage, n'est-ce pas ?

— En effet. On m'a dit qu'il mettrait en péril ma quête de sagesse et que je ne devrais jamais évoquer ce que j'avais vu avec quiconque.

— Sottises ! J'ai moi-même cherché à approfondir ma connaissance de l'augure, jeune mage. Quoi qu'aient pu en dire les autres. Je ne suis plus aussi forte que je l'étais jadis, mais je n'ai pas perdu la sagesse et mes sortilèges fonctionnent parfaitement. » Elle darda sur Alain un regard interrogateur. « Vous êtes-vous vu vous-même dans la vision ? Non ? C'est important. Quand vous vous voyez vous-même, cela signifie que vous voyez ce qui pourrait être, une probabilité de ce qui pourrait advenir si vous suivez scrupuleusement toutes les étapes qui vous feront parvenir jusqu'à ce futur. Dans un tel cas de figure, il est possible, si vous faites de mauvais choix, que vous ne surviviez pas pour accomplir cette destinée. Mais d'autres doyens vous ont enjoint de ne pas mentionner votre vision, n'est-ce pas ? Qu'y avez-vous donc vu ? »

Alain prit un moment pour se remémorer ce souvenir et se concentrer sur les détails.

« Un second soleil était présent dans les cieux, en butte à une violente tempête qui essayait de l'éteindre. »

La doyenne l'observa longuement en silence avant de reprendre la parole.

« Un second soleil ? Une violente tempête ? Est-ce que cette vision vous a insufflé un sentiment d'urgence, jeune mage ? »

Alain parvint à peine à cacher la surprise que cette question avait provoquée chez lui.

« Oui. La tempête avançait rapidement. Je me sentais poussé à l'action, même si j'ignorais ce que j'étais censé faire. »

La doyenne acquiesça, une expression ombrageuse sur le visage.

« Et cette vision était-elle apparue spontanément ? Sans que rien ne se trouve à côté ? »

Elle l'avait interrogé comme si elle ne doutait pas un instant qu'il lui

répondrait par l'affirmative.

Pourtant, Alain secoua la tête.

« Il y avait une ombre. La vision est apparue au-dessus d'elle. »

Cette fois, elle mit longtemps à poursuivre.

« Une ombre. La vision était proche de cette ombre ? »

Il hésita et fouilla sa mémoire.

« Oui. Juste au-dessus d'elle. La vision était focalisée sur elle. Je n'ai aucun doute à ce sujet.

— Elle. » La vieille mage se mordit les lèvres, les yeux rivés sur la table, ses émotions impossibles à cerner. « La vision était focalisée sur elle ? Sur cette ombre-femme ? En êtes-vous vraiment certain ?

— Oui, doyenne. »

Du temps s'écoula avant qu'elle ne reprît la parole, à tel point qu'Alain crut l'entretien terminé. Et quand elle le fit, elle surprit le jeune homme en lui posant une nouvelle question.

« Jeune mage, avez-vous entendu parler d'une prophétie très répandue chez les ombres ? À propos de celle qu'ils appellent la descendante ?

— Non.

— Cette prophétie a été énoncée il y a fort longtemps et les ombres en ont eu vent, on ne sait trop comment. »

La doyenne se recula sur son siège, les yeux perdus dans le vague, comme scrutant le passé.

« Ils parlent d'une descendante d'une ombre autrefois connue sous le nom de Jules de Portjulien. Ils sont persuadés que cette descendante renversera la guilde des mages et celle des mécaniciens. Ils croient en cette prophétie, mais ils ne la connaissent pas en entier. »

Un autre silence. Puis la doyenne tourna son regard vers Alain.

« D'autres ne vous le diront pas, mais cette prophétie était bien réelle. Elle annonçait que cette femme unirait les mages, les mécaniciens et ceux que l'on désigne sous le terme de communs en une force unique destinée à changer le monde. Et, bien sûr, la guilde des mages a toujours considéré cette prophétie comme un pur fantasme. Comment une telle chose pouvait-elle advenir ? Des mages travaillant avec des mécaniciens ? Cela est impossible. Les communs se joignant à l'ouvrage ? Inepties. Nul n'est capable de pareil prodige. »

Alain hocha la tête comme pour signifier son accord, mais en réalité il repensait à Mari et à lui-même s'échappant des geôles de Ringhmon, ainsi qu'à la manière dont Mari avait réussi à s'adjoindre l'aide des communs pour secourir l'homme sur la falaise.

« Croyez-vous que ma vision ait un lien avec cette prophétie ? » demanda-t-il en déployant un effort surhumain pour ne laisser transparaître aucune émotion dans ses inflexions de voix.

La doyenne se pencha en avant et frappa du doigt sur la table pour appuyer ses dires.

« D'autres mages ont eu des visions. De plus en plus, au cours des dernières années. Des visions d'armées qui s'affrontent, des visions de foules de communs qui dévastent tout ce qui est et sera, et même des visions d'hôtels des guildes des mages et des mécaniciens envahis et détruits. Et au fil des ans, le sentiment d'urgence qui émane de ces visions s'exacerbe, jeune mage. La sensation que la tempête est de plus en plus proche, qu'elle arrive bien plus rapidement que d'aucuns sont capables de le percevoir, qu'elle nous entraînera dans son chaos et anéantira tout, ne laissant dans son sillage que ruines et désolation. »

Elle fixait Alain avec une rare intensité.

« Émergeant de cette tempête, ils sont nombreux à avoir vu un soleil, la promesse d'un jour nouveau, la promesse de ce qui pourrait vaincre cet ouragan. Cependant, cette vision a toujours flotté dans l'air sans se référer à quelqu'un ou quelque chose. Mais vous, jeune mage, vous dites avoir vu le soleil et la tempête centrés sur une ombre. Vous avez vu les images d'un nouveau lendemain, d'un lendemain porteur de mort. Des images toutes centrées sur une même ombre. Elle doit donc être celle dont parle l'ancienne prophétie. Celle qui peut apporter un jour nouveau à ce monde. Et toutes les visions s'accordent à dire que si elle échoue, si cette ombre cesse d'exister, alors la tempête qui fonce sur nous triomphera. »

Alain se demanda comment il était parvenu à conserver une expression neutre.

« Comment est-il possible qu'une ombre soit aussi importante ?

— Voilà une question légitime, compte tenu des enseignements reçus par les acolytes. Je vais vous expliquer, déclara la doyenne sans masquer, une fois de plus, sa frustration. D'ordinaire, le don d'augure révèle au mage ce qui arrivera ou pourrait arriver à quelqu'un. Un événement ou un danger bien précis. D'accord ? On ne vous a jamais appris cela non plus, n'est-ce pas ? Néanmoins, c'est ainsi que cela fonctionne. On voit l'image d'un mage ou d'une ombre quelque part qui fait quelque chose, et on découvre ce qui, un jour, arrivera à cette ombre. Comprendre ce que l'on voit est bien plus complexe que la simple vision, jeune mage, car une vision ne peut dévoiler les raisons d'un événement ou l'enchaînement des faits qui l'ont provoqué. On voit l'événement et rien d'autre. Mais dans votre cas, ce n'est pas une ombre que vous avez vue par l'augure ; vous avez eu une vision centrée sur une ombre. Aussi, vous n'avez pas assisté au futur de cette ombre, mais au futur pour lequel cette ombre sera décisive.

— En êtes-vous sûre ? » Alain ne savait pas comment réagir à ces révélations. « Cette ombre est-elle si importante ?

— Importante ? Oui. Les non-mages ne sont que des ombres.

Pourtant, certaines surimposent fortement leur image sur l'illusion du monde, et les mages n'existent pas indépendamment de cette illusion. Cette ombre, celle que vous avez vue, est la seule à pouvoir arrêter la tempête qui menace l'ensemble de cette illusion que nous appelons notre monde.

— La guilde des mages... » commença Alain, bouleversé par ce qu'il venait d'entendre.

La doyenne, sourcils froncés, le fit taire d'un geste sec de la main.

« Les visions et la prophétie comportent deux aspects, jeune mage. Cette ombre est en mesure de stopper la tempête, mais il est également annoncé qu'elle renversera la guilde des mages. Nombreux sont les doyens qui refusent d'entendre parler des visions qui nous mettent en garde contre cette tempête. Ils ne font guère confiance au don d'augure et ils rejettent tout ce qui pourrait diminuer leur pouvoir personnel. »

Elle leva les yeux vers la porte comme pour s'assurer qu'il n'y avait personne dans les environs susceptible d'épier leur conversation, puis elle baissa la voix.

« Car cette illusion, jeune mage, qu'est le pouvoir que détiennent un grand nombre de doyens, leur est très chère. Je les ai entendus débattre entre eux. De leur point de vue, si celle que les communs appellent la descendante naissait un jour, elle devrait être détruite. Car la guilde doit être préservée, même si cela revient à l'exposer au danger de la tempête qui arrive.

— Détruite ? »

La doyenne posa sur lui un regard pénétrant, et Alain se demanda si l'unique mot qu'il venait de prononcer n'avait pas trahi ses émotions.

« Ils veulent protéger ce qu'ils détiennent, jeune mage. Ils détruiront tout ce qui pourrait mettre en péril leur autorité. Cela, vous le savez déjà.

— Que dois-je faire ?

— Suivre votre voie avec prudence. Vous devez décider de ce qui est important pour vous.

— Rien n'est réel, rien n'est important, récita Alain automatiquement.

— Ce n'est pas vrai, souffla la doyenne. Et je sens que vous avez déjà appris cela. Voulez-vous tenter d'arrêter cette tempête, parce que rien n'est certain et que toutes les issues sont possibles, ou voulez-vous par-dessus tout vous employer à préserver la guilde des mages telle qu'elle est aujourd'hui ?

— Doyenne, si ce que vous dites est exact, la guilde telle qu'elle est aujourd'hui est condamnée.

— Cela est vrai, jeune mage. La question est de savoir de quelle façon elle va s'effondrer. La tempête menace ce monde, ainsi que cette

ombre. Je ne connais pas le chemin que doit suivre cette dernière pour devenir le soleil qui engendrera un jour nouveau et repoussera le cataclysme. Mais si je savais qui est cette ombre, je ferais tout mon possible pour la protéger et l'assister. La tempête, la guilde des mages, celle des mécaniciens, des ombres de tout poil voudront la voir disparaître. Elle est la seule qui puisse arrêter la tourmente qui s'annonce. Si son image s'efface de ce monde, la tempête triomphera en quelques années, et ceux qui auront éliminé cette ombre seront emportés à leur tour avec tout le reste. La descendante doit rester en vie, sinon le monde mourra.

— Je comprends, honorée doyenne.

— Vraiment ? Alors, n'abordez plus jamais ce sujet. Toute mention de cette vision pourrait faire s'abattre la fureur de la tempête sur cette ombre, qui doit demeurer cachée et anonyme jusqu'à ce qu'elle ait les moyens de s'opposer à elle. N'en parlez à personne. Notre conversation n'a jamais eu lieu. Comprenez-vous ?

— Oui, doyenne. » Alain se leva en s'inclinant. Les émotions se bousculaient en lui. « Celui-ci a écouté, honorée doyenne. Votre sagesse m'a donné matière à réflexion. »

Elle balaya ses paroles d'un revers de main.

« Nous n'avons évoqué que des choses triviales, dit-elle d'une voix assez forte pour qu'elle portât dans le couloir, au-delà de la porte. Mais rappelez-vous ceci, jeune mage, ajouta-t-elle *mezza voce*. Ne laissez personne vous convaincre que la sagesse décrète qu'un mage ne doit voir l'illusion du monde que d'une seule manière. »

Alain était sur le point de sortir, mais il s'arrêta.

« Honorée doyenne, si tout est faux, comme on nous l'enseigne, comment la sagesse peut-elle exister en tant que chemin unique ? Comment est-il possible qu'il n'y ait qu'une seule voie à suivre pour nous tous ? »

La mage âgée sourit brièvement une fois de plus.

« Vous êtes déjà arrivé à ce stade du chemin, on dirait. Bravo, jeune mage. Nombreux sont nos confrères qui n'y parviennent jamais et ne remettent jamais en question la sagesse de la sagesse elle-même.

— Mais quelle est la réponse, honorée doyenne ?

— La réponse ? Il n'y a pas de réponse. Il n'y a que des choix qui ont de multiples conséquences, certaines évidentes, d'autres inattendues. Là est peut-être la seule sagesse qui existe réellement, jeune mage : nos choix sont importants. Quant aux vôtres, ils comptent sans doute plus que ceux de quiconque aujourd'hui. »

Alain la salua respectueusement et retourna vers la chambre qui lui avait été attribuée, oublieux de son environnement tandis que les paroles de la doyenne lui revenaient sans cesse en mémoire. Celle qui réunirait les mages et les mécaniciens. Celle que les communs

suivraient.

Celle qui était capable d'arrêter la tempête.

Il avait l'impression qu'un vent glacial soufflait sur son esprit. Que pouvait-il faire ? La doyenne avait dit qu'il devait protéger Mari, mais comment la protéger au mieux alors que sa présence la mettait potentiellement en danger ? La doyenne avait également indiqué que la meilleure protection pour la mécanicienne était l'anonymat, n'être qu'une ombre de plus dans la masse. Ainsi, la tempête ne saurait où concentrer ses efforts.

Alain était assis dans sa chambre dans une posture de méditation. Cependant, ce n'était pas la sagesse qui était au centre de ses préoccupations, mais Mari. Elle s'emploierait à en apprendre davantage sur les dragons qui menaçaient Dorcastel. C'était la seule certitude qui s'imposait au milieu des doutes d'Alain. Mari chercherait des réponses, des manières de « réparer » les choses. Et son obstination la placerait dans une situation périlleuse.

Il ne savait précisément ce qu'il pourrait faire, mais si Mari s'apprêtait à braver le danger, il devait être à ses côtés. Il devait l'aider, en rassemblant le maximum d'éléments.

Une fois son plan d'action à court terme établi, Alain se rendit au réfectoire. Il y dîna rapidement, à peine conscient des victuailles qu'il avalait, puis il partit en quête des mages qui se trouvaient encore dans l'enceinte de l'hôtel de guilde. À la tombée de la nuit, il avait réussi à obtenir un entretien avec chacun d'eux, évoquant les attaques des dragons et les stratégies déployées par la guilde afin de faire cesser les assauts de ces créatures magiques. La manœuvre la plus récente avait consisté à utiliser des sorts pour tenter de pister les communs que les dragons disaient retenir captifs. Ces gens se voyaient contraints de rédiger les demandes de rançon formulées par les créatures. En théorie, il était possible d'établir une connexion vers les personnes concernées en se servant de ces lettres qui, de temps en temps, apparaissaient mystérieusement en ville. Alain avait acquiescé en silence, repensant à son propre lien avec Mari, mais s'était abstenu de tout commentaire à ce sujet. Néanmoins, il n'avait pas été surpris que la manœuvre ait échoué, les mages à l'origine de cette initiative n'ayant, eux, aucun lien avec les communs dont ils cherchaient la trace.

Plus tard, couché sur le lit dans sa chambre minuscule aux murs nus peints en blanc, les yeux rivés au plafond, il avait essayé de dégager un sens de tout ce qu'il avait appris. S'inquiéter pour Mari et s'interroger sur les actions qu'il devait entreprendre ne le menant nulle part, il décida de s'attaquer à l'énigme que posaient les dragons. *Ils n'agissent pas comme des dragons, pourtant les dégâts qu'ils causent ont l'air d'avoir été leur œuvre. Ils sont près d'ici, mais impossibles à*

débusquer. Ainsi que l'a dit la doyenne, même la fausseté de ce monde doit présenter à tous une illusion cohérente.

Mon instruction m'a enseigné que je dois obéir aux doyens et renier ce monde. J'ai choisi de suivre une voie différente de celle que l'on m'a inculquée, mais je ne l'aurais jamais trouvée seul. On n'apprend pas aux acolytes l'existence d'autres voies. Est-ce que certains des nôtres deviennent des mages sombres parce qu'ils décident de rompre le serment d'obéissance, mais sont incapables de discerner d'autres voies, de donner à leur pouvoir une autre raison d'être que leur bénéfice personnel ?

Mari ne me conduirait pas sur un tel chemin. S'il est une chose dont je peux être certain, c'est bien celle-là. Pour elle, la sagesse réside dans l'aide que l'on prodigue aux autres.

Est-ce cela qui lui permettra de vaincre la tempête ?

Si la tempête ne la détruit pas avant. Je dois parler à Mari de ma vision.

Je dois la protéger.

À cette pensée, il sentit le fil immatériel qui le reliait à Mari se renforcer et le désespoir l'envahir. Comment pourrait-il la protéger, si ses émotions lui faisaient perdre sa capacité à lancer des sorts ?

Pourtant, aussi étonnant que cela pût paraître, il n'éprouvait aucune faiblesse. Au contraire, une force l'emplissait. Sans comprendre les mécanismes en jeu, Alain sentait qu'elle n'affluait pas par le fil qui n'existait pas, mais lui devait paradoxalement son existence. Et il n'avait personne vers qui se tourner pour obtenir une explication.

Il n'en apprit guère plus le lendemain, car les dragons qui terrorisaient Dorcastel ne laissaient que peu de traces de leur passage, hormis des décombres. Près du port, il entendit des marins renfrognés discuter du manque de travail. Nulle embarcation ne quittait plus le port de peur d'être attaquée, sitôt franchi le périmètre de défense de Dorcastel ; aussi les marchandises acheminées par les péniches qui descendaient la rivière d'Argent depuis l'intérieur des terres de la Fédération de Bakre s'entassaient-elles dans les entrepôts, et les marins restaient à terre, sans solde.

Bien que son esprit tourbillonnât dans un maelström d'images mêlant armées et foules fantomatiques, Alain ne put s'empêcher de s'émerveiller devant les fortifications remarquablement robustes de la cité. Leur solidité inspirait un sentiment de sécurité face à la mise en garde pressante de la vision qu'il avait eue dans le désert.

Alain s'arrêta devant deux des monuments érigés en mémoire de batailles passées. Il les trouva aussi justes et fidèles à l'histoire, que ceux de Ringhmon lui avaient paru faux et contrefaits. Dorcastel arborait sa gloire avec légèreté, en montrant ses triomphes historiques sans les porter au pinacle et en rendant hommage à ceux qui y avaient

contribué. Une certaine gravité en émanait également : l'impression que les sacrifices consentis avaient été nécessaires, mais qu'ils ne devaient jamais être oubliés lors des célébrations desdites victoires. Difficile de concevoir plus grand contraste avec Ringhmon.

Alors que le soleil se couchait derrière les falaises à l'ouest de la ville, Alain se dirigea vers le lieu où la mécanicienne Mari comptait dîner. Le fil, que la distance rendait parfois si ténu qu'il en devenait à peine perceptible, se révéla assez épais pour l'assurer de la présence de la jeune femme sur place bien avant qu'il n'eût atteint le restaurant. Lorsqu'il fut à deux pas, Alain se glissa dans une ruelle et se défit de ses robes de mage. Il n'osait imaginer la réaction des communs à la vue d'une mécanicienne et d'un mage assis à discuter autour de la même table.

Une mécanicienne et un mage travaillant ensemble. Si des communs assistaient à pareille scène...

Des nuages bas avaient couvert le ciel à mesure que l'après-midi tirait à sa fin. Alain n'était pas encore entré dans le restaurant qu'une pluie fine se mit à tomber. Crépitant sur les pavés anthracite et les murs de pierre grise de Dorcastel, elle ruissela en flaques dans les meurtrissures infligées au sol par des impacts d'armes lors des nombreux sièges qu'avait subis la ville.

Mari ne portait pas sa veste de mécanicienne. Elle avait dû décider, tout comme lui, de se faire la plus discrète possible. Alain s'approcha de la table à laquelle elle avait pris place, isolée dans un coin de la salle, à bonne distance des fenêtres, et s'inclina.

« Mon amie. »

Mari leva les yeux, une expression inquiète sur le visage, une main fusant vers son sac, dans ce qu'Alain identifia comme une tentative avortée de saisir son arme cachée. Puis elle sourit avec soulagement.

« Je suis sacrément à cran. On aurait pu s'attendre à ce que je reconnaisse une voix neutre qui m'appellerait "amie", mais j'ai dû repousser un certain nombre d'avances des mâles de Dorcastel... Je n'avais jamais réalisé à quel point ma veste me protège des communs et les dissuade de m'aborder.

— Tu n'as pas l'habitude d'être abordée par des hommes ? » demanda Alain en s'asseyant en face d'elle.

La mécanicienne eut une mine contrite.

« Non. Je ne suis pas d'une beauté à couper le souffle et j'ai toujours été plus à l'aise en compagnie des machines que de la gent masculine. Et puis, je suis une... enfin, tu sais. Cela restreint le nombre d'hommes qui pourraient envisager de m'aborder.

— Qu'est-ce qu'une beauté à couper le souffle ?

— Eh bien, c'est une femme si attirante que les hommes ne peuvent s'empêcher de la regarder. Je sais que les mages femmes ne sont pas

adeptes du... euh... maquillage, alors peut-être que tu n'as pas eu l'occasion d'en voir beaucoup. » Elle rougit légèrement, gênée, comme si elle craignait de l'avoir offensé. « Je ne dis pas que les mages femmes ne méritent pas qu'on les regarde, même si je ne l'ai jamais fait. »

Alain acquiesça, tandis que des souvenirs d'Asha affluaient.

« Je connais une telle femme. D'une beauté à couper le souffle.

— Oublie-moi, deux secondes.

— Je ne parlais pas de toi. »

Mari resta bouche bée pendant quelques instants, puis le rose de ses joues vira au cramoisi.

« Très bien. On va faire comme si je n'avais jamais dit ça.

— Pourquoi ?

— Parce que. L'important, c'est que, euh... la veste a tendance à repousser naturellement les hommes tels que ceux qui sont venus m'aborder ce soir.

— Il n'y a pas que la veste. Tu es intimidante, que tu la portes ou non. »

Elle rit.

« Très bien, cette fois je peux effectivement te dire de m'oublier deux secondes.

— Mais c'est vrai. »

Elle s'esclaffa de nouveau.

« Je suis bien moins intimidante que toi.

— Mes doyens ne voient pas les choses de cet œil. Ceux de Dorcastel, eux aussi, m'estiment trop jeune pour être compétent.

— Voilà quelque chose que nous avons toujours en commun. »

La bouche de Mari se déforma en un demi-sourire, une expression qu'Alain trouva fascinante. Elle n'avait jamais évoqué son apparence auparavant, mais maintenant qu'elle avait abordé le sujet, il se rendait compte à quel point il voulait la regarder.

« Je suis certaine que le superviseur de l'hôtel de Ringhmon a envoyé un message à mon propos par le train, reprit Mari, qui ignorait tout des pensées d'Alain. Ou grâce... aux arts de ma guilde. Cela n'a pas pris longtemps pour que de nombreux confrères commencent à se comporter avec moi comme si j'étais atteinte d'une grave maladie contagieuse. On dirait vraiment que les mécaniciens émérites redoutent que les autres membres n'attrapent je ne sais quoi à mon contact. Mais assez ruminé. Commandons à dîner et ensuite nous pourrions discuter. »

Pendant le repas, Alain observa Mari à la dérobée, ébahi par la multitude d'émotions et de sentiments qui la traversaient tandis qu'elle goûtait les plats devant elle, qu'elle parlait ou jetait un œil sur la ville par la fenêtre la plus proche.

« Ces mets sont bons », commenta-t-elle.

Alain scruta le contenu de son assiette.

« Que signifie “bon”, en matière de nourriture ? »

Sa remarque lui valut un regard où la surprise céda la place à la tristesse.

« On vous a privés de cela également ? C'est la saveur, la texture, tout ça. Ne les perçois-tu pas ?

— On nous a appris à manger rapidement sans prêter attention au goût. Car cela pourrait être une source de distraction. »

Mari se frotta le front, le nez dans son assiette de manière à ce qu'il ne pût voir son expression. Puis elle le considéra de nouveau.

« Laisse tomber. Enfin, si c'est important pour toi de ne pas prêter attention au goût du repas. »

Il réexamina son plat en essayant cette fois de sonder son aspect.

« Cela ne peut pas être une source de distraction plus grande que toi.

— Quoi ?

— Ce que je veux dire, c'est que si tu ne m'as pas déjà fait du mal, alors prêter attention à ce qui m'est servi ne devrait avoir aucun effet notable. »

Elle le dévisagea, son expression changeait bien trop vite pour qu'il pût en déchiffrer toutes les nuances.

« Je vais devoir pas mal réfléchir à ce que tu viens de dire avant de décider si c'est un compliment ou une rebuffade. »

Alain entreprit de savourer ses mets, s'attardant sur les arômes et les textures, et il raviva un sentiment de plaisir interdit dans l'acte de manger. À moins qu'il n'eût trouvé là un moyen de ne plus penser à Mari, à sa vision, ainsi qu'aux paroles et aux conseils de la doyenne.

Le dîner terminé, Mari se laissa aller contre le dossier de sa chaise avec un soupir de contentement, le regard fixé sur les gouttelettes d'eau qui tambourinaient contre la fenêtre et sur les pavés, dehors.

« Cette ville est une véritable forteresse. Pas étonnant qu'il y ait le mot “castel” dans son nom.

— Tu ne le savais pas ?

— Non. L'histoire n'est pas mon fort. Pourquoi cette cité est-elle aussi solidement fortifiée ?

— Dorcastel est le premier port digne de ce nom de la côte sud, à l'ouest de l'Empire. Depuis les marais de Ringhmon jusqu'ici s'étirent des falaises qui continuent au-delà de la ville, avant de se transformer en côte sauvage. Pour quiconque souhaite atteindre l'intérieur des terres, c'est un passage obligé. La vallée creusée par la rivière en amont de la cité donne un accès facile au cœur de la Fédération de Bakre et n'offre que peu de points de défense naturels. Aussi les fortifications de Dorcastel ont-elles toujours été d'une importance

cruciale pour la Fédération. Et elles ont été maintes fois mises à l'épreuve par les légions impériales.

— Vraiment ? » Mari l'observait avec curiosité. « Tu en connais un rayon sur l'histoire, hein ? Je pensais que les ma... les personnes comme toi ne se préoccupaient pas du monde qui les entoure.

— En règle générale, c'est le cas. Une partie de mes connaissances, je les dois aux enseignements que j'ai reçus pour être en mesure de remplir des contrats avec les forces militaires des communs. Par ailleurs, la guilde des mages dispose d'archives relatives à tous les événements survenus dans cette illusion qu'est le monde. La plupart des membres de ma guilde ne prennent pas la peine d'étudier l'histoire. Mais je suis un peu différent.

— Ça, je l'ai bien remarqué. »

Elle lui sourit derechef. Quelque chose dans son expression obligea Alain à baisser les yeux, confus qu'il était de la manière dont ce regard faisait bouillir ses sentiments. Quand il put la dévisager à nouveau, Mari avait elle aussi détourné son attention, l'air soucieux.

« Ça ne va pas ?

— Si. Tout va bien, répondit-elle avec calme. Je peux garder le contrôle. De moi, s'entend.

— Le contrôle ?

— Je ne vais pas prendre la décision la plus importante de ma vie avant d'en savoir plus sur... ce problème que je dois résoudre. Laisse tomber. Tu parlais d'histoire. »

Mari suggérant de changer de sujet, Alain n'y trouva rien à redire.

« J'ai toujours été intéressé par l'histoire, et même l'enseignement qui m'a été dispensé n'a pas réussi à étancher ma soif de connaissances. Puisque ma guilde prétend que l'étude de l'illusion permet de l'altérer plus efficacement, j'ai pu en apprendre davantage avec l'accord de mes doyens.

— C'est chouette. » Son regard était toujours concentré ailleurs, sur la ville dehors. « C'est donc à cela que se résume l'histoire de Dorcastel ? Des gens qui ne cessent de l'attaquer ?

— L'Empire ne cesse de l'attaquer. Depuis des siècles, Dorcastel a résisté aux troupes d'élite que les dirigeants de l'Empire ont été capables de rassembler. » Il désigna la rue de l'autre côté de la fenêtre. « Il y a un monument là-bas, tout au bout de cette rue. Il marque le point culminant de l'avancée des troupes impériales. C'est à cet endroit que les légions ont été défaites et les soldats rejetés à la mer.

— C'est étrange de penser que cette rue a vu un jour couler le sang comme elle voit aujourd'hui couler l'eau de pluie. »

Mari frissonna, les yeux perdus sur les pavés luisants.

Alain battit des paupières à la vue de silhouettes de soldats fantomatiques qui remontaient l'artère en courant. Derrière venait une

poignée de cavaliers qui devaient constituer l'arrière-garde, leurs chevaux titubant de fatigue. L'un d'eux portait une lance brisée. Avant que n'apparaissent les ennemis à leurs trousses, les images s'estompèrent et disparurent, ne laissant qu'un rideau de pluie dans la nuit. Était-ce le fruit de son imagination ? Était-ce la vision d'événements passés qui s'étaient joués dans cette rue ? Ou était-ce le don d'augure qui, une fois de plus, lui laissait entrapercevoir une bataille future ?

Une bataille future. Le choc des armées.

« Il y a un sujet que nous devons aborder.

— Je sais. Nous devrions nous mettre au travail. Es-tu autorisé à me dire si ta guilde est vraiment innocente dans cette affaire de dragons ?

— Ça n'a rien à voir avec les dragons. Il s'agit de quelque chose qui... ne doit pas être partagé. Cela doit rester entre toi et moi. »

Elle le regarda et il lut un autre genre d'inquiétude dans ses yeux.

« Alain, je n'ai pas besoin... nous n'avons pas besoin... de conversations privées qui nous concerneraient.

— Mais c'est quelque chose que tu dois savoir. C'est très important. C'est à propos de l'avenir.

— Alain, dit Mari en levant les mains ouvertes, paumes vers lui. Je sais ce dont tu veux me parler, et je ne pense pas que nous devrions l'évoquer. »

Elle avait peur. Alain le voyait. Pas de lui, mais d'autre chose.

« Tu sais ?

— Oui, Alain. Je sais. Et j'essaie de gérer ce que je sais. N'en parlons pas, tu veux bien ? Je sais tout ce qu'il faut que je sache, et ce que je ne sais pas, je suis en train de l'apprendre. Si... s'il y a quelque chose dont nous avons besoin de parler à propos de... toi, moi et l'avenir, je veux être celle qui abordera le sujet. Est-ce que tu veux bien accepter cela ? »

Alain hocha la tête. Il n'avait aucune idée de la manière dont Mari avait eu vent du rôle qu'elle aurait à jouer dans le futur, mais peut-être avait-elle reçu des visions, elle aussi.

« Oui.

— Bien. » Elle laissa échapper un soupir de soulagement. « Et maintenant, les dragons. Qu'as-tu appris ?

— Il ne subsiste aucun doute dans mon esprit sur le fait que ma guilde est abasourdie par la tournure des événements. Abasourdie et contrariée. Car nous aurions dû être en mesure d'éliminer ce danger rapidement. Trouver un moyen de faire cesser ces attaques serait un grand service rendu à ma guilde. »

Elle le regarda par-dessus le rebord de son verre.

« Ta guilde essaie réellement de mettre un terme à ce qui se passe, quelle qu'en soit la nature ?

— Oui, même s'ils considèrent que mes compétences ne leur seront d'aucune utilité dans cette affaire.

— Les imbéciles », murmura Mari. Elle but son reste de vin.

« Une doyenne me l'a d'ailleurs dit plutôt amicalement. Amicalement pour une doyenne, s'entend. Elle m'a confié beaucoup de choses, et m'a même donné un certain nombre d'explications à propos de ce dont tu ne veux pas que nous parlions.

— Vraiment ? »

Mari rit de bon cœur. Cette cascade cristalline éveilla en Alain des sensations agréables, même s'il était incapable de comprendre pourquoi la jeune femme réagissait ainsi à ses paroles.

« J'imagine que cela m'évite d'avoir à le faire. Très bien, alors. »

Elle se réinstalla confortablement, le regard dans le vague juste au-dessus de la tête d'Alain.

« Je n'arrive pas à croire que je suis en train de faire quelque chose qui va complètement à l'encontre de tout ce qu'on m'a enseigné. Pourtant, j'ai décidé d'aborder cette histoire de dragons comme si c'était un problème scientifique. » Elle plongea ses yeux dans les siens. « C'est toi qui es responsable de ça, tu sais ? J'allais balayer tout ce qui concerne les dragons d'un revers de main, mais grâce à toi j'ai compris que je devais suivre les mêmes règles pour traiter les informations relatives à ces créatures que celles que j'utilise pour analyser les choses auxquelles je crois. Donc, reprenons. Tu as indiqué sur la plage que ces dragons ne se comportaient pas comme ils le devraient. Est-ce toujours ce que tu penses ?

— Oui. Tous les membres de ma guilde avec qui j'en ai parlé sont d'accord. C'est d'ailleurs l'une des causes de leur contrariété.

— Et selon ce que tu m'as dit, si des dragons terrorisaient Dorcastel, ta guilde aurait déjà dû régler le problème.

— C'est vrai également. C'est une contradiction, une incohérence. »

Mari fit glisser ses mains sur la table et regarda l'espace vide entre elles, comme si une réponse y était inscrite.

« Résumons : ce qui est à l'origine de ces événements n'agit pas comme un dragon et n'a pas pu être arrêté par des gens capables d'arrêter des dragons. Cela ne peut avoir qu'une seule explication. Ce qui se cache derrière tout ça n'est pas un dragon. »

Alain la dévisagea bouche bée.

« Comment le sais-tu ?

— Si cela n'agit pas comme un dragon et ne peut être débusqué par des individus qui s'y connaissent en dragons, pourquoi est-ce que tout le monde devrait penser que c'en est un ?

— Parce que... » Il se gratta la tête. « Cela ne m'a même pas traversé l'esprit. D'après ce que j'ai appris, tout ce que nous voyons est faux, donc une incohérence n'a aucune importance. Elle n'est que le

reflet d'un dysfonctionnement de mes perceptions. Les règles qui président à l'illusion demeurent, quant à elles, inchangées.

— Cela n'a pas non plus effleuré l'esprit des membres de ma guilde. » Mari eut un geste rageur. « Il y a aussi des tas de gens dans ma guilde qui préfèrent occulter les incohérences gênantes, et eux n'ont pas l'excuse d'avoir été formés à ignorer les faits. Pas officiellement, en tout cas. Ils sont obnubilés par l'idée que les mages sont derrière tout ça et ils concentrent donc tous leurs efforts pour trouver la manière dont ces derniers procèdent, ainsi que des preuves susceptibles de les incriminer.

— Cependant, tout comme dans le cas des mages qui cherchent des dragons, si les mécaniciens se mettent à chercher des choses qui n'existent pas, ils ne les trouveront jamais malgré tous leurs efforts.

— Exactement ! » Elle lui adressa un large sourire. « Ma parole, on dirait que tu m'écoutes.

— Bien sûr que je t'écoute. Tes paroles et tes idées m'intéressent toujours.

— C'est vrai ? »

L'expression de Mari changea, ses yeux s'écarquillèrent, puis elle baissa rapidement la tête en dissimulant son visage d'une main.

« Impossible qu'il n'y ait pas de défaut, l'entendit-il murmurer dans un souffle.

— Ça ne va de nouveau pas ? » s'enquit Alain.

Mari continuait à dissimuler son regard.

« Je débloque. Des gens m'ont traitée de folle avant ça, mais là je commence à me demander s'ils n'avaient pas raison. Je... ressens... pense... quelque chose qu'aucun mécanicien sain d'esprit ne devrait ressentir ou penser. Et plus je pense à cette chose, plus je sais qu'elle est parfaitement impossible. Mais je ne cesse d'y penser. Et même si je t'ai dit que je ne souhaitais pas en parler, voilà que je mets moi-même le sujet sur le tapis. Peut-être que je suis vraiment folle.

— À mes yeux, tu n'es pas plus étrange qu'un autre membre de ta guilde. »

Alain attendit que se terminât un nouvel accès d'hilarité étouffée de la mécanicienne. Quand elle se remit suffisamment pour pouvoir s'exprimer, elle s'efforça de le tancer d'un œil sévère.

« Il faut que tu modifies ta manière de parler. Que tu y mettes du sentiment.

— En présence de mages, je ne peux pas parler d'une autre manière que celle dictée par mon instruction. M'y risquer serait inacceptable. Il serait néanmoins intéressant de voir si je peux laisser transparaître certaines émotions dans ma voix quand je suis en présence de tierces personnes, de voir si je peux manipuler l'illusion en ce sens. Cela, je veux bien l'essayer, si tel est ton souhait.

— Si tel est mon souhait ? » Elle regarda par la fenêtre. « Je veux que tu fasses des choses et tu te mets à vouloir les faire. Tu as pourtant assez de force de caractère pour poser des limites et ne pas simplement te courber dans le sens du vent que je souffle dans ta direction. Est-ce que tu existes réellement ?

— Rien n'est...

— Je sais. Inutile de le répéter. De quoi parlions-nous ?

— De tes souhaits ? Et de quelque chose à mon sujet que je n'ai pas compris.

— Non. Tout ça, ce sont les choses dont nous n'avons pas besoin de discuter. Avant ça.

— Des gens qui te pensaient folle ?

— Encore avant. »

Alain se concentra.

« De tes idées. Du fait de les écouter.

— C'est ça. » Mari avait recommencé à scruter la rue. « Les mécaniciens qui m'écoutent me disent que je dois convaincre les mécaniciens émérites. Mais ces derniers déclarent qu'ils sont bien trop occupés pour discuter avec moi. J'ai réussi à en coincer quelques-uns assez longtemps pour esquisser mon idée, mais tous n'ont que vaguement tendu l'oreille, avec leurs satanés airs de complaisance, puis ils m'ont tapoté la tête – c'est une métaphore – en me disant en gros d'aller voir ailleurs, de continuer à faire mumuse comme une gentille petite fille et de les laisser tranquilles. Certains m'ont même – métaphore, à nouveau – balancé une bonne baffe en m'ordonnant de la boucler et de leur fiche la paix. On m'avait soi-disant envoyé à Dorcastel en urgence pour un contrat, mais il n'y a pas de travail pour moi ici. Quoi qu'il en soit, je ne vais pas rester les bras croisés. »

Alain regarda à son tour la pluie tomber pendant quelque temps.

« Mes doyens refusent de m'écouter, tout comme les tiens refusent de t'écouter. Nous ne pouvons leur avouer détenir des informations importantes transmises par un membre de l'autre guilda. Comment procéder ? Y a-t-il quelque chose que nous puissions faire en nous basant sur l'idée que tu as eue ? »

Les yeux de la mécanicienne s'illuminèrent.

« Nous ? Est-ce que tu m'aiderais ?

— Pourquoi penses-tu nécessaire de le demander ? Les amis sont là pour aider. Tu as dit qu'il fallait toujours aider les autres, même si ce n'étaient pas des amis. Et nous, nous le sommes. »

Alain ne mentionna pas l'autre raison pour laquelle elle aurait besoin d'être protégée, mais il était superflu qu'il le fasse, puisque Mari avait déclaré tout savoir à ce sujet et que la doyenne lui avait enjoint de ne jamais en parler.

« Oui. Ça aussi, tu l'as entendu. » Mari s'interrompit et l'observa

longuement. « Je venais de me rappeler notre périple à travers la Désolation, quand dire “nous” sonnait étrangement. C’était bien toi, et pourtant tu sembles différent à présent.

— Je le suis. Toi non plus, tu n’es plus tout à fait la mécanicienne que j’ai rencontrée alors.

— Vraiment ? Qu’est-ce qui a changé ?

— À ce moment-là, dit-il après quelques instants de réflexion, tes principales inquiétudes concernaient les bandits et moi. Désormais, elles sont ailleurs. »

Mari le regarda dans les yeux en se mordant la lèvre, puis elle hocha la tête.

« Tu as raison. Mais je me dis que si nous parvenons à dénouer cette histoire de dragons, les choses reviendront peut-être à la normale. » Elle prononça ces mots d’une voix toutefois plus soucieuse que convaincue. « En partant de l’hypothèse que ce dont nous avons entendu parler n’est pas lié aux dragons, existe-t-il d’autres, euh... comment les appelles-tu ?

— Des invocations ?

— Oui. Existe-t-il d’autres invocations qui seraient capables de ça ? »

Alain réfléchit à la question.

« Entends-tu par là une invocation capable de faire des dégâts considérables, d’exiger des rançons, d’agir de son propre chef et de ne pas être détectée ou détruite par les ressources dont dispose la guilde des mages de cette ville ?

— Exactement.

— Non.

— Est-ce que tu peux envisager une explication de mage à ces événements ?

— Des mages sombres ? Non. Ma guilde les suspecte également, mais comme me l’a rappelé une doyenne d’une grande sagesse, les sorts des mages sombres sont détectables, tout comme le sont ceux des mages de la guilde. Leurs dragons ne peuvent en aucun cas différer des nôtres. Si des mages de quelque nature que ce soit étaient impliqués, ma guilde aurait résolu le problème depuis longtemps. »

Mari laissa échapper un bref rire sans joie.

« On pourrait s’attendre à ce qu’ils finissent par se demander s’ils ne se mettent pas le doigt dans l’œil. » Ses lèvres se recourbèrent ; cette fois sa moue se fit pensive et Alain songea qu’il ne l’avait jamais trouvée aussi fascinante. « Si nous partons du postulat que les dragons sont exclus, cela veut dire que nous devons comprendre ce qui est responsable de toute cette affaire. Ou qui en est responsable. » Elle eut un mouvement de frustration. « Il y a trop de secrets, et je ne parviens pas à me défaire de l’intuition que certains sont vraiment dangereux.

— Les périls sont nombreux, acquiesça Alain, persuadé qu'elle faisait référence aux visions de la tempête menaçante. Mais pour l'heure, je ne vois aucun danger spécifique dont tu serais la cible.

— Eh bien, moi non plus. Pour le moment, répondit Mari en regardant tout autour d'elle.

— Non, je faisais allusion à mon don d'augure.

— Ton... Ah, ouais... J'ai beaucoup de mal à l'accepter, celui-là. Pour tes autres pouvoirs, je dispose de points de comparaison dans le domaine des mécaniciens. Mais voir le futur ? Est-ce bien réel ?

— Rien n'est...

— Arrête ! Je veux dire, est-ce que ça te prévient réellement d'un danger ?

— Parfois, oui. Il est difficile de s'y fier. Aucun membre circonspect de ma guilde n'y accorde foi. Les doyens en découragent l'usage, mais ce don va et vient selon ses propres règles et, contrairement aux autres sorts, on ne peut y recourir à sa guise. Certains doyens m'ont dit cependant qu'il pouvait être très important. » Il la regarda droit dans les yeux. « Les visions de ce qui pourrait advenir s'avèrent quelquefois essentielles. Tu sais cela.

— Je... Quoi ? Tu parles d'estimations ? Comme pour la météo ?

— Qu'est-ce que la météo ?

— C'est la prévision du temps qu'il va faire. Par exemple, prédire quand une tempête va arriver. Est-ce de cela que tu parles ?

— Oui, répondit Alain, désormais certain que Mari connaissait la prophétie et son rôle au sein de celle-ci.

— Je n'en sais pas assez », lâcha-t-elle, une expression d'obstination et de défi sur la figure. Mais avec ton aide, j'apprendrai ce que j'ai besoin de savoir. » Elle se leva soudain et jeta une pièce sur la table. « Cela devrait suffire pour notre dîner, tant que ça ne te dérange pas que je paie.

— Tu paies ?

— J'ai entendu dire que les mages... Alain, quand tu es avec moi, nous payons ce que nous devons. D'accord ?

— D'accord.

— Maintenant, il me faut plus de données pour résoudre ce problème. Viens. Nous devons examiner le maximum d'endroits ravagés par les dragons. »

Alain se mit lentement debout.

« Sous la pluie ? Dans la nuit ? Les éléments ne vont-ils pas te gêner dans ton travail ? »

Mari le dévisagea d'un œil interloqué, puis regarda par la fenêtre.

« Ah. Ouais. Peut-être devrions-nous attendre demain matin. Es-tu disponible ?

— Oui, malheureusement, puisque mes doyens considèrent que je

ne suis actuellement bon à rien d'autre qu'étudier. »

Elle lui lança un regard plein de sympathie, tendit brusquement la main et lui serra le poignet. Puis, au lieu de la retirer, elle la laissa posée sur son bras et Alain se rendit compte après quelques instants qu'ils avaient tous deux les yeux rivés sur ce point de contact.

Elle ôta sa main doucement, les traits marqués par l'inquiétude.

« Alain... non. Cela ne se passe pas comme je l'avais imaginé. Es-tu certain de vouloir que nous travaillions ensemble ? »

Incapable de déterminer grâce aux intonations de sa voix et aux expressions sur son visage ce qu'elle souhaitait entendre, il se contenta de répondre en fonction de ses propres sentiments.

« Oui. »

Mari demeura silencieuse.

« Moi aussi, finit-elle par lâcher. Très bien, alors. Demain matin, nous nous emploierons à démontrer que nos "doyens" respectifs ont tort. »

Ils s'arrêtèrent dans l'embrasure de la porte pour regarder l'averse.

« Je présume qu'il n'existe pas de... euh... sortilège qui puisse garder quelqu'un au sec sous la pluie, n'est-ce pas ? »

La question le surprit. Mais elle n'avait, il est vrai, aucun moyen de le savoir.

« Non. Un mage doit se concentrer sur la partie de l'illusion du monde qu'il souhaite altérer. » Alain balaya d'un geste l'espace devant eux. « Cela reviendrait à se concentrer séparément sur chacune des gouttes qui tombent sur toi. C'est possible, mais très difficile.

— Et moi qui pensais que le calcul avancé était à s'arracher les cheveux... Donc, tu ne peux pas arrêter une tempête. »

Que Mari demandât à être rassurée sur ce point n'avait rien d'étonnant.

« J'ai dit que ce serait difficile. Pas impossible. Ce doit être possible.

— Difficile n'est pas la même chose qu'impossible. Je te l'accorde. Néanmoins, les mages ont la réputation de pouvoir provoquer des orages.

— Ce n'est pas vrai. Je n'ai jamais entendu parler de mages capables de créer une tempête comme celle-là. Tout comme je n'ai jamais entendu parler d'un mage qui aurait essayé d'arrêter la pluie ou la neige. Pourquoi un mage ferait-il cela ? Nous ne sommes pas censés nous soucier de la pluie, du froid ou de toute autre forme d'adversité. Tout cela n'est qu'illusion.

— Je n'aurais pas fait un très bon mage. On se voit demain. Où veux-tu que nous nous retrouvions ?

— Je te retrouverai où que tu sois.

— C'est vrai ? C'est ton truc de fil ? Est-il toujours là ?

— Oui. Et non. »

Elle baissa les yeux et s'observa, visiblement inquiète.

« Est-ce moi qui en suis à l'origine ?

— Du fil ? Je ne sais pas. Il est et il n'est pas. Et il perdure.

— Une sorte de nombre imaginaire. Non, un nombre irrationnel. La comparaison est plus appropriée, je suppose. » Mari semblait s'adresser davantage à elle-même qu'à lui. « Est-il affecté par la distance ? Je veux dire, est-il toujours identique, que nous soyons proches ou éloignés l'un de l'autre ?

— Plus la distance qui nous sépare est grande, plus il devient ténu. Je pense que si nous étions très éloignés l'un de l'autre, il serait si fin que je ne pourrais plus le sentir.

— Mais serait-il toujours présent ?

— Je crois, oui. Je ne sais pas si une distance trop importante serait susceptible de le briser. C'est possible. Une chose qui n'existe pas peut-elle être brisée ? Voilà une question intéressante.

— Le genre de question à rendre un ingénieur marteau. » Mari parut préoccupée, puis elle secoua la tête, pivota vers lui et plongea ses yeux dans les siens. « Eh bien... bonne nuit. Sois prudent. »

L'inquiétude qui imprégnait sa voix lui était, cette fois, bel et bien destinée. Avec un signe de la main, elle s'élança sous la pluie, attrapa sa veste de mécanicienne dans son sac et l'enfila tout en courant. Alain la regarda disparaître de son champ de vision, mais le fil était toujours là, tel un guide invisible capable de le conduire jusqu'à elle.

CHAPITRE 14

MARI AVAIT PASSÉ l'essentiel de la nuit à tourner et virer dans son lit, se demandant si elle ne ferait pas mieux de quitter la ville le lendemain par le premier train.

Qu'est-ce que tu fabriques, ma fille ?

Tu dois cesser de voir ce garçon, pour son bien et pour le tien. C'est un mage. Au cas où tu l'aurais oublié. Qu'un mécanicien vienne à apprendre que je le vois, et je suis morte. Pas littéralement, j'imagine, mais pas loin. Si les membres de ma guilde savaient ce que je ressens pour lui... Qu'y a-t-il de pire que la mort ? Il doit bien exister quelque chose. Je suis certaine que les mécaniciens émérites ont résolu ce problème, et c'est comme ça que je finirai s'ils découvrent quoi que ce soit à propos d'Alain.

Qu'est-ce qu'il me trouve ? Pourquoi est-ce que je l'apprécie autant ? Tout ça n'a aucun sens. Rien ne fait sens. Cela n'a pas l'air d'inquiéter Alain. Rien ne semble l'inquiéter parce qu'il ne dévoile jamais ses sentiments. Mais moi, je suis plus habituée aux équations et aux appareils qui se comportent toujours de la même manière, rassurante et prévisible. Pas à des fils qui ne sont pas là, même quand ils le sont. Il a dit que si je m'éloignais assez de lui, le fil deviendrait trop ténu pour qu'il puisse me retrouver. Peut-être. Ne serait-ce pas lui rendre service que de le faire ?

Il voulait aborder le sujet, la nuit dernière. Il voulait parler de lui, de moi, et de l'avenir. Cela aurait été vraiment très embarrassant. Même moi, j'ai pu voir à quel point il était tendu en s'engageant sur ce terrain. Au moins, il m'a écoutée lorsque je lui ai indiqué que ce n'était pas le bon moment. Ce n'est pas facile de savoir ce qu'Alain pense, mais ce qu'il voulait me dire avait forcément trait à notre relation, qu'il souhaiterait voir devenir plus sérieuse. Pourquoi a-t-il parlé de moi à une doyenne ? Je suis sûre qu'il ne lui a pas révélé que j'étais mécanicienne, mais tout de même...

Quel sort attendrait Alain si les pairs de cette femme apprenaient qu'il me voit ? Voilà qui est encore plus terrifiant. Ces doyens torturent leurs apprentis... il me semble que le terme utilisé par Alain est « acolytes ». Que feraient-ils à un mage qui est... quels sont ses sentiments pour moi ? Il a parlé d'amour une fois, mais il n'a pas la moindre idée de ce que c'est. Comment évoquer avec lui ses sentiments ? Comment lui expliquer que... par les étoiles ! Que j'ai de l'affection pour lui. Non. N'y pense même pas. Je ne veux pas qu'il lui arrive quoi que ce soit à cause de moi. Je ne veux pas qu'il arrive quoi que ce soit à qui que ce soit à cause de moi, et surtout

pas à lui.

Tout est sens dessus dessous. Talis ayant été renvoyé à Ringhmon, je ne peux faire confiance à aucun des mécaniciens. Cela ne me laisse personne d'autre qu'Alain. Si seulement certains des mécaniciens avec qui j'ai fait mes classes étaient là. Comme Alli, par exemple. Cela remonte à des années. Pourquoi a-t-elle arrêté de m'écrire ? Est-elle encore mon amie ? Je sais pertinemment ce qu'elle me dirait au sujet d'Alain. « Prends tes jambes à ton cou, Mari ! Cours aussi vite que tu peux ! Tu m'as promis que tu ne te mettrais qu'avec le bon ! » Mais, Alli, j'ai bien l'impression que c'est le bon.

Concentre-toi, Mari. Je n'ai qu'un moyen de m'en sortir avec mes confrères mécaniciens. Si je parviens à résoudre le problème des dragons, je leur prouverai mes aptitudes et ma loyauté, et alors les mécaniciens de Dorcastel m'écouteront. Il doit y avoir des tas de mécaniciens honorables ici, des gens comme Talis. Peut-être m'expliqueront-ils des choses, une fois qu'ils auront confiance en moi. Même les mécaniciens émérites devront m'écouter, si je sors la guilde de ce mauvais pas. Et la seule personne qui m'aidera à résoudre l'affaire des dragons, c'est Alain. Je vais gagner la confiance de mes confrères mécaniciens en travaillant avec un mage.

Ça paraît complètement insensé, même pour moi.

Qu'est-ce que tu fabriques, ma fille ?

Tu dois cesser de voir ce garçon, pour son bien et pour le tien...

Mari était assise au pied d'un des remparts de Dorcastel. Le soleil levant brillait à travers les brumes matinales. Elle se savait l'air hagard par manque de sommeil et son petit-déjeuner formait une boule compacte dans son estomac. Sa veste de mécanicienne et son pistolet étaient dissimulés dans son sac. Considérant que toute tentative d'investigation officielle se solderait inévitablement par un ordre des mécaniciens émérites l'enjoignant à vider les lieux, elle avait décidé de mener l'opération clandestinement : un commun de plus auquel les mécaniciens ne prêteraient aucune attention.

Alain avait prétendu qu'il saurait la trouver. Voilà qui démontrerait la véracité ou non de ses affirmations. Son bon sens, qui selon toute apparence l'avait abandonnée, soufflait à Mari qu'il serait préférable que le mage ne se montrât pas. Préférable pour elle et certainement pour lui.

Pourtant, quand il fit son apparition, elle ne put réprimer un sourire de joie. Le mage était, lui aussi, vêtu comme un commun et portait également un sac contenant sans aucun doute ses robes.

« Bonjour », lui dit-elle, soudainement rassérénée.

Il lui répondit par un hochement de tête et un coin de ses lèvres eut comme un tressautement. Était-ce une esquisse de sourire ?

« J' imagine que le fil ne s'est pas rompu, ajouta-t-elle.

— Non. C'est assez remarquable, n'est-ce pas ? » glissa Alain d'une

voix neutre. Il fit une pause et s'efforça de reprendre avec plus d'emphase : « Non, il ne s'est pas rompu.

— Parfait. » Mari brandit un morceau de papier. « J'ai la liste des endroits que nous devons inspecter. Il faudra marcher un peu pour rallier le bon quartier, mais au moins nous n'aurons pas à grimper. » Elle pointa le doigt devant eux, là où la ville de Dorcastel descendait vers la mer en terrasses successives de rues et de murs d'enceinte. « Tous les lieux concernés se trouvent à proximité du port. »

Ils se faufilèrent laborieusement dans des artères bondées, obligés de gérer le problème inhabituel des badauds qui ne s'écartaient pas du chemin d'une mécanicienne ou d'un mage, car personne ne se préoccupait de deux communs. Des chariots et des calèches les dépassaient dans un bruit de ferraille, les chevaux et les mules qui les tiraient devenant un obstacle de plus sur leur route ; les marchands ambulants les apostrophaient, éructant leurs offres avec une agressivité à laquelle Mari n'était pas accoutumée. Elle se contenta de les ignorer, ne sachant de quelle manière un commun réagirait et ne voulant pas se trahir. Elle n'adressa pas la parole à Alain non plus, de crainte que sa voix atone ne le désignât comme mage. Mais au fil de leur progression, elle vit des communs les gratifier de regards entendus ou compatissants. Quelle mouche les piquait donc ?

Elle jeta un coup d'œil rapide sur le visage impassible d'Alain, qui marchait à ses côtés. Elle savait qu'elle avait l'air fatiguée et sans doute soucieuse et... *Par les étoiles ! Ces gens pensent qu'Alain et moi formons un couple et que nous venons de nous disputer violemment.* Elle sentit le sang lui monter aux joues. *Il faut que j'apprenne à ce garçon à modifier ses expressions. Pas uniquement vocales, mais aussi faciales. Je dois mener les deux projets de front.*

Planifier ces actions eut au moins le mérite de la distraire jusqu'à leur arrivée sur le port.

Mari consulta sa carte, puis conduisit Alain le long du front de mer vers une série d'appontements que masquaient des entrepôts. Ils s'arrêtèrent à la vue d'un tablier en bois sur pilotis, arraché et déformé sur une section entière. Les manutentionnaires et les marins qui passaient par là lorgnaient les débris d'un œil intrigué ou inquiet. Un homme entre deux âges se tenait en faction, vêtu d'une vieille cotte de mailles encore vaillante qui le serrait au niveau de la panse, signe que l'intéressé prenait la bonne chère très au sérieux. Une dague et un gourdin pendaient à sa ceinture, en tout aussi bon état que le reste de son attirail. Mari l'aborda avec son plus beau sourire, en essayant de se persuader qu'il s'agissait d'un autre mécanicien pour s'empêcher de lui donner des ordres.

« Est-ce que cela pose un problème, si nous regardons ces trucs ? »

Le garde les invita d'un geste à s'avancer vers les décombres.

« Zieutez tout votre saoul. Je suis là seulement pour éviter qu'un idiot avec la tête dans les nuages n'aille tomber dans un trou sur l'appontement. Mais y a pas grand-chose à voir. Pas de dragons dans l'coin. S'ils y étaient, j'y s'rons pas ! »

Le commun éclata de rire à sa propre blague.

Mari sourit avec obligeance et le remercia d'un hochement de tête. Alain et elle s'approchèrent de la zone endommagée.

« Pas de doute possible, quelque chose ou quelqu'un doté d'une grande force a sévi par ici. »

Le mage se pencha pour observer le bois disloqué.

« C'est identique à ce que nous avons vu sur la plage. Ces madriers ont été arrachés et brisés. »

Il désigna du doigt les marques qui semblaient avoir été imprimées par des griffes titanesques.

« Ne serait-il pas logique de supposer que la créature capable de faire de tels dégâts soit vraiment immense ? demanda Mari. Penses-tu que quelqu'un a pu la voir ? »

— Personne l'a vue », laissa tomber le garde.

Il s'était rapproché et posté près d'eux.

Cette familiarité surprit Mari, habituée à la déférence des communs envers les mécaniciens dont ils fuyaient également le contact. Mais elle réussit à masquer sa réaction et à paraître intéressée par les paroles du vigile.

« Les entrepôts bouchent la vue, poursuivit ce dernier, en pointant le bâtiment de la main. Mais ils l'ont entendu, ça oui... et par-dessus l'vacarme de bois fracassé, en plus. Ça sifflait et ça gémissait comme un monstre.

— Ça sifflait ? s'enquit Alain.

— Ouais. Tu t'sens bien, mon gars ? Y a plus d'quoi avoir peur ici. Enfin bref, ça sifflait pas mal. Ces dragons, c'est comme de gros serpents, pas vrai ? »

Alain indiqua par gestes qu'il ignorait tout du sujet.

« Alors, c'est ça qu'ils sont ? »

— Eh ben, j'suis pas mage, mais c'est l'bruit qui court. » Le garde sourit de toutes ses dents. « Bien sûr, si je s'rais mage, vous pourriez pas croire c'que j'vous dirais, pas vrai ? »

— Non, je ne le pourrais pas, acquiesça Alain avec un sérieux imperturbable.

— Excusez-moi, intervint Mari pour détourner la conversation avant que le garde ne comprît la raison du manque d'expressivité chez Alain. Avez-vous vu des mécaniciens dans le coin ? »

Le vigile réfléchit en se grattant la tête.

« Un ou deux, j'pense. Peu après qu'c'est arrivé. Ils ont un peu zieuté ici et là et ils sont repartis. Comme si c'étaient pas leurs affaires,

voyez ?

— N'ont-ils rien dit ? Posé aucune question ?

— Les mécaniciens ? Tailler une bavette avec ceux d'notre espèce ? »

Il s'esclaffa.

Mari espéra ne pas avoir l'air trop incommodée par le franc-parler du garde.

« Ils ont peut-être donné des ordres.

— Des ordres ? Nan. Comme j'ai dit, ils ont fait genre qu'c'était pas leurs oignons. J'imagine qu'ils sont ravis qu'ça chauffe pour les miches des mages. Pourquoi qu'ils iraient s'inquiéter que vous ou moi on tombe nez à nez avec un dragon ou qu'on perde not' boulot parce que l'port est bouclé ? »

Mari parvint à garder une voix calme et posée.

« Les mécaniciens gagnent beaucoup d'argent grâce au commerce à Dorcastel. J'ai entendu dire qu'ils n'étaient pas très contents que le port soit fermé.

— Ah ouais ? Difficile à savoir, vu que, quand ils me zieutent, ils le font toujours de haut et j pense pas qu'ils se soucient plus de moi qu'un mage. Voyez c'que j'veux dire ?

— Oui, déclara Mari après un moment de silence. Je sais exactement ce que ça fait d'être regardée de haut. Merci pour toutes ces informations.

— Pas de problème. Ça fait passer l'temps », répondit le commun avec un autre sourire.

Alors qu'ils s'en allaient, Alain se retourna une dernière fois vers le garde.

« Des sifflements ? Êtes-vous sûr qu'il y avait des sifflements ?

— On les entendait clairement, mon gars. Tu devrais p'têt' t'allonger un peu. On dirait que tu couves quelq' chose. T'as l'air aussi blafard qu'un mage.

— Allez, viens ! » Mari saisit Alain par le bras et le força à s'éloigner du vigile. « Qu'est-ce qui t'a pris d'insister comme ça ? souffla-t-elle tandis qu'ils quittaient les pontons. À propos des sifflements...

— Les dragons ne sifflent pas.

— Qu'est-ce que tu veux dire par là ?

— Ils ne sifflent pas. » Le mage écarta les bras comme s'il mimait une créature gigantesque. « Ils n'ont rien de commun avec les serpents. Ils ont des écailles, mais autrement...

— Les sifflements, le coupa Mari. Qu'est-ce que tu disais à propos des sifflements ?

— Ils ne sifflent pas. J'ai approché deux dragons, et le bruit de leur respiration correspond en tout point à celui qu'on peut attendre de n'importe quelle créature imposante. Une sorte de grondement et le

mugissement du vent qui entre et sort de leur gorge. »

Elle fronça les sourcils.

« Est-ce qu'un dragon sifflerait lors d'un dur labeur ? S'il se surpassait ?

— Non. Quand ils fournissent un effort, ils ont besoin d'encore plus d'air. Je sais que ta créature locomotive siffle de temps en temps, mais connais-tu d'autres animaux qui respirent entre leurs dents alors qu'ils ont besoin d'un surplus d'air ?

— Comment sais-tu tout ça sur les animaux ? »

Le mage baissa les yeux et les verrouilla sur les pavés.

« La ferme où j'ai vécu, petit. Les souvenirs ont commencé à me revenir ces derniers temps.

— C'est vrai ? As-tu une idée de... »

Il évita ostensiblement de la regarder à cet instant précis.

« Oh. » *Les souvenirs lui reviennent depuis qu'il m'a rencontrée. Change de sujet, Mari.* « Allons voir les autres sites que j'ai répertoriés. »

Tandis qu'elle le conduisait vers un deuxième lieu endommagé par les dragons, Mari se creusa la tête pour trouver un sujet de conversation susceptible de distraire Alain.

« Hum, tu sais, si j'avais porté ma veste, ce garde ne nous aurait pas parlé, sauf si je l'avais interrogé, et il n'aurait probablement pas mentionné les sifflements. »

Alain opina.

« Quand nous étions acolytes, on nous a enseigné qu'inspirer la peur peut se révéler utile, mais que cela peut également engendrer des problèmes.

— Je me demande quelle quantité de problèmes.

— Tu es capable de travailler avec des communs.

— Oui, j' imagine.

— Et des mages.

— Un mage. C'est inhabituel, je sais, mais puisque ça marche, pourquoi pas ? Je veux être maîtresse de mes actes. Ce qu'il y a de plus contraignant dans ma guilde, ce sont les nombreuses règles et restrictions, et aussi les gens qui me disent ce que je dois faire. Certaines de ces règles sont sensées. Il est aisé de comprendre leur bien-fondé. Mais beaucoup d'autres donnent l'impression d'avoir été inventées uniquement parce que quelqu'un voulait avoir la mainmise sur les mécaniciens d'un rang inférieur. Et pourtant, notre vie est bien plus facile que celle de n'importe quel commun. Qu'aurais-je ressenti si j'avais grandi en personne du commun ? Sans aucun pouvoir, aucun contrôle sur quoi que ce soit, juste un pion dans les jeux des grandes guildes.

— Tu ne pourrais, j'en doute fort, supporter pareilles conditions de vie.

— J'en doute, moi aussi. » La question qui suivit quitta ses lèvres avant même qu'elle prît conscience de ce qu'elle était en train de dire. « Pourquoi est-ce que je contribue à forcer des gens à vivre une vie que je n'accepterais pas ? »

Le mage ne répondit pas, il semblait perdu dans ses propres pensées. Mais elle n'avait pas la réponse à cette question, elle non plus. D'autant moins qu'elle était horrifiée d'avoir proféré de telles paroles. Si sa guilde venait à l'apprendre...

Mari avait recouvré son calme lorsqu'ils arrivèrent dans une autre zone isolée du port où une partie d'un quai de déchargement avait été haché menu. Plus loin, un petit vraquier destiné au cabotage, de ceux dont l'équipage dormait sur la terre ferme, avait été échoué et gisait à côté de l'appontement auquel il était amarré.

En se renseignant aux alentours, Mari apprit que la coque de l'embarcation qui faisait face à la mer avait été éventrée.

Plus loin encore, un entrepôt construit au bord de l'eau avait vu un de ses murs partiellement démolì, briques et gravats en tout genre s'entassaient désormais à l'intérieur.

Quand ils eurent terminé l'examen de l'entrepôt, le soleil avait commencé sa descente. Ils s'arrêtèrent devant une petite charrette à bras pour acheter des victuailles et s'installèrent sur des bollards qui bordaient les quais. Les eaux du port clapotaient sous leurs pieds dans un va-et-vient incessant, berçant les ordures qui flottaient contre les pilotis. Les yeux rivés sur l'onde, que la saleté rendait opaque, Mari ne pouvait percer les mystères recelés dans les profondeurs.

La mécanicienne mangea lentement, en s'efforçant de mettre le doigt sur un détail qui la dérangeait. Une chose qui liait tous les lieux qu'ils avaient visités. Qu'était-ce donc ? Elle scruta les environs en espérant tomber sur un élément qui l'aiderait à trouver la réponse. Elle s'attarda sur l'eau qui les entourait, puis remonta les rues pentues de la ville...

« C'est ça !

— Quoi ? » Alain suivit son regard. « Y a-t-il quelque chose là-haut ?

— Non. Justement. Il n'y a rien là-haut. »

Mari lut la perplexité dans les yeux du mage et ressentit une certaine satisfaction en constatant qu'elle parvenait de mieux en mieux à décrypter ses émotions malgré les efforts qu'il déployait pour les dissimuler.

« Les dragons sont-ils capables de voler ? »

L'apparent changement de sujet ne sembla pas décontenancer le mage.

« Non. Pas du tout. Ils n'ont pas d'ailes et, même s'ils en avaient, je ne vois pas comment ils y arriveraient. Leurs muscles titanesques, leurs os denses, leurs écailles cuirassées, tout les cloue au sol. Il est

vrai, néanmoins, que les plus grands d'entre eux peuvent faire des bonds incroyables en prenant appui sur leurs pattes postérieures. Si tu veux une créature magique volante, il te faut un rokh.

— Un quoi ?

— Un rokh. C'est un oiseau géant.

— Un oiseau géant. Je suis complètement folle de t'écouter, tu sais ça ?

— J'avais pensé que... » Alain se mit à bafouiller, à chercher ses mots. L'espace d'un instant, il ressembla à n'importe quel jeune homme de dix-sept ans. Était-ce vraiment la gêne qui transparaissait sur ses traits ? « ... éventuellement... cela pourrait... t'intéresser... de voler sur un rokh. Je veux dire... avec moi.

— Est-ce que tu me proposes un rancard ? » Mari essayait de toutes ses forces de ne pas rire de l'embarras d'Alain. « Un rancard sur le dos d'un oiseau géant ?

— Euh... Je... Je ne sais pas... C'est juste un truc à faire... ensemble. Ce n'est pas dangereux, s'empessa-t-il d'ajouter.

— Faire quelque chose ensemble qui ne soit pas dangereux ? Ça nous changerait sacrément, pas vrai ? Peut-être que ce serait sympa de tenter l'expérience, un jour. » Elle ne voulait pas le repousser trop brusquement, même si voler sur un oiseau géant lui semblait non seulement impossible, mais aussi très dangereux. « As-tu déjà eu l'occasion de... voler... avec une fille ? »

Était-il en train de rougir ? La coloration de son visage le suggérait à peine, mais... Par les étoiles ! Elle avait fait rougir un mage.

« Non. »

De ce qu'elle avait vu et entendu dire à propos des mages et des acolytes, de ce qu'elle avait appris d'Alain, ce n'était guère surprenant. Un dîner mondain chez les mages devait consister à ce que tout le monde fût réuni dans une même pièce et que chacun passât la soirée à ignorer les autres.

« D'accord, Alain. On fera ça un de ces jours. » *J'espère que je n'aurai pas à regretter mes paroles.* « Pour le moment, oublie les oiseaux géants. Est-ce que les dragons seraient capables de monter vers la ville ?

— Bien entendu. » Il retrouva très vite son impassibilité. « La largeur des rues rendrait leur progression aisée. »

Mari afficha un petit sourire satisfait.

« Dans ce cas, peux-tu imaginer une raison pour laquelle toutes les exactions commises par les dragons sont aussi proches de la mer ? Même le pont à tréteaux a été détruit au niveau de sa base, sur le rivage. »

Alain ne souffla mot pendant quelque temps, absorbé dans ses réflexions.

« Non. Maintenant que tu en parles, tout ça ne leur ressemble pas.

Les dragons n'aiment pas l'eau, surtout les eaux profondes.

— Ce ne sont pas de bons nageurs ?

— Ils ne nagent pas du tout. Ils sont très lourds, comme je l'ai déjà dit. » Il se tut à nouveau et se gratta le menton. « Je pensais jusque-là que tu avais raison d'estimer qu'il ne s'agissait par vraiment de dragons ; j'en ai la certitude désormais. Seul un léviathan serait aussi tributaire de l'eau, mais un léviathan n'aurait pas causé le genre de dégâts que nous avons vus.

— Un léviathan. » Mari s'efforça de garder une expression neutre. « Un poisson géant ?

— Pas tout à fait. Un calamar ? Une baleine ? C'est une espèce de mélange des deux. Mais en beaucoup plus grand.

— Très bien. » Avec un peu de chance, il ne lui demanderait pas de voyager à dos de léviathan. « Tout ce que j'ai besoin de savoir, c'est que nous ne sommes pas en présence d'un dragon. » Elle se mit à marcher le long du quai, Alain lui emboîta le pas. « Par simple curiosité, et non que je me sois attendue à poser un jour une telle question : peux-tu créer un dragon ?

— Non. Pour être capable de générer une créature magique, il faut suivre un entraînement différent. Apprendre d'autres manières d'altérer l'illusion du monde. Ce n'est pas quelque chose que j'ai cherché à acquérir.

— Hmm. C'est donc une spécialisation. C'est ainsi que les mécaniciens appellent ce type d'enseignement.

— Avons-nous besoin d'un dragon ?

— Non ! »

Elle chassa l'image d'un monstre qui ajouterait des problèmes supplémentaires à ceux auxquels Dorcastel était déjà confrontée. Ils arrivèrent devant une nouvelle rangée de bollards et Mari s'assit sur l'un d'eux, le regard perdu par-delà le port.

« Si ce n'est pas une créature magique qui est responsable de ceci, alors c'est un engin mécanique. Rien d'autre ne peut générer autant de puissance en aussi peu de temps et sans être d'une taille gigantesque, visible par tous. Cependant, ma guilda n'est pas derrière cette affaire. Cela nous coûte beaucoup trop d'argent.

— Et cela met la guilda des mages dans un grand embarras, lança Alain, assis sur le bollard voisin de celui de la mécanicienne. D'aucuns pourraient arguer que cela vaut bien l'argent perdu par ta guilda.

— Oui, en effet. Mais je doute que ce soit le cas. Ce n'est qu'une hypothèse, bien sûr, mais les mécaniciens émérites de Dorcastel ont tous l'air vraiment mécontents. Je pense que j'aurais remarqué des signes d'autosatisfaction si cela avait été un coup bas perpétré par ma guilda. Il y a aussi cet accident de train que nous avons failli avoir. Je n'imagine pas la guilda approuver la destruction d'une rame et la mort

de tous les passagers. Celui qui se cache derrière cette histoire est certainement un mécanicien. » Était-elle réellement en train de dire tout ça à un mage, même si ce mage était Alain ? « Néanmoins, je ne vois pas comment les ordres qu'il exécute pourraient être ceux de la guilde.

— L'accident du train aurait-il pu n'être qu'une illusion ?

— Une illusion ? Ah, tu veux dire une mise en scène ? Non. J'étais dans la cabine de la locomotive, et le conducteur était terrorisé à l'idée qu'on bascule dans le vide. Si on avait voulu mettre en scène l'accident, il aurait dû être également dans le coup. Et je peux t'assurer qu'il était aussi choqué et effrayé que moi.

— Donc il s'agit d'une chose mécanique, mais qui n'est pas contrôlée par ta guilde. Existe-t-il des mécaniciens sombres ? »

Mari grimâça. Le mage était arrivé rapidement à la même conclusion qu'elle, et elle ne pouvait pas en discuter avec lui.

« Sans commentaire. Je ne peux rien dire à ce sujet.

— Je ne comprends pas.

— Je ne peux rien dire à ce sujet par ordre de ma guilde.

— Ah. »

Alain ne sembla pas trouver étrange qu'une guilde pût émettre des ordres arbitraires. Il regardait au loin, là où les goélands piquaient sur les chalands chargés d'ordures pour les délester de leur cargaison.

« Et si je devais imaginer l'illusion d'un monde incluant une créature du genre de celles qu'utilise la guilde des mécaniciens ? Comme ta locomotive, par exemple, mais susceptible de provoquer les dégâts que nous avons constatés... À quoi ressemblerait-elle ? »

Mari le dévisagea en souriant, amusée et impressionnée par l'inventivité développée par Alain pour contourner le silence qui lui était imposé.

« Une chose qui pourrait générer beaucoup de puissance. Une machine hydraulique ? Non. Tôt ou tard, il y aurait une fuite de fluide. Nous aurions vu des traces.

— Fluide ?

— Une sorte de... euh... sang pour la machine.

— Je vois. Les trolls et les dragons saignent, même si ce n'est pas vraiment du sang.

— Voilà qui est... intéressant. » Mari fronça les sourcils en regardant les vaguelettes venir lécher le quai. « Bref, pas une machine hydraulique. Ce qui nous laisse la vapeur. Une machine à vapeur quelconque. Mais avec un truc en plus pour démultiplier sa force. Un appareil à vapeur aurait besoin d'une chaudière, de carburant, d'eau, de tuyaux. Et, contrairement à un dragon, un tel dispositif sifflerait. Si on le mettait sur les flots, il serait mobile, mais ne pourrait pas se déplacer ailleurs. Cette théorie présente cependant une faille

importante. Comment garder la machine cachée ? Un navire serait bien trop grand pour elle, et un bateau trop petit.

— Et une embarcation comme celle-ci ? »

Mari étudia la barge qu'Alain venait de désigner du doigt. Même à vide, sa ligne de flottaison était basse ; elle savait néanmoins que les barges avaient un faible tirant d'eau, puisqu'elles étaient conçues pour la navigation fluviale. Si l'on ajoutait à cela les montants verticaux de la coque, une proue et une poupe courtes, qui lui permettaient d'avancer très près du rivage, ainsi qu'une structure en bois couvrant presque toute la surface du pont pour protéger les marchandises...

« Ouais. Sous la structure en bois, on pourrait mettre une machine à vapeur et tout le matériel nécessaire. Et on aurait l'impression d'avoir affaire à une simple barge.

— Il y a beaucoup de barges à Dorcastel en ce moment. J'ai entendu des marins en discuter entre eux. Comme plus rien n'entre ni ne sort du port, celles qui descendent le fleuve n'ont rien à emporter en amont. Elles sont donc de plus en plus nombreuses à mouiller devant les quais qui leur sont réservés.

— Ceux qui jouxtent les entrepôts, c'est bien ça ?

— Il me semble. Diras-tu à ta guilde ce que tu as appris ?

— Nous n'avons rien appris ! lâcha Mari d'un air exaspéré. Nous avons fait ce que je pense être d'excellentes déductions, parce que nous avons commencé par observer les faits avant de réfléchir à ce qui pouvait en être la cause. Mais cela ne va pas franchement impressionner les dirigeants de ma guilde.

— Si tu leur révéles ce que tu sais à propos des dragons... »

Mari mit les mains devant la bouche pour essayer de s'empêcher de rire.

« Oh oui. Ça va certainement mieux marcher. Je n'ai qu'à raconter aux mécaniciens émérites que j'ai discuté avec un mage au sujet des dragons et qu'ils sont réellement...

— Ils ne sont pas réels.

— Tu veux bien arrêter ça, s'il te plaît ? Le fait est que je ne peux pas leur expliquer mon raisonnement parce que je ne peux pas leur dire ce que j'ai appris : ils n'accepteront pas la validité de la source de l'information.

— Je ne comprends pas. Tu es une mécanicienne...

— Chut ! On pourrait t'entendre.

— Et je t'ai toujours vu commencer par observer les choses. D'abord, tu les regardes, puis tu décides de la manière d'agir. N'est-ce pas ainsi que fonctionnent les autres membres de ta guilde ?

— C'est ainsi qu'ils devraient fonctionner. Et ils sont nombreux à le faire. Mais tout aussi nombreux à adopter le comportement inverse. » Mari se renfrogna, les yeux toujours rivés sur l'eau. « J'avais une

professeur à Palandur que j'admirais sincèrement. Je pense que tu la désignerais sous le terme de doyenne. Elle s'appelait S'san. Un jour, nous en sommes venues à parler des réactions des gens quand ils voient arriver un danger, et le professeur S'san m'a dit que, dans la majorité des cas, les individus ou les organisations continuent à agir comme ils l'ont toujours fait, en espérant que tout finira bien. Je lui ai répondu que c'était de la folie, que c'était comme si on marchait sur un sentier en montagne, qu'on voyait un rocher débouler droit sur nous et que tout ce qu'on trouvait à faire était de rester planté sur le sentier en fermant les yeux, au lieu de les garder bien ouverts et de se pousser sur le côté. »

Le flot de paroles s'interrompt tandis que Mari se replongeait dans ses souvenirs.

« A-t-elle été d'accord ? se risqua à demander Alain.

— En un sens. » Elle laissa échapper un soupir. « Elle a été d'accord pour reconnaître que ce n'était ni rationnel ni très malin, mais elle a dit également que c'était ce que les gens faisaient de manière générale, à moins que quelqu'un n'attire leur attention et ne les convainque de quitter le sentier avant que le rocher ne les écrase. Je ne l'ai pas comprise alors. Mais maintenant, si. Elle m'a confié quelque chose d'important. Quoi qu'il se passe avec ma guilde, cela ne date pas d'hier. Je ne sais toujours pas quel est le problème, mais j'ai l'impression qu'il y a une sorte de rocher qui roule vers nous – peut-être même plus d'un. Je pense qu'il cause déjà des dégâts à l'organisation et qu'il le fait depuis un certain temps. Je pense aussi que l'ampleur des dégâts qu'il inflige augmente, comme la vitesse d'un rocher qui dévale une pente. Mais les dirigeants de ma guilde ferment les yeux et espèrent que tout ira pour le mieux. »

Alain la regarda bien en face.

« J'ai entendu dire que la plupart des doyens se comportent de la même façon.

— Crois-tu que tes doyens aient des raisons de s'inquiéter, eux aussi ?

— Une tempête balaie tout sur son passage. »

La métaphore du mage était plutôt bien choisie, songea Mari.

« Ma guilde se complaît dans le statu quo. Nous contrôlons le nombre de nos appareils en circulation, ainsi que leurs prix. Nous sommes les seuls à pouvoir les réparer et les communs nous obéissent au doigt et à l'œil parce qu'ils ne peuvent pas se permettre d'offenser les mécaniciens et se voir privés de nos machines. Je pense que c'est ce dont parlait l'administrateur Polder à Ringhmon quand il m'a dit que les communs en avaient assez d'être enfermés dans la boîte que la guilde des mécaniciens avait créée pour confiner le monde. Les communs sont mécontents, mais les mécaniciens veulent que rien ne

change. Et rien ne change dans ce monde, pas vrai ? Toi qui connais l'histoire, y a-t-il eu des changements ?

— Pas depuis bien longtemps. Le seul changement récent a été l'éclatement du royaume de Tiae suite à son effondrement après plusieurs guerres civiles. Les micro-États nés de cet éclatement sont toujours plongés dans l'anarchie. Cela fait des siècles que l'Empire domine les terres orientales et cherche à s'étendre sur les côtes septentrionales et méridionales de la mer de Bakre, sans succès. La Fédération de Bakre, l'Alliance du Ponant et les Cités-Libres sont presque aussi anciennes. Il n'y a pas eu de grands changements depuis l'époque où Jules a initié la fondation de la Fédération sur les terres de l'ouest.

— Et si les choses commençaient à changer ? Et si ce qui était arrivé à Tiae était un avertissement, le signe que notre monde va connaître des bouleversements ? Que le système mis en place par les grandes guildes pour contrôler le monde engendre trop de tensions qui finiront par le faire se fissurer comme du vieux métal ?

— Quand le métal se fissure, cela survient-il lentement ou rapidement ?

— Rapidement. Les faiblesses s'accroissent graduellement, mais les signaux d'alerte sont difficiles à détecter. Tout semble aller pour le mieux, mais la seconde d'après tout s'effondre.

— Quelqu'un qui voit le métal se fragiliser peut-il faire quelque chose pour le préserver ? Pour l'empêcher de se briser ?

— Eh bien... oui. Cependant, cela peut se révéler délicat, surtout si les dégâts se sont accumulés depuis longtemps. Il arrive même qu'à un certain point il devienne si compliqué de préserver le métal qu'il vaut mieux le remplacer.

— Et si notre monde était ce métal ?

— Si notre monde... » Mari resta silencieuse quelques instants afin d'assimiler cette hypothèse. « C'est effrayant. Pourquoi le reste du monde se briserait-il comme le royaume de Tiae ?

— J'ai un souvenir. Il date d'avant que les mages m'aient emmené pour faire de moi l'un des leurs. Un enclos avait été construit sur les terres de mes parents. Tous les animaux y avaient été rassemblés, très nombreux dans un espace aussi exigu, et quelque chose a provoqué chez eux une grande agitation. La peur peut-être, ou une douleur subite. » Il se tut en se remémorant la terreur éprouvée par le petit garçon qui assistait à cette scène. « Il n'y avait pas de place, pourtant les bêtes ne cessaient de se précipiter d'un côté puis de l'autre, en piétinant celles qui tombaient. Celles-là... hurlaient alors qu'elles étaient écrasées par les autres. Leur panique croissait d'instant en instant et mon père, je pense que c'était lui, a détruit l'enclos pour les laisser s'échapper, sinon elles se seraient entretuées. »

Mari le regardait, une expression de tristesse se peignait sur ses traits.

« Cela a dû être un spectacle épouvantable. Un enclos à bestiaux. Une cage. Une boîte. Comme celle dont a parlé cet homme à Ringhmon. Est-ce cela qui est en train de se passer, d'après toi ? Les communs ont été enfermés pendant trop longtemps et... » Elle secoua la tête pour en chasser les images terrifiantes que cette idée avait engendrées. « Alain, je n'ai toujours pas compris pourquoi les dirigeants de Ringhmon m'avaient enlevée et ont fait des choses... sur un appareil des mécaniciens, des choses qu'ils savaient formellement interdites par ma guilde. Ils ont pris des risques terribles. Et imaginons que quelqu'un ait bien cherché à détruire la locomotive pour se débarrasser de moi. Un excès de zèle. Voilà comment les mécaniciens appelleraient ça. L'effort déployé était démesuré par rapport à ce qui était nécessaire. C'est comme si les gens commençaient à se comporter comme les animaux dont tu te souviens, pris de panique, se jetant contre les murs qui les retiennent parqués.

— Ils auraient besoin de quelqu'un pour briser l'enclos.

— Je ne brise pas les choses, Alain. La règle chez les mécaniciens est de réparer ou de remplacer. Telle serait notre mission, alors ? Réparer et remplacer le monde ? Je crains que cela dépasse les capacités des mécaniciens.

— Mais si les mages et les communs te venaient en aide, tu pourrais y arriver.

— Moi ? Oui, bien sûr. Mari va sauver le monde. » Elle s'esclaffa. « Je suis... comment s'appelle-t-elle déjà ? La fille de Jules ! Est-ce pour cela que tu restes avec moi ?

— Je pensais que tu ne voulais pas aborder le sujet de...

— Tu as raison. C'est bien le cas. »

Mari prit une profonde inspiration et balaya le port d'un regard furibond, contrariée d'avoir remis leur relation sur le tapis.

« Alain, je ne peux rien faire, à moins de réussir à convaincre quelqu'un de m'écouter. Quelqu'un d'autre que toi. J'ai besoin de preuves. J'ai besoin... j'ai besoin d'un dragon.

— Je ne peux pas...

— Pas un vrai dragon, et je ne veux aucune remarque de ta part ! Un de ces faux dragons qui sèment la désolation. Est-ce que ça te dit d'aller chasser le dragon avec moi ? Cette nuit ?

— Un ami est là pour aider », répondit Alain sans hésiter.

Elle lui sourit.

« Ouais. Mais cela pourrait être dangereux.

— Raison de plus pour que je sois à tes côtés. »

Par les étoiles, si seulement cela pouvait fonctionner. Mais ça ne le peut pas. Tu le sais. Concentre-toi sur le boulot, Mari ! Rappelle-toi ce qu'Alain

encourt si on l'attrape en compagnie d'une mécanicienne. Tu peux rester une simple amie et l'aider à changer assez pour qu'il puisse rencontrer une fille qui lui conviendra davantage sans pour autant le mettre en danger. Elle ignora le désarroi qui l'envahit à cette pensée. « Très bien. Allons repérer les lieux. Il faut qu'on ait exploré le quai où sont amarrées les barges avant la tombée de la nuit. »

Elle se leva et ils se remirent en chemin le long de l'eau. Une violente dispute éclata non loin. Sans prêter attention aux invectives échangées, Mari eut néanmoins conscience que l'altercation virait rapidement au pugilat. La foule gonfla à une vitesse étonnante dans la zone où ils se trouvaient, les travailleurs se précipitant pour regarder les combattants. Avant qu'elle n'ait eu le temps de réagir, Mari jouait des coudes dans le flot dense d'une marée humaine qui essayait de les dépasser, Alain et elle.

Un bras puissant la saisit brusquement par la taille, en verrouillant les siens le long de ses côtes, et une main vint se plaquer sur sa bouche. Elle agrippa son sac. Alain avait disparu dans la déferlante humaine. Mari se sentit soulevée et emportée dans le flux de la foule vers les bâtiments et les allées qui bordaient les quais, privée de tout moyen de se débattre et d'appeler à l'aide.

CHAPITRE 15

MARI ESSAYA D'ENVOYER SON COUDE dans les côtes de son ravisseur, mais elle fut incapable de dégager son bras. Puis elle tenta de mordre la main devant sa bouche, hélas protégée par un gant épais. Elle décocha de petits coups de pied en arrière en espérant frapper aux chevilles celui qui la portait, mais les lourdes bottes de son agresseur offraient une excellente carapace. Il déboucha, sans pour autant relâcher son étreinte.

Ils étaient en train de disparaître dans la foule. Mari perdit de vue l'endroit où elle se tenait quelques instants plus tôt. Elle n'avait aucune idée d'où Alain était passé. Puis ils franchirent un seuil à reculons. Une porte commença à se refermer, s'accrocha à quelque chose, avant de claquer contre le chambranle. La jeune femme et son ravisseur se trouvaient dans une pièce plongée dans la pénombre, aux fenêtres masquées par de lourds rideaux dont l'épaisseur étouffait les bruits du pugilat.

« Saisissez-la », grogna quelqu'un. Des mains attrapèrent les siennes et les forcèrent à passer derrière son dos tandis que son agresseur desserrait légèrement son étau. Mari laissa tomber son sac à outils, elle se tordit, une main échappa à ses adversaires et elle lança un coup de poing au visage de l'un d'eux, qui se recula à la hâte.

Le costaud qui la tenait raffermi sa prise. Mari sentit le désespoir l'envahir. Il y avait au moins deux autres hommes dans la pièce et elle ne pouvait frapper efficacement aucun d'eux. Une fois ligotée, elle serait à leur merci.

« Elle est censée avoir un pistolet, lâcha le colosse. Fouillez-la. »

Un de ses complices fit courir ses doigts sur Mari et sourit de toutes ses dents en voyant l'indignation se peindre sur ses traits.

« Alors, fillette ? Pas l'habitude de sentir des mains d'homme sur toi ? Tu vas peut-être aimer ça. »

Ce fut la goutte qui fit déborder le vase.

Mari se contorsionna à nouveau, surprise par sa propre force qui prit ses ravisseurs au dépourvu. Sa jambe monta et sa botte cueillit au ventre l'individu qui la fouillait. Alors qu'il basculait en arrière avec un grognement de douleur, les autres rugirent de colère, mais, malgré le vacarme, Mari entendit une voix familière dont les intonations étaient chargées de calme et d'assurance, même si elles ne laissaient

paraître aucune émotion.

« Ferme les yeux. »

Elle sentit l'espoir renaître et obéit. Quelques secondes plus tard, un flash de lumière aveuglante inonda la pièce, l'éblouissant même à travers ses paupières closes. Les cris de fureur se muèrent en détresse. Un bruit sourd résonna, et les bras du costaud qui l'entravait se ramollirent. L'homme tomba en manquant l'entraîner dans sa chute.

Mari se tourna, fusillant du regard le troisième individu qui titubait en clignant des yeux. Elle pivota sur un pied en se penchant en arrière et lui asséna un coup violent sous le plexus. La brute se plia en deux, en suffoquant. L'instant suivant, elle lui envoya sèchement son pied dans la tête, ce qui le propulsa en diagonale vers une poutre que son crâne heurta de plein fouet. L'homme s'effondra et ne bougea plus.

Cela en laissait au moins un. Mais tandis qu'elle se retournait pour affronter le premier type qu'elle avait frappé, Mari vit Alain se jeter sur lui, le cogner en plein torse et le faire basculer par la fenêtre. Le verre se brisa, les rideaux se gonflèrent et le brouhaha de l'émeute sur le port gagna soudainement en volume. Alain se remit debout et regarda dehors, main en visière, avant de reculer. « Il s'enfuit », dit-il d'une voix impassible.

« Tu ne l'avais pas en ligne de mire ? » demanda Mari, tremblant de peur et de rage en réaction à la tentative d'enlèvement. Elle dévisagea Alain qui ne semblait pas perturbé par les récents événements.

« J'aurais pu aisément déplacer la chaleur sur lui. J'ai choisi de ne pas le faire, même s'il n'est rien. J'ai pensé que tu n'aurais pas voulu que je le fasse. »

Elle recouvra la maîtrise de sa respiration, en se rappelant les cadavres des bandits dans la Désolation, victimes de la chaleur qu'Alain avait créée.

« Tu as raison. Même si, l'espace d'un instant, j'ai voulu le laminer, alors qu'il ne représentait plus aucun danger pour moi... pour nous, j'aurais eu beaucoup de mal à vivre avec ce poids. D'où viens-tu ?

— Plus tard. Nous devons partir d'ici. Ces trois-là pourraient avoir des complices dans les parages.

— C'est vrai. Bien vu. » Mari examina son agresseur en se penchant pour ramasser son sac. L'homme était imposant, comme elle l'avait supposé ; vêtu d'un uniforme de travailleur portuaire, il gisait sans connaissance. « Est-ce toi qui as fait ça ? Quel genre de sortilège as-tu utilisé ? »

Alain brandit un pavé de la ruelle adjacente.

« J'ai utilisé un élément de l'illusion. »

Mari ne put réprimer un large sourire.

« Tu as utilisé un pavé imaginaire pour frapper mon ravisseur imaginaire sur sa tête imaginaire, c'est ça ?

— C'est exact. Tu apprends la sagesse, dit-il avec sérieux. Il est important d'observer l'illusion autour de soi afin de l'employer au mieux au service de ses objectifs, ajouta-t-il comme s'il récitait une leçon. Connais-tu cette ombre qui te tenait ?

— Non. Je ne crois pas l'avoir jamais vu. Je ne reconnais pas les deux autres non plus. »

Alain ouvrit la porte d'un coup sec et Mari le suivit dans la ruelle. L'affrontement semblait s'étendre et prendre de court la garde urbaine en charge de la zone portuaire. Il n'y avait pas d'aide à attendre de ce côté-là. Alain et Mari se faufileurent le long des façades des entrepôts, parvinrent à s'extraire du chaos de l'émeute et coururent sur les quais, jusqu'à un espace suffisamment dégagé pour leur permettre d'apercevoir d'éventuels poursuivants. Ils s'arrêtèrent pour souffler. Nul ne les avait apparemment pris en chasse.

Mari se rendit compte qu'elle tremblait de nouveau et s'efforça de se calmer.

« Personne ne m'a dit qu'il y avait des enlèvements à Dorcastel.

— Personne ne me l'a dit non plus, glissa Alain d'une voix neutre qui, en l'occurrence, semblait inappropriée plutôt que rassurante.

— Je doute que quiconque se risquerait à enlever un mage. Pas plus d'une fois, en tout cas. Mais, en ce qui me concerne, j'ai la sensation d'attirer les tentatives de rapt comme un aimant.

— Qu'est-ce qu'un aimant ? »

Mari chercha les mots pour expliquer un phénomène qui, à ses yeux, était toujours allé de soi.

« C'est un morceau de métal qui attire d'autres morceaux de métal en utilisant des lignes de force invisibles. »

L'expression d'Alain trahit son intérêt.

« Ce métal utilise du pouvoir pour attirer d'autres objets à lui ? Je ne savais pas qu'une fraction de l'illusion était capable de cela.

— Non. Ce n'est pas un truc de mage. C'est de l'électromagnétisme, qui est une force invisible qui... euh... provoque... certaines choses. Pourquoi, expliquée comme ça, une connaissance qui fait partie intégrante des enseignements des mécaniciens donne-t-elle l'impression d'être aussi semblable à ce que tu m'as décrit de la manière de procéder des mages ? C'est bizarre. Cela dit, personne ne peut recourir à l'électromagnétisme juste en... juste en y pensant. Cela requiert un équipement spécifique. Au fait, comment t'y es-tu pris pour entrer dans cette pièce sans être vu ?

— Un sort de protection. Le même que j'ai employé dans le défilé, si tu t'en souviens, quand je suis descendu chercher de l'eau. Il consiste à courber les rayons de lumière pour qu'ils contournent le mage au lieu de tomber sur lui et révéler sa présence.

— Courber la lumière. Bien sûr. Pourquoi pas ? Et ce flash de

lumière ?

— Un autre sort, qui change les ténèbres en une quantité de lumière équivalente.

— L'inverse de ce que tu as fait à Ringhmon ? Merci, Alain. Je ne sais pas ce que cet homme et ses complices avaient en tête, mais je te suis reconnaissante de les avoir stoppés. Tu es le plus merveilleux... » *Arrête ça ! Arrête ! Ne le dis pas ! C'est un ami et c'est tout ce qu'il pourra jamais être ! Il vient de te sauver une fois de plus et tu n'as pas le droit de le payer de retour en t'accrochant à lui au prix de sa sécurité !*

Ses remerciements semblèrent embarrasser le mage, si impassible d'ordinaire.

« Je suis très... heureux... d'avoir été là pour les arrêter, mais il serait peut-être important de déterminer les motifs de leurs actes.

— Certains sont plutôt évidents. »

Comment pouvait-elle en parler aussi calmement si peu de temps après les événements ? Alain devait déteindre sur elle. En revanche, elle ne pouvait plus prétendre ignorer à quel point sa présence la rassurait. Et pour une bonne raison. Il venait une nouvelle fois de montrer combien il était efficace et posé face à une situation exceptionnelle. À cette seule pensée, Mari eut envie de lui sourire.

« Ils auraient pu vouloir mettre la main sur n'importe quelle fille à des fins que je ne veux même pas imaginer. Où ils étaient peut-être après moi. Ils ont profité de la bagarre pour m'attraper. »

Alain secoua la tête, en fronçant imperceptiblement les sourcils.

« Le déclenchement soudain de la bagarre, le gonflement rapide de la foule, le débordement en émeute, le fait de te repérer aussi promptement... Je vois dans cette illusion tous les éléments d'un plan. J'estime plus probable que tout cela ait été arrangé pour camoufler ton enlèvement.

— Cela demanderait beaucoup de travail et, je suppose, pas mal d'argent. Penses-tu qu'ils sachent qui je suis ? » Les dirigeants de Ringhmon auraient eu le temps de louer les services de mercenaires pour accomplir ce nouveau rapt, mais cette fois leur motivation aurait été la vengeance.

« S'ils avaient su qui tu es, ils auraient mobilisé davantage d'ombres pour s'assurer de ta capture.

— Alain, si tu cherches à me tranquilliser ou me complimenter, tu t'y prends très mal. Personne n'a essayé de t'attraper ?

— Non. Plusieurs communs ont bien tenté de m'arrêter quand je t'ai vue te faire enlever. Je t'aurais très vite perdue des yeux s'ils avaient réussi. Mais dès que j'ai courbé la lumière pour me dissimuler, ils ne pouvaient plus rien contre moi et je n'ai eu aucun mal à les contourner. Je n'ai pas échoué, cette fois. Ceux de la caravane sont morts, mais je t'ai sauvée. »

Il n'avait pas parlé de la caravane depuis qu'ils avaient quitté le défilé, mais, à moins que Mari ne se trompât, le mage venait de dire quelque chose qui lui tenait très à cœur.

« Bien entendu que tu m'as sauvée. Et tu m'avais déjà sauvée des donjons de Ringhmon, si je peux me permettre de te le rappeler. Tu n'as pas besoin qu'on te dise ce qu'il faut que tu fasses, tu es capable de prendre les choses en main lorsque c'est nécessaire et tu réfléchis à la moindre de tes actions, même dans les moments de crise. Tu es vraiment doué pour sauver les gens, Alain.

— Tout comme tu l'es, toi.

— Ouais. Surtout quand je ne les entraîne pas dans des situations où ils ont besoin d'être sauvés. Que faisons-nous maintenant ? Penses-tu que nous devrions nous cacher ? »

Le mage secoua de nouveau la tête.

« S'ils savent qui tu es, ils vont te chercher et te tendre une embuscade. Dans notre position, il est plus pertinent d'attaquer, de prendre l'initiative et de nous en servir, plutôt que de leur laisser l'opportunité de planifier un nouvel assaut contre nous.

— Es-tu toujours partant pour la chasse au dragon ?

— Oui. » Alain se tourna soudain vers la ville et fouilla les collines des yeux. « Je sens la présence des mages sombres.

— Tu les sens ? demanda Mari en regardant autour d'eux.

— Oui. Je t'ai dit qu'un mage peut ressentir quand d'autres mages sont à proximité. On nous enseigne des moyens de dissimuler notre présence aux pratiquants de nos arts, mais ce n'est pas la meilleure de mes compétences, loin de là. Quand j'ai lancé mes sortilèges tout à l'heure, j'ai clairement révélé ma présence.

— Tu m'as pourtant dissuadée de croire que les mages sombres étaient impliqués dans cette histoire de dragons.

— En effet. Néanmoins, rien ne les empêche de traîner en ville et de flairer les violences urbaines comme source potentielle de profit. Ils pourraient même chercher à s'en prendre à moi pour affaiblir ma guilde ou tenter de m'enlever afin d'exiger une rançon. Ou on a pu louer leurs services pour s'en prendre à toi. »

Mari acquiesça. Elle se passa la main dans les cheveux en se demandant combien d'autres menaces allaient se matérialiser ainsi contre elle.

« Peut-être n'aurais-je pas dû incendier le palais du gouvernement de Ringhmon... Est-ce que tu peux déterminer quand un mage sombre est à proximité ?

— Je le devrais, oui.

— Très bien. Voilà encore un danger contre lequel nous devons garder un œil ouvert. Partons d'ici avant que quelqu'un d'autre ne décide de nous attaquer. »

Les barges qui descendaient le fleuve d'Argent vers Dorcastel, transportant les récoltes des fermes de la Fédération de Bakre et les biens manufacturés dans les ateliers de Danalee, traversaient, lors de la dernière étape de leur parcours, une série d'écluses destinées à leur permettre de contourner les chutes d'eau qui précipitaient le fleuve d'Argent dans le port. Parvenues au niveau de la mer en toute sécurité, les péniches se dirigeaient ensuite dans le port intérieur entouré d'entrepôts. Amarrées alors à de longs appontements, déchargées de leur cargaison, elles attendaient la réception des produits importés acheminés par des navires marchands qui accostaient à Dorcastel. Une fois lestées de ce nouveau fret, les barges reprenaient leur interminable et fastidieux voyage pour remonter le fleuve d'Argent et boucler le cercle du commerce qui enrichissait la cité portuaire ainsi qu'une grande partie de la Fédération.

Cependant, ce cercle avait été rompu quelque temps plus tôt ; les bateaux déjà arrivés ne quittaient plus le port de Dorcastel, et les autres s'en tenaient le plus loin possible par crainte des dragons qui terrorisaient la ville. Les entrepôts regorgeaient de marchandises qui devaient prendre la mer et plus rien n'entraît ni ne repartait par le fleuve. Aussi le nombre de barges avait-il crû peu à peu, jusqu'à ce que le port intérieur en fût plein, tout comme avait crû le nombre d'équipages oisifs.

Alain et Mari avaient choisi le toit plat d'un bâtiment à deux étages pour surveiller toute la zone incognito. Alors que le soleil se couchait, les manœuvres quittèrent les hangars pour rentrer chez eux et les marins regagnèrent leurs embarcations. Ceux qui avaient encore quelque argent à dépenser partirent chercher des distractions dans les tavernes voisines, mais la plupart restèrent sur leurs bateaux, serrés autour de petits feux allumés dans des boîtes de sable qui, à bord, leur servaient à préparer leur pitance. À plusieurs reprises, Alain entendit Mari grommeler rageusement à voix basse, tandis que, dans la nuit, les marins parlaient, jouaient et chantaient. Elle était tendue depuis la tentative d'enlèvement. Chez un mage, pareil comportement aurait été inconvenant, mais puisque Mari était une mécanicienne, Alain ne pouvait lui en vouloir. Et pour peu que quelqu'un à Dorcastel sût ou suspectât que Mari fût la descendante évoquée dans l'ancienne prophétie, les réactions de la jeune femme témoignaient d'un grand sang-froid face à une telle menace.

Vers minuit, presque tous les matelots s'étaient couchés. Et les fêtards rentraient au compte-gouttes par groupes de deux ou trois.

« Les marins ne dorment-ils jamais ? marmonna Mari.

— Tout est en train de s'apaiser, lui souffla Alain. Nous pourrons

nous mettre en chemin bientôt. »

Il avait remarqué que la mécanicienne était bien plus impatiente que les mages avec qui il l'avait l'habitude de travailler. Apparemment, elle percevait le passage du temps d'une manière différente de la sienne et faisait sans cesse référence à de courtes durées comme si elles avaient une grande importance et devaient être mesurées avec précision. Toutefois, Alain s'était retenu d'interroger Mari à ce sujet, la jeune femme semblant déjà très à cran par rapport au temps écoulé depuis qu'ils avaient entamé leur surveillance.

Le sentiment d'urgence induit par la vision de la tempête qui approchait ne le quittait pas. Était-ce cela qui poussait Mari à l'action ? Cette sensation d'un danger imminent dont il fallait impérativement s'occuper ?

Alors qu'il cherchait un sujet de conversation pour changer les idées à Mari, il leva les yeux vers le ciel et vit la tapisserie des étoiles briller sur le voile noir de la nuit.

« Tu ne crois pas que les mécaniciens soient venus des étoiles, ainsi que le prétend ta guilde, n'est-ce pas ? »

Elle le fusilla du regard avant de prendre sur elle pour lui offrir un visage plus amical.

« N'avons-nous pas déjà eu cette discussion ? Officiellement oui, nous sommes des êtres supérieurs venus des étoiles. Personnellement, j'estime que tout ça a été inventé pour donner à la guilde une aura de puissance, de mystère ou de je ne sais quoi. Nos compétences mises à part, nous ne semblons différer en rien de Monsieur Tout-le-monde.

— As-tu entendu parler d'autres communautés qui pensent venir des étoiles ?

— Non. » L'agacement de Mari se mua en curiosité. « Pourquoi poses-tu cette question ? Ce n'est qu'un mythe ridicule.

— Peut-être... » Alain désigna le ciel au-dessus d'eux. « Il existe une singularité dans l'histoire. Tu m'as interrogé à propos des derniers siècles quand nous avons évoqué Tiae et les événements qui y sont rattachés. Mais, avant cela, nous connaissons l'existence de villes primitives, comme Tersage l'Ancienne, Larharbor et Altis, qui étaient bien plus petites qu'elles ne le sont aujourd'hui. Nous savons également que les gens ont quitté ces villes pour en fonder de nouvelles. Cependant, il n'est indiqué nulle part d'où étaient originaires les habitants de ces premières villes.

— Ils étaient originaires de... » Mari balaya de la main l'espace devant elle. « D'un peu partout autour de ces lieux.

— Il n'y a pas de villes plus anciennes, pas de villages, pas de ruines. Il n'y a que ces cités antiques. J'ai pris soin de vérifier cela lorsque j'étais de passage à Tersage. On n'a pas trouvé de traces de présence humaine plus anciennes que cette cité et ses quartiers

originels dénotent une planification méticuleuse. L'extension de la ville ne s'est pas faite au hasard, comme c'est le cas quand aucune autorité n'est en charge de l'urbanisme. »

Mari dévisagea Alain avec perplexité.

« Vraiment ? C'est assez étrange. Comment une ville pleine d'habitants a-t-elle pu surgir de nulle part ? Je me demande si le continent de l'Ouest existe bel et bien, finalement, et si ces habitants n'en sont pas originaires. Mais si un tel lieu existait et que des gens le peuplaient, pourquoi n'ont-ils pas continué à affluer ?

— À moins qu'ils ne soient venus des étoiles.

— J'aurais besoin de preuves pour y croire. Et de toute façon, je ne vois pas quelle différence cela ferait. À supposer que nous soyons venus des étoiles, quelle importance cela a-t-il à présent ? »

Alain réfléchit à la question.

« Je ne sais pas. J'ai le sentiment que c'est important, d'une manière ou d'une autre, mais je ne saurais expliquer en quoi. Au moins, cela signifierait que, quelque part au milieu de ces points brillants que nous voyons, il y a des gens qui nous regardent tout comme nous les regardons. »

Mari leva les yeux.

« C'est fou de se dire ça. Est-ce que tu sais que de temps en temps tu es presque poétique, Alain ? Mais le problème que j'ai soulevé tout à l'heure demeure. Si nous sommes venus des étoiles, pourquoi personne d'autre ne nous a suivis ?

— Peut-être parce que le voyage est trop long ou trop difficile ?

— Ça, je veux bien le croire. Et puis, à quelle distance sont ces étoiles, hein ? La guilde décourage toute étude des cieux. Je me demande ce qu'il y a là-haut que je ne suis pas censée voir. Je n'arrive pas à imaginer que cela soit important, et si ça ne l'est pas, pourquoi la guilde refuse-t-elle que les gens scrutent les étoiles ? Je connais quelqu'un qui voulait construire un voit-au-loin qui aurait pu nous permettre de mieux observer la lune. » Calu, enthousiaste lorsqu'il leur avait dévoilé ses plans d'une version plus puissante de l'appareil que les mécaniciens utilisaient sur terre et sur mer pour observer à de longues distances. Calu, penaud lorsque des mécaniciens émérites lui avaient passé un savon pour expérimentations déplacées et gaspillage de temps et d'effort. « Il n'en a pas eu le droit. »

Mari baissa les yeux vers les rangées de barges le long des quais, puis elle se leva et étira ses membres engourdis par l'attente.

« Nous devons remettre la question des origines à plus tard. Tout est calme alentour. Que dirais-tu d'une promenade ?

— C'est parti. »

Alain vit le sourire dont elle le gratifia en l'entendant reprendre une de ses propres formules. Il avait pensé que cela plairait à Mari qu'il la

prononçât. Étrange sentiment que celui d'anticiper correctement les réactions émotionnelles d'autrui.

Il s'étira à son tour et descendit à la suite de la jeune femme l'escalier de secours fixé à l'un des murs de l'entrepôt. Une fois sur le port, il dut accélérer le pas pour ne pas être distancé, car Mari marchait rapidement. Elle pouvait bien se plaindre que les autres se tournent vers elle à la moindre occasion, mais elle avait aussi l'habitude de prendre la tête des opérations.

« Nous devrions peut-être marcher plus lentement si nous voulons passer inaperçus », suggéra Alain.

Tous les oiseaux de nuit qu'ils avaient vus baguenauder dans les environs déambulaient avec la nonchalance de ceux auxquels les prochaines heures ne réservaient aucune obligation urgente.

Mari grommela dans sa barbe, mais ralentit considérablement le pas.

« Merci de me l'avoir fait remarquer.

— Merci à toi de m'écouter. »

Elle le regarda avec une expression étonnée.

« C'est vrai. Tes doyens ne t'écoutent pas non plus. Je te suis tellement reconnaissante de m'écouter que j'en oublie à quel point il est essentiel que je t'écoute aussi.

— Même quand tu l'oublies, tu m'écoutes. Et c'est très important pour moi. »

Mari marmonna d'un air gêné, puis fit un effort ostensible pour reporter toute son attention sur les barges.

« Que cherchons-nous, au juste ? demanda Alain. Simplement une barge ? Il y en a beaucoup. »

Elle réfléchit quelques instants avant de répondre.

« Nous cherchons une barge avec une ligne de flottaison basse. Tu vois, la plupart de ces embarcations ont une ligne de flottaison haute parce qu'elles ont été vidées de leur cargaison. Mais celle qui nous intéresse transporte pas mal d'équipements lourds à bord. » Mari hésita. « Je ne sais pas quoi te dire d'autre. Quand nous verrons une barge qui a la ligne de flottaison basse, nous l'examinerons de plus près ; alors, peut-être, remarquerons-nous autre chose. »

Ils parcoururent les appontements successivement, se déplaçant silencieusement d'une barge à l'autre. Les seuls bruits qu'ils entendirent furent des craquements de bois et le doux clapotis de l'eau, parfois ponctués de ronflements. Les embarcations variaient un peu par leur taille et étaient peintes de couleurs différentes, difficiles à distinguer dans les ténèbres nocturnes, mais, hormis ces deux critères, elles se ressemblaient toutes.

Après avoir parcouru deux quais sans aucun résultat, Mari s'arrêta ; la colère déformait ses traits.

« Ça va nous prendre toute la nuit. »

Alain acquiesça et balaya le port du regard. Il se figea en apercevant une ombre qui s'insinuait entre les barges à deux appontements de l'endroit où ils se tenaient.

« Que se passe-t-il ? As-tu vu quelque chose ?

— Attends. »

Il se concentra et fut récompensé en apercevant à nouveau une forme sombre qui glissait sur l'eau.

« Une péniche est en mouvement, mais elle se dirige vers les entrepôts et non vers le port. »

Mari tendit le cou pour regarder à son tour, puis elle fit signe à Alain.

« Viens. Il n'y a aucune raison valable pour qu'une péniche navigue à cette heure-ci. Peut-être est-ce celle que nous recherchons. »

Se déplacer rapidement sur les appontements sans faire de bruit était difficile. Ils y parvinrent néanmoins et arrivèrent juste à temps pour voir une barge à la ligne de flottaison basse passer le large portail grand ouvert d'un entrepôt qui, comme certains autres, avançait au-dessus des eaux et disposait d'un quai. Sitôt la péniche entrée, les vantaux furent refermés dans le plus absolu silence.

« C'est ça, souffla Mari. Ce ne peut être que ça. »

Elle marcha vers le hangar à grandes enjambées, Alain à sa suite, malgré ses doutes quant à une approche aussi frontale d'une position potentiellement hostile.

Une fois devant l'imposant bâtiment, dont la construction mélangeait bois et maçonnerie, Mari le contourna sans ralentir jusqu'à trouver une petite porte d'accès latérale.

« Verrouillée. Comme si ça allait m'arrêter. »

Elle extirpa quelque chose de la poche de sa veste.

« Mari, murmura Alain. Qu'est-ce que tu fais ?

— Je vais crocheter cette serrure, entrer dans cet entrepôt et dégoter les preuves de ce qui se passe réellement ici, chuchota-t-elle en mettant un genou à terre et en examinant la serrure de la même manière qu'elle l'avait fait dans les geôles de Ringhmon.

— Il y a des gens à l'intérieur. Au moins ceux de l'équipage de la péniche et ceux qui ont manœuvré les portes. Et potentiellement beaucoup plus.

— Ouais. » Elle avait sorti un de ses outils et le posait contre la serrure. « Et alors ? »

Il s'efforça de ne pas la fusiller du regard tandis qu'elle œuvrait patiemment.

« Il est possible qu'il y ait dans cet entrepôt trop d'ennemis pour que nous puissions leur tenir tête.

— À tendre l'oreille, je n'ai pas l'impression qu'il y ait foule, lâcha

Mari d'une voix obstinée.

— Ils pourraient être silencieux.

— Nous le serons aussi.

— Attends ! Ce n'est pas sage. On m'a appris à évaluer l'ennemi avant de lancer l'assaut. Nous n'avons pas la moindre idée du nombre d'adversaires auxquels nous serons confrontés, des armes dont ils disposent...

— Nous devons avoir des éléments solides si nous voulons convaincre quiconque que cette péniche et cet entrepôt sont liés aux soi-disant attaques de dragons ! Nous avons besoin de preuves. De preuves que personne ne pourra nier. Tout le monde passe son temps à me seriner que je ne sais pas ce que je fais et refuse de m'écouter ! Ce qu'il y a là-dedans peut changer la donne. Nous devons savoir ce que c'est.

— Cela peut être très dangereux. »

Mari suspendit son geste et le regarda.

« Dangereux à quel point ? Est-ce une supposition ? Ou s'agit-il de ton, euh... augure ? »

Il hésita. La tentation était forte de lui répondre à sa guise, car, après tout, ses erreurs pouvaient être mises sur le compte de l'instabilité du don d'augure. Néanmoins, ce n'était pas le cas et Alain savait qu'il ne voulait pas mentir à Mari, même si la vérité n'existait pas.

« C'est une supposition. Mon évaluation des risques.

— Alain, je respecte ta parole. Sincèrement. Mais, selon moi, nous devons vérifier ce qui se trame ici et nous devons le faire maintenant. On m'a agressée une nouvelle fois aujourd'hui, alors oui, je suis assez pressée d'apprendre ce à quoi je dois faire face.

— Mari... »

Quelle était l'expression adéquate ? Quand il ne s'agissait pas d'un ordre, mais d'une demande. Les mages ne prononçaient jamais ce genre de mots. Mais Alain se rappela leur séjour dans les geôles de Ringhmon, lorsque Mari avait utilisé ce terme pour lui demander de l'aider à récupérer ses outils.

« Nous devrions être prudents. S'il te plaît.

— Tu as dit "s'il te plaît" ? » Elle le regarda avant de détourner les yeux. « Que t'en a-t-il coûté ? Ressens-tu vraiment autant d'inquiétude pour tout ça ?

— Oui. Pour toi.

— C'est tellement injuste. » Mari se passa les mains dans les cheveux, les yeux rivés au sol. « Alain, je n'ai pas prévu de me jeter à l'intérieur au pas de charge, de faire du ramdam, tout ça. Je veux simplement explorer les lieux. Prudemment. Comme tu le souhaites. Je me suis peut-être montrée un peu empressée à l'instant parce que la

réussite est à portée de main. Je le sens. Mais je serai prudente. Tu éprouves des émotions et elles peuvent être bouleversantes. Je suis flattée que tu t'inquiètes pour moi. Mais il est important que j'entre dans l'entrepôt. Ne devons-nous pas découvrir qui est après moi et pour quelle raison ?

— Si.

— Quoi qu'il y ait là-dedans, c'est sûrement le genre d'éléments, le genre de preuves, que personne ne pourra faire semblant de ne pas voir, ni reléguer sous la pile au fin fond d'un tiroir. Il ne s'agit pas que de moi. » Elle s'interrompit, une expression de détresse se peignit sur ses traits. « J'ai appris que certaines choses étaient sciemment ignorées. Des choses cruciales. Si ma guilde ne commence pas à y mettre bon ordre, à reconnaître que certains problèmes existent, alors... alors ce monde deviendra comme une chaudière soumise à une pression interne trop grande. Et, tôt ou tard, il explosera. »

Alain regarda Mari, agenouillée devant la serrure.

« Comme Tiae ?

— Oui. Comme ce dont nous avons parlé tout à l'heure. Comme Tiae. Comme ces animaux dans l'enclos. » Elle désigna la porte du doigt. « Mais si je parviens à rapporter une preuve assez solide, cela sera peut-être suffisant pour changer les choses, pour commencer à les changer ici. Je veux seulement réparer ce qui est cassé. C'est ce qu'un mécanicien doit faire. M'aideras-tu, Alain ? »

Tout en écoutant les paroles de Mari, Alain se remémora la tempête de sa vision qui s'abattait sur le second soleil. Ce qui se passait à cet instant allait soit aider la mécanicienne à combattre cette tempête, soit mettre un terme à l'avenir qu'elle était seule à pouvoir faire advenir. Ce qui se passait à cet instant pouvait condamner l'illusion du monde au destin de Tiae, ou pire encore.

Cela n'avait pas d'importance, lui soufflait son entraînement de mage. L'illusion du monde n'avait aucune importance. Ce qui avait de l'importance à ses yeux, c'était cette jeune femme agenouillée devant la porte, l'ombre qui s'appelait Mari. Une ombre que la tempête anéantirait sans merci pour l'empêcher d'apporter à ce monde un jour nouveau rempli d'espoir.

La doyenne lui avait dit que ses choix avaient de l'importance, et il comprit à cet instant à quel point. Une part de lui voulait arrêter Mari, la tenir hors du danger quoi qu'il lui en coûtât, mais cela aurait été égoïste, une manière d'agir semblable à celle de ces doyens qui s'accrochaient au pouvoir. Il aurait beau faire, Mari insisterait pour essayer d'aider les autres. Il la connaissait assez bien maintenant pour en être certain.

Alain se rappela les tombes de ses parents et pensa au nombre incalculable d'autres parents qui mourraient si cette tempête venait à

balayer le monde ; au nombre incalculable d'enfants qui mourraient, eux aussi, ou seraient livrés à eux-mêmes, alors que la guilde des mages et celle des mécaniciens fortifieraient leurs hôtels pour tenir aussi longtemps que possible – avant de s'effondrer à leur tour – dans le maelström de folie que ce monde serait devenu. Combien de temps restait-il avant que la tempête frappât ?

Il savait que, en dépit de son entraînement, il ne laisserait pas cette tempête ravager le monde, pas s'il avait la capacité de l'en empêcher. Et la seule façon de se mettre en travers de son chemin était d'aider la descendante évoquée dans la prophétie, malgré toutes les craintes qu'il éprouvait pour la sécurité de cette jeune femme.

« Je t'aiderai. Non seulement parce que tu me le demandes, mais parce que tu cherches à faire ce qui est juste. »

Elle eut un sourire qu'il ne lui connaissait pas.

« Alors tu sais ce que cela veut dire, désormais ?

— Oui. Je t'aiderai à faire ce qui est juste. Mais n'oublie pas qu'il y a des limites à mes pouvoirs.

— Je sais. Tout ce que tu peux faire, c'est traverser les murs, courber la lumière et d'autres trucs du même acabit, répondit Mari avec la voix qu'elle utilisait pour le sarcasme, le sourire toujours aux lèvres. Écoute, reprit-elle, sérieuse. J'ai pas mal réfléchi. Nous avons survécu à l'attaque de la caravane. Il a fallu que nous nous y mettions à deux, et que nous travaillions de concert. Puis nous avons réussi à nous échapper du palais du gouvernement de Ringhmon. Nous ne nous en serions pas sortis séparément. Mais quand nous sommes ensemble, nos talents se combinent en quelque chose de plus grand que leur simple somme. Je le crois réellement. Parce que les mécaniciens et les mages ne travaillent pas main dans la main. Jamais. Ce qui est fait pour barrer la route à un mage n'est pas très efficace contre un mécanicien et ce dont un mécanicien ne peut pas venir à bout ne pose aucun problème à un mage. Nous travaillons ensemble, toi et moi, c'est pour cela que nous sommes capables d'affronter toutes les difficultés.

— Oui. Les mages et les mécaniciens travaillant ensemble. Tu as déjà expérimenté cela.

— Nous l'avons expérimenté tous les deux. »

Mari sourit et brandit le poing d'un air triomphant. Elle se réattaqua à la serrure, la tritura encore quelque temps et un déclic annonça son succès. Avant d'ouvrir la porte, elle se pencha sur son sac, passa son holster sur l'épaule et enfila sa veste de mécanicienne.

« Est-ce que tu veux revêtir ton équipement de mage ?

— Mes robes ? Non. Au cas où l'on nous verrait et si nos adversaires ne savent pas encore qui tu es, il est préférable que personne ne sache qu'un mage et une mécanicienne travaillent ensemble.

— Bien vu. » Serrant son arme dans une main et laissant son sac vide par terre, Mari ouvrit lentement la porte et se glissa à l'intérieur dès que l'entrebâillement fut assez important.

Alain lui emboîta le pas et elle referma le battant derrière eux avec précaution. Ils étaient dans une allée étroite qui courait le long du mur, devant eux se dressait un empilement de caisses en bois dans un état de délabrement plus ou moins avancé. Mari tendit l'oreille, puis fit signe à Alain de la suivre en s'éloignant vers la droite.

Les piles avaient été arrangées pour former des murs de deux caisses d'épaisseur, dans lesquels s'ouvraient des passages de largeur variable, le tout dessinant un gigantesque labyrinthe. La hauteur des piles variait également, mais suffisait toujours à leur couper la vue. Au-dessus de leurs têtes, la lumière vacillante des lampes à huile se reflétait sur un haut plafond. Alain percevait des voix que couvrait parfois le bruit d'objets massifs que l'on déplaçait. Utilisant ces sons pour s'orienter, Mari les guida avec prudence à travers le dédale.

Ils s'étaient considérablement rapprochés de la source du bruit quand Mari s'arrêta soudain et s'accroupit pour examiner un objet posé sur une des caisses. La chose, en métal, ressemblait à un appareil de mécanicien.

« Aucune marque de fabrique, souffla-t-elle. Ni code d'atelier. Ce n'est pas ma guilde qui a construit cela.

— As-tu donc trouvé ce que tu cherchais ?

— Une petite partie seulement. »

Elle s'avança vers la source tandis qu'Alain scrutait les environs, à l'affût de tout avertissement de son don d'augure ou de ses autres sens.

Ils arrivèrent enfin devant ce qui devait être le dernier mur de caisses. Mari pointa l'index vers le haut et ils escaladèrent l'empilement en s'efforçant de ne faire aucun bruit. Une fois au sommet, Alain rampa à côté de Mari jusqu'à atteindre l'endroit qui leur offrait une vue sur le reste de l'entrepôt.

Une vaste zone dégagée s'étendait devant eux, s'achevant sur un quai avec un petit appontement en bois où la péniche était amarrée. Les grands vantaux du portail d'accès au port étaient toujours scellés. De l'autre côté, ils aperçurent ce qui devait être l'entrée principale de l'entrepôt, donnant sur une des rues de la ville. À terre et sur le pont de la barge, s'affairait un groupe de communs, composé d'hommes et de femmes. La structure qui coiffait le pont avait été démontée, dévoilant les entrailles de l'embarcation.

Mari désigna du doigt un appareil après l'autre, en murmurant juste assez fort pour qu'Alain l'entendît.

« Chaudière à vapeur. Cheminée escamotable pour la chaudière. De cette façon, ils peuvent la dresser quand ils en ont besoin et la

maintenir à l'horizontale le reste du temps, pour que personne ne la voie. Des treuils actionnés par la vapeur. Je me demande s'ils ont aussi installé une hélice de propulsion actionnée de la même manière. Ça leur serait très utile pour se déplacer. Qu'en penses-tu ?

— Je pense avoir compris un mot sur cinq de tout ce que tu viens de dire. »

Elle lui sourit et reprit son explication.

« Tu vois ces madriers à bout ferré ? Ce sont des étais. C'est ce qui a laissé les marques sur la falaise et permis à la péniche de ne pas être inquiétée par l'effondrement du pont à tréteaux. Et regarde ça. Des crochets en forme de griffes géantes au bout des câbles des treuils. Nous avons débusqué nos dragons, Alain. Ces gens travaillent dessus, mais ils ne portent pas les vestes de la guilde des mécaniciens. Nous venons de mettre la main sur nos mécaniciens sombres. » Elle pointa son doigt sur le côté, à l'endroit où se tenait un grand costaud. « N'a-t-il pas un air familier ?

— C'est le gars qui a essayé de t'enlever tout à l'heure. Celui que j'ai assommé. »

La certitude de la mécanicienne sur la nature exacte de ce qu'ils avaient mis au jour impressionna Alain, même s'il était incapable de comprendre ses descriptions du tableau sous leurs yeux. Une chose était sûre : ce qui se trouvait dans la barge était l'œuvre de mécaniciens. Alain évalua le nombre de mécaniciens sombres en contrebas ; leurs chances de s'en sortir s'ils venaient à être découverts lui parurent minces.

« On s'en va ? »

Mari, réticente à l'idée, se mordit les lèvres.

« Il faudra que je convainque d'autres mécaniciens de venir ici, mais un ou deux devraient suffire. C'est le mieux que nous puissions faire, à moins de dérober la péniche.

— Tu veux voler la péniche ? demanda Alain tout en réfléchissant à un plan qui pourrait leur permettre de réussir un tel exploit.

— Non. Je ne suis pas folle à ce point. Mais s'il y avait moyen, c'est sûr que... »

Ils se figèrent lorsqu'on tambourina aux portes de l'entrée principale de l'entrepôt. Les communs cessèrent leurs activités, les yeux braqués en silence sur les vantaux, puis tous sortirent des armes. Une femme qui semblait piloter les opérations fit signe à deux de ses comparses qui s'étaient emparés d'arbalètes, et elle se dirigea vers l'entrée, couteau en main.

Alain ne put voir sa réaction quand elle regarda par le judas, mais il n'en avait nul besoin.

« Il y a un mage sombre dehors. Au moins un, murmura-t-il à Mari.

— Les mécaniciens sombres qui travaillent avec des mages

sombres ?

— J'en doute. Les mages sombres restent des mages. Ils méprisent les mécaniciens, quels qu'ils soient. »

Mari s'apprêtait à répondre lorsque la meneuse des mécaniciens sombres ouvrit la porte. Alain aperçut à peine un homme élancé d'une quarantaine d'années, au nez aquilin. Il ne portait pas de robes, mais l'énergie en suspension autour de lui annonçait clairement son statut à n'importe quel autre mage.

« Quel étrange repaire pour des dragons », lâcha-t-il d'une voix impassible.

La mécanicienne sombre modifia sa prise sur le couteau, prête à frapper.

« Tu as cinq secondes pour me convaincre de ne pas te tuer.

— Mes camarades risquent de mal le prendre, et je pense qu'il est dans votre intérêt que ce ne soit pas le cas. Nous tenons cet endroit dans le creux de notre main et, si nous devons serrer le poing, vous mourriez jusqu'au dernier et perdriez tout ce qui est stocké ici. » Son ton monocorde dénué d'émotion formait un contraste singulier avec ses paroles menaçantes.

« Tu es un mage, cracha la mécanicienne.

— Cela ne devrait pas vous poser problème, vous en avez déjà un ici. »

Alain vit tous les mécaniciens sombres sursauter de surprise. Ses efforts pour dissimuler sa présence aux autres mages ne semblaient pas avoir été couronnés de succès.

« Les mages sombres ont senti ma présence, souffla-t-il à Mari. Ils m'ont suivi. C'est ainsi qu'ils sont remontés jusqu'à cet entrepôt. Il est possible qu'ils nous aient surveillés depuis quelque temps.

— Génial ! Nous chassions les mécaniciens sombres pendant que les mécaniciens et les mages sombres nous chassaient. Connaissent-ils exactement ta position ? Est-ce la même chose que le fil ?

— Non, c'est très différent. Ils sont capables de savoir où je me trouve globalement, mais cela ne les mène pas précisément jusqu'à moi. Ils savent juste que je suis à l'intérieur de ce bâtiment. En revanche, si je lance un sort, ils sauront me localiser.

— On va éviter, alors. »

En contrebas, la meneuse des mécaniciens sombres jetait des regards noirs au mage sombre.

« Un mage ? Ici ? C'est un mensonge, mais rien de surprenant de la part d'un mage. Qu'est-ce que vous voulez ?

— Participer, fit le mage sombre avec un calme absolu. Nous nous demandions qui était derrière cette histoire de dragons, nous le savons désormais. Si vous ne voulez pas que d'autres en soient informés, disons la guilde des mages de cette ville, ou la guilde des mécaniciens,

vous nous verserez la moitié de ce que vous gagnez. La moitié de votre produit brut. »

Les mages sombres devaient en connaître un rayon sur l'argent et les paiements, se dit Alain. Mais l'offre du mage ne parut pas ravir les mécaniciens sombres. Même depuis sa cachette, Alain vit le visage de la femme s'obscurcir.

« Hors de question. Sachant toutefois que te tuer nous coûterait un temps précieux, je consens à te donner un dixième du produit net. Et pas un denier de plus.

— La moitié.

— Un dixième !

— La moitié. »

Grondant de colère, la meneuse des mécaniciens sombres projeta son bras armé vers l'avant, mais sa cible disparut lorsque le mage lança un sort de dissimulation. Alain était toujours capable de le voir sous la forme d'une pâle colonne de flammes, signe de l'utilisation d'un pouvoir. Cette colonne bondit en arrière tandis que la mécanicienne sombre fendait de son couteau l'espace où le mage s'était tenu quelques instants plus tôt. La femme claqua la porte avec un grognement de dégoût, puis elle la verrouilla et retourna vers ses compagnons.

« Rassemblez nos affaires. Il faut tout déplacer cette nuit. Aussi vite que possible.

— Et si les mages tentent quelque chose ? demanda quelqu'un.

— Bougez-vous le train ! Faites monter la pression de la vapeur sur la péniche ! »

Les mécaniciens sombres se mirent à courir dans tous les sens.

Alain tapota l'épaule de Mari.

« Nous devons nous dépêcher de quitter les lieux. Je sens un mage préparer un sort puissant dans les environs. »

Elle tourna vers lui un regard alarmé, puis rampa en arrière et sauta par terre. Alain la suivit en restant à sa hauteur pendant qu'elle rebroussait rapidement chemin vers la porte latérale, en espérant que le raffut des mécaniciens couvrirait le bruit de leur fuite.

« Hé ! Qui diable... »

Alain vit un mécanicien sombre braquer les yeux dans leur direction depuis l'extrémité de l'allée dans laquelle ils se trouvaient.

Le mécanicien se remit à hurler.

« Il y a des intrus par ici ! Des communs ! Non, l'un d'eux est un mécanicien ! »

Mari brandit son pistolet, mais le mécanicien sombre bondit sur le côté, hors de leur champ de vision. Mari prit la suivante à droite, puis courut pliée en deux à travers le dédale de caisses. Alain la talonna en souhaitant qu'elle sût où elle allait.

Cela se révéla être le mauvais choix. Ils firent irruption dans la zone dégagée, où les mécaniciens sombres se tournèrent vers eux, armes au poing, tandis que, dans leur dos, Alain entendait arriver d'autres adversaires qui s'étaient lancés à leur poursuite à travers le labyrinthe.

Lui-même aurait hésité, pesé chacune des possibilités d'action, et fini rapidement pris au piège par les mécaniciens qui se ruaient sur eux. Mari, elle, ne s'arrêta pas.

« Suis-moi ! » hurla-t-elle en le saisissant par la manche et l'entraînant à toutes jambes vers l'entrée principale.

Les arbalètes chantèrent et les carreaux sifflèrent en les dépassant avant de se planter avec un bruit sec dans les caisses en bois. Sans cesser de courir, Mari leva son pistolet et les mécaniciens sombres se dispersèrent en criant.

« Elle est armée ! Abattez-la ! »

Alors qu'ils se rapprochaient de la porte, Mari jura.

« J'ai oublié. C'est verrouillé.

— Je m'occupe de ça, répondit Alain. Ne t'arrête pas ! »

Il se concentra, malgré les tirs qui les visaient et la porte qui grossissait à toute allure, et il parvint à faire disparaître une section de celle-ci juste avant que Mari ne l'eût atteinte.

La jeune femme laissa échapper un cri de surprise mais traversa l'ouverture tandis qu'un carreau se fichait dans le chambranle. Alain s'élança à la suite de la mécanicienne et ils rejoignirent une rue plongée dans les ténèbres devant l'entrepôt. Il relâcha son sort et la porte réapparut derrière lui. Il faudrait à leurs poursuivants plusieurs minutes pour la déverrouiller, ce qui leur laisserait le temps de...

Il saisit Mari par l'épaule et l'immobilisa brusquement. Elle le fusilla d'un œil incrédule.

« Nous devons décamper d'ici. Pourquoi est-ce que tu nous arrêtes ?

— À cause de cela », répondit Alain en désignant la rue droit devant eux. Le mage sombre qu'il avait senti à l'œuvre avait terminé son sort.

Mari regarda dans la direction indiquée, puis ses yeux s'écarquillèrent et sa bouche s'ouvrit.

CHAPITRE 16

« C'EST UN DRAGON, dit Alain. Un véritable dragon. Même s'il n'est pas très gros, il n'en reste pas moins dangereux. »

La tête de la créature ne dépassait pas les toits des entrepôts de part et d'autre de la rue ; sa taille n'excédait donc pas celle de trois humains. Mais sa cuirasse d'écailles scintillait dans la lumière ténue et ses puissantes pattes postérieures la propulsaient dans leur direction alors qu'elle les chargeait, les longues griffes de ses membres antérieurs, plus petits, tendues vers eux, sa queue musculeuse dressée pour l'aider à conserver l'équilibre.

Mari fit volte-face et tira Alain vers la porte de l'entrepôt.

« Est-ce qu'il peut cracher du feu ? »

— Comment un dragon pourrait-il cracher du feu ? Ce sont simplement de grandes créatures très puissantes, comme tu peux le constater. Nous en avons déjà parlé.

— J'ai un peu de mal à me concentrer sur nos conversations passées ! »

Les mécaniciens sombres, qui avaient réussi à déverrouiller l'issue, surgirent dans la rue à la poursuite d'Alain et de Mari. La jeune femme les percuta de plein fouet. Les bousculant, elle fendit la foule de ses ennemis qui, stupéfaits, ne comprirent pas immédiatement que leur proie avait changé de direction.

Le dragon grogna en apercevant les mécaniciens sombres. Ceux-ci restèrent pétrifiés quelques instants et se ruèrent à leur tour vers l'entrepôt. Les derniers refermèrent et verrouillèrent le battant avant de peser sur lui de tout leur poids.

Mari et Alain traversèrent en courant l'espace dégagé. Ils venaient d'arriver à la hauteur des premières caisses en bois quand la porte d'entrée et le pan de mur dans lequel elle s'encastrait volèrent en éclats. Le dragon bondit à l'intérieur. Les hommes et les femmes qui avaient essayé de bloquer l'accès furent projetés dans tous les sens. Certains ne se relevèrent pas après avoir heurté le sol, d'autres claudiquèrent vers des abris avec l'énergie du désespoir.

Les arbalètes chantèrent à nouveau, leurs carreaux ricochaient sur les écailles du dragon sans lui infliger la moindre blessure. Un des mécaniciens sombres avait brandi une vieille arme mécanique et fit feu. Le tonnerre du tir fut suivi d'un *clong* lorsque le projectile percuta

le monstre... et tomba par terre sans causer de dommages.

Les mécaniciens sombres couraient dans toutes les directions, le dragon se jetant sur quiconque passait à sa portée. Cependant, quand il aperçut Mari et Alain, ce fut vers eux qu'il bondit avec un nouveau grognement.

« Pourquoi est-ce qu'il nous poursuit ? hurla Mari tandis qu'ils plongeaient entre les caisses.

— Il nous a vus en premier, expliqua Alain. Les dragons ne sont pas très intelligents, comme je te l'ai déjà dit. »

Elle le fusilla du regard. Ce n'était sans doute pas le meilleur moment pour rappeler à la jeune femme qu'il lui avait déjà dit certaines choses.

« Il s'en tiendra à sa cible initiale jusqu'à ce qu'elle soit détruite ou qu'il ne puisse plus se mouvoir.

— Dis-moi que tu n'es pas sérieux ! »

Elle se figea soudain.

Sa silhouette dominant les empilements de caisses, le dragon scrutait les allées qui les séparaient, à la recherche de ses proies. Quand il les vit, il grogna en révélant une gueule pleine de dents acérées comme des dagues et emboutit l'obstacle qui se dressait entre eux.

Solidement campée sur ses jambes, une expression de détermination sur le visage, Mari brandit son arme à deux mains et tira plusieurs coups. Les détonations se répercutèrent en écho assourdissant dans le dédale de conteneurs. Les projectiles rebondirent sur l'armure du dragon dans des gerbes d'étincelles, comme l'avaient fait ceux des mécaniciens sombres.

Suite à l'attaque de Mari, le dragon avait suspendu la sienne, de sorte qu'Alain put se concentrer. Il créa une boule de feu aussi puissante que le lui permettait le peu de temps dont il disposait, puis il la plaça à proximité immédiate de la tête de la créature.

Les caisses en bois voisines explosèrent en fragments enflammés et dans le hurlement du dragon se mêlèrent, cette fois, rage et douleur. Les écailles sur le côté de son crâne avaient été noircies, mais la blessure ne semblait pas grave.

Mari empoigna de nouveau Alain et l'entraîna derrière elle dans le labyrinthe de conteneurs, où elle enchaîna de rapides zigzags. Ils dépassèrent quelques mécaniciens sombres qui fuyaient également, toute velléité d'attraper les intrus oubliée.

« C'était ton meilleur coup ? demanda Mari en haletant, après s'être adossée à couvert pour reprendre son souffle.

— Tu veux savoir si c'était là mon feu le plus puissant ? Alors oui. Je dois encore améliorer mes capacités.

— Génial. Mon arme ne peut pas le tuer, la tienne pas davantage.

Va-t-il continuer à nous poursuivre jusqu'à ce qu'il meure ?

— Il n'est pas vivant...

— Réponds à la question !

— Oui. Et, bien entendu, il décimera et détruira tout ce qu'il trouvera sur son passage. Si nous survivons assez longtemps, le sort de la créature va se dissiper, même si elle n'est pas tuée.

— C'est combien, "assez longtemps" ?

— Je ne sais pas. Sans doute quelques jours.

— C'est bien trop long. » Mari se tut en entendant un sifflement qui couvrit le raffut que faisait le dragon en démolissant les caisses autour d'eux. « Je croyais que tu avais expliqué qu'ils ne sifflaient pas.

— Ce n'est pas le dragon, dit Alain, en s'efforçant d'identifier le son sans y parvenir.

— C'est la chaudière sur la péniche ! s'écria Mari. Les mécaniciens sombres ont dû l'allumer avant que tout ceci ne commence, et ils l'ont certainement oubliée. » Une lueur d'espoir brilla dans ses yeux. « Nous avons une autre arme, Alain.

— Ah bon ?

— Ouais. Tout ce que nous avons à faire, c'est de survivre assez longtemps pour arriver jusqu'à elle. »

Ses paroles semblaient avoir agi comme un aimant : la tête de la créature apparut et se précipita sur eux. L'air se remplit de fragments de bois. Mari tint de nouveau son arme à deux mains ; cette fois, l'entêtement le disputait à la peur sur ses traits. Elle visa soigneusement pendant que le dragon prenait son élan pour fondre sur eux derechef.

Elle ne tira qu'une seule balle.

Alain vit le projectile frapper juste sous l'un des deux yeux et se briser en éclats, qui furent projetés sur la rétine du monstre. S'ensuivit un hurlement de rage et de douleur si intense que l'atmosphère vibra sous sa puissance.

« Prends à gauche ! » l'exhorta Mari en contournant la créature du côté de son œil aveuglé. Saisissant Alain par le bras, elle l'entraîna derrière elle dans le dédale avant de s'arrêter net devant un mur de conteneurs. « Nous sommes morts.

— Non. » Alain se concentra, même s'il sentait ses forces s'épuiser rapidement. Durant un instant, il se demanda s'il était encore capable de lancer un sort, mais son inquiétude pour Mari grimpa alors en flèche, la sensation de sa présence se fit plus vive, tout comme celle du fil qui les reliait. Il perçut soudain l'afflux d'énergie supplémentaire. Une ouverture apparut devant eux. Mari plongea au travers. Alain l'imita. Une seconde plus tard, il entendit le dragon dévaster la zone qu'ils venaient de quitter, en essayant de comprendre où étaient passées ses proies.

Mari se rua vers l'espace dégagé et fila vers la péniche. La meneuse des mécaniciens sombres, qui courait dans la direction opposée, se tourna vers eux, le visage blafard. Elle ouvrit la bouche, mais quand Mari pointa son pistolet sur elle, la mécanicienne détala sans demander son reste.

Mari bondit sur le pont de la péniche et s'élança vers la grande créature mécanique qu'elle appelait la chaudière. Alain la suivit, en voyant la tête du dragon, toujours à leur recherche, balayer les débris de bois et éjecter de sa route caisses et mécaniciens sombres. Par chance, la barge qu'ils avaient rejointe se trouvait sur la gauche de la créature, hors de son champ de vision grâce au dernier tir de Mari.

Accroupie près d'une imposante barrique qui diffusait de la chaleur, la mécanicienne tournait des molettes fixées dessus, ainsi que sur des choses qui y arrivaient ou en portaient.

« Du câble ou de la corde. Nous avons besoin d'un câble ou d'une corde ! » s'écria-t-elle.

Alain regarda autour de lui ; des souvenirs flous de ses jeunes années passées à la ferme de ses parents lui revinrent en mémoire. Il avisa un rouleau de corde suspendu à un crochet.

« Est-ce que ça ira ?

— Je l'espère », répondit-elle en s'en emparant.

Elle se précipita vers une extrémité de la barrique et entreprit d'enrouler la corde autour d'un élément cylindrique qui la surmontait, jusqu'à l'utiliser tout entière. Puis elle la noua à la hâte.

Alain jeta un œil en direction du dragon qui avait fini par réduire en copeaux et fouillait dans les débris pendant que les rares mécaniciens sombres rescapés tentaient désespérément de ramper hors de sa portée.

Mari rejoignit Alain et saisit son bras. Cette fois, pourtant, ce ne fut pas pour l'entraîner derrière elle, mais en quête d'une sorte de réconfort. Son visage était livide et ses yeux emplis de terreur ; lorsqu'elle parla, ce fut avec un calme factice.

« Très bien. J'ai ouvert à fond les valves à combustible. La chaudière monte rapidement en pression, mais j'ai verrouillé les conduits d'échappement et bloqué la soupape de sécurité. Quand la pression sera suffisamment élevée, la chaudière explosera avec assez de force pour blesser même une créature aussi résistante que ce dragon. Enfin, je croise les doigts.

— Tu as peur de cette chaudière.

— Alain, une chaudière sous pression a un pouvoir de destruction incroyable. L'explosion pourrait très bien nous tuer, nous, et non le dragon. Mais c'est notre unique chance de nous en tirer. »

Il hocha la tête.

« Comment faire en sorte que le dragon soit là au moment où ton

appareil explosera ?

— Lorsque la chaudière sera à bonne pression, il suffira que le monstre marche dessus ou la percute pour déclencher l'explosion. Quant à savoir comment l'appâter, j'espérais que tu aurais la réponse à cette question. Vu que c'est toi, mon expert en dragons.

— La seule façon de l'attirer ici est de lui fournir une raison valable de venir. » Alain hocha de nouveau la tête, il savait exactement ce qu'il avait à faire. « L'un de nous doit servir d'appât, je vais donc...

— Non ! Tu ne serviras pas d'appât ! Tu n'es pas en mesure de savoir quand la chaudière sera au bord de l'explosion, et je ne te laisserai pas te sacrifier pour me sauver ! Je ne laisserai ni toi ni personne affronter seul un tel danger. Est-ce bien compris, Alain ? Si c'est l'unique solution, alors je vais le faire pendant que tu...

— Je ne tolérerai pas que tu meures en tentant de me sauver. Je reste. »

Elle lui lança un regard noir, puis, contre toute attente, lui sourit d'un air triste.

« Tu es aussi buté que moi, Alain. Nous allons faire ça ensemble. D'accord ? Quand je te donnerai le signal, suis-moi et cours comme si ta vie en dépendait. Parce que ce sera vraiment le cas. »

La main de Mari glissa le long du bras d'Alain et elle attrapa ses doigts en les serrant vigoureusement.

Ils attendirent. La jeune femme jetait régulièrement des regards vers l'appareil derrière eux. Alain raffermir sa prise sur le sac qui contenait ses robes, étonné de ne pas l'avoir égaré pendant les affrontements et les fuites. Il sentait la chaleur qui irradiait de la barrique s'intensifier et entendait les grondements et les sifflements aller crescendo. Le métal tintait et grognait de manière bien plus effrayante que le dragon.

La main de la mécanicienne se crispa autour de la sienne et, en dépit de la peur et du danger, il s'émerveilla de la sensation que procurait ce contact. *Si nous mourons en nous tenant la main ainsi, entrerons-nous ensemble dans le rêve suivant ?*

Mari considéra la chaudière une fois de plus, se mordit la lèvre, puis le dévisagea.

« Je vais te dire quelque chose, parce qu'il est possible que dans une minute nous soyons morts et que je ne veux pas mourir sans te l'avoir dit. Je t'aime. »

Avant qu'il n'ait pu répondre ni même comprendre le sens de ses paroles, Mari braqua son arme en direction du monstre qui hurlait et furetait au milieu du carnage.

« Hé ! Le gros tout moche ! cria-t-elle. Viens prendre ta raclée ! »

Elle fit feu. Le projectile rebondit sur les écailles du dragon dans une pluie d'étincelles.

La créature redressa la tête brusquement, la tourna dans tous les sens. Son œil droit capta enfin la présence de ses cibles. Le dragon jaillit des décombres et fusa sur eux.

Mari resta immobile, la figure encore plus livide que quelques minutes auparavant. Sa main qui serrait le pistolet tremblait ; l'autre était toujours agrippée à celle d'Alain.

« Maintenant », souffla-t-elle, avant de s'élancer.

Alain tâchait de ne pas les ralentir alors que la jeune femme se précipitait vers l'avant de la péniche. Le dragon se rapprochait en hurlant, mais ses cris n'étaient rien en comparaison du grondement émis par la chaudière dans les entrailles de la barge.

La bête était presque sur l'embarcation lorsque Mari parvint à la proue.

« Plonge au plus profond et ne remonte pas ! » lui cria-t-elle au moment où ils sautaient par-dessus bord.

Les eaux les avalèrent dans un silence étrange et froid, le raffut de l'appareil mécanique et les grognements du dragon y étaient assourdis et distordus. Alain avait perdu la main de Mari en fendant la surface, mais il se conforma à ses instructions, nagea jusqu'à toucher la vase et se maintint à cette profondeur.

Le monde trembla.

Une onde de choc percuta Alain, le propulsa dans le tourbillon d'une eau rendue subitement opaque par la boue soulevée du fond de la rade. Sonné par la puissance de l'onde, il se débattit pour remonter à l'air libre. Une fois la tête sortie, il prit une large inspiration en se demandant pourquoi toutes les lumières à l'intérieur de l'entrepôt s'étaient éteintes. Il réalisa peu à peu qu'il avait planté ses doigts dans le tissu du sac qui contenait ses robes.

Des objets lourds frappaient la surface de l'eau autour de lui. Il leva les yeux, hébété, et vit les étoiles sur fond de ciel nocturne, le tout encadré par le contour irrégulier de ce qui avait été le toit de l'entrepôt. Des débris du bâtiment, soufflés très haut, continuaient de retomber vers le sol.

En scrutant les alentours, il se rendit compte que les murs du hangar avaient souffert également. Presque toute la partie émergée de la péniche avait disparu et la jetée à laquelle elle avait été amarrée n'était quasiment plus qu'un amas de petit bois.

Un peu plus loin sur le côté, la carcasse massive du dragon convulsa, puis s'affaissa, immobile. Il avait dû être projeté à cette distance par la violence de l'explosion de la chaudière.

Où est Mari ? Alain balaya les environs du regard, affolé, avant d'aviser une veste noire. Il nagea dans cette direction.

La jeune femme flottait sur le dos, plus sonnée qu'il ne l'avait été. Elle avait les yeux ouverts et bien vivants.

« Est-ce que ça va ?

— Euh... Ouais. »

Il l'aida à se rapprocher des restes de l'appontement, d'où ils purent grimper à grand-peine sur le quai à l'intérieur de ce qui subsistait de l'entrepôt. Mari considéra les décombres et la dépouille du dragon.

« Voilà pourquoi il ne faut jamais obstruer la soupape de sécurité d'une chaudière, dit-elle d'une voix presque aussi calme que celle d'un mage, comme si elle donnait un cours magistral.

— Comment se fait-il que nous ayons survécu ?

— La chaudière était au-dessus de la surface de l'eau quand elle a explosé. La majeure partie de sa puissance s'est propagée vers le haut et sur les côtés. Malheureusement pour le dragon et heureusement pour nous. C'est exactement ce que j'avais prévu, tu sais ? » Elle hocha la tête et regarda autour d'elle. « Nous devons filer avant que des gens n'arrivent pour enquêter sur ce qui s'est passé. Y a-t-il encore des mages sombres dans les parages ?

— Je n'en sens aucun. Si certains s'étaient aventurés près de l'entrepôt, ils l'ont sûrement regretté amèrement quand ta chaudière mécanique a explosé.

— Ouais. Allez, viens. »

Ils se levèrent en titubant et claudiquèrent à travers le champ de ruines. Sortir du bâtiment fut assez aisé dans la mesure où la plupart des murs avaient été soufflés par la déflagration. Des individus brandissant des torches et des lampes à huile affluaient déjà vers les lieux, et Mari entraîna Alain dans une autre direction. Mais un second groupe arrivait face à eux à grandes enjambées. La mécanicienne aperçut l'embrasure d'une porte plongée dans les ténèbres et y poussa le mage. Tapis dans ce recoin, ils virent des équipes de sauveteurs se diriger au pas de course vers l'entrepôt.

Pareil espace confiné favorisait une certaine proximité. Alain sentait les moindres mouvements de Mari alors qu'elle essayait de reprendre son souffle, tout comme il percevait la chaleur qui émanait d'elle. Il fut parcouru du désir fugace de l'attirer encore davantage contre lui et le réprima à grand-peine. Puis il la sentit frissonner.

« Tu es resté avec moi, glissa-t-elle avant qu'une de ses mains ne saisisse celle d'Alain.

— Je ne t'aurais jamais laissée seule face au danger », répondit-il, s'émerveillant une fois de plus des sensations que provoquait en lui le contact de la mécanicienne.

La voix de Mari se teinta de désespoir tandis que ses doigts raffermissaient leur étreinte.

« Je vais au-devant de gros ennuis.

— Personne ne peut te blâmer pour ce qui s'est passé cette nuit dans l'entrepôt.

— Oh, espèce de grand dadaï de fabuleux mage, je ne parle pas de l'entrepôt. Est-ce que tu... m'apprécies ? Beaucoup ?

— Oui, Mari.

— Oh, non...

— Mais tu as dit... sur la péniche... tu as dit... »

Il était incapable de forcer les mots à sortir de sa bouche.

« Oui, je l'ai dit.

— Est-ce que...

— Oui, c'était sincère. » Elle relâcha sa main et ses deux bras le ceignirent si fort que c'en fut douloureux. « Mais, Alain... Oh, par les fournaises ! Ce n'est pas possible. »

L'esprit d'Alain s'emplit d'un tumulte où, hormis lui-même, plus rien n'existait d'autre qu'elle. Ses bras enlacèrent maladroitement la jeune femme. Il n'avait pas tenu quelqu'un contre son cœur depuis une éternité, depuis que les mages l'avaient emmené, de sorte qu'il ne savait plus comment s'y prendre.

Mari mit un terme à ce moment hors du temps en desserrant soudainement son étreinte.

« Nous... nous devrions y aller », dit-elle avant de s'éloigner.

Il la suivit en se demandant ce qui venait de se passer, et ils rejoignirent la foule grandissante qui envahissait la rue. Dans l'obscurité, il n'était pas évident de voir qu'ils étaient trempés, aussi purent-ils fendre le rassemblement de curieux jusqu'à ce que Mari trouvât une rue déserte.

S'adossant à un mur, elle regarda Alain avec un sourire triste.

« Tu sais, quand je suivais le cours élémentaire consacré aux machines à vapeur, le professeur nous avait dit : "N'obstruez jamais la soupape de sécurité. La seule d'entre vous qui pourrait s'y risquer est sans doute l'apprentie Mari, mais j'espère que même elle ne commettra pas cette imprudence juste pour voir ce que cela donne." Et je l'ai fait ! »

Elle laissa échapper un rire forcé.

L'enseignement qu'Alain avait reçu déconseillant de rire avec une telle insistance, il était incapable de faire montre d'une hilarité similaire, même dans l'euphorie d'une survie inespérée. Il eut néanmoins toutes les peines du monde à se retenir de sourire.

« Nos doyens devraient être impressionnés par ce que nous avons accompli aujourd'hui. Pourtant, quelque chose me dit que ce ne sera pas le cas.

— Alain, tu es incroyable ! » Mari lui fit un sourire contrit. « Je n'arrive pas à croire que nous ayons survécu. Allez, vas-y, dis-le.

— Dire quoi ?

— Tu le sais pertinemment ! Tu avais raison. Entrer dans l'entrepôt s'est révélé très dangereux.

— Oui, mais ensemble nous avons su faire face au danger, et la menace des mécaniciens sombres contre toi à Dorcastel vient très probablement d'être éliminée. Tu avais raison, toi aussi.

— Moi aussi, j'avais raison ? Oh, nooon. » Mari semblait avoir perdu l'envie de plaisanter. Sa voix se teinta de nouveau des mêmes accents de désespoir qu'il avait entendus lorsqu'ils étaient dans l'embrasure de la porte. « Tu as l'occasion rêvée de m'asséner un cinglant "Je te l'avais bien dit" et, au lieu de cela, tu trouves le moyen de me dire que j'avais raison. C'est quoi ton problème, Alain ? Tu m'écoutes, tu me crois, tu me respectes et tu tiens à moi. Tu es honnête, intelligent, courageux et plein de ressources. Tu ne demandes jamais rien pour toi et tu es toujours là quand j'en ai besoin. Quels sont donc tes défauts ? Tu étais censé avoir des défauts. Se pourrait-il que tu sois parfait ? À l'exception de ce que je peux réparer, à savoir ta voix et ton visage qui n'expriment jamais rien ?

— Je ne suis pas parfait, rétorqua Alain. Et toutes ces choses que tu as mentionnées, elles valent également pour toi. Tu m'écoutes, tu crois... »

Il s'interrompit, la gorge nouée.

« Toi aussi, tu es intelligente et courageuse, capable de t'acquitter de n'importe quelle tâche. Tu m'as sauvé de situations qui semblaient désespérées. Mari, sais-tu à quel point il est difficile de tuer un dragon ? Un mage qui exécute une pareille prouesse acquiert un grand respect. Nous avons survécu. Je ne comprends pas pourquoi tu es si contrariée.

— Je suis contrariée parce que je voulais trouver ces défauts qui m'auraient donné des raisons de ne pas ressentir... ce que je ressens pour toi. Je voulais apprendre tout ce qui n'allait pas chez toi. Et tu ne t'es pas montré très coopératif. Ça ne peut pas marcher, Alain ! Ce n'est pas possible ! Ne le sais-tu donc pas ? Qu'est-ce que te ferait subir ta guilde si l'on venait à apprendre mon existence ? Dis-moi la vérité. »

Il savait que certaines émotions affleuraient sur son visage, il savait qu'elle y lisait la perplexité, ainsi que quelque chose d'autre, quelque chose que lui-même ne parvenait à comprendre. Mais, à cet instant, il était incapable de contrôler son expression.

« Ça a marché, Mari. Nous avons trouvé ceux qui étaient derrière l'illusion du dragon, nous avons détruit leur création et leur base...

— Ce n'est pas ce dont je parle. » Elle se laissa glisser le long du mur, les traits marqués par la détresse, les yeux rivés sur lui. « Tu sais que ce n'est pas de cela que je parle. Et tu ne réponds pas à ma question. »

Alain sentit son estomac se contracter.

« Je...

— Est-ce que tu ressens quelque chose ? » Sa voix prit un ton de supplication. « Suis-je une belle idiote ? Tu as dit m'apprécier. Est-ce vrai ? Sais-tu ce que cela signifie ? Des émotions sont-elles toujours enfouies en toi, ou est-ce moi qui me suis fait des idées ?

— Je... ressens des choses. »

Il la regardait droit dans les yeux en se demandant ce que montrait son propre visage.

« Tout est ma faute, n'est-ce pas ? Tu allais très bien avant de me rencontrer, tu étais un mage et tu étais heureux. »

Alain dodelina du chef.

« Je suis toujours un mage. Et je n'étais pas heureux. J'ignorais ce qu'était le bonheur. Je l'avais oublié. Mais à présent que je t'ai rencontrée, je me souviens de choses et j'en éprouve d'autres qui...

— Non ! » Mari détourna la tête. « Ne le dis pas. C'est impossible. Et maintenant, Alain, réponds à ma question. Que ferait ta guilde si elle apprenait que... qu'une mécanicienne est amoureuse de toi ?

— Cela donnerait matière à discussion. Matière à décider si je peux exploiter la situation au bénéfice de la guilde des mages. Matière à débattre de ce qu'il faudrait faire d'elle. En revanche, ma guilde m'éliminerait, en tant que danger potentiel, si elle venait à apprendre que je suis... amoureux... d'une mécanicienne.

— L'es-tu vraiment ? demanda Mari en plongeant ses yeux dans les siens. Par les étoiles, tu l'es. J'ai tout fichu en l'air. »

Elle semblait avoir besoin d'un compliment élogieux, d'une parole susceptible de lui remonter le moral. Alain, à qui on avait enseigné, depuis qu'il avait le statut d'acolyte, à ne jamais dire de gentilleses, chercha frénétiquement l'inspiration et formula les premières idées qui lui traversèrent l'esprit.

« Tu ne fiches jamais rien en l'air. Tu as vaincu les dragons de Dorcastel. »

Elle avait presque souri. Il l'avait vu. Que dire encore ? Évoquer ses capacités comme si elle avait été un mage.

« Tu es une personne redoutable, maîtresse mécanicienne Mari. »

Elle lui retourna un sourire triste.

« Peut-être suis-je bien plus redoutable que je ne le pensais. Je n'ai jamais cru être de ces filles capables de ruiner la vie d'un homme. Ne t'a-t-on jamais mis en garde contre le danger que représentent les filles, Alain ?

— On m'a souvent répété ces derniers temps à quel point les mécaniciennes pouvaient s'avérer dangereuses.

— Tu es dangereux, toi aussi. De la meilleure et la pire des manières. Nous parlons d'une relation qui met ta vie en péril, Alain.

— Il en va de même pour la tienne. Ce qui est bien plus important.

— Non, ça ne l'est pas. » Mari se couvrit la figure des deux mains.

« Je dois réfléchir. Mais pas ici ni maintenant. Alain, il faut que tu retournes à l'hôtel de ta guilde pour qu'on ne puisse pas t'impliquer dans cette histoire. Moi, je dois appeler mon hôtel pour qu'ils dépêchent des mécaniciens sur place et mènent des investigations dans les décombres de l'entrepôt. Il est impossible de savoir lesquels de nos appareils ont résisté à l'explosion.

— De cette façon, tes confrères mécaniciens verront le dragon, ajouta Alain, dans une tentative désespérée pour lui remonter le moral.

— Ouais. » Mari réussit à esquisser un autre sourire. « Ces mécaniciens sombres prétendaient être des dragons, et un véritable dragon est arrivé et les a laminés. On ne peut pas rêver mieux en matière d'ironie du sort et de justice immanente. » Elle soupira et plongea la main dans sa veste. « Heureusement que j'ai transporté ça dans un sac étanche. J'espère que l'onde de choc ne l'a pas détruit. Euh, tu ne vois rien et tu n'entends rien, d'accord ?

— Oui, Mari. »

La mécanicienne sortit une boîte noire de la longueur de son avant-bras, la porta à sa bouche et parla comme si elle s'adressait à quelqu'un. Après un moment d'attente, elle parla de nouveau dans l'objet. Cette fois, Alain entendit le son ténu d'une voix qui lui répondait, comme si cet interlocuteur avait été en même temps dans la boîte et quelque part au loin.

« Voilà, mon... Alain. Il faut que tu sois parti avant que les autres mécaniciens ne débarquent. » Des accents de lassitude vinrent se mêler à la tristesse de sa voix.

« Comment saurai-je que tu ne cours aucun danger ? Si je vois quelqu'un arriver, comment pourrai-je être sûr que ce sont tes amis ? »

Elle réfléchit à la question.

« Installe-toi quelque part d'où tu pourras me voir. Je vais rester ici. Dès que j'apercevrai les gens que j'attends, je leur ferai signe de la main. Quand tu verras ce signe, tu sauras que tout va bien.

— Entendu. »

Alain ne voulait pas partir, écrasé par des émotions auxquelles il ne savait plus comment faire face, si tant est qu'il l'eût jamais appris. À cet instant, peu importait que Mari fût ou non la descendante évoquée par la prophétie. À cet instant, elle seule comptait.

« Mari, je ne savais pas que je pourrais un jour ressentir... »

— Ne dis rien, Alain. S'il te plaît. » Elle le dévisagea. « Oh, je suis tellement désolée. Je voulais que tu sois à mes côtés parce que j'ai confiance en toi, parce que tu me rends heureuse, et maintenant... »

— Je te rends heureuse ? demanda-t-il, incapable de croire ce qu'il venait d'entendre.

— ... nous ne pouvons... Oui.

— Tu n’as pas l’air heureuse, dit-il d’une voix hésitante.

— Je suis malheureuse parce que tu me rends heureuse, soupira-t-elle. Si je ne me sentais pas aussi joyeuse quand je suis avec toi, je ne serais pas aussi contrariée.

— Je ne comprends pas.

— Pour une fois, je ne peux t’en vouloir. Je me suis moi-même complètement perdue. J’ai besoin d’un peu de temps, Alain. Et toi, tu as besoin... tu as besoin d’une fille qui puisse voler avec toi sur le dos d’un oiseau géant.

— Pourquoi ne pourrais-tu pas être cette fille ?

— Premièrement, parce que je pense qu’il est impossible pour un oiseau aussi grand de voler, et je peux te le prouver par des équations, et, deuxièmement, parce que tes copains mages me tueraient. Après t’avoir fait subir le même sort.

» C’est tout moi, ça. Je n’aurais pas pu tomber amoureuse d’un gars normal, un mécanicien ou même un commun. Il a fallu que je tombe amoureuse d’un mage. Mais parfois l’amour oblige à certains renoncements, Alain. Et il est possible que nous y soyons contraints. J’ai besoin de réfléchir et de voir comment ma guilde va réagir à ce qui s’est passé cette nuit et à ce que j’ai appris. Quand je serai en mesure de parler, je sortirai de l’hôtel de ma guilde et j’irai sur les remparts. Es-tu toujours capable de me retrouver ? »

Il opina en se demandant pourquoi son estomac pesait aussi lourd.

« Toujours.

— Toujours. »

Elle répéta ce mot dans un souffle en le regardant droit dans les yeux, puis elle prit une profonde inspiration.

« Nous... Nous en reparlerons. Je te le promets. Je dois... Que vais-je faire ? Je ne le sais pas encore. Je serai sur les remparts, dans un jour ou deux. Peut-être trois. Je te le promets. Peut-être alors... » Mari hocha la tête. « Dis à ta guilde que le problème des dragons est résolu. Ça devrait redorer ton blason, pas vrai ? Et maintenant, tu ferais mieux d’y aller. Je ne sais pas combien de temps les autres mécaniciens mettront pour arriver ici.

— Seras-tu en sécurité ?

— Je serai très prudente. Promis. »

Alain hésita, le regard posé sur elle, désireux d’en dire davantage, mais Mari se mordit la lèvre et fit non de la tête. Il se tourna et s’éloigna, en proie à de vifs tourments intérieurs. Il hâta le pas, comme pour prendre de vitesse quelque chose dont il ignorait la nature. Apercevant deux entrepôts voisins qui obscurcissaient de leurs ombres la ruelle qui les séparait, il plongea dans la venelle, se glissa dans les ténèbres et attendit, sans perdre Mari des yeux.

Il avait enfin du temps pour réfléchir. Même s’il n’était pas vêtu de

ses robes de mage, il avait été obligé d'utiliser des sortilèges. Quelqu'un dans l'entrepôt pouvait en avoir vu assez pour se rendre compte que Mari avait coopéré avec un mage. Les mages sombres connaissaient-ils suffisamment la prophétie pour comprendre ce que cela signifiait ? Qu'en était-il de la guilde des mécaniciens ?

Mari se tenait debout dans la rue déserte. Le noir de sa veste de mécanicienne se fondait dans le jais de ses cheveux ; coiffure et vêtement était de même teinte que les ombres qui l'entouraient, la jeune femme donnait l'impression de se dissoudre dans la nuit. Le temps défila lentement, mais Alain finit par entendre un brouhaha qui approchait, fendait le silence des rues environnantes. Quelques instants plus tard, un groupe de mécaniciens apparut. Ils marchaient rapidement.

Mari leva le bras et l'agita doucement ; elle le maintint levé un peu plus longtemps que nécessaire avant de le laisser retomber.

Alain ne partit pas aussitôt et regarda les mécaniciens rejoindre Mari. Il attendit qu'ils s'éloignent vers les ruines de l'entrepôt des mécaniciens sombres. Quand le dernier membre du groupe disparut de son champ de vision, Alain sortit les robes de mage trempées de son sac et enfila le vêtement dégoulinant d'eau. Il sécherait durant le long trajet jusqu'à l'hôtel de sa guilde et le froid humide constituerait un dérivatif idéal aux sensations singulières qu'il éprouvait.

Mari avait dit qu'elle l'aimait. Pourquoi est-ce que cela la rendait triste ? Pour Alain, les émotions et l'attachement à autrui n'étaient que des entraves, des sources de distraction, les pires errements possibles pour un mage. Les doyens avaient œuvré pour faire entrer ces notions dans les crânes de tous les acolytes. Pourtant, même s'il se sentait au plus mal à cet instant précis, il était également empli d'une joie incommensurable. L'amour était décidément un sentiment étrange.

Alain s'arrêta au milieu de la rue, tendit la main devant lui et se concentra. Une chaleur intense se forma au-dessus de sa paume. Quand l'énergie fut à son maximum, il envoya la boule de feu vers le ciel où elle s'évanouit. *Ce sentiment étrange est-il réellement de l'amour ? Je pense que oui. Toutefois, je n'ai rien perdu de mes pouvoirs. Bien au contraire, je me sens plus fort que jamais. Quelle est donc cette voie que je viens de découvrir ?*

Comment puis-je faire ce qui doit être fait pour protéger la descendante mentionnée dans la prophétie, pour arrêter cette tempête, si toutes mes pensées sont tournées vers Mari ?

Il se mit en route vers l'hôtel de sa guilde à travers une nuit qui lui sembla plus sombre que d'ordinaire, en se demandant comment il pourrait expliquer le fait qu'il sût que les dragons de Dorcastel avaient été vaincus.

CHAPITRE 17

LE LENDEMAIN MATIN, lorsqu'il se vit convoqué pour la Question, Alain n'avait toujours pas trouvé d'explication satisfaisante. Il n'arrivait pas à discerner les visages des trois doyens assis devant lui, mais il était certain que la mage âgée était présente.

« Nous avons la confirmation de votre rapport relatif à l'implication des mécaniciens dans l'incident des dragons, mage Alain », dit un des doyens d'une voix dépourvue de toute chaleur, de toute approbation, de toute gratitude. Il n'y avait là que les inflexions impassibles d'un mage.

Le second doyen prit la parole, c'était une femme dont le ton était encore plus dénué d'émotion que celui de l'homme qui avait ouvert la séance.

« Comment avez-vous appris cela ? »

— La nuit dernière, je me trouvais dans le port intérieur, après avoir passé le plus clair de la journée à méditer. »

S'il devait leur servir une histoire inventée de toutes pièces, autant qu'elle le mît en valeur.

« J'ai vu des mécaniciens se disputer et se battre ; j'ai pensé que disposer de davantage d'informations au sujet de cet incident servirait les intérêts de ma guilde. J'ai utilisé un sort de dissimulation pour me mêler à eux et j'ai vu une de leurs créations qui aurait pu causer les dégâts que l'on a imputés aux dragons.

— Il est heureux que vous vous soyez trouvé à l'endroit idéal pour ce faire, commenta le troisième doyen d'un ton neutre. Étiez-vous en compagnie d'une femme cette nuit, mage Alain ? »

Il ne répondit pas aussitôt.

« Une femme du commun. Elle... »

— Vous avez passé presque toute la journée avec cette femme. »

L'avait-on surveillé ? Ou n'était-ce qu'une conjecture ? Il décida qu'il était plus prudent de supposer que les doyens savaient.

« Oui.

— Vous portiez des vêtements communs, mage Alain. Pourquoi ? »

Ils l'avaient surveillé. Néanmoins, il avait une explication à leur offrir.

« J'avais envie de la compagnie physique d'une femme.

— Nous ne doutons pas de la véracité de cette partie de votre

histoire, mage Alain. »

Les doyens discutèrent entre eux à voix basse, de sorte qu'Alain ne pouvait entendre leurs propos. Puis le premier doyen s'adressa de nouveau à lui.

« Les besoins physiques peuvent détourner de la sagesse, surtout chez les jeunes mages. Nous le savons. Mais il a été porté à notre attention que la femme du commun ressemblait à la mécanicienne avec qui vous étiez dans le désert et à Ringhmon. »

Ils en savaient bien plus que ce à quoi il s'était attendu. Les tentatives d'Alain pour affabuler furent perturbées par des spéculations quant à la sévérité de la punition qu'il recevrait, par l'incertitude de quitter cette pièce en vie. Il ne fut pas surpris que l'inquiétude principale dans son esprit ne concernât pas son possible trépas, mais la peur d'être dans l'incapacité de faire savoir à Mari ce qu'il était advenu de lui. Il ne voulait pas qu'elle pensât qu'il lui avait menti, qu'il avait décidé de lui tourner le dos.

« Cette femme ressemblait en effet à la mécanicienne, finit-il par lâcher.

— Désirez-vous cette mécanicienne, mage Alain ? »

Mentir. Mentir bien mieux qu'il ne l'avait jamais fait, ou connaître la mort avant la fin du jour.

« Non. »

Ce simple mot avait-il été aussi dépourvu d'émotion qu'il lui avait semblé ?

« C'est une mécanicienne.

— Exactement. Une ombre, une ennemie de votre guilda, une créature qui cherche à détruire vos pouvoirs, à n'en point douter. Comprenez-vous cela, mage Alain ? Vous avez voulu goûter à l'interdit en utilisant une femme du commun comme substitut. Chez quelqu'un d'aussi jeune, de tels errements peuvent survenir, mais ils ne doivent pas se répéter. La prochaine fois, cela pourrait vous conduire dans les bras de la mécanicienne, et si elle vous prend dans ses rets, vous ne connaîtrez plus jamais la liberté et vos pouvoirs seront réduits à néant. Comprenez-vous ? »

Alain s'efforça de dissimuler son soulagement. Les doyens avaient mal interprété ce qu'ils avaient vu.

« Celui-ci comprend.

— Et les mages sombres ? s'enquit un des doyens. Avez-vous vu leur dragon ?

— Oui, doyen. Sa carcasse était dans l'entrepôt occupé par les mécaniciens. »

La doyenne laissa la jubilation affleurer dans sa voix.

« Une aubaine. Nous ferons savoir à tous que ce dragon a été créé par la guilda pour faire échouer les machinations des mécaniciens. »

Les autres doyens é mirent de petits bruits approbateurs.

Le ton de la doyenne ne portait plus aucune trace d'émotion quand elle s'adressa de nouveau à Alain.

« Avez-vous vu les appareils des mécaniciens ?

— Oui.

— Est-ce à dire que vous avez compris ce qu'ils étaient ?

— Non, doyenne. »

Au moins une question qui n'appelait pas de mensonge.

« J'ai vu des objets qui ressemblaient à des griffes de dragons. Mais pour le reste, je n'ai pas compris leur usage.

— Avez-vous étudié ces appareils ? demanda un autre doyen.

— Non. Ils faisaient du bruit. Ils diffusaient de la chaleur. Voilà tout ce que je sais.

— C'est tout ce qu'un mage a besoin de savoir. Les gadgets des mécaniciens auraient pu vous blesser, mais reconnaissons que, sur ce chapitre, vous avez agi avec circonspection en les évitant. En dépit de vos erreurs, le service que vous avez rendu à la guilde n'est pas négligeable, mage Alain. Pourtant, un problème demeure. »

Alain attendit en affichant un air impassible.

« Vous avez, ces derniers temps, été bien trop souvent en relation avec des mécaniciens. Vous avez développé une fascination pour une des leurs. Nos investigations nous ont appris que, malgré sa jeunesse, elle n'en est pas moins dangereuse. »

C'était une étrange sensation que d'entendre ses propres paroles dans la bouche d'un doyen, mais avec une intention fort différente de la sienne. Alain se contenta d'acquiescer, incertain de ce que sa voix pourrait révéler.

« Il faudra que vous informiez vos doyens si cette mécanicienne tente de reprendre contact avec vous, ou même si vous l'apercevez de loin. Si elle devient un danger pour notre guilde, si elle cherche à vous revoir, elle sera éliminée en guise d'avertissement à tous les mécaniciens. Ils n'auront aucune preuve matérielle, mais sauront parfaitement qui est derrière ça.

— Celui-ci comprend, répondit Alain, surpris par le timbre neutre qui était le sien alors que venait d'être prononcée la sentence condamnant Mari à mort.

— Mage Alain, dit le troisième doyen. La guilde ne saurait tolérer de menace à son encontre, quelle qu'elle soit. Nul mage ne doit accepter qu'un mécanicien l'approche. Comprenez-vous ?

— Celui-ci comprend. »

C'était une mise en garde qui le concernait directement, et peut-être une référence voilée à la prophétie. Obéis, sinon... Tiens-toi loin des mécaniciens, sinon... Il se souvint d'une nuit, quelques années auparavant, quand un acolyte rebelle poussé au-delà de sa résistance

avait tenté de s'en prendre à un doyen, armé d'une arme blanche. Un autre doyen avait glissé à Alain : « Tous les ennemis de la guilde des mages doivent être éliminés. » Pourtant, à cet instant précis, il craignait moins pour sa vie que pour celle de Mari.

« Vous pouvez sortir. »

Alain quitta la pièce ; une partie de lui nota avec étonnement que sa démarche était assurée malgré les tremblements qu'il ressentait à l'intérieur. *Ils vont la tuer, s'ils la voient en ma compagnie. Même s'ils ne se rendent pas compte qu'elle est la descendante. Il est impossible qu'ils le sachent déjà, car, si cela avait été le cas, je ne serais pas sorti de là vivant. Mais s'ils nous voient ensemble encore une fois, ils vont se douter de quelque chose et la tuer. Mari avait raison. Je dois la quitter. Pas pour me protéger, moi, mais pour la protéger, elle. Si elle meurt, elle ne pourra pas faire naître un jour nouveau, ne pourra pas arrêter la tempête. Peu importe la peine que j'en éprouverai, je dois faire en sorte que la maîtresse mécanicienne Mari soit saine et sauve. Et la seule manière d'atteindre ce but est de ne jamais me trouver en sa présence tant que ma guilde me surveillera.*

Il la visualisa en train de l'attendre sur les remparts et sa détermination vacilla. *Je dois la prévenir. Oui, je le dois. Puis il nous faudra nous séparer, car Mari ne doit pas mourir à cause de moi.*

Le jour nouveau et le fait d'arrêter la tempête qui menaçait ce monde perdirent de l'importance à ses yeux. Tout ce qui occupait l'esprit d'Alain était qu'il avait touché le bonheur du doigt et qu'il devait y renoncer.

Mari était assise sur une chaise inconfortable devant une longue table dans les tréfonds de l'hôtel de sa guilde à Dorcastel. Trois mécaniciens émérites siégeaient face à elle. Il y avait le vieux Saco, la femme qui l'avait dénigrée dans les décombres du pont et un troisième homme qu'elle n'avait jamais vu. La porte dans son dos était épaisse et avait été verrouillée avec soin après qu'elle était entrée dans la pièce. Elle observa les expressions des mécaniciens émérites devant elle. Si ses sentiments n'étaient pas ceux d'un prisonnier, ils ne devaient guère en être différents. *On pourrait croire que je suis de la clique des mécaniciens sombres et non celle qui les a démasqués.*

La femme prit la parole d'une voix formelle et détachée.

« Cette procédure a été ouverte pour apporter des réponses aux interrogations qui pèsent sur les actions de la maîtresse mécanicienne Mari de Caer Lyn dans la ville de Dorcastel la nuit passée. »

Le mécanicien émérite que Mari n'avait jamais vu auparavant parla d'un ton brusque.

« Qu'est-ce qui vous a conduit dans le port intérieur la nuit

dernière ? »

Mari garda la tête droite et fourbit sa repartie en regardant l'homme dans les yeux. Elle n'avait pas à s'excuser de quoi que ce fût et ne comptait pas se laisser intimider.

« Je me suis intéressée aux actes perpétrés par les soi-disant dragons. J'ai mené une enquête de manière autonome en étudiant les indices disponibles et j'ai conclu que le bassin où sont amarrées les barges devait probablement receler les explications des événements qui ont nui à la guilde en paralysant le commerce dans cette ville. »

Elle s'était répété ces mots depuis que, la nuit précédente, elle avait attendu l'arrivée de ses confrères mécaniciens. Elle savait que cette déclaration serait nécessaire. La préparer lui avait de surcroît évité de penser à Alain.

Le mécanicien émérite Saco lui jeta un œil noir.

« Qu'est-ce qui vous a fait croire que vous jouissiez d'une quelconque prérogative vous autorisant à lancer cette enquête ?

— Je n'avais pas le choix. Toutes mes tentatives pour évoquer mes théories avec la direction de la guilde avaient essuyé des échecs. Attendu que les mécaniciens émérites refusaient de m'écouter et de répondre aux requêtes officielles soumises en bonne et due forme, j'ai été amenée à prendre l'initiative pour le bien de la guilde. »

Qu'ils aillent donc inscrire cela dans les minutes de la procédure. Néanmoins, nul ne parut enclin à poursuivre dans cette voie.

Saco fronça les sourcils en la regardant et changea de sujet.

« Seule ? Vous avez dit avoir agi seule. Votre rapport est particulièrement vague sur les causes de l'explosion de la chaudière dans cet entrepôt et sur la façon dont vous y avez survécu. »

Mari, imperturbable, lui rendit son regard.

« Ainsi que je l'ai signalé dans mon rapport, les gens qui se trouvaient dans l'entrepôt ont été distraits de leurs tâches par un visiteur alors qu'ils avaient lancé la production de vapeur. À ce qu'il m'a semblé, ils ont laissé monter la pression au-delà du seuil critique. Quant à moi, je me tenais suffisamment loin de l'engin pour ne pas avoir été blessée au moment de l'explosion.

— Nous avons retrouvé la soupape de sécurité de la chaudière, lâcha le troisième mécanicien émérite d'une voix dure. Elle avait été bloquée au moyen d'une corde. »

Mari acquiesça, décidée à dire la vérité dès qu'elle en aurait l'occasion.

« Je l'ai fait pendant que les occupants des lieux étaient accaparés ailleurs.

— Avez-vous reçu une aide extérieure ?

— Pour obstruer la soupape ? Non. »

À la manière dont elle avait formulé sa réponse, ce qu'elle venait de

dire était vrai. Mari remercia la chance qui avait fait que sa guilde ignorait la présence d'Alain à l'entrepôt la nuit précédente. Comment aurait-elle pu fournir des éléments sur l'identité de son mystérieux allié ?

« Comment se fait-il que vous ayez été trempée jusqu'aux os lorsque les autres mécaniciens vous ont rejointe ? demanda la mécanicienne émérite.

— J'ai plongé dans le port pour me protéger de la déflagration. Je m'y connais en chaudières à vapeur et suis capable de déterminer quand elles sont au bord de l'explosion. »

Le regard de la femme cloua Mari sur son siège.

« Vous ne verrez donc aucune objection à jurer que nul mécanicien ne vous a aidée dans cette tâche, que nul mécanicien ne vous a accompagnée dans cet entrepôt la nuit dernière. »

Ça, c'était facile.

« Je jure n'avoir reçu aucune aide d'aucun mécanicien la nuit dernière. Il n'y avait pas de mécanicien avec moi dans cet entrepôt, jusqu'à ce que le groupe dépêché par cet hôtel vienne me rejoindre.

— Y avait-il des communs avec vous ? Quel que soit leur nombre ?

— Non. Je jure qu'il n'y avait pas de communs avec moi. »

Ils n'allaient certainement pas poser la question à propos des mages. Cette possibilité ne pouvait en aucun cas leur effleurer l'esprit.

Ils ne le firent pas. Les trois mécaniciens émérites échangèrent des regards ; ils n'avaient pas l'air heureux ni satisfaits. Puis la femme opina.

« Cette procédure est close. Maîtresse mécanicienne Mari, par ordre du maître de notre guilde, vous ne soufflerez mot des présents événements à quiconque. Vous devez les oublier. Ils n'ont jamais eu lieu. »

Voilà que ça recommençait. Elle avait trouvé des preuves si flagrantes qu'elle avait espéré que cela modifierait la donne, mais... Mari inspira profondément.

« Je demande respectueusement une explication quant à la politique de la guilde sur ce sujet.

— Vous avez vos ordres, lâcha Saco d'une voix glaciale.

— Oui, monsieur. Mais je pense que je servirais la guilde au mieux si je comprenais sa politique et ses ordres. Or je ne comprends pas ceci. »

Le troisième mécanicien émérite hocha la tête.

« Votre réputation vous précède, mécanicienne Mari.

— Maîtresse mécanicienne Mari.

— Certainement. Le fait est que vous posez toujours des questions au lieu de suivre les ordres. À partir de cet instant, les choses changent. Comprenez-vous cela ? »

Mari prit plusieurs inspirations lentes.

« Oui, monsieur.

— D'autres questions ? »

Elle ne put s'en empêcher. Elle savait que ce n'était pas très malin, mais ce fut plus fort qu'elle.

« Oui, monsieur. »

Le troisième mécanicien émérite la fixa d'un air incrédule, mais Saco la gratifia d'un sourire faux.

« Allez-y.

— Le contenu de l'entrepôt, monsieur. » *Attention, Mari. Attention à la manière dont tu vas formuler ça.* « Est-ce que...

— Par ordre du maître de la guilde, l'entrepôt était vide », l'interrompt la femme.

Mari dévisagea les trois mécaniciens émérites. Vide. Elle n'avait même pas évoqué la carcasse du dragon, qui était pourtant impossible à manquer, car elle savait que ces trois-là nieraient jusqu'à la présence du cadavre.

« Ceux qui étaient dans l'entrepôt...

— Il n'y avait personne dans l'entrepôt, à l'exception de quelques communs qui ont péri dans l'incident.

— ... et qui se sont enfuis avant l'explosion... essaya de poursuivre Mari.

— Personne ne correspond à cette description. »

Que leur était-il arrivé ? Avaient-ils réussi à quitter la ville ? Avaient-ils été capturés et emprisonnés par la guilde, pour disparaître complètement comme le mécanicien Rindal ?

Mari déglutit et tenta une autre approche.

« La chaudière qui a explosé...

— Il n'y avait pas de chaudière. »

La chaudière dont nous venons de parler n'a donc jamais existé. Parce que son existence soulèverait des questions gênantes.

« Nous feignons ainsi d'admettre que quelque chose de réel n'a jamais existé ? Comment pouvons-nous nous prétendre supérieurs aux mages ? »

Saco se pencha en avant, son sourire s'était évanoui.

« Ces paroles sont celles d'un traître.

— Non, monsieur ! Je ne veux que le meilleur pour ma guilde ! Je lui suis loyale ! Mais quelque chose ne va pas. Quelque chose ne tourne pas rond dans ce monde ! Et si nous ne changeons pas...

— Changer ? demanda la femme. Réfléchissez bien aux implications du changement. »

Elle parlait à Mari avec la voix d'un professeur qui s'adresserait à un élève pas très intelligent.

« Pensez à ce qui arriverait à cette guilde. Pensez à ce qu'il

advierait du monde. Pensez au bouleversement de tout ce que nous connaissons. Et pour être remplacé par quoi ? Le savez-vous ? Êtes-vous capable ne serait-ce que de l'imaginer ? Vous avez dix-huit ans, jeune fille ! Vous n'avez même pas la notion précise de l'état actuel des choses. Comment pouvez-vous dire que changer le système que nos ancêtres ont mis en place pourrait être souhaitable ? Comment osez-vous affirmer qu'ils se sont trompés ? »

Mari regarda la femme dans les yeux.

« Le monde se délite, objecta-t-elle aussi calmement que possible. Si le même phénomène survenait sur une machine, j'analyserais le problème pour trouver ce qu'il faut réparer.

— C'est exactement ce que doit faire un mécanicien, répondit la femme avec un sourire faux. Vous feriez également appel à un spécialiste, n'est-ce pas ? Quelqu'un qui en saurait plus que vous au sujet de cette machine. Et vous écouteriez son avis, comme vous devez écouter le nôtre à cet instant. Apprenez. Mûrissez. Avec le temps, vous comprendrez pourquoi les choses doivent être ainsi. Pour le plus grand bénéfice de tous. »

La mécanicienne émérite pointa Mari du doigt et son visage se fit soudainement dur comme la pierre des remparts de Dorcastel.

« Vous êtes vraiment douée, jeune fille. Vos talents de mécanicienne sont indéniables et parvenir au rang de maître mécanicien à votre âge est un exploit remarquable. Vous pourriez jouir d'un avenir radieux dans la guilde, si vous savez profiter de l'offre qui est sur le point de vous être faite. »

La femme se cala au fond de son siège.

« Eu égard au service que vous avez rendu lors de votre séjour à Dorcastel, et compte tenu de vos brillantes aptitudes, la guilde est prête à oublier vos paroles et vos actes récents, même s'ils ont contrevenu aux règles et recommandations qui, selon nos préceptes, doivent guider nos existences. Il en sera ainsi, si et seulement si vous faites vœu de garder sous silence les événements qui se sont déroulés en cette ville et de suivre désormais à la lettre l'ensemble de nos règles et recommandations. »

Mari regarda les trois mécaniciens émérites, en réfléchissant aux options qui s'offraient à elle. Elle voyait sur leurs traits que ses peurs avaient été fondées. La guilde définissait la trahison d'une manière bien plus vaste que ce qu'elle avait cru jadis, bien plus vaste que ce qui avait toujours été proclamé officiellement. La trahison recouvrait tout ce dont les mécaniciens émérites et le maître de la guilde ne voulaient pas s'occuper, ce qu'ils ne voulaient pas voir, ce qui pouvait changer les choses. Les hautes instances réduiraient au silence quiconque mettrait en péril le statu quo. Les hypothèses que Mari n'aurait jamais envisagées encore quelques mois auparavant prenaient

corps. Le professeur S'san avait dû être au courant des dangers auxquels la jeune femme serait confrontée, mais à quoi pourrait bien lui servir le pistolet dont elle lui avait fait cadeau ? L'arme avait été utile pour les sauver, Alain et elle, dans l'entrepôt, mais quelle pourrait être son efficacité contre la menace de sa propre guilde ? *Il ne faut pas y recourir en premier ressort, ni en deuxième, ni même en troisième. Tes plus grands atouts seront toujours ton esprit ainsi que ta capacité à prendre les bonnes décisions et d'agir en conséquence. Si tu ne parviens pas à user de tes atouts à bon escient, le pistolet ne te sera d'aucun secours.*

Écouter, apprendre et obéir. Voilà ce qu'exigeaient les mécaniciens émérites assis en face d'elle. Le mot d'ordre n'avait pas varié d'un iota depuis qu'elle était apprentie. Peut-être que les outils dont elle avait besoin maintenant n'étaient pas ceux d'un mécanicien, mais ceux d'un apprenti. En cas de danger imminent, il était important de tout mettre en œuvre pour minimiser les risques de dommages et de mort. C'était l'une des premières règles inculquées aux apprentis. Elle lui serait en l'occurrence d'une grande aide.

Elle acquiesça en direction des mécaniciens émérites.

« Je fais vœu de suivre toutes les règles et recommandations de la guilde et de ne rien dévoiler des événements récents. »

Mais je ne vous dis pas pour combien de temps.

Saco se pencha vers elle une nouvelle fois.

« Votre vœu inclut vos tout derniers propos. Vous ne le répéterez pas. À personne ni à vous-même. »

Mari opina. Elle savait que sa voix tremblait de colère, mais elle espérait que les mécaniciens émérites prendraient cela pour de la peur.

« Je fais vœu de ne pas reparler de ces choses. » *Au moins durant quelques minutes.*

« Qu'en est-il des mages ? demanda Saco. Avez-vous des questions à leur sujet ? »

Mari le regarda un bref moment dans les yeux, sans rien dire, tandis que des images d'Alain défilaient dans sa tête. La veille au soir, elle avait fugacement escompté que sa guilde serait intéressée par la perspective d'en apprendre davantage sur les mages, maintenant que la preuve de l'existence des mécaniciens sombres était établie. Peut-être – avait-elle fantasmé – que la guilde serait prête à offrir sa protection à un mage disposé à réitérer auprès d'autres toutes les choses qu'il lui avait apprises. Mais la preuve de l'existence des mécaniciens sombres avait été purement et simplement supprimée. Il n'y avait donc aucune raison pour que la preuve des capacités d'un mage fût traitée différemment.

Et que se passerait-il s'ils venaient à découvrir qu'elle était

amoureuse de l'un d'eux ?

Si ces mécaniciens émérites n'hésitaient pas à menacer des confrères de guilde, ils ne montreraient aucune pitié envers un mage.

S'il reste à mes côtés, quelqu'un le tuera. Soit un de ses pairs, soit un mécanicien. Je l'aime. Cela signifie que l'heure est venue de le quitter. Je ne veux pas qu'il meure par ma faute.

« Non, dit-elle. Pourquoi devrais-je m'enquérir de la politique de la guilde vis-à-vis des mages ?

— Même si vous avez longuement tenu compagnie à l'un des leurs ? insista Saco d'une voix insistante.

— Après la destruction de la caravane ? J'ai déjà expliqué à Ringhamon qu'il ne s'était rien passé, outre que nous avons été compagnons de route. J'ai fait ce qu'il fallait pour assurer ma survie. Et à présent, je sais également ce que je dois faire pour survivre. »

Elle savait exactement ce qu'elle entendait par là, mais elle savait aussi que les mécaniciens émérites l'interpréteraient comme un signe de capitulation.

« Bien, conclut la mécanicienne émérite, pendant que Saco s'adossait sans cacher sa déception. Il est agréable de voir que vous apprenez enfin. Soyez prévenue que la clémence de la guilde a des limites. Il n'y aura pas de deuxième chance. Vous savez ce qu'il en coûte de briser un vœu solennel.

— Je comprends.

— Dans ce cas, je déclare cette affaire classée. Nul ici présent ne devra évoquer ce qui vient d'être dit. »

La femme adressa à Mari un sourire poli, comme si cette dernière était tout juste entrée dans la pièce.

« J'ai une bonne nouvelle pour vous », ajouta la mécanicienne émérite en poussant une feuille de papier vers elle.

La jeune femme réussit à prendre le contrat sans laisser paraître la tension qui s'était emparée d'elle.

« Un contrat. Aussi vite ?

— Oui. Nous savions que vous seriez ravie de saisir une occasion de servir votre guilde. Bon voyage, mécanicienne Mari.

— Maîtresse mécanicienne Mari.

— Bien entendu. Maîtresse mécanicienne Mari. » La femme désigna le document. « Vous aurez noté que vos services sont requis de toute urgence, aussi vous quitterez Dorcastel dès que nous vous aurons trouvé un moyen de transport. »

Mari baissa les yeux sur le feuillet.

« Merci. J'ai hâte de quitter Dorcastel... pour continuer à servir ma guilde. »

Si les mécaniciens émérites avaient perçu la brève pause qu'elle avait marquée dans sa phrase, ils n'en firent aucun cas. La femme

signifia à Mari qu'elle était libre de partir avant d'entamer une conversation à voix basse avec ses homologues.

Mari se leva, ouvrit la lourde porte et s'engagea dans le labyrinthe de couloirs. Des couloirs familiers, reprenant les plans standard de tous les hôtels de la guilde. Elle les avait parcourus à de multiples reprises.

Cependant, pour la première fois depuis son arrivée au sein de la guilde, à l'âge de huit ans, Mari réalisa à quel point ces corridors pouvaient être oppressants. À quel point, au lieu d'induire un sentiment de sécurité, ils provoquaient une sensation de confinement. À quel point les ombres et les alcôves étaient propices à dissimuler quelqu'un qui vous espionnait ou vous guettait, une arme à la main. La jeune femme constata avec amusement combien le monde qui l'entourait pouvait changer alors que son apparence demeurerait identique. Alain lui aurait dit que tout dépendait de la manière dont on regardait l'illusion.

Elle redressa les épaules et marcha posément dans les couloirs, déterminée à ne montrer aucun signe de peur. À qui pouvait-elle parler ? Personne entre ces murs, c'était certain. Tout mécanicien qui lui témoignerait de la sympathie serait aussitôt surveillé et il était probable que chacun avait reçu pour instruction de ne pas se lier avec elle.

Mais si les mécaniciens émérites ont dans l'idée de briser la maîtresse mécanicienne Mari, ils vont apprendre qu'on ne m'arrête pas aussi facilement. Mes certitudes sont peut-être remises en cause, mais l'une d'elles reste inébranlable. Je crois en mes capacités.

Et je suis toujours prête à faire ce qu'il faut, quoi qu'il m'en coûte. Les choses doivent être réparées. Et c'est à moi qu'incombe cette tâche, si personne d'autre ne s'en charge. Mais, dans un premier temps, je dois me faire oublier. Pour que les mécaniciens émérites ne soient plus sur mon dos. Puis je devrai trouver des gens en qui je peux avoir confiance.

Quelqu'un en qui je puisse avoir confiance.

Que vais-je dire à Alain quand viendra l'heure des adieux ?

Postée dans une tourelle surplombant la mer sur les remparts de Dorcastel, appuyée contre le rebord d'une meurtrière, Mari contemplait les flots. Les bateaux, qui quittaient le port de nouveau, arboraient une ligne de flottaison basse tant ils étaient chargés de marchandises. Le vent soufflait fort le long de la côte et ballottait les goélands qui se battaient pour des reliefs de nourriture. Crocheter la serrure du portail qui permettait d'accéder à cette échaugette n'avait pas été trop difficile, et nul ne pouvait la voir à l'intérieur, masquée qu'elle était par les ténèbres.

Un éclat de pierre jadis arraché à la fortification balafrait l'une des arêtes de la meurtrière. L'érosion avait fait son œuvre pour qu'il se fondît dans le reste de la construction, et seules ses imperfections révélaient son origine. Un carreau d'arbalète ou une balle de fusil mécanique avait frappé à cet endroit durant l'une des batailles dont avait parlé Alain, alors que les légions impériales et les soldats de la Fédération s'entretuaient dans les rues en contrebas. Observant ces artères, Mari pensa au nombre de communs qui avaient, au fil des siècles précédents, payé de leur vie le maintien de la stabilité tant désirée par la guilde des mécaniciens.

Elle songea au nombre d'autres qui mourraient dans les années suivantes, si ce monde se dirigeait vers une catastrophe imminente.

Elle entendit des pas résonner non loin, et Alain fut à ses côtés. Il avait surgi de l'ombre si soudainement que Mari se demanda s'il n'avait pas utilisé son sort de dissimulation. Le visage du mage, dont elle s'était habituée à ce qu'il ne trahît aucune émotion, montrait de l'inquiétude.

« Salut, mage Alain », dit-elle avec douceur, en combattant la tentation brûlante de se blottir contre lui. *Si tu l'étreins, si tu l'embrasses, tu ne seras plus capable de le laisser partir. Pour son bien, Mari, contrôle-toi.*

Alain s'inclina dans sa direction.

« Salutations, maîtresse mécanicienne Mari. Tu as trouvé le lieu idéal pour cette rencontre. On ne nous verra pas ici.

— C'est bon de savoir que j'ai pris une décision intelligente au cours des dernières semaines. Est-ce que ta guilde t'espionne ?

— Oui. Nous avons été surveillés, mais cette fois j'ai été très prudent en venant.

— Moi aussi, je suis certaine que ma guilde me surveille. Comme si j'étais une criminelle. Est-ce que tout va bien ? Je veux dire, vis-à-vis de ta guilde. »

Alain réfléchit avant de répondre.

« On me soupçonne d'être attiré par une mécanicienne. C'est vrai, mais personne ne dispose de preuves. Mes doyens ne se doutent pas que je t'aime, ils ignorent même qui tu es, mais, s'ils venaient à apprendre l'un ou l'autre, je suis sûr de leur réaction.

— Par les brasiers ! » Mari baissa le menton et laissa reposer son front contre la pierre glacée des fortifications. « J'ai ruiné ta vie.

— Tu m'as rendu ma vie. »

Elle se redressa et tourna la tête pour le regarder.

« Je dois partir. J'ai un nouveau contrat. Je ne suis pas autorisée à le refuser... et je pense de toute façon que c'est mieux ainsi. Il faut que je fasse profil bas, pendant quelque temps. »

Mari ne voyait pas les yeux d'Alain assez distinctement pour déceler

les émotions qu'ils révélaient. Quant à sa voix, elle demeurerait toujours neutre.

« Tu as raison. La guilde des mages te surveille. Il serait risqué que nous soyons vus ensemble. Ils sauraient ce que cela signifie. »

Elle soupira longuement.

« J'ai trouvé un homme qui n'arrête pas de me dire que j'ai raison et je dois renoncer à lui. Est-ce que tu restes à Dorcastel ?

— Non. Je dois partir bientôt, moi aussi. Mon contrat est loin au nord, dans les Cités-Libres.

— Les Cités-Libres », répéta-t-elle d'une voix étranglée.

Elle donnait l'impression d'avoir du mal à respirer, mais elle parvint à forcer les mots à quitter ses lèvres.

« Alain, tu dois me promettre de prendre soin de toi. Je ne veux pas que tu sois blessé. Ni physiquement ni... de quelque manière que ce soit.

— Il est trop tard pour cela. Je ressens à nouveau ce type de blessure. Mais je ne le regrette pas, car cela me permet aussi de ressentir le bonheur que tu m'as apporté. »

Elle le regarda une fois de plus, battant des paupières afin d'en chasser les larmes. Alain tenta un sourire qui se voulait réconfortant. Ce n'était pas très réussi, mais au moins il essayait.

« En tout cas, j'ai appris quelques trucs au sujet des dragons, pas vrai ?

— Oui. Ce que tu as appris pourrait s'avérer utile, un jour.

— Je n'espère pas. Je ne veux plus me retrouver nez à nez avec ces créatures.

— Bien des dangers t'attendent, dit-il d'une voix qui se fit plus tendue. Les dragons pourraient largement ne pas être les pires. Tu le sais. »

Elle secoua la tête et plongea les yeux à travers la meurtrière.

« Tu pourrais être un peu plus rassurant. Je suis loin d'en savoir suffisamment, Alain. Il y a tant de choses qui ne tournent pas rond. Je dois agir, m'efforcer de réparer ce qui ne va pas, mais je ne sais pas quoi faire.

— Tu apprendras. »

Elle laissa échapper un rire doux-amer.

« Je suis capable d'apprendre. Mais je dois jouer suivant les règles de ma guilde le temps de déterminer quelle sera la prochaine étape. Par les brasiers, Alain ! Comment ai-je pu provoquer une pagaille pareille ? Je dois être la plus grande imbécile que Dematr ait jamais vue. Merci de ne pas m'en tenir rigueur, mais tu aurais sans doute été plus heureux si nous ne nous étions jamais rencontrés.

— Non. Ce n'est pas le cas. Mon monde est plus lumineux. Toutes les ombres m'ont l'air plus réelles, désormais.

— Tu veux dire les autres gens ? Est-ce que ça ne devrait... Es-tu encore capable de lancer des sortilèges ?

— Pour le moment, oui. Je ne me l'explique pas. Le fil qui nous connecte me donne une force nouvelle, une force qui, je pense, nous a sauvés à Ringhamon et peut-être même ici, à Dorcastel. La sagesse prétend que cela ne peut être.

— Je commence à soupçonner que de vastes pans de sagesse dont on nous a gavés, toi et moi, n'en étaient pas vraiment, même si j'ai beaucoup de mal à concevoir comment quelque chose qui n'est pas là peut te rendre plus fort. »

Elle déglutit et détourna le regard tant il lui était difficile de le voir aussi près d'elle en sachant qu'il partirait bientôt.

« Il faut que tu t'en ailles. Avant qu'on ne nous attrape, avant que quelqu'un ne nous voie ensemble.

— Sois prudente, Mari. Tu connais la menace de la tempête. Je ne partirais pas si ce n'était pas le meilleur moyen de te protéger. Cependant, même si le fil qui nous relie va s'estomper avec la distance, même s'il devient trop ténu pour que je puisse le ressentir, je te retrouverai une fois que les suspicions de ma guilde seront levées.

— Quoi ? » Mari lui décocha un œil noir à travers ses larmes. « J'essaie de te dire adieu ! À jamais. Car sinon tu seras exposé à un trop grand péril. Ne me cherche pas. Ne meurs pas à cause de moi. »

Alain baissa les yeux, puis la fixa derechef.

« Tu es plus importante que moi.

— Ne dis jamais ça ! Ce n'est pas vrai !

— Tu sais que ça l'est.

— Je ne sais rien de tel. Pourquoi ne cesses-tu pas de répéter des choses pareilles ?

— Tu le sais très bien. Nous savons tous les deux pourquoi il ne faut pas en parler. Adieu, maîtresse mécanicienne Mari de Caer Lyn. Jusqu'à notre prochaine rencontre.

— Non ! Pars et reste hors de danger ! Adieu, mage Alain d'Ihris ! » *Je t'aime.* Elle l'entendit s'éloigner, mais elle garda le regard tourné vers la mer.

Puis il s'arrêta.

« Mari.

— Veux-tu donc partir ! C'est déjà assez dur comme ça !

— Je vois quelque chose. »

Elle fit volte-face et le dévisagea.

« Mon don d'augure, dit Alain, les yeux perdus dans les ombres de l'échauguette. Nous nous tenons de nouveau, toi et moi, sur les remparts de cette ville, pas dans cette fortification, mais sur le parapet. Du temps a passé. Quelques années, je dirais. Nous sommes plus âgés, mais pas de beaucoup. Il semblerait que bien des choses se

soient passées. Nous nous tenons côte à côte alors qu'une bataille titanesque fait rage autour de nous. »

Mari scruta les ténèbres, mais ne vit rien.

« Quoi d'autre ? Que vois-tu d'autre ?

— Nous portons des brassards ornés d'un même motif étrange. » Alain cligna des paupières. « La vision a disparu. La manière dont nous nous tenions l'un près de l'autre laissait penser que nous avions traversé de nombreuses épreuves ensemble. Nous... nous dressions ensemble contre la tempête de la bataille. »

Les derniers mots furent prononcés lentement.

Elle sentit son cœur sursauter, puis s'emballer.

« Qu'es-tu en train de dire ? Que nous sommes certains de nous retrouver ?

— Il n'y a aucune certitude. Je me suis vu dans cette vision, ainsi que toi. Cette vision n'est qu'une des possibilités, quelque chose qui pourrait se produire si nous prenons des décisions qui nous mèneront à ce point. Si nous vivons suffisamment pour rejoindre ce temps et ce lieu.

— Quelles décisions ? À quel moment ?

— Je ne sais pas.

— Tu ne sais pas ? Eh bien, c'est magnifique ! »

Mari laissa sa colère exploser, puis pointa un doigt accusateur dans sa direction.

« Je suis prête à me briser le cœur et à dire adieu au seul homme que j'aie jamais aimé, et voilà qu'un de tes satanés sorts de mage se déclenche et fait miroiter la possibilité que quelque chose puisse se produire si nous prenons chacun les bonnes décisions, mais sans nous en apprendre davantage sur leur nature. Ai-je bien compris ?

— Oui, mais...

— Merci bien !

— Mari, cela montre que nous pouvons survivre. Que cette possibilité existe, malgré tous les périls. Nous étions ensemble et tu étais toujours vivante, toujours prête à te battre. Il y a donc un espoir.

— Je ne veux pas me battre !

— Cette vision nous prouve que le choix que nous faisons aujourd'hui est le bon, insista Alain. Qu'il nous met sur la voie qui nous conduira à ce jour.

— À cette bataille ? » Mari prit une profonde inspiration tremblante. « Qui combattions-nous ?

— La tempête », lâcha Alain, comme si ce mot était la réponse à tout.

« Très bien. Nous étions ensemble. Dans ce cas, je veux cet avenir-là, mage Alain. Un avenir avec toi. »

Elle fit un pas vers lui, mais réussit à s'arrêter.

« Tu as sans doute raison. Je te reverrai. Un jour ou l'autre. D'une manière ou d'une autre. T'as intérêt à prendre toutes les bonnes décisions, compris ? »

Il la dévisagea.

« Nous serons confrontés à un grand nombre de choix, et chacun d'eux pourrait sonner le glas de ce possible avenir que j'ai aperçu. Je ferai de mon mieux. Moi aussi, je veux un avenir avec toi, et tu auras besoin de moi lors de ce jour nouveau que tu dois faire naître.

— J'ai déjà besoin de toi, souffla Mari, mais j'ai l'impression que toi et moi parlons par moments de deux choses différentes. Quel jour nouveau ? Quelle tempête ? »

Était-ce un bref éclair de perplexité qui avait traversé le regard d'Alain ?

« Pourtant, tu avais dit... »

Il s'interrompit soudain pour épier en contrebas, tournant la tête d'un côté puis de l'autre.

« Des mages approchent. Ils me cherchent. Il ne faut pas qu'ils te trouvent. Je dois les entraîner ailleurs.

— Alain, quel... »

Mais il était déjà parti. Se glissant silencieusement d'ombre en ombre, il franchit le portail en laissant Mari fusiller du regard les ténèbres à l'intérieur de la tourelle vide.

Fichu mage ! Pourquoi ne puis-je me défaire de la sensation confuse qu'il y a une chose que tu ne me dis pas ? Non. On dirait plutôt qu'il y a quelque chose que tu penses que je sais, mais dont je n'ai pas la moindre idée. Bien. Pour l'heure, je dois partir afin de garantir ta sécurité, je vais donc le faire. Mais je te reverrai et nous serons ensemble. À ce moment-là, j'apprendrai ce que le jour nouveau signifie. Je réparerai tout ce qui n'ira pas. Peu importe ce qu'il en coûtera et peu importe ce qu'il faudra que je change.

Je changerai le monde, si cela est nécessaire.

Mari scruta de nouveau l'éclat de pierre sur le bord de la meurtrière et sentit un frisson la parcourir en se remémorant les mots d'Alain au sujet de la bataille. S'arrachant à la contemplation de ce vestige des luttes passées, elle embrassa le port du regard. Ses yeux glissèrent au-delà des constructions humaines, vers les eaux tumultueuses de la mer de Bakre.

Au nord, elle vit s'amonceler des nuages annonciateurs d'une tempête.

Illustration de la couverture : Dominick Saponaro

Maquette et graphisme : leraf

Suivi éditorial : Claire Duval

THE DRAGONS OF DORCASTLE, Book one in *The Pillars of Reality*
series

© 2014 by John G. Hemry

Carte par Isaac Stewart

© Librairie L'Atalante, 2016, pour la traduction française

ISBN 978-2-36793-436-5

Librairie L'Atalante, 15, rue des Vieilles-Douves, et 4, rue Vauban
44000 Nantes

Sur la toile

Retrouvez tous les ouvrages de L'Atalante sur notre site
www.l-atalante.com

Suivez notre actualité sur les réseaux sociaux
<http://www.l-atalante.fr/blog/>
<https://www.facebook.com/EditionsLAtalante>
<https://twitter.com/Latalante>
<https://instagram.com/edlatalante>
<https://www.pinterest.com/edlatalante>

- Couverture
- Titre
- Dédicace
- Carte Dematr
- Chapitre premier
- Chapitre 2
- Chapitre 3
- Chapitre 4
- Chapitre 5
- Chapitre 6
- Chapitre 7
- Chapitre 8
- Chapitre 9
- Chapitre 10
- Chapitre 11
- Chapitre 12
- Chapitre 13
- Chapitre 14
- Chapitre 15
- Chapitre 16
- Chapitre 17
- Mentions légales
- Sur la toile